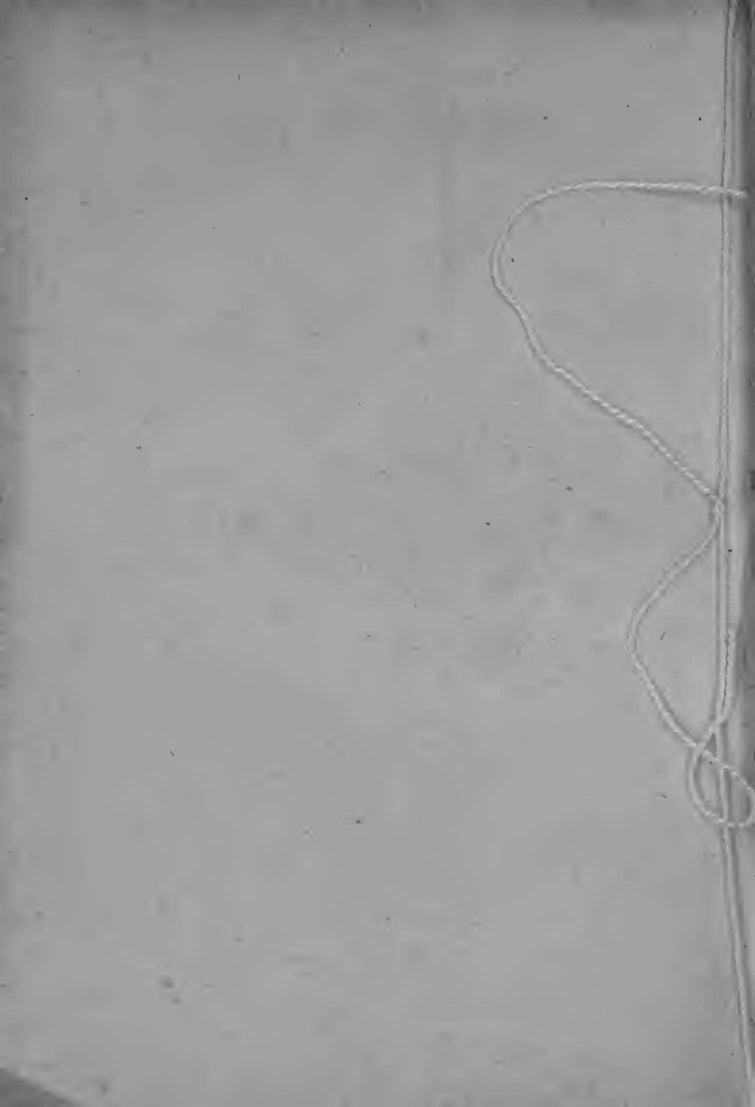
20
24





COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLVC,
Mareſchal de France.

Où ſont décrits tous les Combats, Rencontres, Eſcarmouches, Batailles, Siéges, Aſſauts, Eſcalades, Priſes ou Surpriſes de Villes & Places fortes : Deffenſes des aſſaillies & aſſiégées ; Auecque pluſieurs autres faits de guerre ſignalez & remarquables, eſquels ce grand & renommé Guerrier s'eſt trouué durant cinquante ou ſoixante ans, qu'il a porté les Armes.

Enſemble diuerſes inſtructions, qui ne doiuent eſtre ignorées de ceux qui veulent paruenir par les Armes à quelque honneur, & ſagement conduire tous exploicts de Guerre.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GANEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à Saint Louis.

M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Permiſſion.

1755.



A LA NOBLESSE DE GASCONGNE.



ESSIEURS, comme il ſe void de certaines contrées, qui produiſent aucuns fruits en abondance, leſquels viennent rarement ailleurs, il ſemble auſſi que voſtre Gaſcongne porte ordinairement un nombre infiny de grands & valeureux Capitaines, comme vn fruict, qui luy eſt propre & naturel : & que les autres Provinces, en comparaiſon d'elle, en demeurent comme ſteriles. C'eſt celle-là qui a fait naiſtre auec tant de reputation, ces redoutables

& illuſtres Princes de la maiſon de Foix, d'Albret, d'Armagnac, de Cominge, de Candalle, & Captaux de Buch. C'eſt elle qui a eſleué Pothon, & la Hire, deux fatales & bien-heureuſes colomnes, & ſinguliers ornemens des armes de la France. C'eſt elle qui en nos iours a fait cognoiſtre à toutes les nations eſtrangeres, le nom des Seigneurs de Termes, de Bellegarde, de la Vallette, d'Oſſun, de Gondrin, Terride, Romegas, Coſſains, Gohas, Tilladet, Sarlabous, & autres gentils-hommes du pur & vray terroüer de la Gaſcongne, ſans mettre en compte ceux qui viuent auiourd'huy, leſquels ardemment incitez des trophées & beaux geſtes de leurs predeceſſeurs, s'eſuertuent, comme ils ſuruiuent à leur belle memoire, d'en rapporter auſſi une gloire pareille. C'eſt voſtre Gaſcongne, Meſſieurs, qui eſt vn magazin de ſoldats, la pepiniere des armées, la fleur & le choix de la plus belliqueuſe nobleſſe de la terre, &

l'essain de tant de braues guerriers, qui peuuent contester l'honneur de la vaillance, auec les plus fameus Capitaines Grecs, & Romains, qui furent iamais.

Mais entre tous ceux, qui extraicts de vostre noblesse, ont iamais porté espée, nul n'a deuancé la proüesse, l'experience & la resolution de cest inuincible cheualier BLAISE DE MONTLVC, *Mareschal de* France. *Ceste prerogatiue d'honneur ne luy peut estre disputée, non plus que celle que le ciel luy auoit donné d'vne prompte & merueilleuse viuacité d'entendement, d'vne souple & neantmoins tres-retenuë prudence, qu'il descouuroit sur le champ au maniement des affaires: d'vne memoire admirable & si riche, qu'il ne s'en void presque point de semblable: d'vne parole aisée, forte & courageuse, & pleine d'esguillons d'honneur parmi l'ardeur des combats: & aux affaires d'Estat, d'vn langage rassis, rehaussé de poinctes, de*

raiſons & d'argumens : le tout accompagné d'vn iugement ſi clair, & ſi vif, qu'ores qu'il fut deſtitué de la faueur des Lettres, ſi eſt-ce que la lumiere de ſon eſprit offuſquoit la clairté de ceux qui auoient ioinct à vne longue experience vne parfaite & recherchée cognoiſſance d'icelles.

La plus part de vous, qui l'auez cognu, & qui auez combattu ſoubs ſon enſeigne, n'en deſirez point de teſmoignage : mais la ieuneſſe qui n'a point veu ce grand homme, outre ce qu'elle en peut auoir apris, l'entendra au vray par ſes ſiens Commentaires, qu'il vous auoit de ſon viuant voüez, & qu'il dicta eſtant malade, & languiſſant de ceſte grande arquebuzade, qui luy froiſſa le viſage au ſiege de Rabaſtens, où pour ſa derniere main il ſeruit ſon Roy, de pionnier, de ſoldat, de Capitaine, & de General tout enſemble, ne pouuant ceſte ame genereuſe, entre le lict & le cercueil, encor trouuer repos. C'eſtoit, diſoit-il, ſon ennemy

capital, aussi tirant à la mort, il commanda qu'on mit sur son tombeau ces vers,

Cy dessous reposent les os
De Montluc, qui n'eust onc repos.

Il estoit raisonnable, puis que soustenu de l'effort de vos courages, il auoit si hautement paracheué tant de glorieux faicts d'armes, que l'adresse vous en fut faicte, & que vous eussiez le fruit & le plaisir de la ramanteuoir dans ses escrits, & y voir tirer du crayon d'honneur le nom de vos ayeuls & de vos peres. Et si ie ne me trompe, il ne se trouuera point histoire plus diuerse, plus agreable & plus riche d'enseignements, pour la conduitte & direction de la paix, & de la guerre, que celle-cy. On y remarquera comme ie croy, la difference qu'il y a d'vne histoire qui est composée par vn homme oyseux, nourry mollement, & delicattement, dans la poussiere des liures & des estudes, à celle qui est escrite par vn vieux capitaine & soldat, esleué dans

la poussiere des armées & des batailles.

Ie ne sçay quelles histoires anciennes apporterent ce profit à aucuns, qui en firent soigneusement la lecture, de les rendre en peu de temps tres-sages & tres auisez conducteurs d'armées. S'il est ainsi, celle-cy sur toutes autres, pourra aisément obtenir cest aduantage, & vous instruire (ô genereuse noblesse) de tous les bons & mauuais euenemens, qui suiuent l'heur & le mal heur, la valeur ou lascheté, prudence ou inconsideration, de celuy qui est chef ou general d'vne guerre, ou qui est Prince & maistre d'vn grand Estat. Vous auez icy de quoi contenter vostre esprit, aßagir vostre valeur, aguerrir vostre prudence, & former le vray honneur d'vne escole militaire. Les Commentaires de cest autre Cesar vous en apprendront la maistrise, ils vous y seruiront de modelle, de miroüer & d'exemple. Ils n'ont point de polisseure qui soit fardée, d'artifice qui

ſoit exquis, d'ornement qui ſoit eſtranger, de beauté qui ſoit empruntée. C'eſt la ſimple verité, qui vous y eſt nuement repréſentée.

Ce ſont icy les conceptions d'vn fort, ſain, & pur eſtomac, qui reſſentent leur origine, & leur terroüer; conceptions hardies & vigoureuſes, retenant encores l'haleine, la vigueur, & la fierté de l'Auteur. C'eſt luy le premier, qui eſtant paruenu au faiſte de tous les degrez & dignitez de la guerre, a grandement exalté voſtre patrie, & par ſes armes & par ſes eſcrits, qui feront que le nom des MONTLVCS viura glorieux, dans la memoire longue & bienheureuſe de la poſterité, teſmoignant ſans enuie aux ſiecles à venir que voſtre Capitaine & Hiſtorien n'a ſceu moins ſagement entreprendre, hardiment executer, que veritablement & iudicieuſement eſcrire.

L'IMPRIMEVR
au Lecteur.

ENcore que ces Commentaires, amy Lecteur, ayent esté reueus & corrigez par feu Monsieur le Mareschal de Montluc, peu auant sa mort, ayant chargé Monsieur le Commandeur son fils de retirer quelques copies imparfaites qui auoient esté données par vn de ses Secretaires, si est-ce qu'il est venu à nous fort mal correct, par l'incuriosité de ceux qui en auoient pris la charge. Ce qui me fait supplier ceux, qui auront l'honneur de leur pais & de la maison des Montlucs en quelque recommandation, de vouloir remarquer les fautes, qui peuvent estre suruenues sur les noms de

plusieurs gentils-hommes & soldats, desquels les Historiens ne font point mention, & qui nous sont par ce moyen incogneus, ensemble de plusieurs petits lieux de peu d'importance : afin qu'à la seconde edition qui s'en fera, ie les puisse faire voir à la France sans aucune ride. Ce grand Capitaine auoit aussi fait vn Dialogué de la Fortune & de luy, lequel m'a esté donné si mutilé & tronqué que ie ne l'ay voulu mettre au iour sans l'auoir en meilleur estat. Au reste (Lecteur) quelque parti que vous teniez parmi nos miserables diuisions, considerez l'humeur de ce guerrier, & le subiet qu'il traicte : & ne vous faschez, s'il va son train, & s'il se présente à la posterité tout tel qu'il a esté, non pas peut estre, selon vostre humeur. Adieu.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Commentaires de M. de Montluc*, &c. & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher la réimpression. Fait à Paris ce 20 Juillet 1745. FONTENELLE.

PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé JEAN LUC NYON fils, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire réimprimer & donner au public des Livres qui ont pour titre, *Commentaires de Blaise de Montluc, Maréchal de France; Mémoires de Montecuculi*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire réimprimer lesdits livres, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois* années consécutives, à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ail-

leurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & feal Chevalier le Sr DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier le Sr DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraire. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le sixiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi, en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 489. fol. 425. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 14. Septembre 1745. VINCENT, *Syndic.*



COMMENTAIRES DE MESSIRE *BLAISE DE MONTLUC*, Mareſchal de France.

LIVRE PREMIER.



M'ESTANT retiré chez moy, en l'aage de ſoixante & quinze ans, pour trouver quelque repos, apres tant & tant de peines par moy ſouffertes pendant le temps de cinquante-cinq ans, que i'ay porté les armes pour le ſeruice des Rois mes maiſtres, ayant paſſé par degrez, & par tous les ordres de Soldat, Enſeigne, Lieutenant, Capitaine en chef, Maiſtre de Camp, Gouuerneur des Places, Lieutenant de Roy és Provinces de Toſcane & de la Guyenne, & Mareſchal de France : me voyant ſtropiat preſque

L'occasion qui a esmeu le sieur de Montluc d'écrire.

de tous mes membres, d'arquebuzades, coups de pique & d'espée, & à demi inutile, sans force & sans esperance de recouurer guerison de cette grande arquebuzade que i'ay au uisage: apres auoir remis la charge du Gouuernement de Guyenne entre les mains de Sa Maiesté, i'ay voulu employer le temps qui me reste, à descrire les combats ausquels ie me suis trouué pendant cinquante & deux ans que i'ay commandé: m'asseurant que les Capitaines qui liront ma vie, y verront des choses desquelles ils se pourront ayder se trouuans en semblables occasions, & desquelles ils pourront aussi faire profit, & acquerir honneur & réputation. Et encore que i'aye eu beaucoup d'heur, & de bonne fortune aux combats que i'ay entreprins, quelquefois (comme il sembloit) sans grande raison, si ne veux-je pas que l'on pense, que i'en attribuë la bonne issuë, & que i'en donnne la louange à autre qu'à Dieu. Car quand on verra les combats où ie me suis trouué, on iugera que c'est de ses œuures. Aussi l'ay-ie tousiours inuoqué en toutes mes actions auec grande confiance de sa grace. En quoy

il m'a tellement aſſiſté, que ie n'ay iamais eſté deffait, ny ſurpris en quelque fait de guerre où i'aye commandé : ains touſiours rapporté victoire & honneur. Il faut que nous tous, qui portons les armes, ayons deuant les yeux, que ce n'eſt rien de nous ſans la bonté diuine, laquelle nous donne le cœur & le courage pour entreprendre & executer les grandes & hazardeuſes entrepriſes qui ſe preſentent à nous.

Et pource que ceux qui liront ces Commentaires, leſquels déplairont aux uns & ſeront agreables aux autres, trouueront peut-eſtre eſtrange, & diront que c'eſt mal fait à moy d'écrire mes faits, & que ie deuois laiſſer prendre cette charge à vn autre, ie leur diray pour toute réponſe, qu'en écriuant la verité, & en rendant l'honneur à Dieu, ce n'eſt pas mal fait. Le témoignage de pluſieurs qui ſont encore en vie, fera foy de ce que i'ay écrit. Nul auſſi ne pouuoit mieux repreſenter les deſſeins, entrepriſes & executions, ou les faits ſuruenus en icelles, que moy-meſme, qui ne dérobe rien de l'honneur d'autruy. Le plus grand Capitaine qui

Cesar. ait iamais esté, est Cesar, qui m'en a monstré le chemin, ayant luy-mesme écrit ses Commentaires, écriuant la nuict ce qu'il executoit le iour. I'ay donc voulu dresser les miens mal polis, comme sortans de la main d'vn Soldat, & encore d'vn Gascon qui s'est tousiours plus soucié de bien faire que de bien dire : lesquels contiennent tous les faits de guerre ausquels ie me suis trouué, ou qui se sont executez à mon occasion, commençant dés mes premiers ans, que ie sortis de page, pour monstrer à ceux que ie laisse apres moi, qui suis aujourd'huy le plus vieux Capitaine de France, que ie n'ay iamais eu repos, pour acquerir de l'honneur en faisant seruice aux Roys mes maistres, qui estoit mon seul but, fuyant tous les plaisirs & voluptez qui destournent de la vertu & grandeur, les ieunes hommes que Dieu a doüez de quelques parties recommandables, & qui sont sur le poinct de leur auancement. Ce n'est pas vn liure pour les gens de sçavoir, ils ont assez d'Historiens, mais bien pour un Soldat, Capitaine, & peut-estre qu'vn Lieutenant de Roy y pourra trouuer dequoy apprendre. Pour

le moins puis-je dire que i'ay écrit la verité, ayant aussi bonne memoire à present que i'eus iamais, me resouuenant & des lieux, & des noms, combien que ie n'eusse iamais rien écrit. Ie ne pensois pas en cét aage me mesler d'vn tel mestier : si c'est bien ou mal, ie m'en remets à ceux qui me feront cét honneur de lire ce liure, qui est proprement le discours de ma vie.

Grande mémoire du Sieur de Montluc.

C'est à vous, Capitaines mes compagnons, à qui principalement il s'adresse : vous en pourez peut-estre tirer du profit. Vous deuez estre certains, que puis qu'il y a si long-temps que ie suis esté en votre degré, & ay si longuement exercé la charge de Capitaine de gens de pied, de Maistre de Camp par trois fois, & de Colonel, il faut que vous croyez, que i'ay retenu quelque chose de cét estat-là, & que par longue experience i'ay veu aduenir aux Capitaines beaucoup de bien, & à d'autres beaucoup de mal. De mon temps, il en a esté degradé des armes & de Noblesse, d'autres ont perdu la vie sur vn échaffaut, d'autres deshonnorez & retirez en leurs maisons, sans que iamais les

Roys ny autres en ayent voulu faire plus compte. Et au contraire i'en ay veu d'autres paruenir, qui ont porté la picque à six francs de paye, faire des actes si belliqueux, & se sont trouuez si capables, qu'il y en a eu prou, qui estoient fils de pauures laboureurs, qui se sont auancez plus auant que beaucoup de Nobles, pour leur hardiesse & vertu. Et pource que toutes ces choses sont passées pardeuant moy, i'en puis parler sans mentir. Encore que ie sois Gentilhomme, si suis-je neantmoins paruenu degré par degré, comme le plus pauure Soldat, qui aye esté de long-tems en ce Royaume : car ie suis venu au monde fils d'vn Gentil-homme, de qui le pere auoit vendu tout le bien qu'il possedoit, horsmis huict cens ou mil liures de rente ou reuenu. Et comme i'ai esté le premier de six freres, que nous auons esté, il a fallu que ie fisse connoistre le nom de Montluc, qu'est nostre maison, auec autant de perils & hazards de ma vie, que Soldat, ny Capitaine aye iamais fait, sans auoir eu en ma vie aucun reproche de ceux qui me commandoient, ains autant fauorisé & esti-

Le Sieur de Montluc paruenu par degrez.

mé que Capitaine qui fuſt és armées, où ie me ſuis trouué. Que s'il y auoit quelque entreprinſe de grande importance, & hazardeuſe à executer, les Lieutenans de Roy, & les Colonels, me la bailloient auſſi toſt, ou pluſtoſt qu'à Capitaine de l'armée. L'eſcriture de ce liure vous en rendra témoignage.

Or à l'heure que ie commençay à porter enſeigne, ie voulus auſſi ſçauoir ce que doit faire vn qui commande, & me faire ſage par l'exemple de ceux qui faiſoient des fautes. Premierement i'apprins à me chaſtier du ieu, du vin, & de l'auarice, connoiſſant bien que tous Capitaines, qui ſeroient de cette complexion, n'eſtoient pas pour paruenir à eſtre grands hommes, mais pluſtoſt pour tomber aux malheurs que i'ai écrits. Qui fut cauſe que ie chaſſé de moy toutes ces trois choſes, que la ieuneſſe engendre aiſément, leſquelles apportent grand dommage, & bleſſent la renommée & reputation d'vn chef. Le ieu eſt de telle nature, qu'il aſſujettit l'homme à ne faire iamais autre choſe, ny auoir autre penſement, ſoit en gain ou en perte : car

Maux qui prouiennent du ieu.

ſi vous gaignez, vous eſtes touſiours en peine, pour trouuer gens, à qui vous puiſſiez ioüer, ayant opinion que vous gaignerez touſiours dauantage, & ne ferez autre choſe iamais, iuſques à ce que vous aurez tout perdu. Et comme vous ſerez reduit à ce poinct, vous voila au deſeſpoir: & ne ferez que chercher iour & nuict où vous pourrez trouuer de l'argent pour rejoüer, & tenter ſi vous pourrez regaigner ce que vous aurez perdu. Or comment voulez-vous doncques penſer, que vous vous puiſſiez acquitter de la charge que le Roy vous a baillée, veu que vous appliquez voſtre tems en vne autre choſe? Et au lieu de ſonger à pipper voſtre ennemy, vous penſez à pipper les cartes ou les dez. Cela vous divertit du tout de voſtre charge. Vous devez eſtre ordinairement parmy vos Soldats, afin de les connoiſtre nom par nom, s'il vous eſt poſſible: d'autre part, pour empeſcher qu'ils ne faſſent choſe indigne, pour crainte qu'il ne vous en puiſſe venir reproche du Lieutenant de Roy ny de voſtre Colonel: dauantage, pour garder qu'entr'eux n'y ait aucune mu-

tinerie : car il n'y a rien plus pernicieux en vne compagnie que les mutins. Comment voulez-vous donc auoir le cœur à tout ce qui eſt beſoin que vous faciez en la charge que vous tenez, ſi voſtre eſprit eſt touſiours occupé au ieu, qui vous baille cent & cent eſcarmouches le iour, & vous met hors de vous-meſmes ? Fuyez cela, mes compagnons, fuyez ie vous prie ce meſchant vice, lequel i'ay veu cauſer la ruine de pluſieurs, non ſeulement en leur bien, mais en leur honneur & reputation.

Les defauts qui uiennent du vin.

Pour le regard du vin, ſi vous y eſtes ſujets, vous ne pouuez éuiter que vous ne tombiez en auſſi grand malheur, que celuy qui ioüe. Car il n'y a rien au monde qui aſſoupiſſe tant l'eſprit de l'homme, & qui l'inuite tant à dormir que le vin. Si vous ne beuvez guere, par conſequent vous ne mangerez pas trop, car le vin appelle le manger, pour plus longuement prendre le plaiſir de boire. Et à la fin auant que ſortir de voſtre repas eſtant plein de vin & de viandes, il faut que vous vous mettiez à dormir, & peut-eſtre au temps que vous deuez eſtre parmy les ſoldats & com-

pagnons, & pres voſtre Colonel & Maiſtre de Camp, pour entendre touſiours quelque choſe de ce qu'ils auront ſçeu du Lieutenant de Roy, afin de regarder ſi quelque occaſion ſe peut preſenter, où vous puiſſiez employer voſtre hardieſſe & ſageſſe. Encore amene le vin autre peril, c'eſt que comme le Capitaine eſt yure, il ne ſe ſçait commander, & moins laiſſer commander les autres, & ſe mettra à frapper ſes Soldats ſans aucune raiſon. Et encore qu'il y euſt raiſon, il deuroit chaſtier ſon ſoldat, premierement avec remonſtrances & menaces vn peu aigres, luy remonſtrant que s'il y retourne plus, il ne luy faut eſperer autre choſe que le chaſtiment. Et ne trouuez-vous pas meilleur le chaſtiment de voſtre ſoldat avec paroles & menaces qu'à coups d'eſpée, le tuant, & mutilant de ſes membres; ce que le vin vous contraindra faire. Et ne penſez pas eſtre craint dauantage, ains haï mortellement de tous vos ſoldats. Et quelle faction pouuez-vous eſperer de faire auec ſoldats qui vous haïront? Ie vous prie me croire, car i'en ay veu autant d'experience qu'autre de mon aagé.

Chaſtiement des ſoldats.

I'ay veu mourir quatre Capitaines par la main de leurs ſoldats, les aſſaſſinant par derriere, pour le mauuais traittement qu'ils auoyent receu d'eux. Ils ſont hommes comme nous, & non pas beſtes : ſi nous ſommes Gentils-hommes, ils ſont ſoldats : ils ont les armes en main, leſquelles mettent le cœur au ventre à celuy qui les porte. Le vin vous fait ſouuent à la premiere faute acharner contr'eux ſans diſcretion, car vous n'eſtes pas à vous. D'ailleurs iamais le Lieutenant de Roy, ou voſtre Colonel, & Maiſtre de Camp, ne vous bailleront entreprinſe honnorable à executer, qui pourroit, peut-eſtre, cauſer du tout voſtre auancement : & diront, voulez-vous bailler vne telle execution entre les mains d'vn tel, qui ſera yure à l'heure qu'il faudroit qu'il fut en bon ſens, pour auoir la diſcretion de connoiſtre ce que faut qu'il faſſe? Il ne fera rien que perdre les hommes, & auec ſa faute cauſera voſtre perte. O la mauuaiſe renommée que ce vin vous donra, puis qu'il faut qu'on n'eſpere de vous aucune choſe qui vaille. Fuyez donc, mes compagnons, fuyez ce vice auſſi meſchant,

& plus vilain & ſale, que le premier.

Les Capitaines doiuent fuyr l'auarice.

Le Capitaine auſſi ne doit eſtre auare en façon du monde. Car encore que le vin, & le ieu ſe peuuent appeller compagnons, l'auarice leur tient bonne compagnie. C'eſt elle, qui cauſe vn million de maux. En premier lieu, l'auarice apporte à vn Capitaine d'auſſi grands ou plus grands malheurs, que vice qui ſoit. Car ſi vous vous laiſſez dominer à l'auarice, vous n'aurez iamais aupres de vous ſoldat qui vaille : car tous les bons hommes vous fuyront, diſans que vous aymez plus vn eſcu, qu'vn vaillant homme. De ſorte que vous n'aurez que gens de peu de valeur aupres de vous : & au premier lieu qui ſe preſentera, là où il vous faudra paroiſtre, vous ſerez abandonnez : & faudra que vous perdiez la vie, ou que vous fuyez. Et ne vous faut eſperer qu'en la mort, ny en la vie vous puiſſiez recouurer voſtre reputation. Car ſi vous mourez, encore que vous ayez fait voſtre deuoir, on dira que la grande auarice qui eſtoit en vous, vous a amené à la mort, pour n'auoir eu de gens de bien en voſtre

compagnie. Et ſi vous vous ſauuez en fuyant, aſſeurez vous, que vous mettez un tel ſignal en voſtre front, qu'il vous ſera bien difficile de iamais l'oſter, à tout le moins qu'il ne faille que vous hazardiez à tous perils voſtre vie, pour effacer la mauuaiſe reputation que vous aurez acquiſe. Il ſera bien difficile que vous n'y perdiez ou la vie, ou quelque membre. C'eſt la paye ordinaire des hazardeux, & pour toute recompenſe on dira, que le deſeſpoir, où vous ſerez tombé de la faute qu'auez faite, vous a conduit à faire ce que vous avez fait, & non vn bon cœur, ou vne belle reſolution. O que tant d'autres malheurs pourrois-je bien mettre par écrit, qui ſont aduenus & aduiennent aux Capitaines auares.

Ie ſçay bien que vous me direz, & que ferons nous ſi nous n'eſpargnons de l'argent, & gaignons ſur la paye des ſoldats? Quand la guerre finira nous irons à l'hoſpital, car le Roy ny perſonne ne fera compte de nous: & nous ſommes pauures de nous meſmes. Mais voulez-vous croire que le Capitaine vaillant & ſage, grand entrepreneur & executeur aille

mourir de faim à vn hoſpital, comme s'il y en avoit en vn Camp à centaines ? Ce ſeroit vne bonne choſe pour le Roy & pour toute l'armée, s'il y en auoit ſeulement vne douzaine. Doncques efforcez-vous de mettre vne iambe dans cette douzaine, & efforcez-vous d'y entrer par voſtre hardieſſe, ſageſſe & vertu. Car ces douze ne peuuent pas touſiours viure, l'vn mort, ſi vous n'y pouuez mettre encore tout le corps, vous y en mettrez pour le moins la moitié : & au premier qui mourra apres, vous eſtes dedans. Et voulez-vous doncques croire que le Roy, ny les Princes, qui auront eu connoiſſance de voſtre valeur, vous laiſſent aller à l'hoſpital ? Cette crainte ne doit eſtre miſe en auant par les ſages & vaillans Capitaines : mais par les yurongnes, par les ioüeurs, & par les auares, & par les gens qui ne valent rien. Car s'ils occupent leur exercice aux choſes grandes, eſloignans tous ces vices auec leur diligence & vigilance, rien ne leur peut manquer. I'ay dit que ce ſeroit beaucoup, s'il y en avoit vne douzaine en vn Camp : mais quand bien il y en auroit vne

centaine, le Roy eſt aſſez riche pour garder que telles gens aillent à l'hoſpital. Et quand bien le Roy promptement n'y pourroit ſuppleer, il n'y a Prince, ny Seigneur, qui aye eſté aux guerres, où vous ſerez remarqué de la marque d'vn homme de bien, qui ne ſoit bien aiſe d'en retirer quelqu'vn aupres de ſoy, & qui ne cherche les moyens pour vous faire faire quelque bien au Roy, & vous auancer à quelque grade. Et d'autre part penſez-vous que le Roy vous laiſſe touſiours en vn meſme eſtat ou charge? Ne le croyez pas: car on cherchera touſiours à bailler les grandes charges à ceux qui ſe ſeront bien acquitez des petites. Doncques fuyez ce vilain vice, qui vous conduira à tout malheur.

Vn bon cœur ne ſe doit iamais deſeſperer de ſa fortune.

Qu'ay-je été moi-même qu'vn pauvre ſoldat comme vous? Qu'ont eſté, & qui ſont encores tant de vaillans Capitaines qui ſont en vie, de qui le Roy, & tout le monde fait grand eſtime? Nous ſommes nous, qui ſommes en vie enrichis de la paye de nos ſoldats? avons-nous achepté de grands biens des larrecins que nous avons fait en nos charges? I'en pourrois nommer

quelques-vns de notre Guyenne; (pource qu'ils ne peuuent auoir rien acquis que ie ne le ſçache, ny moy qu'ils ne le ſçachent) leſquels n'ont iamais acquis cinq cens eſcus de bien, & pour cela ſont-ils mépriſez? vont-ils à l'hoſpital? le Roy, la Reyne, Monſieur, & tous les Princes, & Seigneurs de la Cour font autant de compte d'eux pour l'eſtime, que tout le monde a de leur valeur, qu'ils gaignent le deuant à beaucoup de grands Seigneurs. Et quand ils ſont en leur patrie (où nul n'eſt prophete) ſi ſont-ils honnorez des grands & des petits, non pour le lieu d'où ils ſortent, ny pour le bien, mais pour leur merite. Or peut-eſtre qu'il y en aura aucuns qui diront, ſi ie ne dérobe le Roy & les ſoldats, à preſent que i'ay charge, comment achepteray-je des biens pour pourvoir mes enfans? Encores reſpondray-je à cela: voulez-vous enrichir vos enfans de mauuaiſe renommée & reputation? O le mauuais heritage, que vous leur laiſſez! veu qu'il faudra que pour voſtre mauvaiſe renommée & reputation, ils baiſſent la teſte parmy les grands, d'où il faut qu'ils tirent des biens & charges honnorables.

norables. Et quelle difference y aura du recueil & du compte que fera le Roy, & tous les Princes, des enfans qui seront sortis de tels peres que i'ay dit, aux vostres qui n'oseront paroistre deuant personne, & porteront la honte de leur pere sur leur front? Peut-estre qu'il y en aura qui diront, qu'aux charges que i'ay euës du Roy, i'ai fait de grands profits, & que i'en puis parler à mon aise : i'atteste devant Dieu, & l'appelle en témoignage, qu'en ma vie ie n'ay eu trente escus plus que de ma paye : & quelque estat & honnorables charges, que i'ay euës, soit en Italie, ou en France, i'ay été tousiours contraint d'emprunter de l'argent pour m'en revenir.

Necessité du sieur de Montluc pendant ses charges.

A mon retour de Sienne, où ie commandois, monsieur le Mareschal de Strocy me donna cinq cens escus. Quand ie reuins de Montalsin à la seconde fois, monsieur Beauclair, qui estoit nostre Thresorier, chercha les bources de tout Montalsin pour me trouuer trois cens cinquante escus, pour me conduire iusqu'à Ferrare : & si auois-je dix Gentil-hommes auec moy : Monsieur le Duc m'en accommoda, quand ie me iettay dans Ver-

ſeil, & puis pour me conduire iuſques à Lyon, où ie trouuay entre les mains de Catherin Iean, maiſtre de la poſte, deux ou trois mil francs, que Martineau luy auoit laiſſé de mes eſtats : & auec cela me conduis deuers ſa Majeſté. A vn homme de bien & vaillant, iamais rien ne manque. Or ie voudrois fort ſçauoir, ſi pour cela ie ſuis allé à l'hoſpital, & s'il ne m'a cent fois plus profité d'auoir ſeruy mes Roys & maiſtres en toute loyauté, que tous les larrecins que i'euſſe ſçeu iamais faire. O mes compagnons, prenez exemple à ceux, qui pour eſtre loyaux en leurs charges, leuent la tête deuant tout le monde : & ſont eſtimez & honnorez des petits & des grands : & non à ceux qui par leurs vices baiſſent la teſte en leurs maiſons, ou bien leurs enfans, pour eux. Le bien vous vient lors que vous y penſez le moins : un ſeul bien-fait du Roy vous vaudra plus que tous les larrecins, que vous ſçauriez faire.

O que bien-heureux ſont les ſoldats, qui ſuiuent tels Capitaines, leſquels pour leurs vertus & valeur, ſont eſtimés par tout le monde ! & combien leur vie & reputation leur eſt aſ-

ſeurée ſous tels Capitaines ! Et en quels malheurs & opprobres tombent ceux qui ſuiuent les autres. Car parmy ceux-là vous apprenez & acquerez de l'honneur & reputation, pour paruenir au même degré, que ſont vos chefs. Et au contraire ſuiuans ceux-cy vous ne pouuez apprendre que vices, & choſes de peu de valeur, qui vous ameneront pluſtoſt à la ruine de voſtre vie, que non à l'exaltation de l'honneur & de voſtre nom, n'ayant pû apprendre d'eux autre choſe, pour le peu de valeur qui eſt en eux. Sous vn mauuais maiſtre, on demeure long-tems apprentif, & encores apres ne ſçait-on pas beaucoup. Que ſi vous eſtes dechargez de ces trois vices, & que vous ayez l'honneur deuant les yeux, il eſt impoſſible que tout ne ſuccede bien. Pour le moins aurez-vous ce contentement, ſi vous vous propoſez de mourir en gens de bien. C'eſt la recompenſe de la guerre, & ce qu'on doit deſirer.

Inſtruction pour un homme à guerre.

Il y en a un quatriéme, ſi vous ne le pouuez éuiter, au moins allez y ſobrement, ſans vous perdre ; c'eſt l'amour des femmes. Ne vous y engagez pas, cela eſt du tout contraire à vn

L'amour des femmes nui-

ne des gens de guerre.

bon cœur. Laiſſez l'amour au crochet, lors que Mars ſera en campagne, vous n'aurez apres que trop de temps : ie me puis vanter que iamais affection, ny folie ne me deſtourna d'entreprendre & executer ce qui m'eſtoit commandé. A ces hommes-là il leur faut une quenoüille, & non vne épée. Et outre la desbauche & perte de temps, ce meſtier amene vne infinité de querelles, & quelquesfois auec vos amis. I'en ay veu plus combattre pour cette occaſion que pour le deſir de l'honneur. O la grand'vilenie, que l'amour d'vne femme vous dérobe voſtre honneur, & bien ſouuent vous face perdre la vie & diffamer ! Quant à vous, ſoldats, ie vous recommande ſur toutes choſes l'obeïſſance que vous deuez à vos Capitaines : afin que vous appreniez de bien commander quelque iour. Car il eſt impoſſible, qu'vn ſoldat ſçache bien commander, qu'il n'ayt ſçeu pluſtoſt obeïr. Et notez qu'en l'obeïſſance ſe connoiſt la vertu & ſageſſe du ſoldat : & en la deſobeïſſance ſe pert la vie & la reputation. Vn cheval rebours ne fit iamais rien qui vaille. Vous ne deuez rejetter en arriere les remonſtrances que ie vous

Inſtruction pour le ſoldat.

L'obeïſſance du ſoldat.

fais, pour auoir veu tant de choſes en mon temps. Ie ſerois bien ignorant & deſpourveu d'entendement ſi ie n'auois retenu l'heur de l'vn, & le malheur de l'autre. Ce qui m'a occaſionné ſur mes vieux & derniers iours écrire ce livre.

Ayant eſté nourry en la maiſon du Duc Antoine de Lorraine, & mis hors de page, ie fus pourueu d'une place d'Archier de ſa compagnie, eſtant monſieur de Bayard ſon Lieutenant. Et bien toſt apres, il me print enuie d'aller en Italie, ſur le bruit qui couroit des beaux faits d'armes qu'on y faiſoit ordinairement. Et ayant fait vn voyage en Gaſcongne, ie retirai de mon pere quelque peu d'argent, & vn cheval d'Eſpagne : & ſans y faire long ſejour ie me mis en chemin, pour executer mon deſſein, remettant à la fortune l'eſperance des biens & honheur, que ie deuois auoir. A vne iournée de la maiſon, ie trouuay pres Laitoure le ſieur de Caſtetnau vieux Gentil-homme, qui auoit longuement pratiqué l'Italie. Ie m'enquis bien au long de l'eſtat de ce païs-là : lequel m'en dit tant de choſes, & me raconta tant de beaux exemples de guerre,

Commencement du ſieur de Montluc.

qui s'y faisoient tous les iours, que sans sejourner ny arrester en lieu, que pour repaistre, ie passay les monts, & m'en allay à Milan, estant lors aagé de dix-sept ans. Ie trouué là deux de mes oncles freres de ma mere, nommez les Stillats, bien estimez & en bonne reputation, l'vn desquels estoit à monsieur de Lescut frere de monsieur de Lautrec, qui fut Mareschal de France, & depuis tousiours appellé Mareschal de Foix, lequel me donna vne place d'Archier en sa compagnie: Ce qu'on estimoit beaucoup en ce temps-là. Car il se trouuoit de grands Seigneurs, qui estoient aux compagnies, & deux ou trois en vne place d'Archier. Depuis tout s'est abastardy. Aussi tout s'en va à l'enuers, sans que ceux qui viuent, puissent esperer de voir les choses en meilleur estat.

Le sieur de Montluc en l'aage de 17. ans en Italie.

La guerre recommença entre le Roy François & l'Empereur, plus aspre que iamais, luy pour nous chasser de l'Italie, & nous pour la conseruer: Mais ce n'a esté que pour y servir de tombeau à vn monde de braues & vaillans François. Dieu fit naistre ces deux grands Princes ennemis iurez, & enuieux de la grandeur l'vn de l'au-

Cette guerre fut l'an 1521.

tre. Ce qui a cousté la vie à deux cens mille personnes, & la ruine d'vn million de familles. Et enfin ny l'vn ny l'autre n'en ont rapporté qu'vn regret d'être cause de tant de miseres. Que si Dieu eust voulu que ces deux Monarques se fussent entendus, la terre eust tremblé sous eux: Et Solyman, qui a vescu en mesme temps, eust eu assez affaire à sauuer son estat, au lieu que cependant il l'a estendu de tous costez. L'Empereur a esté vn grand Prince, lequel toutesfois n'a surmonté nostre maistre que de bon-heur pendant sa vie, & de ce que Dieu luy a fait la grace de pleurer ses pechez dans vn Conuent, où il se rendit deux ou trois ans auant mourir. Or pendant cette guerre, qui dura vingt-deux mois, i'y vis de tres-belles choses, pour mon apprentissage, & me trouuay ordinairement en tous les lieux, où ie pouuois penser acquerir de la reputation, à quelque prix que ce fust: aussi fut-il tué sous moy cinq cheuaux en dix iours: & en deux iours deux que Monsieur de Rocquelaure cousin germain de ma mere me donna. De ce premier commencement ie gaigné tellement l'amitié de ceux de la compagnie, qu'vn

Cinq cheuaux tués en dix iours sous le Sieur de Montluc.

chacun m'aydoit à me remonter ayant perdu mes cheuaux. Ie fus aussi au combat fait prisonnier, & apres bien-tost deliuré par le moyen de mes amis.

Que ceux qui desirent avec les armes acquerir de l'honneur facent resolution de fermer les yeux à tous perils & hazards, aux premieres rencontres où ils se trouueront. Car c'est sur eux qu'on iette les yeux, pour voir s'ils ont rien de bon au ventre. Que si au commencement ils font quelque acte signalé, pour monstrer leur courage & leur hardiesse, cela les marque pour iamais, & les fait reconnoistre, mesme leur donne le cœur & le courage de faire encores mieux. Or nous perdismes en cette guerre le Duché de Milan. Dequoy ie pourrois bien écrire au vray l'histoire, encores que ie ne sois pas grand Clerc. Et si le Roy me le commandoit, i'en dirois bien la verité, la sçachant aussi bien qu'homme de France, encor' que ie fusse bien ieune en ce temps-là : i'entends des lieux où i'estois, & non des autres. Car ie ne veux rien écrire par ouïr dire. Mais parce que ie ne veux m'occuper à écrire les faits d'autruy, ny les fautes par eux commises, auec

Perte du Duché de Milan.

beaucoup

beaucoup de particularitez, dont i'ay la memoire auſſi freſche que i'auois lors, & que tout ce que ie fis pour lors en ce païs-là, fuſt ſans aucune charge, eſtant commandé d'autruy, ie ne m'arreſteray plus longuement ſur ce ſujet aſſez triſte, qui a eſté traitté par autre : ſeulement ie diray ce mot, qu'il n'y eut point de faute de la part de monſieur de Lautrec, qui y fit tout le deuoir d'vn bon & ſage general : Auſſi eſtoit-il vn des plus grands hommes de guerre, que i'aye iamais connu. Ie n'écriray auſſi de la bataille de la Bicoque, où ie me trouuay combattant à pied, comme fit auſſi monſieur de Montmorancy depuis Conneſtable : laquelle bataille ledit Sieur de Lautrec fut forcé d'accorder, pour l'opiniaſtreté des Suiſſes. I'ay veu en mon temps le deſpit des gens de cette nation eſtre cauſe de la perte de pluſieurs places, & interrompre grandement les affaires du Roy. Ils ſont à la verité vrais gens de guerre, & ſeruent comme de rempars à vne armée, mais il faut que l'argent ne manque pas, ny les viures auſſi : Ils ne ſe payent pas de paroles.

La bataille de la Bicoque vers Paſques l'an 1522.

Les Suiſſes ſouuent cauſe de malheurs.

Apres la perte malheureuſe de ce beau Duché de Milan, toutes les forces reuindrent en France, enſemble la compagnie dudit Sieur Mareſchal de Foix, en laquelle i'eus vne place d'homme d'armes, & vn archier d'appoinctement. Quelque temps apres l'Empereur Charles dreſſa vne armée pour reprendre Fontarabie, à cauſe dequoy noſtre compagnie & pluſieurs autres furent mandées ſe trouuer à Bayonne pres monſieur de Lautrec, qui eſtoit Lieutenant du Roy en Guyenne. Ledit Sieur de Lautrec pour pouuoir faire teſte à l'ennemy, qui faiſoit mine de vouloir entreprendre quelque choſe ſur la frontiere, fit dreſſer quatorze ou quinze enſeignes de gens de pied. I'avois touſiours eu envie de me ietter parmy les gens de pied : ce qui me fit demander congé pour trois mois au Capitaine Sayas, lequel portoit le drapeau en l'abſence du Capitaine Carbon ſon frere, pour accepter l'enſeigne que le Capitaine la Clotte me preſenta : lequel mal-aiſement me l'octroya, apres auoir auſſi envoyé deuers le Capitaine Carbon, pour l'obtenir. Soudain apres la Clotte fut commandé aller à

Le Sieur de Lautrec Lieutenant de Roy en Guyenne.

Le Sieur de Montluc Enſeigne de gens de pied.

Bayonne, parce que les ennemis ſe renforçoient d'heure à autre. Quelques iours apres le Capitaine Carbon print les compagnies de monſieur de Lautrec, & de monſieur le Mareſchal ſon frere, avec deux compagnies de gens de pied, qui eſtoient celles de Megrin, Comenge, & la Clotte, pour nous conduire par les chemins des bois droict à ſainct Iean de Lus, là où les camps de nos ennemis eſtoient. Or comme nous fuſmes à demy quart de lieuë de Lus, ſur le haut d'vne petite montaigne, ayant deſia paſſé vne petite riuiere ſur vn pont de bois diſtant d'vn demy quart de lieuë de cette montaigne: au deſſous de laquelle paſſoit vn ruiſſeau de quinze ou vingt pas de large, profond iuſques à la ceinture, ioignant lequel y a vne plaine, qui s'eſtend comme en pante droit audit ruiſſeau, duquel lieu on découure S. Iean de Lus, qui eſt vn des plus beaux bourgs de France, ſur le bord de la grand'mer, le Capitaine Carbon, qui commandoit à la trouppe, laiſſa les deux cornettes ſur cette petite montagne, l'vne deſquelles portoit le Capitaine Sayas, qui eſtoit la noſtre, & le Capitaine Iean- *Carbon.*

not d'Andouins celle de monſieur de Lautrec, tous deux en abſence, l'vn du Capitaine Carbon, l'autre du Capitaine Artigueloube: & laiſſa ſeulement vingt cheuaux à chacune, & nos deux compagnies de gens de pied, & print le reſte des gensd'armes, enſemble le Seigneur de Gramont, qui depuis mourut au Royaume de Naples, eſtant Lieutenant de la compagnie de monſieur de Lautrec.

Gramont.

Toute cette trouppe paſſa le ruiſſeau, cheminant au long de la plaine, droit à S. Iean de Lus, ayant départy leurs gens en trois troupes, comme nous pouuions aiſément découvrir du haut de la montagne, où nous eſtions. Eſtans arriuez en la plaine, ils firent alte plus d'vne heure, cependant qu'vn trompette alla par deux fois ſonner la fanfare aux ennemis. Mais comme il ſe voulut retirer, ne penſant que perſonne ſortiſt du camp des ennemis; les cheuaux qu'il avoit envoyé à la teſte de la plaine, luy vindrent rapporter, que tout le camp des ennemis marchoit. Et ſoudain apres nous commençaſmes à découvrir trois de leurs ſcadrons de gens de cheual, qui marchoient les vns

apres les autres. Le premier des leurs vint attaquer le premier des noſtres. Auquel lieu ſe rompirent beaucoup de lances, plus des noſtres, toutesfois, que des leurs : parce qu'en ce temps-là les Eſpagnols ne portoient que des lances gayes, longues, & ferrées par les deux bouts. Pendant cette charge le Capitaine Carbon retire les autres deux troupes pas à pas deuers nous. Enfin la ſeconde des ennemis ſe joignit à la leur premiere : & rembarrent la noſtre iuſques à la ſeconde, que monſieur de Gramont menoit. Là il y eut vn grand combat, & force gens portez par terre d'vn coſté & d'autre : Entre leſquels furent les Seigneurs de Gramont, duquel le cheual fut tué ſous luy, de Luppe guidon de monſieur de Lautrec, de Poigreſſi, qui depuis s'eſt fait huguenot, de la Faye de Xaintonge, qui eſt encores en vie, & pluſieurs autres. En meſme inſtant nous découuriſmes vn'autre grande trouppe de caualerie venant vers nous vn peu à main gauche. Ce qu'ayant apperceu nos Capitaines portans nos enſeignes dirent ces mots, nous ſommes tous perdus. Surquoy ie leur dis, qu'il valoit mieux

Combat à S. Jean de Lus.

hazarder quatre-vingts ou cent hommes de pied, pour ſauver nos gens de cheual, qui eſtoient engagez. Le Capitaine la Clotte & Megrin me reſpondirent, que ce ſeroit double perte, ioint auſſi qu'ils ſe doutoient, que les ſoldats n'y voudroient pas aller, voyant leur mort deuant les yeux. Or à tout ce propos, il n'y avoit que les deux Capitaines, auec les enſeignes des gens de cheval, & moy ayant laiſſé nos gens de pied à quinze ou vingt pas de nous : ie me doute, que s'ils euſſent entendu ma propoſition, voyant la gendarmerie perduë, que ie n'euſſe pas eſté ſuiuy, comme ie fus. Il faut le plus qu'on peut dérober aux ſoldats la connoiſſance du danger, qui ſe preſente, ſi on veut, qu'ils aillent de bon cœur au combat. Sur cela ie fis reſponce aux Capitaines; que ie prendrois le hazard de les conduire, & que perdus pour perdus, il vaudroit mieux hazarder & perdre quatre-vingts ou cent pietons, que non pas toute noſtre gendarmerie. Et ſur ce ſans plus conſulter (les longues conſultations bien ſouuent font perdre beaucoup de bonnes entreprinſes) ie prins la courſe vers

Reſolution du ſieur de Montluc.

Prudence à un chef

les ſoldats, enſemble les Capitaines (car il ſe falloit haſter) & leur dis ſeulement ces mots. Allons allons, mes amis, ſecourir nos gensdarmes. Surquoy ie fus ſuiuy de cent ſoldats tirez de noſtre compagnie : & tous bien encouragez deſcendiſmes de la montagne, & moy à la teſte de mes gens nous paſſaſmes le ruiſſeau. Ce fait ie donnay vingt ſoldats au Baſtard d'Auzan, pour les conduire (lequel n'a point fait de honte aux legitimes de cette maiſon, qui ont tous eſté vaillans hommes.)

D'Auzan.

Il faut noter, que la trouppe que i'avois, n'eſtoit que arbaleſtiers, car encores en ce temps-là, il n'y auoit point d'arquebuſiers parmi noſtre nation. Seulement trois ou quatre iours auparauant ſix Arquebuſiers Gaſcons s'eſtoient venus rendre du camp des ennemis, de noſtre coſté, leſquels ie retins, parce que par bonne fortune i'eſtois ce iour là de garde à la porte de la ville, & l'vn de ces ſix eſtoit de la terre de Montluc : que pleuſt à Dieu, que ce malheureux inſtrument n'euſt iamais eſté inuenté, ie n'en porterois les marques, leſquelles encores aujourd'huy me rendent lan-

Arbaleſtiers François.

Mal aduenu des arquebuzes.

guiſſant, & tant de braues & vaillans hommes ne fuſſent morts de la main le plus ſouuent des plus poltrons, & plus laſches, qui n'oſeroient regarder au viſage celuy, que de loin ils renuerſent de leurs mal-heureuſes balles par terre. Mais ce ſont des artifices du diable pour nous faire entretuer. Apres donc auoir paſſé le ruiſſeau, ie commandé au baſtard d'Auzan de ne faire tirer ſa trouppe, mais ſeulement faire mine de tirer : afin de ſouſtenir & preſter faueur à la mienne, pour auoir temps de tirer, & tourner rebander. Or ainſi que i'eſtois au pied de la montagne, ie ne pouuois voir ce que faiſoit noſtre gendarmerie. Mais comme ie me fus acheminé plus auant, ie vis toutes les trouppes des ennemis aſſemblées à vn, & celles de main gauche marcher au trot droit aux noſtres qui auoient fait ferme, ne pouuant cheminer ny en auant ny en arriere, à cauſe de quelques pierres. Le Capitaine Carbon, qui n'eſtoit point armé, ayant eſté auparauant bleſſé d'vne arquebuzade au bras gauche, vint à moy me voyant pres d'eux, & me dit ces mots : O Montluc mon amy pouſſe hardiment, ie

Le Capitaine Carbon encourage le ſieur de Montluc

ne t'abandonneray pas. Prenez garde feulement, luy dy-je, mon Capitaine à vous fauuer, & ces gens-d'armes, & en mefme inftant ie crie, compagnons tirez à la tefte des chevaux. Ie n'eftois pas à douze pas des ennemis, lors que ie leur fis cette falue. Il fe verifia au dire des prifonniers qui furent prins quelques iours apres, qu'il y mourut ou fut bleffé à ce rencontre plus de cinquante cheuaux, & deux caualiers tuez, ce qui fit faire ferme à leurs trouppes. Cependant le Capitaine Carbon euft loifir de fe retirer au grand galop auec fa trouppe droit au ruiffeau, où i'eftois paffé: & ceux qui auoient perdu leurs cheuaux fe tenans à la queuë des autres, fe fauuerent ainfi, & pafferent tous le ruiffeau: ce qui leur eftoit force de faire, autrement la trouppe de main gauche leur donnoit par le flanc de noftre cofté, à la faveur de vingt arbaleftiers de d'Auzan, qui fouftinrent: cependant nous rebandafmes tous, & tirafmes encores. Et comme le Capitaine Carbon eut paffé le ruiffeau auec la caualerie, & remonté Monfieur de Gramond, & chargé les autres en crouppe il commanda audit Sieur de Gramond

de courir au haut du couſtau, & faire retirer au grand trot les enſeignes de gens de pied & gens de cheval droit à l'autre riuiere, là où eſtoit le pont tirant au chemin de Bayonne. Soudain il tourna vers moy, ayant en ſa compagnie un Italien nommé le chevalier Diomedes, & le ſieur de Mainahaut, & trouva que ie me retirois droit à un foſſé, qui bordoit vn marais, duquel ie pouuois eſtre à dix ou douze pas. Ce qui l'empeſcha de ſe ioindre à moy, de façon qu'il euſt aſſez affaire à ſe ſauuer. Si gaigné-ie en deſpit des ennemis le foſſé du marais à la faveur d'Auzan, lequel ie fis paſſer en diligence, pour faire teſte : ce qu'il fit.

Cependant les Eſpagnols faiſoient ſemblant de me vouloir charger, mais ils n'oſerent m'enfoncer. Tandis ces ſix arquebuſiers faiſoient merueilles de tirer. Et comme i'eus mes gens à cinq ou ſix pas du foſſé, je les fis ietter dedans : & à la faueur dudit d'Auzan nous montaſmes tous ſur la leuée de ce foſſé, ſauf trois ſoldats, qui y furent tuez à coups d'arquebuſe ; pour n'auoir eſté ſi diſpos que les autres. C'eſt là comme en un petit fort où ie leur fis teſte. Or il faut notter, que la trouppe

des ennemis qui eſtoient venus à main gauche, fit alte aupres du ruiſſeau, quand elle vit que noſtre gendarmerie eſtoit deſia à demi montagne : & ceux qui auoient combattu, & leſquels i'auois arreſté ſur le bord du foſſé, faiſoient là leur retraicte, quand ils virent venir trois ſcadrons d'arquebuſiers au long de la plaine, venant à eux le grand pas. Ce qui leur mit le cœur au ventre, & leur donna courage de paſſer outre. Ayant deſcouvert ce nouueau ſecours, ie me mis au long du foſſé du marais, & m'eſtant deſrobé au moyen du deſtour de leur veuë, ie me jettay dans vn pré fort eſtroit, & gaignay à la courſe le pied de la montagne d'où i'eſtois party : & apres avoir repaſſé le ruiſſeau, ie regagnay la montagne. Le danger où ie m'eſtois veu, tant pour les gens de cheval, que i'avois en queuë, que pour ce bataillon d'infanterie, qui venoit à nous, ne me fit point perdre l'entendement au beſoin, pour prendre la commodité pour ma retraicte. Pendant laquelle ie fis touſiours tenir ceſte poignée d'hommes, que i'auois ſerrez : & les accourageant, parlant à eux par fois, ie leur faiſois tourner viſage, & ſaluer les caualiers,

qui me ſuiuoient à coups de trait & d'arquebuſe. & comme i'eus gagné le haut, ie me mis dans un vergier, fermant la clie ſur moy : afin que la cauallerie n'y peuſt entrer promptement. Et à la faveur de pluſieurs vergiers, qui ſont peuplez de pommiers, ie me retiray droit au pont, iuſques à vne Egliſe, qui s'appelle à Haitée, où ie trouvay le grand chemin tout couuert de leur cauallerie, y ayant toutesfois un grand foſſé entre deux, d'où ie leur fis tirer quelques arquebuſades, & quelques coups de trait, ſans qu'il y euſt gueres de coups perdus. E pource qu'ils ne pouuoient venir à moy, ils furent forcez les vns tirer en auant, & les autres ſe retirer. Alors ie fis mettre dans le clos du cymetiere une partie de mes gens, penſant faire encores teſte : qui fut la plus grand'folie que i'auois faite en tout ce combat. Car cependant une bonne trouppe de leurs gens de cheual coula aulong du pré droit au pont, ſi auant que ie me vis enfermé ſans eſperance de me pouvoir ſauuer.

Or comme le Capitaine Carbon eut gaigné le pont, & que la gendarmerie, & les gens de pied furent paſſez, il dit à Monſieur de Gramond, qu'il s'en

alloit au grand trot & galop ; car desia il descouuroit dans les vergiers l'infanterie ennemie : ce que ie ne pouuois faire , & ne les apperceus iusques à ce qu'ils commencerent à me tirer. Alors ie fis signe aux soldats , qui estoient dans le cymetiere de se ioindre auec moi dans le grand chemin. Et parce que le Capitaine Carbon ne me pouuoit descouurir , il me tint pour mort ou perdu , & mes gens aussi. Qui fut cause qu'il laissa le Capitaine Compai , qui estoit bon soldat , au bout du pont avec vingt cinq cheuaux & trente arbalestiers du Capitaine Megrin , voyant toutes leurs trouppes de cheval à main gauche , & à main droicte venir droict au pont : ce qu'il fit pour voir , s'il y auroit quelque moyen de me secourir , si ie n'estois perdu : Et cependant il faisoit rompre le pont , & parce que la trouppe des ennemis de main droicte alloit plus hastiuement droict au pont , que celle de main gauche , ie laissay le grand chemin , & à la faveur d'vne haye , ie m'en allay droict à la riviere , où il me fallut encore combattre la cauallerie. Toutesfois ie me fis faire large & me iettay dans la riviere , & en despit d'eux

paſſay de l'autre coſté. Les bords de la riuiere eſtant hauts me favoriſerent beaucoup : parce que les gens de cheual ne ſe pouuoient ietter bas : & cependant nos tireurs n'eſtoient pas oiſifs. Enfin ie gaigné le bout du pont, où eſtoit ledit Capitaine Compai bien empeſché à le rompre. Deslors qu'il m'euſt apperceu, il me perſuada par pluſieurs fois de me ſauuer, & me preſenta la crouppe de ſon cheval : mais il n'euſt autre reſponſe de moy, ſinon que Dieu m'auoit conſerué & mes ſoldats auſſi, leſquels ie n'abandonnerois iuſques à ce que ie les euſſe mis en lieu de ſeureté. Surquoy nous deſcouuriſmes l'arquebuſerie Eſpagnole venant droit au pont. Nous n'eſtions pas aſſez fort pour ſouſtenir ce choc, voila pourquoy Compai & les arbaleſtiers de Megrin prenent le devant pour le retour, & ie demeure à la queuë, ayant gaigné vn foſſé qui bordoit vn pré, à la faueur duquel les gens de cheual ne me pouuoient choquer.

Belle resolution d'un chef.

Il ne reſtoit lors que mes ſix arquebuſiers, car les arbaleſtiers auoient employé tous leurs traits : Toutesfois pour monſtrer qu'ils n'eſtoient recreus, ie leur fis mettre l'eſpée nuë à la main,

& l'arbaleste en l'autre pour leur seruir de bouclier. Or parce que les gens du Capitaine Compai auant partir auoient rompu la plusp art du pont, cela fut cause que la cauallerie ne fust si tost à nous, ayant esté contrainte aller passer à deux arquebusades plus haut à main droite. Pendant que leurs gens de pied auec grand'difficulté passoient vn à vn par dessus les gardefous, qui estoient au pont, il m'estoit aisé de les deffaire, si ie n'eusse veu que la cauallerie me venoit enfermer. Nostre honneur despendoit de nostre retraicte. Gaignant donc tousiours chemin de fossé en fossé, ayant fait enuiron demy quart de lieuë : ie fis alte : afin que mes gens ne fussent hors d'haleine, & vis que les ennemis avoient fait de même, & cogneus à leur contenance qu'ils avoient perdu l'enuie de me suiure : dequoy ie fus bien estonné, & aise quant & quant : car nous n'en pouuions plus : ayant prins un peu d'eau & de pommade, & du pain de millet en quelques pauures maisons, que nous trouuasmes en chemin. Cependant le Capitaine Compai envoya quelques cheuaux pour sçauoir de nos nouuelles, me pensant mort ou pris.

Belle retraite.

Nous voila enfin en lieu de ſeureté, ſans auoir perdu que trois ſoldats dans le premier foſſé, & le baſtard d'Auzan, qui s'amuſa dans vne maiſonnette pres l'Egliſe.

Pendant tout ce rencontre, & ce combat, l'alarme vint à Monſieur de Lautrec, & la nouuelle, que nous eſtions tous deffaits : Ce qui lui donna beaucoup de deplaiſir, pour la conſequence qu'apporte ordinairement, lors qu'au commencement on donne curée aux ennemis. Il fit mettre tout en bataille : mais comme il fut vn peu esloigné de la ville, il vid venir nos enſeignes de gens de pied, que le Seigneur de Gramond conduiſoit, lequel lui raconta ce qui eſtoit aduenu : & me fit ceſt honneur, de lui teſmoigner, que i'eſtois cauſe de leur conſeruation & ſalut, mais que i'y eſtois demeuré pour gaiges. Le Capitaine Carbon n'eſtoit encor arriué : parce qu'il attendoit le Capitaine Compai, pour ſçauoir nouvelles du tout. A la fin il arriva : auquel Monſieur de Lautrec dit ces mots : Et bien, Carbon, eſtoit il temps de faire vne telle folie, comme celle que vous auez faite? Elle n'eſt pas ſi petite, que vous n'ayez

n'ayez mis en hazard de me faire perdre cette place de Bayonne, qui eſt ſi importante. Il lui reſpondit, Monſieur, i'ay fait vne grande faute, & la plus grand'folie, que ie fis iamais. Iuſques icy ne m'en eſtoit aduenuë de pareille: mais puis que Dieu a voulu que nous n'ayons été deffaits, ie ſeray plus ſage à l'aduenir. Monſieur de Lautrec luy demande, s'il y auoit nouuelles de moy, lequel luy diſt, qu'il penſoit que ie fuſſe perdu: mais cependant qu'il ſe promenoit pres la ville, en attendant nouuelles, arriua le Capitaine Compai, lequel les aſſeura que i'eſtois ſauvé, & leur raconta la belle retraite que i'auois faite en deſpit des ennemis, & à leur barbe, ſans auoir perdu que quatre hommes, & qu'il eſtoit impoſſible que les ennemis n'euſſent ſouffert beaucoup de perte. Ie ne fus pas pluſtoſt arriué à mon logis, qu'vn Gentilhomme me vient chercher de la part de Monſieur de Lautrec, lequel me fit auſſi grand chere qu'il euſt ſçeu faire à Gentil-homme de France, me diſant ces mots en Gaſcon, *Montluc mon amic, you n'oublideray iamai lou ſeruice qu'abes fait au Roy, & m'en ſouiera tant que you viura.* Il n'y a pas

Propos du ſieur de Lautrec au Capitaine Carbon.

moins d'honneur de faire vne belle retraicte, qu'aller à vn combat. C'estoit vn Seigneur qui n'auoit gueres accoustumé de caresser personne. I'ay souuent remarqué cette faute en luy : toutesfois pendant tout le souper il me fit beaucoup de faueur, laquelle tousiours depuis il me continua : mesme quatre ou cinq ans apres se resouuenant de moy, il m'enuoya de Paris en Gascongne vn courier, avec vne commission de gens de pied, me priant de l'accompagner au voyage qu'il fit à Naples. Et depuis m'a tousiours plus estimé que ie ne vallois. Voila le premier lieu, auquel ie me trouuay iamais commandant, & où ie commençay à marquer ma reputation.

Defaut du sieur de Lautrec.

Vous Capitaines, mes compagnons, qui me ferez cest honeur de lire, peut estre ma vie, nottez, que la chose du monde que vous deuez desirer le plus, c'est de chercher l'occasion, par laquelle vous puissiez monstrer ce que vous valez, quand vous commencerez à porter les armes : car si à vostre commencement vous demeurez victorieux, vous faictes deux choses entre autres. La premiere, c'est que vous vous faictes louër & estimer

aux grands, & par ce moyen par leur rapport vous ſerez cogneus du Roy, duquel nous deuons tous eſperer la recompenſe de nos bons ſeruices & labeurs: La ſeconde eſt, que comme les ſoldats cognoiſſent vn Capitaine, lequel à ſon commencement a fait quelque choſe de bon, tous les vaillans hommes recherchent d'eſtre à luy, eſperant que puis qu'il a eu ſi bon commencement, toutes choſes lui doiuent ſucceder heureuſement, & par ce moyen ils ſeront employez. Car c'eſt le plus grand deſpit qu'vn homme de bon cœur puiſſe auoir, lors que les autres prennent les charges d'executer les entreprinſes,& cependant il mange la poule du bon homme aupres du feu. Ainſi vous vous trouuerez touſiours accompagnez de braves hommes, auecques leſquels vous continuerez à gaigner honneur & reputation. Et au contraire, ſi vous eſtes battus au commencement, ſoit pour voſtre faute, ou laſcheté, tous les bons hommes vous fuiront, & ne vous demeurera que gens de peu de valleur: auecques leſquels quand vous feriez le plus brave homme du monde, vous ne pouuez gaigner que mauuaiſe reputa-

Le commencement & apprentiſsage d'vn Capitaine.

Le danger qu'il y a au comencement qu'on porte les armes.

tion. Mon exemple vous pourra seruir de quelque chose. Et encores que ce ne soit pas grand cas de ce rencontre, que ie vous ay descrit : si est-ce, que des petits faicts de guerre, quelquefois ont fait beaucoup de profits. Souuenez- vous, mes compagnons, quand vous vous trouuerez en estat de voir vne grande force sur vos bras, laquelle vous pouuez tenir en bride par la perte de peu d'hommes, de ne craindre point le hazard. Peut-estre que la fortune vous sera fauorable, comme elle fut à moy. Car ie puis dire, que si ie ne me fusse presenté pour la conduite de cent hommes de pied, qui firent tres-bien leur deuoir, que toute la cauallerie des ennemis estoit sur nos bras, laquelle nous n'auions moyen de soustenir.

Il faut quelquefois hazarder vne partie pour sauuer le reste.

Incontinent apres, le camp des ennemis se retira en Nauarre, & Monsieur de Lautrec cassa la moitié de ces compagnies, & reserua les deux enseignes de Monsieur de Cauna, & celle du Baron Iean de Cauna, estant chascune de trois cens hommes, qui fut la premiere fois que l'on les reduit à ce nombre. Car auparauant elles estoient toutes de cinq cens, ou de mille hommes : qui apportoit beaucoup de

Les anciennes compagnies de gens de pied.

ſoulagement aux finances du Roy, parce que tant de Lieutenans, Enſeignes, Sergens & autres Officiers emportent beaucoup de paye, que auſſi le commandement d'vn bon nombre d'hommes appelle les Gentilshommes de maiſon à ces charges. Leſquels à preſent les deſdaignent, voyant tant de capitaineaux, auſquels on voit donner ces charges ſans auoir iamais donné coup d'eſpée. Or Monſieur de Lautrec me donna la compagnie de mon Capitaine, encore que pour lors ie n'euſſe attaint que l'aage de vingt ans. Et apres auoir laiſſé quatre compagnies dans Bayonne, il s'en alla en poſte à la Cour, qui enhardit nos ennemis à redreſſer le camp, & mettre le ſiege deuant Fontarabie, laquelle ils prindrent auant que Monſieur de Lautrec fuſt de retour. La perte de cette place proceda de la faute, ou meſchanceté d'vn nepueu du Conneſtable de Nauarre, nommé Dom Pedro de Nauarre, fils du feu Mareſchal de Nauarre, lequel ayant eſté banny d'Eſpagne, parce qu'il ſouſtenoit le party du Roy Henry de Nauarre, fuſt mis dans cette ville auec quatre cens hommes bannis comme

Le ſieur de Monluc fait Capitaine en chef.

Priſe de Fontarabie.

1523.

luy : où il fut depuis si bien sollicité par son oncle, qu'il se tourna de son costé. Ce qui fust cause de la perte de la place, laquelle estoit imprenable, encores que les ennemis eussent fait deux grandes bresches. Et parce que ie n'y estois pas, & que ie ne veux parler par oüir dire, ie n'en diray autre chose, si ce n'est, que le Capitaine Frauget qui la rendit, & qui s'en deschargeoit sur ledit Dom Pedro, fust degradé à Lion. La perte de ceste place nous osta vn grand pied, que nous auions en Espagne. Ce fust là où quelques ans auparauant le Sieur de Lude acquit vne gloire immortelle, pour auoir soustenu le siege vn an entier avec toutes les extremitez du monde. Celui-là en rapporta honneur, & Frauget honte & ruine. Ainsi va le monde & la fortune. Cependant si quelque Prince, ou Lieutenant de Roy passe les yeux sur mon liure (peut-estre en pourra il lire de plus inutiles) qu'il notte par cest exemple, & autres que i'ay veu, & que peut-estre ie pourray cotter cy-apres, qu'il est tres-dangereux de s'aider de celuy qui quitte son Prince & Seigneur naturel, non pas qu'on le doiue refuser, quand

Le Capitaine Frauget degradé.

il ſe vient ietter entre ſes bras, mais on ne luy doit donner vne place auec laquelle il puiſſe faire ſa paix, & r'entrer en grace auec ſon Prince. Ou pour le moins ſi on le fait, que le temps ait apporté vne telle aſſurance, qu'il n'y ait nulle doute : car cependant comme il ſe ſera accouſtumé au païs, où il vient exilé & fugitif, & aura acquis & receu des bienfaits. Si on le veut employer, mettez le loing de ceux auec leſquels il peut auoir pratiqué. A ce que i'ay oüi dire aux Capitaines de l'Empereur, quand bien Charles de Bourbon euſt pris Marſeille, & la Prouence, l'Empereur n'euſt pas fait ceſte faute, de la luy bailler en garde, quoy qu'il euſt promis. Mais paſſons outre.

Combien il eſt dangereux de ſe ſeruir du ſujet d'vn Prince eſtranger.

Toutes les compagnies de gens de pied eſtans caſſées, ſauf celles qu'on mit en garniſon, & ne voulant m'enfermer dans les murailles, ie me remis dans la compagnie de Monſieur le Mareſchal de Foix, iuſques à ce que le Roy François entreprint le voyage pour aller combattre Monſieur de Bourbon, lequel eſtoit venu aſſieger Marſeille, avec le Marquis de Peſquere, lequel ſieur de Bourbon pour

vn despit s'estoit tourné du costé de l'Empereur. Il n'y a rien qu'vn grand cœur n'entreprenne pour se vanger. & parce que le Roy ne permit à Monsieur le Mareschal de Foix de mener que vingt hommes d'armes de sa compagnie, & qu'à mon arriuée ie trouvay que ie n'estois du nombre des esleuz, ie me despitay, & m'en allay auec cinq ou six Gentils-hommes, lesquels me firent cest honneur, de venir auec moy, pour nous trouver à la bataille, auec resolution de combattre auec les gens de pied. Mais Monsieur de Bourbon leua son siege apres l'y auoir tenu six sepmaines. Le Seigneur Rance de Cere Gentil-homme Romain, des plus agueris & experimentez, & le Sieur de Brion y estoient dedans, auec bonnes forces que le Roy y auoit enuoyées. Ledit Sieur de Bourbon se trouua trompé, & ses intelligences courtes. Le François ne sçauoit lors, que c'estoit de se rebeller contre son Prince. Deslors qu'il sentit, que le Roy s'approchoit, il se retira par les montagnes, & descendit au Piedmont par Sallusses & Pignerol, non sans beaucoup de perte. Il se sauua à Milan, laquelle

Rance de Cere Gentil-homme Romain.

laquelle il fut contraint, & le Viceroy de Naples aussi de quitter & sortir par vne porte, pendant que nous entrions par l'autre. Le Seigneur Anthoine de Leue, qui estoit l'vn des plus grands Capitaines, que l'Empereur ait eu, & croy, que sans les gouttes, qui le trauailloient fort, qu'il eust surpassé tous ceux de son aage, il fut choisi pour estre mis dans Pauie, auec vne trouppe d'Allemans, pour l'opinion qu'on auoit, que le Roy donroit là, comme de fait il fit : Le siege dura sept ou huit mois : cependant Monsieur de Bourbon s'en alla en Allemagne, là où il brigua tant auec l'argent que Monsieur de Sauoye luy auoit presté, qu'il amena auec luy dix mille Allemans, & fit venir quatre ou cinq cens hommes d'armes de Naples. Et ayant dressé son camp à Lode, s'en vint donner la bataille au Roy, vn iour de sainct Mathias, estant nostre camp affoibly, tant pour la longueur du siege, que pour les maladies, qu'il y auoit eu. Et encores par malheur le Roy auoit peu auparavant cassé trois mille Grisons, qu'vn Colonel du païs mesme commandoit, lequel s'appelloit le grand Diant. Et croy que ce

Loüange d'Anthoine de Leue.

Siege de Pauie.

La crainte de la despense apporte quelquefois grand mal.

fust pour euiter la despense. Hé que ces petites mesnageries apportent quelquefois de perte. Aussi quelques iours auant Monsieur d'Albanie auec beaucoup de forces, estoit allé par commandement du Roy à Rome, pour de là se ietter dans le Royaume de Naples : mais enfin tout alla en fumée. Car à nostre grand malheur nous perdismes ceste bataille, & toutes ces entreprises reuindrent à neant.

Morts & pris en la bataille.

Le discours de cette bataille est publié en tant de lieux que ce seroit perdre temps à moy d'y employer le papier. Ie diray seulement, qu'elle ne fut guere bien conduitte en plusieurs endroits de nostre costé, qui fut cause de faire perdre ceux qui faisoient leur deuoir. Le Roy fut prins, Monsieur le Mareschal de Foix prins, & blessé d'vne arquebuzade dans la cuisse, qui luy entroit dans le petit ventre. Monsieur de sainct Pol prins & blessé de treize playes, lequel auoit esté laissé pour mort au camp, & despoüillé tout en chemise : mais vn Espagnol luy couppant vn doigt pour auoir vne bague, qu'il ne pouuoit luy arracher, le fit crier, & ayant esté recogneu, fut apporté auec ledict Sieur Mareschal

dans Pauie, au logis de la Marquiſe de Scadalfol. Pluſieurs autres grands Seigneurs y moururent, comme le frere du Duc de Lorraine, Monſieur l'Admiral de Chabanes, & pluſieurs autres prins. Entre leſquels eſtoient le Roy de Nauarre, Meſſieurs de Neuers, de Montmorancy, de Brion, & autres. Ie ne veux taxer la memoire de perſonne, pour la perte de ceſte bataille, ne marquer ceux qui firent mal leur deuoir, meſmement en preſence de leur Roy. Pendant le ſejour que ie fis en l'armée, ie fus touſiours auec vn Capitaine dict Caſtille de Nauarre, ſans prendre aucune ſolde. Lequel le iour de la bataille conduiſoit les enfans perdus. Il me pria luy faire compagnie, ce que ie fis auec les cinq Gentils-hommes, qui eſtoient venus auec moy. Ie fus prins priſonnier par deux Gentils-hommes de la compagnie du Seigneur Anthoine de Leue, leſquels le Samedy matin me laiſſerent aller, enſemble deux de mes compagnons : car ils voyoient bien qu'ils n'auroient pas grandes finances de moy. Les autres auoient eſté tuez, ie me retiray en la maiſon de la Marquiſe, où Monſieur le Mareſchal eſtoit bleſſé. Ie le

trouuay auec Monſieur de ſainct Pol, tous deux couchez en vn lict, & Monſieur de Montejan couché en la meſme chambre, eſtant bleſſé en la jambe: là où i'entendis le diſcours & la diſpute, qu'il y eut entre le Sieur Federic Bege priſonnier, & le Capitaine Sucre, qui eſtoit à l'Empereur, ſur la perte de ceſte bataille, leſquels taxoient de grand'faute nos François, meſmes pluſieurs particuliers, au nom deſquels ie pardonne. Ie iugeay leur opinion tres-bonne, eſtans tous deux grands Capitaines. Ce que ie leur oüis dire, m'a depuis ſeruy en d'autres executions, auec ce que i'en iugeay moy-meſmes, comme doiuent faire tous ceux qui ont enuie de paruenir par les armes.

Vn homme qui ſuit les armes, doit ouyr les raiſons des vieux Capitaines.

Il faut non ſeulement chercher les occaſions de ſe trouuer aux combats & batailles: mais auſſi eſtre curieux d'eſcouter, & retenir l'opinion, & raiſon de ceux qui ſont gens experimentez, ſur la faute, perte ou gain qui s'en eſt enſuiuy: car certes c'eſt grand' ſageſſe de bien apprendre, & ſe faire maiſtre aux deſpens d'autruy. La France a long temps ploré ceſte perte, & la priſe de ce braue Prince; qui

penſoit trouuer la fortune auſſi fauorable, comme à la iournée des Suiſſes : mais elle luy tourna le dos, & luy fit voir combien il importe à vn Roy ne ſe trouver lui meſme à la bataille, veu que bien ſouuent ſa priſe mene auec ſoy la ruine de ſon eſtat. Toutesfois Dieu regarda le ſien d'vn œil de pitié, & le conſerua : car les victorieux perdirent le ſens, esblouïs de leur victoire. Que ſi Monſieur de Bourbon euſt tourné vers la France, il nous euſt mis à deuiner.

Il importe qu'vn Roy ne ſe trouue à la bataille.

Le Lundy apres Monſieur de Bourbon commanda que tous ceux qui eſtoient priſonniers, & qui n'auoient moyen de payer rançon, euſſent à vuider le camp, & ſe retirer en France. Ie fus de ce nombre : car ie n'auois pas grand'finance. Il nous donna vne compagnie de gens de pied pour noſtre ſeureté, & vne de caualllerie, mais ſans vivre ny moyen quelconque : de ſorte que nous ne mangeaſmes iuſques à Ambrun, que raues & tronſons de choux, que nous mettions ſur les charbons. Auant partir Monſieur le Mareſchal me commanda de porter ſes recommandations au Capitaine Carbon, & à tous ſes com-

Rigueur du ſieur de Bourbon.

pagnons, lesquels il prioit ne s'estonner pour cette perte, ains s'esuertuer pour faire mieux que iamais; & qu'ils eussent à se rendre prés de Monsieur de Lautrec son frere. Surquoy il me fit vne tres-belle remonstrance, laquelle ne se passa sans beaucoup de larmes, ce qu'il prononça auec vne parole ferme & asseurée, combien qu'il fust fort blessé : aussi mourut-il le Vendredy apres. Ie m'en vins à pied sans lance iusques à la Redorte en Languedoc, où estoit sa compagnie. Apres sa mort Monsieur de Lautrec fit donner la tierce partie de sa compagnie au Capitaine Carbon, laquelle il ne commanda gueres : Car peu apres vn meschant homme, natif de Montpellier, qui auoit fauorisé le camp de Monsieur de Bourbon, le tua par derriere aupres de Lumel, courant la poste. Ce fust vn aussi grand dommage, que de Capitaine, qui soit mort y a cent ans : & cuide, s'il eust vescu aux guerres que nous auons veu depuis, qu'il eust fait merueilles, & beaucoup de gens se fussent faits bons Capitaines aupres de luy. Car tous les iours on pouuoit apprendre quelque chose à sa suitte, estant vn des plus vigilans &

Remonstrance du Sieur de Foix à sa mort.

Louange du Capitaine Carbon.

diligens Capitaines, que i'aye iamais cogneu, grand entrepreneur, & grand executeur tout enſemble. La tierce partie fut donnée au Capitaine Lignac d'Auuergne, qui ne la garda gueres longuement, parce qu'il perdit la veuë, & mourut. Et l'autre tierce à Monſieur de Negrepelice, pere de ceſtui-cy, qui vit aujourd'huy, duquel vn mien couſin germain, nommé le Capitaine Serillac portoit l'enſeigne.

Negrepelice.

Serillac.

Cependant Madame la Regente, mere du Roy, & tous les Princes liguez auec elle, traitterent, & moyennerent la deliurance du Roy, de ſorte que, ce grand Empereur qui s'eſtoit forgé la conqueſte de ce Royaume, ne conquiſt vn ſeul pouce de terre. Le Roy en ſon affliction tira ſecours de ſes propres ennemis; leſquels auoient ſuſpecte la grandeur de l'Empereur. Sa Majeſté eſtant de retour, ſe reſſouuenant des injures & indignitez qu'il auoit receuës pendant ſa priſon, ayant tenté tous les moyens pour retirer Meſſeigneurs ſes enfans, fuſt forcé de venir aux armes, & renouueller la guerre. Ce fuſt lors, que le voyage de Naples fuſt dreſſé ſous la charge de Monſieur de Lautrec, lequel m'enuo-

Monſieur de Lautrec va à Naples.

ya vn courrier en Gascongne, pour dresser vne compagnie de gens de pied. Ce que ie fis en peu de iours: & luy mené sept à huit cens hommes, dont il y en auoit quatre ou cinq cens arquebuziers: combien qu'en ce temps-là n'en y auoit encores gueres en France. Monsieur d'Ausun m'en demanda la moitié pour dresser sa compagnie, ce que lui accordis, & fismes nostre partage aupres d'Alexandrie, laquelle fust renduë audit Sieur de Lautrec, lequel enuoya messieurs de Gramond & de Monpezat assieger le chasteau de Vigeue, deuant lequel en faisant les approches & les tranchées, pour mettre l'artillerie, ie fus blessé d'vne arquebuzade par la jambe droite, qui fut cause que ie demeuray boiteux fort long temps: de sorte que ie ne peus estre à l'assaut, qui se donna à Pauie, laquelle fut emportée & demy bruslée. Ie me faisois porter apres le camp dans vne litiere, toutesfois auant que Monsieur de Lautrec partist de Plaisance, pour marcher droit à Boulongne, ie commençay à cheminer.

Le sieur de Montluc blessé d'vne arquebuzade.

Pauie prise & brulée.

Or aupres d'Ascolly, il y a vne petite ville nommée Capistrano sur le

haut d'vne montagne, assise de sorte qu'il falloit monter tousiours, sauf de la part des deux portes, dans laquelle force soldats du païs s'estoient retirez. Le Comte Pedro de Nauarre qui estoit nostre Colonel, commanda à nos compagnies de Gascons d'y aller. Ce que nous fismes & assaillismes la place. Nous fismes faire des mantelets pour approcher de la muraille, à laquelle nous fismes deux trous, par lesquels vn homme pouuoit passer facilement, à cinquante ou soixante pas l'vn de l'autre: & pour-ce que i'en auois fait l'vn, ie voulus donner par là. Les ennemis d'autre part desplancherent & osterent les tables du dessus d'vne salle, là où le trou entroit, où ils auoient mis vne grande cuue pleine de pierres. L'vne des compagnies de Monsieur de Luppé nostre Soubs-Colonnel, & la mienne commencerent à donner par le trou. Dieu me donna ce que ie luy auois tousiours demandé, qui estoit de me trouuer à vn assaut, pour y entrer le premier, ou mourir. Lors ie me iettay à corps perdu dans la salle, ayant vne cotte de maille, comme les Allemans portoient en ce temp-là, vne espée au poing, vne rondelle au

Pedro de Nauarre Colonel

Souhait du sieur de Montluc.

Hardiesse du sieur de Montluc.

bras, & vn morion en teste : mais comme ceux qui estoient à ma queuë, se voulurent ietter apres moy, les ennemis verserent la cuue de pierres sur eux, & les attrapperent sur le trou, qui fut cause, qu'ils ne me purent suiure. Ie demeuray dedans combattant tout seul à vne porte, qui entroit dans la ruë. Mais du haut de la salle, qui estoit desplanchée on me tiroit infinité d'arquebuzades l'vne desquelles me perça la rondelle, & le bras à quatre doigts de la main, & vn autre me froissa tout l'os sur la iointure de l'espaule & du bras, dont ie perdis le sentiment. Me tombant ma rondelle à terre, ie fus forcé de reculer deuers le trou, contre lequel ie fus renuersé par ceux qui combattoient à la porte de la salle, si heureusement toutesfois pour moy, que mes gens eurent moyen de me tirer dehors par les jambes : mais ce fut si doucement, qu'ils me laisserent rouler de haut en bas iusques au fond du fossé. Et tombant au trauers de la ruine des pierres, ie me rompis encore le bras en deux lieux. Et comme on m'eut releué, ie dis que mon bras m'estoit demeuré dans la ville : mais vn de mes gens le print me

Le sieur de Montluc blessé de deux arquebuzades.

pendant en eſcharpe ſur les feſſes, & le mit ſur l'autre : ce qui me reconforta vn peu. Voyant les ſoldats de ma compagnie autour de moy. O mes compagnons, dis-je, ie ne vous auois pas touſiours ſi bien traitez & tant aimez, pour m'abandonner à vn ſi grand beſoin. Ce que ie diſois, ne ſçachant l'empeſchement qu'ils auoient eu.

Alors mon Lieutenant, lequel auoit eſté preſque aſſommé ſur le trou, nommé la Baſtide, pere des Sauaillans qui ſont aujourd'huy, vn des vaillans Gentils-hommes, qui fuſt dans noſtre armée, dit à deux Capitaines, Baſques, nommez Martin & Ramonet qui campoient touſiours aupres de ma compagnie, que s'ils vouloient donner auec des eſchelles par un quanton qu'il y auoit pres de là, qu'il donroit par le trou meſme, & qu'il vouloit mourir pluſtoſt qu'il n'y entraſt. A quoy ie les acourageay tout autant que ma foibleſſe me le pouuoit permettre. Les eſchelles apportées, & liées, par ce qu'elles ſe trouuerent courtes, la Baſtide donne par le trou, ayant mandé aux autres Capitaines de donner par l'autre : mais ils ne firent

La Baſtide Sauaillant.

Capiſtrano emporté d'aſſant.

pas grands faits d'armes. Cependant que la Bastide combattoit, ayant gagné le trou Martin & Ramonet donnerent l'escalade : tellement qu'ils forcerent les ennemis & entrerent dedans. Dequoy estant aduerty, i'enuoyay prier la Bastide de me garder autant de femmes & filles qu'il pourroit, afin qu'elles ne fussent violées : ayant cela en deuotion, pour vn vœu que i'auois fait à nostre Dame de Lorette, esperant que Dieu pour ce bien-fait, m'aideroit : ce qu'il fit, & m'en amena quinze ou vingt, qui fust tout ce qui se sauva : car les soldats animez pour me venger, & montrer l'amitié, qu'ils me portoient, tuerent tout iusques aux enfans, & mirent le feu en la ville. Et quoy que l'Euesque d'Ascoly (duquel elle dependoit) priast Monsieur de Lautrec, les soldats ne voulurent iamais partir, qu'ils ne la vissent en cendres. Le lendemain on m'apporta à Ascoly, où Monsieur de Lautrec m'enuoya visiter par Messieurs de Gramond & de Monpezat, menant deux Chirurgiens, que le Roy lui auoit donnez à son despart, l'vn nommé maistre Alesme, & l'autre maistre George, lesquels apres auoir veu mon

Vœu du sieur de Montluc.

bras charpenté, comme il estoit, dirent qu'il le falloit couper, pour me sauuer la vie, ce qui fust remis au lendemain. Monsieur de Lautrec commanda ausdits Sieurs de Monpezat & Gramond de s'y trouuer : ce qu'ils luy promirent difficilement, pour l'amitié qu'ils me portoient, mesmement le Sieur de Gramond. Quelques iours auparauant mes soldats auoient prins vn ieune homme Chirurgien, lequel auoit seruy Monsieur de Bourbon. Cestui-cy ayant entendu la resolution de me couper le bras (car ie l'auois retenu à mon seruice) ne cessoit de me remonstrer, que ie ne l'endurasse pas, me disant que ie n'estois pas à la moitié de mon aage, & que cent fois le iour ie souhaiterois ma mort, me voyant sans bras. Le matin venu les susdits Seigneurs, & les deux Chirurgiens & Medecins arriuerent en ma chambre, auec tous leurs appareils, pour incontinent mettre la main à me couper le bras, sans me donner loisir de me repentir, ayant receu commandement de la part de Monsieur de Lautrec, de me dire, que ie ne me souciasse de perdre le bras pour sauuer la vie, sans desesperer de ma for-

On veut couper le bras au sieur de Montluç.

tune : & que ſi le Roy ne me vouloit faire du bien , que ſa femme & luy auoient quarante mil liures de rente , pour me recompenſer , & ne me laiſſer iamais pauure , ſeulement que ie prinſſe patience , & qu'à ce coup ie fiſſe paroiſtre mon courage. Or comme ils furent preſts à me deſlier le bras pour le couper, le ieune Chirurgien ne ceſſoit de me preſcher , eſtant derriere mon lict, le contraire. Et comme Dieu aide aux perſonnes, quand il luy plaiſt, encores que ie fuſſe reſolu de l'endurer , il me fit changer ma volonté , qui fuſt cauſe que tous les ſuſdits Seigneurs & Chirurgiens , s'en retournerent faire le rapport à Monſieur de Lautrec : lequel leur diſt , comme eux-meſmes m'ont aſſeuré pluſieurs fois , ces mots , Auſſi bien me repentois-je de luy faire couper : car s'il fuſt mort , i'euſſe eu tout jamais cela ſur le cœur : & viuant ſans bras , i'euſſe eu regret de le voir en la ſorte , & qu'il falloit laiſſer faire à Dieu ſa volonté.

Propos du ſieur de Lautrec.

Et ſoudain les ſuſdits Chirurgiens examinerent le mien , pour ſçauoir s'il eſtoit ſuffiſant , car autrement l'vn d'eux deuoit demeurer pres de moy : toutesfois ils le trouuerent capable , &

l'inſtruirent encores mieux ſur les accidens qui me pouuoient ſuruenir. Le lendemain qui fut le quatrieſme de ma bleſſeure, Monſieur de Lautrec me fit porter apres luy à Termes de Breſſe, & me laiſſa dans ſon logis entre les mains de ſon hoſte, qui eſtoit Gentilhomme, & pour aſſeurance de ma perſonne, emmena deux des plus grands de la ville pour oſtage : meſmement vn frere de l'hoſte, les aſſeurant ſi j'auois déplaiſir, de les faire pendre. Ie demeuré en ce lieu deux mois & demy, où ie couchay ſur les reins : tellement que tous le grand os, qui eſt le long de l'eſchine, me perſa la peau, qui eſt la plus grand'douleur que ie penſe que l'on puiſſe ſouffrir en ce monde.

Grandes bleſſeures du ſieur de Montluc.

Et encores que i'aye mis par eſcrit au diſcours, que i'ay fait de ma vie, que i'ay eſté des plus heureux, & fortunez hommes, qui long temps ayent porté les armes, pour auoir touſiours vaincu la part, où i'ay commandé ; ſi n'aye-ie pas eſté exempt de grandes bleſſeures, & de grandes maladies : car i'en ay autant eu, que homme du monde ſçauroit auoir ſans mourir, m'ayant Dieu toujours voulu donner bride, pour me faire connoiſtre, que

le bien & le mal depend de lui, quand il lui plaiſt. Mais encore ce nonobſtant ce meſchant naturel aſpre, faſcheux & collere, qui ſent vn peu & par trop le terroir de Gaſcongne ; m'a touſiours fait faire quelque trait des miens, dont ie ne ſuis pas à me repentir. Or apres qu'il ſe fuſt fait vn petit de pourris au bras, on commença à me leuer, ayant vn cuiſinet ſous le bras, en le liant auec le corps tout enſemble. Ainſi ie demeuray quelques iours, iuſques à ce que monté ſur vn petit mulet, que i'auois, ie me fis mener deuant Naples, où noſtre camp eſtoit deſia aſſis, ayant enuoyé vn Gentilhomme des miens à pied à noſtre Dame de Lorette pour accomplir mon vœu, puis que ie n'y pouuois aller. Le mal que i'enduray ne fut pas ſi inſupportable, ny ſi grand, comme le regret que i'eus de ne m'eſtre trouué à la priſe de Melphe & autres places, & à la deffaite du Prince d'Orange, lequel apres la mort de Monſieur de Bourbon (qui fut tué au ſac de Rome) commandoit l'armée Imperiale. Si ce vaillant Prince, duquel la memoire eſt deplorable, pour le traict qu'il fit, ne fuſt mort lors de ſa victoire, ie croy

Son naturel.

qu'il

qu'il nous euſt r'enuoyé les Papes en Auignon encor vn coup.

Or Monſieur de Lautrec me fit tres-bonne chere, & tous les grands de l'armée, meſmement le Comte Petro de Nauarre, lequel me fit donner vne confiſcation vallant douze cens ducats de rente, nommée la tour de la Nunciade, pres la tour du Grec vn des plus beaux chaſteaux qui ſoit en la terre de Labour, & la premiere Baronnie de Naples, qui eſtoit à vn riche Eſpagnol, nommé Ferdyno. Ie penſois lors eſtre le plus grand Seigneur de la troupe; & à la fin ie me trouuay le plus coquin, comme vous verrez par le diſcours de mon voyage. Ie deduirois bien maintenant comme le Royaume de Naples s'eſt perdu. lequel eſtoit preſque conquis. Pluſieurs en ont eſcrit: mais c'eſt grand dommage qu'ils ne veulent dire la verité, & qu'ils ne mettent en arriere toute la crainte qu'ils ont: car les Rois & les Princes y pourroient prendre exemple, qui les feroit plus ſages, pour ne ſe laiſſer pas piper & decevoir, comme ils font bien ſouuent: mais perſonne ne veut que nos Rois ſoient ſi ſçauans: car ils ne feroient pas bien leur profit,

Don faict au ſieur de Montluc.

comme ils font aupres d'eux. Ie lairray donc cela en arriere, pour n'auoir commencé à escrire sur la faute des autres, ioint aussi que ie n'en ay point de commandement : mais seulement m'attendray à escrire mes fortunes, pour seruir d'exemple, à ceux qui viendront apres moy, afin que les petits Montlucs, que mes enfans m'ont laissé, se puissent mirer en la vie de leur ayeul.

Il ne se presenta pas grande occasion, depuis que ie fus arriué au camp: car on ne s'attendoit qu'au siege de la ville de Naples, qu'on vouloit auoir par famine, comme nous l'eussions euë bien tost, sans la reuolte d'André d'Oria, qui manda au Comte Philippin son nepueu, qu'il ramenast des galeres à Genes, auec lesquelles il tenoit la ville de Naples bouclée par la mer, tellement qu'il n'y eust sçeu entrer vn chat, ce qu'il fit, & incontinent y entra force vivres du costé de la mer, pendant que nos galeres tarderent à venir. Dieu pardoint à qui en fut cause : car sans cela la Ville estoit à nous, & par consequent tout le Royaume. Ce Philippin Lieutenant d'André d'Oria gaigna pres Capo Dorsa vne

Bataille gagnée par Philippin d'Oria.

belle bataille nauale, contre Vgo Montcado, & le Marquis de Guaſt, leſquels vouloient ſecourir Naples : mais de cette victoire vint noſtre ruine. Philippin ayant enuoyé les priſonniers à Genes à ſon oncle, & le Roy les voulant auoir, le Sieur André d'Oria ne les voulut rendre, ſe plaignant qu'il auoit deliuré le Prince d'Orange au Roy, ſans recompenſe. Le Marquis de Guaſt homme fin & ruſé, s'il en fut iamais, & qui a eſté grand guerrier, ſçeut ſi bien eſbranler l'eſprit mal content d'André d'Oria, qu'enfin il tourna ſa robe, & ſe rendit à l'Empereur auec douze galeres. Le Roy noſtre maiſtre eſtoit bien aduerty de ſes pratiques : mais il auoit le cœur ſi gros, & ſe ſentoit ſi offenſé d'Oria, qu'il ne le vouloit rechercher, dont il ſe repentit tout à loiſir : car depuis il fut cauſe de beaucoup de pertes, qui aduindrent au Roy, & meſmes de la perte du Royaume de Naples, de Genes, & autres mal-heurs. Il ſembloit que la mer redoutaſt ceſt homme. Voila pourquoy il ne falloit pas, ſans grande & grande occaſion l'irriter ou meſcontenter. Le Roy, peut eſtre, en auoit quelque autre occaſion.

Le Marquis de Guaſt fin & ruſé.

Reuolte d'André d'Oria fort preiudiciable au Roy.

Arriuée du Prince de Nauarre.

Nos galeres arriuerent à la fin, & apporterent le Prince de Nauarre, frere du Roy Henry, auecques quelques Gentils-hommes de ſa ſuite ſeulement, lequel ne veſquit que trois ſepmaines apres : car il arriua au commencement de nos maladies. A ſon arriuée & deſcente ; Monſieur de Lautrec luy enuoya Michel Antoine, Marquis de Saluſſes, pour luy tenir eſcorte : car il faiſoit ſa deſcente à demy mil de Naples, vn peu au deſſous de la Magdelaine : & emmena vne grande partie de la gendarmerie auecques les bandes noires Italiennes, que le Comte Hugues de Genes commandoit, depuis la mort du Seigneur Horace Bailhon, qui eſtoient les compagnies du Seigneur Iean de Medicis, pere du Duc de Florence, qui eſt à preſent, lequel auoit eſté bleſſé en vne iambe d'vne arquebuzade devant Pauie, eſtant au ſeruice du Roy, & de là apporté à Plaiſance. Auquel lieu la jambe luy fut couppée : dequoy bien toſt apres il mourut. Depuis ledit Seigneur Horace recueillit toutes ſes compagnies. Il ſembloit que Dieu vouloit quelque mal en ce temps à noſtre Roy, lors qu'il eſtoit deuant

Pauie. Car en premier lieu, on luy conseilla d'en renuoyer les Grisons. Secondement d'enuoyer Monsieur d'Albanie à Rome, auec partie de l'armée. Et pour acheuer le mal-heur, Dieu enuoya la blesseure au Seigneur Iean, lequel à la verité entendoit plus à faire la guerre que tous ceux qui estoient aupres du Roy, ayant sous sa charge trois mil hommes de pied, les meilleurs qui furent iamais en Italie, auec trois Cornettes de gens de cheual: & croy fermement, comme aussi font bien d'autres que moy, que s'il se fust trouué sain à la bataille, les choses ne fussent pas allées si mal, comme elles allerent. Depuis le sieur Horace creut le nombre, de mil hommes, qui furent quatre mil, lesquels pour le dueil du Seigneur Iean portoient les Enseignes noires: & eux-mesmes alloient vestus de noir. Aussi on les appelloit les bandes noires: & apres se ioignirent avec Monsieur le Marquis de Salusses, qui temporisa enuiron deux ans en Italie, & vers Florence: & apres se vint ioindre à nostre armée à Troye, ou bien à Nocera, ie ne sçaurois dire auquel lieu des deux, pour ce que i'estois demeuré blessé à Termes de Bresse.

Louange du sieur Iean de Medicis.

Bandes noires.

Mais pour retourner à la descente de Monsieur le Prince de Nauarre, parce qu'il se fit là vne petite faction, où i'eus ma part ; ie la vous veux conter. Il fut commandé au Capitaine Artigueloube, qui estoit Colonel de cinq enseignes Gasconnes, lesquelles souloient estre sous Monsieur de Lupé, & de cinq autres, que commandoit le Baron de Bearn, le tout sous le Comte Pedro de Nauarre : il fut commandé aussi au Captau de Buch, fils aisné de la maison de Candalle de s'y trouuer. Ie fus aussi du nombre tout malotru que i'estois. Comme nous fusmes bas à la marine, Monsieur le Marquis laissa tous nos piquiers derriere vn grand rempart, que le Comte Pedro de Nauarre auoit fait faire, qui duroit à main droite ou à main gauche pres de demy mil. Tout ioignant il y auoit vn grand portal de pierre, par lequel dix ou douze hommes eussent peu passer de front : & croy, que autresfois il y auoit eu vne porte : car l'arc y estoit & les marques. Ce rempart se ioignoit auec le portal à main gauche & à main droite. Nostre bataillon estoit à cent pas du portal, & celuy des bandes noires estoit à trois cens pas plus en

Capitaine Artigueloube.

Captau de Buch fils aisné de Candalle,

arriére que le noſtre, & la meilleure partie des gens à cheual encore plus en arriere. Monſieur le Marquis, Monſieur le Captau, le Comte Hugues, le Capitaine Artigueloube, & preſque tous les Capitaines tant Italiens que Gaſcons allerent auec eux; pour fauoriſer & veoir la deſcente du Prince. Ledit Seigneur Captau auoit ſix enſeignes, trois Piedmontoiſes, & trois Gaſconnes. Ils firent leur demeure ſi longue à la deſcente, qu'ils demeurerent plus de deux ou trois groſſes heures : car ils firent diſner ledit Seigneur Prince auant qu'il deſcendit de la galere. Quelquesfois vn peu de ſejour apporte vn grand malheur. Il euſt plus valu, que luy & tous les ſiens euſſent fait vn bon jeuſne, mais la vanité du monde eſt ſi grande, qu'il ſemble que c'eſt ſe rabaiſſer, ſi on ne marche touſiours auec toutes les pieces qui appartiennent à la Principauté : & cependant on fait force pas de clerc. Il vaut mieux marcher en ſimple Gentilhomme, & non pas faire le Prince, & faire bien, que non pas ſe tenir ſur le haut bout, & eſtre cauſe de quelque deſordre & malheur.

Deſcente du Prince de Nauarre.

Cependant le Capitaine Artigueloube m'auoit mis auec ſoixante ou quatre vingts arquebuziers, ſur vn

carrefour bien pres de la Magdelaine ; qui eſt vne grand'Egliſe à cent ou deux cens pas de la porte de Naples. Et en vn autre carrefour, à main gauche de moy, où il y auoit vn petit Oratoire, furent mis trois ou quatre cens arquebuziers des bandes noires, & vne enſeigne de piquiers. En ce meſme lieu auſſi, & vn peu à coſté fut miſe la trouppe dudit Seigneur de Candalie, qui eſtoit de deux ou trois cens arquebuziers, vis à vis de moy enuiron à deux cens pas. Eſtant ainſi à mon carrefour, ie vis ſortir de Naples gens de pied & de cheual, qui venoient gaigner la Magdelaine, la teſte baiſſée. Ie montay lors ſur vn petit mullet que i'auois, & m'en allay droit à la deſcente des galeres. Tous les Seigneurs & Gentils-hommes eſtoient encore dedans s'amuſans à faire des accolades. Ie leur fis crier par quelques petits barquerots qui alloient & venoient, que les ennemis ſortoient de la ville à troupes, pour les venir embraſſer & gaigner le derriere de la Magdelaine, & qu'ils penſaſſent au combat, s'ils vouloient. Il y en eut bien d'esbahis : car tous ceux qui font bonne mine, n'ont pas touſiours enuie d'en manger.

Ceux de Naples ſortent.

Incontinent

incontinent ie m'en retournay à ma troupe,& m'en allay auec deux chemins iuſques aupres de la Magdelaine : de là i'apperceus que les ennemis ſortoient à pied , tenant la bride en vne main , & la lance en l'autre , ſe baiſſant tant qu'ils pouuoient , pour n'eſtre deſcouuerts , comme faiſoient auſſi les gens de pied , qui marchoient en tapinois derriere les murailles,qui ſont derriere l'Egliſe. Ie donnay ſoudain mon mullet à vn ſoldat , afin qu'il couruſt aduertir Monſieur de Candalle, & le Capitaine Artigueloube , leſquels il rencontra deſia en terre. Sur mon aduertiſſement ils auoient fait mettre vne galere au large , laquelle deſcouuroit tout ce que ie leur auois mandé : ce qu'ils ne pouuoient faire eſtant au port. Ceſte galere commença à tirer force volées de canon , l'vne deſquelles tua deux hommes de ma trouppe , tout aupres de moy : de ſorte que les ceruelles de l'vn & de l'autre me ſauterent au viſage. Il y auoit bien là du danger : car toutes les balles venoient où i'eſtois , tant de ceſte galere , que des autres , leſquelles firent le meſme : de façon que voyant que les coups r'enforçoient toujours , car ceux

des galeres penſoient que ie fuſſe des ennemis, ie fus contraint de me ietter dans les foſſez.

Retraite du Prince. Cependant on monta promptement à cheual Monſieur le Prince, & au galop le firent ſauuer droit au camp, & tous ces Gentils-hommes auſſi, courant à pied apres luy. Ils n'eurent pas grand loiſir de s'arreſter auec nous : car ie croy, qu'ils ne vouloient pas ſi toſt mourir, puis qu'ils ne faiſoient qu'arriuer. Leur haſte fut ſi grande, qu'ils n'eurent pas loiſir de mettre à terre le lict, ny le bagage dudit Seigneur Prince : & y en eut qui demeurerent dedans les galeres. Le Seigneur de Candalle, & le Comte Hugues ne firent pas ainſi, car ils s'arreſterent au carrefour, où eſtoient leurs gens. Le Capitaine Artigueloube s'en alla au bataillon derriere le rempart. La feſte commença à moy. Ie ne ſçay ſi c'eſt ou bonheur ou malheur, tant y a que touſiours ie me trouuois, où les coups ſe donnoient, & là où on commencoit. Or vne trouppe d'arquebuziers vint droit à moy, courant : & pour ce que i'auois mis derriere vne leuée du foſſé, qui regardoit tout au long du grand chemin, venant de-là arquebu-

ziers au long d'vne haye, qui bordoit vn grand chemin venant de la Magdelaine, vne partie de mes arquebuziers, & l'autre dans les fossez à main droite, & à main gauche en file, plus pour la crainte de nostre artillerie, qui tiroit des galeres, que non pas des ennemis, ils s'approcherent de nous à moins de vingt pas: lors nous tirasmes tous à vn coup, qui fut cause que cinq ou six hommes tomberent mort par terre. Mes arquebusiers ne pouuoient faillir de tirer: car tout le chemin estoit plein. Ils prindrent la fuite, & les menasmes iusques tout ioignant la Magdelaine. Alors ils se renforcerent, & se mirent hors du chemin à main droite d'eux, & du costé où estoit Monsieur de Laual de Dauphiné, auecques sa compagnie d'hommes d'armes, nepueu de Monsieur de Bayard, & pere de Madame de Gordes, qui est à present fort vaillant Gentil-homme. Monsieur de Candalle qui auoit veu ma cargue, & voyoit que tout se descouuroit, & que l'ennemy à pied & à cheual entroit dans vn grand pré, où estoit Monsieur de Laual, craignant qu'ils m'en fissent encores vn autre, m'enuoya cinquante *Combat.*

arquebuziers de renfort : & tout à vn coup vn bataillon d'Allemans se presenta à cent ou six vingt pas de moy, à main droite. Cependant l'arquebuzerie Espagnolle tiroit de furie sur cette gendarmerie, laquelle se retiroit au grand pas, droit au carrefour de Monsieur de Candalle, là où il se fist vne grande faute. Ie la vous veux escrire : afin que ceux qui la liront, en puissent tirer profit : car peut-estre les hazards de la guerre les ietteront en mesme estat.

Faute du Comte Hugues.

Le Comte Hugues, & Monsieur de Candalle auoient mis sur le grand chemin des picquiers, sans laisser place pour retirer la caualllerie : il falloit que Monsieur de Laual en despit qu'il en eust passast par là : car entre monsieur de Candalle & moy, il y auoit vn grand fossé, où les gens de cheual n'eussent sçeu passer. Que s'ils eussent laissé le chemin libre, & qu'ils se fussent mis en bataille derriere le fossé, ils eussent arresté sur cul la furie des ennemis : & ainsi monsieur de Laual se fust sauué aisément au long du chemin, & eust fait vne honorable retraite. Comme les ennemis virent que monsieur de Laual estoit contraint de

prendre le trot, ils le chargerent par gens de pied & gens de cheual de queuë & de teste. Et comme ledit Sieur de Laual se fust ietté dans le grand chemin pour passer outre, il rencontra ces picquiers au milieu d'iceluy, & outre son gré fut contraint de passer outre : & en passant porta par terre tout ce qui se trouua deuant eux : car nos picquiers ne pouuoient fairè largue. Cela mit tout en desordre, ie cuiday enrager, voyant vne telle incongruité. Il n'en faut donner le tort à monsieur de Candalle, pour ce qu'il estoit ieune, & ne s'estoit iamais trouué en telle feste : mais au Comte Hugues, qui estoit desia vieux soldat. Ie ne veux pas dire qu'il ne fit bien vaillamment : mais ce n'est pas tout d'estre vaillant & hardy, il faut estre sage : il faut preuoir tout ce qui peut suruenir, veu qu'aux armes, les fautes sont irreparables. Vne bien legere traine souuent apres soy vne grande perte : comme il fit à luy-mesmes, qui n'auoit songé à tout. Car le Comte Hugues fust prins prisonnier, & monsieur de Candalle aussi estant blessé d'vne arquebusade en vn bras. Trois iours apres, les ennemis le renuoyerent à monsieur de Lautrec,

En la guerre, les fautes sont irreparables.

Le Comte Hugues prins.

Mort de Monſieur de Candalle & ſes loüanges.

duquel il eſtoit parent, voyant qu'i s'en alloit mourir, comme de faict treſpaſſa le lendemain, & fut enſeuely à Breſſe.

C'eſtoit vn braue & honeſte Seigneur, s'il en ſortit iamais de la maiſon de Foix, s'il euſt continué comme il auoit commencé. Ie ne cogneus iamais homme ſi ſoigneux & deſireux d'apprendre le faict de la guerre, des vieux Capitaines, que celuy-là. Pour ceſt effet il ſe rendoit plus ſubjet du Comte Pedro de Nauarre, que le moindre de ſes ſeruiteurs. Il deſiroit entendre la raiſon de toutes choſes, & s'informoit de tout, ſans s'amuſer à ce que la ieuneſſe deſire & aime. On le trouuoit pluſtoſt au quartier du Comte Pedro de Nauarre, qu'à celuy de monſieur de Lautrec. Auſſi le Comte diſoit touſiours, qu'il ſe nourriſſoit là vn grand Capitaine. Et à la verité quand on le porta, ledit Comte le baiſa la larme à l'œil. Ce fuſt vne grand'perte. Tout ce qui ſe trouua là fuſt mort ou prins, ſi ce n'eſt quelques-vns qui ſe ſauuerent par les foſſez, ſautant de foſſé en foſſé, encore fuſt-ce peu de choſe. Les ennemis ſuiuirent de ce coſté là tres-bien leur victoire.

De ma part, ie m'acheminay au long d'vne haye, faiſant touſiours teſte aux Allemans, le moins mal que ie pouuois. La bonne fortune voulut pour moy & pour ma troupe qu'ils me ſuiuirent aſſez froidement. A l'arriuée au portal, dont ie vous ay parlé, ie trouué vne grande trouppe de gens de cheual des ennemis, que le Seigneur Dom Ferrando de Gonſague conduiſoit, car c'eſtoit luy qui fiſt la cargue : de ſorte que pour regaigner le portal, il me faluſt combattre, reſolu de paſſer ou mourir. Ie fis faire à mes ſoldats vne ſalve d'arquebuzades : car de moy, ie n'auois que la parole. Sur ceſte ſalve ils me firent place. Ainſi ayant paſſé le portal, ie tournay teſte aux ennemis : & fis faire ferme à mes gens. Et en meſme inſtant arriua leur arquebuzerie, laquelle chargea tout à un coup ſur nous enſemble toutes les trouppes, tant de pied que de cheual. Voyant ce choc venu ſur moy, ie gaigné le derriere de la trenchée auec mes arquebuziers ſeulement, qui s'eſtoient ſauuez. Monſieur le Marquis ſe trouua en tel eſtat, qu'il tenoit le tout pour perdu. Ie combattis le portal vne grande demie heure du derriere de la

Belle retraicte de Montluc.

trenchée : car le portal demeura libre tant de leur cofté que du noftre. Ils n'ofoyent paffer, ni nous auffi en approcher, ny enfoncer. Si iamais foldats firent acte de vaillans hommes, ceux-là le firent. Tout ce que i'auois ne pouuoit eftre plus haut de cent cinquante hommes. Monfieur le Marquis vint au Capitaine Artigueloube, pour le faire leuer, d'autant que tous eftoient le genoüil à terre, parce qu'eftans debout, l'arquebuzerie Efpagnole les pouuoit veoir : & luy cria, Capitaine Artigueloube, ie vous prie leuez-vous, & donnez : car il faut paffer le portal. Mais il luy refpondit, qu'il ne fe pouuoit prefenter au portal, fans perdre les meilleurs de nos gens, comme il eftoit vray : car toute l'arquebuzerie Efpagnole eftoit arriuée. I'eftois contre le portal, & oyois tous ces propos. Monfieur le Marquis ne fe contentant de cefte refponfe, couruft aux bandes noires, leur commandant marcher vers le portal : ce qu'elles firent. Ie cogneus à leur defmarche le commandement, qu'elles auoient receu, ce qui fuft caufe, que i'auançay le pas, & crié au Capitaine Artigueloube. Mon compagnon, vous

Diligence du Marquis de Saluſſes.

receuez icy vne eſcorne pour iamais : car voila les bandes noires ſur ma vie, qui viennent au portal, pour emporter l'honneur. Il ſe leva lors, car il n'auoit pas faute de cœur : donnant la teſte baiſſée au portal. Le voyant venir, ie me iette ſoudain ſur le portal, paſſant auec tous mes gens, qui me ſuiuirent, marchant droit aux ennemis, qui n'eſtoient eſloignez de nous, plus de cent pas. Nous fuſmes ſuiuis des troupes que le Seigneur Marquis enuoyoit : mais comme la moitié eſtoit paſſée, Monſieur le Marquis fit crier de main en main, qu'on fit alte, ſans s'auancer plus auant. Les ennemis voyant ceſte reſolution, & la cauallerie qui venoit à noſtre queuë, prindrent party de ſe retirer. Ie m'eſtois auancé nous ſaluans à cinquante pas auec bonnes arquebuzades, & auions enuie de nous meſler, lors que Monſieur le Marquis vint luy ſecond à cheual pour m'arreſter. Ie croy qu'il fit mal : car ſi tout fuſt paſſé, nous les euſſions menez battans iuſques aux portes de Naples. Il y eut là d'vn coſté & d'autre pluſieurs portez par terre, qui n'en releveront iamais : & m'eſtonne que ie n'y demeuray : mais mon heure n'eſtoit pas venuë,

Les Imperiaux ſe retirent.

Occasions qui firent retirer le Marquis de Saluſſes.

Ce qui occaſionna Monſieur le Marquis de faire ſa retraicte, fuſt pour la crainte qu'il auoit de tenter vn ſecond coup fortune. Il ſe contenta de la perte, qu'il auoit faite, ſans vouloir plus hazarder. Ainſi bien las & haraſſez nous retournaſmes repaſſer par ce portal, qui auoit eſté tant combattu, où maints bons hommes demeurerent. Celuy qui eſtoit auec Monſieur le Marquis, quand il me vint faire retirer, il ne me ſouuient de ſon nom, luy diſt, car ie l'entendis, Monſieur ie cognois maintenant que le Prouerbe de nos anciens eſt veritable, qui diſt: Qu'vn homme en vaut cent, & cent n'en valent pas vn. Ie le dis pour ce Capitaine qui a le bras en eſcharpe, qui eſt appuyé contre ce tertre. Auſſi ie n'en pouuois plus: car il faut confeſſer qu'il eſt ſeul cauſe de noſtre ſalut; I'entendis, toutesfois ie ne faiſois ſemblant de l'oüir, que le Marquis reſpondit, celuy-là fera touſiours bien par tout où il ſe trouuera. Encores que cecy ſoit à mon honneur & à ma loüange, puis qu'il eſt veritable, ie l'ay voulu mettre par eſcrit, ſans pourtant eſtre ny glorieux, ny vantard. I'ay acquis aſſez de gloire ſans

Honneur au ſieur de Montluc.

cela. Cecy, peut-eſtre, donnera enuie aux Capitaines, qui liront ma vie, quand ils ſe trouueront en quelque grand beſoin en faire le ſemblable. Il faut que ie die, que lors i'eſtimay plus la loüange, que me donna ce Gentil-homme, & mondit Sieur le Marquis, que s'il m'euſt donné la meilleure terre des ſiennes, encore que pour lors ie fuſſe bien pauure. Ceſte gloire me fit enfler le cœur : & encores plus, quand on me diſt, qu'en ſoupant on en auoit entretenu Monſieur de Lautrec & Monſieur le Prince. Ces petites pointes d'honneur ſeruent beaucoup à la guerre : & font que quand on s'y retrouue, on ne craint rien, il eſt vray, qu'on ſe trompe ſouuent : car on n'en rapporte que des coups. Il n'y a ordre, il en faut prendre & donner.

L'honneur enfle le cœur au ſoldat.

Capitaines, & vous Seigneurs, qui menez les hommes à la mort, car la guerre n'eſt autre choſe : Quand vous verrez faire quelque braue acte à vn des voſtres, loüez le en public : contez-le aux autres qui ne s'y ſont pas trouuez. S'il a le cœur en bon lieu, il eſtime plus cela que tout le bien du monde. Et à la premiere rencontre il taſchera encore de mieux faire. Que ſi

Inſtruction aux Chefs.

vous faites comme plusieurs font, qui ne daignent pas faire cas du plus beau faict d'armes qui soit, & qui passent tout par mespris, vous trouuerez qu'il faudra que vous les recompensiez par effets, puis que vous ne le voulez pas faire de parole. I'ay tousiours traité ainsi les Capitaines, qui ont esté sous moy, voire les plus simples soldats : aussi ie les eusse fait donner de teste contre vne muraille : & les eusse arrestez au plus dangereux lieu qui se fust sceu presenter, comme ie fis là.

Voila le premier malheur & la premiere disgrace, qui nous estoit encores advenuë en tout ce voyage. Il sembla à tout le monde, que le Seigneur Prince de Nauarre nous auoit apporté tout mal-heur & mal-encontre. Pleust à Dieu qu'il fust demeuré en Gascongne : car aussi vint-il finir ses iours bien loing, sans auoir rien fait que voir Naples. Il mourut trois sepmaines apres son arriuée, ou enuiron : & fut cause de la mort de ce braue ieune Seigneur (que ie regreteray tousiours) qui auoit cest honneur d'estre son parent. Mais encore ce ne fust pas tout : car comme on sceust, qu'un tel Prince arriuoit, tout le monde entra en

Mort du Prince de Nauarre.

opinion qu'il amenoit quelque beau ſecours & renfort, voire meſme de l'argent, pour payer l'armée, mais rien de tout cela : car ny luy, ny les galeres ne nous amenerent vn ſeul homme de renfort, & rien que ſa maiſon, & quelques Gentils-hommes volontaires. Cela oſta fort le cœur à toute noſtre armée grandement affligée. L'ennemy qui le ſceut redoubla ſon courage, & cognut par là, que les eauës Françoiſes eſtoient baſſes, puis qu'vn tel Prince venoit en équipage, comme ſi c'eſtoit ſeulement pour venir voir le monde. Il ne s'en falloit prendre à luy, mais à ceux qui l'enuoyoient.

Aduis aux Rois & Princes.

C'eſt vne grande faute aux Rois & aux Princes, qui entreprennent de grandes choſes, de tenir ſi peu conte de ceux qu'ils ſçauent engagez en entreprinſe de conſequence, comme eſtoit celle dudit Sieur de Lautrec. Car la prinſe de Naples aſſeuroit fort l'eſtat de la France : laquelle euſt eu pour longues années les coudées franches. Nous l'euſſions longuement diſputé, ſi vne fois il euſt eſté à nous : car nos pertes precedentes nous euſſent fait Sages. Vne autre faute fit noſtre

Roy, de n'enuoyer quelque belle troupe de Noblesse, & de gens de pied auec ledit Seigneur Prince : car cela, comme i'ay dit, fit croire à nos gens, ou qu'il ne faisoit pas grand estat de nous, ou qu'il estoit empesché ailleurs. Ce n'estoit pas la faute dudit Seigneur de Lautrec, qui ne cessoit de faire despesche sur despesche, pour aduertir le Roy de tout. Mais ie retourne à moy : car, comme i'ay tousiours protesté, ie ne veux faire l'Historien, i'y serois bien empesché, & ne sçaurois par quel bout m'y prendre.

Or voila la derniere faction, où ie me trouuay : & encores que ie ne fusse pas le Chef, qui la commandoit, si auois-ie charge d'vne bonne trouppe, & bonne part au combat qui fut rendu, lequel fut tres-beau, & non pour tous. Ie l'ay escrit pour m'aquiter de ce que i'ay promis, qui est de desduire ce qui s'est fait là où i'ay commandé, passant le reste bien legerement, comme ie fais le surplus de ce malheureux siege, lequel enfin nous fusmes contraints de leuer, Monsieur de Lautrec estant mort, au grand malheur de toute la France ; laquelle n'a iamais eu Capitaine doüé de meil-

Mort du sieur de Lautrec.

leures parties, que celuy-là : mais il estoit mal-heureux, & mal secouru du Roy, apres qu'on l'auoit engagé, comme on fit à Milan, & puis à Naples. De ma part auec ce qui se sauua, qui fust presque rien, ie m'en reuins à pied la plus-part du chemin, portant mon escharpe, ayant plus de trente aulnes de taffetas sur moy, pour-ce qu'on me lioit le bras auec le corps, vn cuissin entre deux, souhaitant la mort mille fois plus que la vie : car i'auois perdu tous mes Seigneurs & amis, qui me cognoissoient, y estans tous morts, sauf Monsieur de Montpezat, pere de cestuy-cy, & le pauure Dom Pedro, nostre Colonel prins & mené prisonnier dans la Roque de Naples : où on le fit mourir, ayant l'Empereur mandé qu'on luy fist couper la teste, pour la recompense de ce qu'il s'estoit reuolté contre luy. C'estoit vn homme de grand esprit, auquel Monsieur de Lautrec, qui ne croyoit guere personne, auoit grande creance; si crois-ie, & ne suis pas tout seul, qu'il le conseilla mal en ceste guerre ; mais quoy, nous ne iugeons que par les euenemens.

Pauure estat du sieur de Montluc.

Mort de Dom Pedro de Nauarre.

En ce bel équipage i'arriuay en

noſtre maiſon, où ie trouuay mon pere aſſez en neceſſité, pour n'auoir pas grands moyens de m'aider : d'autant que ſon pere auoit vendu des quatre parts les trois des biens de la maiſon, & le laiſſa encore chargé de cinq enfans d'vn ſecond mariage : & nous qui eſtions dix de noſtre pere. Chaſcun peut penſer comme il a fallu que nous, qui ſommes ſortis de la maiſon de Montluc, ayons ſuiui la fortune du monde en toute neceſſité. Et ſi noſtre maiſon n'eſtoit pas ſi petite, qu'elle ne fut de pres de cinq mil liures de rente auant qu'elle fuſt venduë. Pour m'accommoder de tous poincts, ie demeuray, trois ans, ſans pouuoir guerir de mon bras en aucune maniere. Et apres eſtre guery, il faluſt faire tout ainſi que le premier iour que ie ſortis hors de page, & comme perſonne incognuë, chercher ma fortune au grand peril de ma vie, endurant beaucoup de neceſſités, Ie louë Dieu du tout : car quelque trauerſe que iaye eu, il m'a touſiours aidé.

Inſtitution des Legionaires. Au premier remuement de guerre le Roy François dreſſa les Legionaires, qui fuſt vne tres-belle inuention ſi elle eut eſté bien ſuiuie (pour quelques temps

temps nos ordonnances & nos loix sont gardées, mais apres tout s'abastardit) car c'est le vray moyen d'auoir tousiours vne bonne armée sur pied, comme faisoient les Romains, & de tenir son peuple aguerry : combien que ie ne sçay si cela est bon ou mauuais. La dispute n'en est pas petite, si aimerois-je mieux me fier aux miens, qu'aux estrangers. 1534.

Faudouas.

Le Roy en donna mil au Seneschal de Toulouse, seigneur de Faudouas, lequel me fist son Lieutenant, & encores que ce fust de la legion de Languedoc, & qu'il en fust Colonel, ie luy dressay toute sa compagnie en Guyenne, & luy fis ses centeniers, cap-desscoades, & enseignes. Vn grand bruit couroit lors par la France, que l'Empereur pour les grandes intelligences qu'il auoit, s'auançoit pour la conqueste d'vn tel & si grand Royaume, auec forces inuincibles, pensant surprendre le Roy nostre maistre au despourueu, comme de faict il s'auançoit vers la Prouence. Le Roy pour s'opposer à vn tel, & si grand ennemy, manda ses forces de toutes parts : nous fismes vne telle diligence, aussi n'aye-ie iamais esté pa-

Les sieurs de Barbezieux & de Montpezat dans Marseille.

ressseux, que nostre compagnie fut la premiere qui arriua à Marseille : & y trouuasmes Monsieur de Barbezieux, qui estoit de la Rochefoucaut, & de Montpezat, que le Roy auoit fait ses Lieutenans, ayant autant d'autorité l'vn que l'autre, & les Seigneurs de Botieres & de Villebon Preuost de Paris, les compagnies de Monsieur le grand Escuyer Galliot, & dudict Seigneur de Montpezat, qui venoient de Fossan, tous desmontés, n'ayant chascun qu'vn courtaut : car la redition dudict Fossan, qui se perdit par l'enorme trahison, & peut estre inouye, du Marquis de Salusses, il fallust, qu'ils laissassent leurs grands cheuaux. L'Empereur estant bien tost apres arriué à Aix, nous eusmes incontinent les compaignies Legionaires de mil hommes de Monsieur de Fonterailles, pere de ceux ci qui sont en vie, & de Monsieur d'Aubigeous, & celles de Languedoc, Christofle Goast, qui estoit d'Alexandrie, auec sept compagnies d'Italiens. Ie ne sçaurois dire si les compagnies de Monsieur de Botieres & de Villebon y estoyent, bien me souuient de celle dudict Seigneur de Barbezieux. Et tant

Descente de l'Empereur en Prouence.

que l'Empereur demeura à Aix, nous demeurasmes tousiours à Marseille, où ne se fit aucune faction, que celle que ie vois descrire. 1537.

Comme l'Empereur eut demeuré long-temps à Aix, attendant sa grosse artillerie pour nous venir battre, les viures lui diminuoient tousiours de plus en plus. Pendant ces entrefaictes le Roy arriua à Auignon, là où sa Maiesté fust aduertie, que si l'on brusloit quelques moulins, que l'Empereur tenoit vers Arles, & mesme vn, qui estoit à quatre lieuës d'Aix nommé le moulin d'Auriole, le camp des ennemis seroit bientost affamé. Il fit faire l'execution du bruslement desdicts moulins, qui estoyent vers Arles par le Baron de la Garde, qui auoit vne compagnie de gens de pied, & le capitaine Thorines guidon de Monsieur le Comte de Tandes, & autres, lesquels en vindrent à bout. Et neanmoins les espions raportoient tousiours au Roy qu'il falloit brusler ceux d'Auriolle, d'autant qu'ils nourissoient ordinairement toute la maison de l'Empereur, & les six mil soldats vieux Espagnols, lesquels il tenoit tousiours pres sa personne. Sa

Moulins bruslés par les François.

Majeſté manda pluſieurs fois à Meſſieurs de Barbezieux & de Montpezat de hazarder vne trouppe d'hommes pour aller bruſler leſdits moulins d'Auriolle : & le premier à qui il preſenta l'execution, fut audit Chriſtofle Goaſt, lequel la refuſa diſant qu'il y auoit cinq lieuës iuſques auſdits moulins, où il faloit combattre ſoixante hommes de garde qu'il y auoit dedans, & vne compagnie entiere dans la ville, & que par ce moyen il luy faloit faire cinq lieuës à aller & autant à reuenir, & qu'à cauſe de cette longue traitte, allant ou reuenant il ſeroit deffait ſur les chemins : car bien toſt l'Empereur ſeroit aduerty, pour n'y auoir que quatre lieuës dudit Auriolle iuſques à Aix : D'autre part que les ſoldats ne ſçauroient faire dix grandes lieuës ſans ſejourner. Ceſte reſponſe fut enuoyée au Roy, lequel ne la print pour argent comptant, ains contremanda plus viuement qu'on la preſentat à d'autres, & que quand bien mil hommes ſe perdroient à ceſte entreprinſe, il ne s'en donnoit pas de peines : car le profit en les bruſlant ſeroit plus grand, que la perte (tant on fait bon marché des hommes.) Surquoy on la preſen-

Le Capitaine Goaſt refuſe l'entrepriſe.

ta à monsieur de Fonteraille, lequel vne fois estoit resolu de l'entreprendre: mais il y eust de ses amis qui luy remonstrerent sa perte, qu'ils lui firent toucher au doigt, qui fut cause qu'il se refroidit: & manderent le tout à sa Maiesté, laquelle ayant souuent nouuelles du profit qu'auoit apporté la rupture des autres moulins, poursuiuoit tousiours apres lesdits Seigneurs d'enuoyer rompre ceux cy. Or vn iour apres que i'eus entendu le mal contentement du Roy, & les raisons de ceux à qui l'on auoit presenté l'entreprise, lesquelles à la verité estoient iustes & raisonnables, ie me mis à penser en moy-mesme comment ie la pourrois executer, & que si Dieu me faisoit la grace d'en venir à bout, ce seroit me faire cognoistre au Roy, & retourner en la mesme reputation & cognoissance des grands, que i'auois auparauant acquise, laquelle les deux ans d'oysiueté, & la longueur de ma blesseure, auoit fait esuanoüir. Ce n'est rien, mes compagnons, d'acquerir de la reputation, & vn bon nom, si on ne l'entretient & continuë. Ayant donc prins en moy ceste resolution de l'executer, ou de creuer, ie m'infor-

Fonteraille.

Entreprise de brusler les moulins d'Auriolle.

may au long de mon hoste, qui estoit du lieu, où ces moulins estoient, Il me dit que Auriolle estoit vne petite ville fermée de hautes murailles, là où il y auoit vn chasteau bien muré, & vn bourg composé de beaucoup de maisons, auec vne grand'ruë par le millieu, & au bout dudit bourg estoit le moulin à main gauche, qui venoit de la ville, & qu'à la porte de ladite ville y auoit vne tour, qui regardoit tout au long de la grand'ruë du moulin, deuant lequel homme ne s'osoit tenir sans encourir peril d'estre tué ou blessé : & par delà le moulin, il y auoit vne petite Eglise à plus de trente ou quarante pas, me disant qu'il falloit passer à Ambaigne deux lieuës de Marseille, & de là iusques Auriolle y en auoit trois, si on passoit par la montaigne, ce que gens à cheual ne pouuoient faire aucunement : & que par le chemin de ces cheuaux, il y auoit prés d'vne lieuë dauantage, & si falloit passer vne riuiere, où les cheuaux y auoient tousiours eauë iusques à demy ventre, à cause que tous les ponts auoient esté rompus. Apres que tous mon hoste m'eust dit cela, ie consideray que si i'entreprenois l'execution auec

grand'trouppe, ie ſerois deffait : car n'y ayant que quatre lieuës iuſques au camp de l'Empereur, il ſeroit incontinent aduerty, & enuoyeroit la caualerie ſur le chemin de mon retour, comme il aduint. Car incontinent, que nous arriuaſmes au moulin, le Capitaine du chaſteau aduertit l'Empereur. Ainſi ie penſay qu'il me valoit mieux l'entreprendre auec peu d'hommes, eſtans tous bien ingambe, & le pied leger : afin que ſi ie venois à bout de l'entreprinſe, i'euſſe le moyen de me retirer par vn chemin ou autre : conſiderant qu'encores que ie me perdiſſe auec petit nombre, la ville de Marſeille ne ſeroit aucunement en danger d'eſtre perduë, qui eſtoit ce que plus ſe diſputoit au Conſeil. Car perdant mil ou douze cens hommes qu'on iugeoit neceſſaires pour ceſte entreprinſe, ladite ville ſe mettoit en hazard : meſmes en attendant un ſiege. Ie priay mon hoſte de me trouuer trois hommes qui me guidaſſent bien la nuit, & que à point nommé ils m'amenaſſent deux heures deuant iour aux moulins. Ce qu'il fit : & apres auoir bien conſulté auecques ſes guides, ie les vis en doute. Enfin mon

Conſideration d'vn entrepreneur.

hoſte les fit reſoudre, & leur mit le cœur au ventre. Ie leur donnay à chacun vn couple d'eſcus, & les fis tenir à mon logis : cecy pouuoit eſtre enuiron midy. Et ayant diſputé auec mon hoſte combien d'heures duroit la nuit pour lors, nous trouuaſmes, que pourueu que ie partiſſe à l'entrée de la nuit, i'auois le temps qu'il me falloit. Et pour ne divulguer mon voyage, i'allay à monſieur de Montpezat le premier, luy dire ce que ie voulois faire, & comme ie ne voulois prendre que ſix vingts hommes choiſis en la compagnie de monſieur le Seneſchal, de laquelle i'eſtois Lieutenant. En quelque part que ie me ſuis iamais trouué : i'ay touſiours prins peine de diſcerner les bons des mauuais, & iuger leur portée : car tous ne ſont pas propres à toutes choſes. Ledit Sieur de Montpezat trouua fort eſtrange mon dire, & pour l'amitié qu'il me portoit, me conſeilloit de ne faire ceſte folie : & qu'on m'en bailleroit cinq cens ſi ie les voulois. Ie luy dis que ie ne le voudrois entreprendre auec cinq cens, ce que ie ferois bien auec ſix vingts. Ie le tourmentay tant, qu'il fut contraint d'aller parler auec

Bonne partie d'vn chef.

Monſieur

Monſieur de Barbezieux, lequel le trouua encore plus eſtrange, & vouloit ſçauoir de moy les raiſons, & par quel moyen ie voulois executer ceſte entreprinſe auec ſi peu de gens. Ie luy dis que ie ne voulois declarer à perſonne, comme i'y voulois proceder. Monſieur de Montpezat luy diſoit touſiours, laiſſez-le aller, quand bien il ſe perdra & ſi peu de gens, la ville n'en ſera pas perduë: & à tout le moins nous contenterons le Roy. Monſieur de Villebon ſe moquoit de moy, & diſoit à Monſieur de Barbezieux, laiſſez-le aller, car il prendra l'Empereur, & ſerons tous esbahis qu'il le nous amenera demain matin en ceſte ville. Or il ne m'aimoit guere pour vne attaque que nous auions euë au portail Real: & ne me peux tenir de luy dire, qu'il sembloit vn coigne ſeſtu, & qu'il ne vouloit rien faire, ne laiſſer faire les autres. Le tout ſe paſſa en riſée, encore que ie fuſſe à demy en colere, il ne me falloit gueres piquer pour me faire partir de la main. Le Seneſchal de Thoulouze mon Capitaine adheroit à mon opinion. Et ſur l'heure il me fut donné congé d'aller choiſir ſix vingts hom-

mes ſans plus, ce que ie fis, ne prenant qu'vn centenier, & les caps d'eſcoüade, le ſurplus eſtoient tous Gentils-hommes, y en ayant vne bonne trouppe en ceſte compagnie là, laquelle en valloit bien cinq cens. Ce n'eſt pas tout d'auoir des hommes vn grand nombre, quelquefois il nuiſt plus qu'il ne profite : car ie priay monſieur de Barbezieux de faire fermer les portes de la ville, eſtant bien aſſeuré que beaucoup de gens me ſuiuroient, ce qu'il fit : & ne tarda vne heure que mon entrepriſe ne fuſt ſçeuë par toute la ville. Iuſtement au Soleil couchant ie me rendis à la porte auec mes ſix vingts hommes, où il n'y auoit que le guichet ouuert. La ruë eſtoit ſi pleine de ſoldats qui vouloient ſortir, qu'à peine pouuois-ie recognoiſtre les miens, & leur commanday ſe tenir tous par les mains l'vn à l'autre. Ie les cognoiſſois tous. Et comme ie fus pres de la porte, Monſieur de Tauanes, qui a eſté depuis Mareſchal de France, vint à moy, eſtant pour lors Guidon de la compagnie de Monſieur le grand Eſcuyer Galiot, auec quinze ou vingt Gentilhommes de ladite compagnie,

Vn petit nombre quelquesfois eſt plus propre qu'vn grand.

Tauanes.

tous de ce quartier de deçà, lequel me dit vouloir venir auec moy. Ie le priay plusieurs fois de rompre son dessein, mais ie perdis mon temps luy persuadant cela, car il en estoit resolu, & ceux qui estoient auec luy. Messieurs de Barbezieux, de Montpezat, de Botieres, de Villebon, & Seneschal de Toulouse estoient hors la porte & sur le guichet, nous tirant l'vn apres l'autre. Et comme Monsieur de Tauanes voulut passer, Monsieur de Barbezieux ne le vouloit permettre, luy disant qu'il ne seroit pas de la partie, & là il y eust de la colere d'vn costé & d'autre. Mais quoy qu'il fit, il s'en fit accroire & passa le guichet, qui fust cause qu'on me retint quinze ou vingt hommes de ceux que i'auois choisis, mais ie ne perdis rien au change : & ce retardement fust cause, qu'il fust nuict close, auant que nous nous missions en chemin. Monsieur de Castelpers Lieutenant de monsieur de Montpezat, qui me portoit grande amitié, ayant entendu la mocquerie que l'on faisoit de moy, se delibera de monter à cheual, ayant quinze ou vingt hommes d'armes de ladite compagnie, ayant chacun vn *Castelpers.*

bon cheual, lequel auoit parlé auec monſieur de Montpezat en ſortant de la porte, & le pria n'eſtre malcontent, s'il venoit à l'entreprinſe, luy diſant, que i'eſtois Gaſcon, & que ſi ie n'en venois à bout, les François ſe mocqueroient de moy. Monſieur de Montpezat le trouua vn peu aigre : enfin il le laiſſa venir, & courut monter à cheual, pouuant eſtre enuiron luy vingtieſme.

Conduite du ſieur de Montluc pour l'entrepriſe d'Auriolle.

Or pour deduire ceſte entreprinſe, encore que ne ſoit pas la conqueſte de Milan, elle pourra ſeruir à ceux qui en voudront faire leur profit. Comme nous fuſmes ſur le plan S. Michel, ie baillay au capitaine Belſoleil, centenier de noſtre compagnie, ſoixante hommes, & i'en retins autres ſoixante, comprins monſieur de Tauanes auec ſa trouppe. Et lui baillay vne bonne guide, s'accordant auec les autres deux, luy diſant, qu'il ne falloit point qu'il s'approchaſt de moy de cent pas, & que nous marcherions touſiours à demy grand pas. Et comme monſieur de Tauanes & moy commençaſmes à nous acheminer, arriua monſieur de Caſtelpers, duquel nous n'auions iamais entendu la

deliberation. Auſſi la fit-il ſur l'heure que nous paſſions le guiſchet : ce qui nous retarda plus de demie heure. Mais enfin nous reſolusmes, qu'il prendroit le chemin des cheuaux, & luy baillay auſſi vne de mes guides qu'il fit monter en crouppe : de ſorte que nous euſmes trois trouppes & chacun ſa guide. Ie luy dis que quand il ſeroit au bout du bourg, qu'il s'arreſtat derriere l'Egliſe : car s'il entroit en la ruë, la compagnie qui eſtoit dans la ville, le tueroit, ou leurs cheuaux, parquoy qu'il ne s'approchaſt point qu'il n'entendiſt noſtre combat. Et ainſi nous departiſmes, & cheminaſmes toute la nuict : & iuſques à Aubaigne trouuaſmes beau chemin : & de là iuſques à Auriolle nous allaſmes par montagnes, où ie croy qu'il ne paſſoit que les chevres. Et comme nous fuſmes à demy quart de lieuë d'Auriolle, ie fis alte, & dis à monſieur de Tauanes qu'il m'attendit : car i'auois à parler à Belſoleil, lequel ie trouuay à cent pas ou plus pres de nous : & parlant à luy & à ſa guide, ie luy dis que quand nous arriuerions au bourg, qu'il ne me ſuiviſt point, mais qu'il print le chemin qui alloit

Deſſein pour le combat.

droit à la porte de la ville entre le bourg & ladite ville , & qu'il s'arrestast tout contre la porte d'icelle. Car il falloit qu'il gaignast deux maisons des plus proches de ladite porte : & que promptement il les perçat , pour garder que les ennemis ne peussent faire sortie & nous nuire : & que là il combatist sans nous secourir aucunement. Et de main en main fis dire aux soldats que nul n'eust à abandonner le combat de la porte pour venir à nous au moulin , & qu'ils fissent , ce que le capitaine Belsoleil leur commanderoit. Et alors estant retourné vers monsieur de Tauanes , nous nous acheminasmes. Et pour ce qu'il nous falloit passer bien pres du chasteau & de la muraille de la ville , leurs sentinelles nous crierent par deux fois , Qui va là : à quoi nous ne respondismes rien , ains cheminions tousiours , & comme nous fusmes bien pres du bourg , nous laissasmes le chemin du capitaine Belsoleil , & coulasmes par derriere les maisons dudit bourg : & arriuez que fusmes au bout , où estoit le moulin , il fallust descendre trois ou quatre degrez de pierre pour entrer en la ruë , où nous trouuasmes

vne ſentinelle, qui ne nous deſcouuriſt qu'à la longueur d'vne picque de luy, & nous dit, Qui viue: le luy reſpondis, Eſpagne. Le cry n'eſtoit pas Eſpagne, mais Impery. Parquoy il nous tira ſans rien toucher. Lors monſieur de Tauanes & moy nous iettaſmes à coup perdu dans la ruë: & fuſmes bien ſuiuis, & en trouuaſmes trois ou quatre des ennemis hors ſur la porte du moulin, qui rentrerent haſtiuement dedans. Ladite porte eſtoit faite à deux parties auec vne barre, qui fermoit le tout. A l'vne partie, il y auoit vn grand coffre derriere, & à l'autre ladite barre la tenoit preſque fermée, & eux derriere: ledit moulin eſtoit plein de gens, haut & bas: car ils eſtoient ſoixante dedans auec le capitaine, lequel n'avoit rien que voir au Gouuerneur de la ville, ayant chacun ſa charge: & falluſt que nous entriſſions là l'vn apres l'autre. Monſieur de Tauanes ſe vouluſt ietter dedans: mais ie le prins par le bras, & le tirant arriere, i'y pouſſay dedans vn ſoldat, qui eſtoit derriere moy. Les ennemis ne tirerent que deux arquebuzades, pour ce qu'ils n'auoient le loiſir,

Hardieſſe du ſieur de Tauanes.

eſtans tous endormis, ſauf ces trois ou quatre, qui eſtoient en la ruë deuant le moulin, leſquels auoient eſté mis là pour leurs ſentinelles. Et comme ledit ſoldat fut dedans, ie dis à monſieur de Tauanes, entrez à cette heure ſi vous voulez: ce qu'il fit, & moy apres luy: & commençaſmes à mener à bon eſcient les mains, n'y ayant qu'vne ſeule clarté ſur le plancher. Ils gaignerent le haut par vn degré de pierre aſſez large, & deffendoient ce degré du haut du plancher. Cependant ie fis ſortir dehors un ſoldat dire aux autres, qu'ils montaſſent ſur la couuerture du moulin, & que le deſcouurant ils leurs tiraſſent dedans: ce que promptement fuſt fait: tellement que comme les ennemis entendirent que nos gens eſtoient ſur ladite couuerture, & deſia leur tiroient: ils commencerent à ſe ietter dans l'eau par vne feneſtre, qu'il y auoit derriere ledit moulin. Neantmoins nous montaſmes l'eſchelle, & y tuaſmes ceux qui reſtoient, ſauf le capitaine bleſſé de deux playes, & ſept autres, tous bleſſez auſſi, qui furent prins: Ie manday au capitaine Belſoleil qu'il print courage de com-

battre la porte de la ville, car le moulin estoit à nous. L'alarme tandis estoit grande dans ladite ville, & ceux de dedans s'efforcerent par trois fois de sortir : mais nos gens les tenoient de si court, qu'ils n'oserent du tout ouurir la porte. Ie luy enuoyay encores la pluspart de nos gens pour le secourir, & nous attendismes à brusler le moulin ; & prismes tous les ferremens d'iceluy, mesme ceux qui seruoient à tourner les meules ; afin qu'ils ne le peussent reffaire, & ne bougeasmes de là que le moulin ne fust entierement bruslé haut & bas : ensemble les meules roulées dedans l'eau. Or monsieur de Tauanes fut marry quand ie le retiris en arriere, & me dit apres en nous en retournant, pourquoy ie ne l'auois laissé entrer le premier, pensant que ie voulusse donner l'honneur aux soldats : ie luy respondis que ie connoissois bien qu'il n'estoit pas encore ruzé, & que ce n'estoit lieu, qui meritast qu'vn si homme de bien que luy mourust : & se falloit garder pour vne bonne bresche, & non pour vn chetif moulin. *Les moulins brulés.*

Sur ces entrefaites arriua monsieur de Castelpers, & laissa sa troupe der-

riere l'Eglise venant à nous à pied: sur ce le iour commençoit à paroistre. Ie priay monsieur de Tauanes, & de Castelpers, de se retirer derriere ladite Eglise: car les arquebuzades tomboient fort espoisses au long de la ruë, où l'on pouuoit descouurir ceux qui passoient: & leur dis, que ie m'en allois retirer Belsoleil. Surquoy ils allerent derriere ladite Eglise. Et comme ie faisois retirer nos gens les vns apres les autres, courant deçà & delà le long de la ruë, monsieur de Castelpers se presenta auec vingt cheuaux du costé de l'Eglise, qui nous fist vn grand bien: car peut-estre qu'ils fussent sortis. Ie n'eus que sept ou huict hommes blessez, lesquels neantmoins cheminerent, sauf vn Gentil-homme nommé Vigaux, lequel nous chargeasmes sur vn asne, de ceux que nous auions trouué dans le moulin. Et apres nous commençasmes à nous retirer vers le haut d'vne montagne, qui estoit presque le chemin que monsieur de Castelpers avoit fait. Et comme les ennemis virent que nous estions si peu, ils sortirent tous en nostre queuë, mais nous auions desia gaigné le haut de ladite montagne quand ils arriue-

Sortie des Imperiaux.

rent au bas. Et auant qu'ils fuſſent ſur le haut, nous eſtions au val de l'autre coſté, preſts d'en monter vne autre, y ayant en ces quartiers là pluſieurs colines. Nous n'allions iamais que le pas. Et ainſi cheminaſmes droit à Aubaigne. I'avois commandé aux ſoldats, qui eſtoient auec nous, que chacun portaſt vn pain, lequel ils mangerent par les chemins : i'en auois auſſi fait porter quelque peu, lequel ie departis aux gens-d'armes de monſieur de Tauanes : & nous-meſmes en mangions cheminans tousjours. Ie mets cecy par eſcrit, afin que quand vn capitaine fera vne entreprinſe de longue traite, qu'il prenne exemple à faire porter quelque peu à manger pour rafraichir les ſoldats, afin qu'ils puiſſent ſouſtenir plus longuement le trauail, car l'homme n'eſt pas de fer. Et comme nous fuſmes à Aubaigne, deux lieuës de Marſeille, nous entendiſmes l'artillerie des Galeres & de la ville, qui ſembloit que ce fuſt vne ſalue d'arquebuzades : & penſions repoſer vn peu audit Aubaigne : mais nous fuſmes contraints de paſſer outre, ſans autre rafraichiſſement, entrans en diſpute de ce que nous de-

L'Empereur deuant Marseille.

uions faire. Si eſt-ce que nous nous aſſeuraſmes bien, que l'Empereur eſtoit arriué deuant la ville, & que de meſme il l'aſſiegeroit, penſans d'ailleurs qu'il nous ſeroit impoſſible d'y pouuoir rentrer. Ce qui nous faiſoit ſouuent deſpiter & maudire l'entreprinſe pour nous voir enfermez dehors. Et tout tomboit ſur moy qui en eſtoit l'autheur. Monſieur de Caſtelpers s'eſtoit vne fois reſolu de s'en aller donner de cul & de teſte à trauers le camp de l'ennemy, pour rentrer dans la ville : mais comme il nous vint dire ſon aduis, nous luy remonſtraſmes, qu'il s'alloit perdre pour ſon plaiſir : & que puis que nous auions fait tous enſemble vne ſi belle faction, de laquelle le Roy auroit grand contentement, nous deuions nous perdre, ou nous ſauuer tous enſemble. Le capitaine Trebous guidon de la compagnie de monſieur de Montpezat luy remonſtra le ſemblable. Et ainſi reſoluſmes de laiſſer le grand chemin, en allant au trauers des montagnes à main gauche, pour aller tomber derriere Noſtre-Dame de la Garde, faiſans deſſein que ſi nous ne pouuions entrer dans la ville, le capitaine de la

Garde nous receuroit. Et ainſi deſtournaſmes noſtre chemin qui fuſt bien pour nous : car Vignaux & les Bleres prindrent le grand chemin droit à Marſeille , & n'eurent pas fait cinq cens pas , qu'ils rencontrerent quatre ou cinq cens cheuaux , que l'Empereur auoit enuoyé au deuant de nous , pour nous combattre , ayant eſté aduerty par ceux d'Auriolle de l'execution que nous auions faite. Et ſans que l'Empereur ſe trouua parti la nuit pour venir deuant Marſeille , & que les meſſagers ne trouuerent de long temps à qui parler , ie penſe que nous euſſions eſté défaits : mais l'Empereur ne le ſçeut iuſques au point du iour. Surquoy il enuoya promptement ces quatre ou cinq cens cheuaux au chemin d'Aubaigne , leſquels ne firent aucun deſplaiſir audit Vignaux , ny à ceux qui eſtoient auec lui , ſinon qu'ils leur oſterent les armes. En cette façon nous allaſmes tout le iour auec le grand chaud de montagne en montagne , ſans trouuer de l'eau : tellement que nous cuidaſmes tous mourir de ſoif. Or nous pouuions tousiours voir le camp de l'Empereur , & entendions fort clairement les eſ- *Retraitte*

carmouches. Monſieur de Caſtelpers, & ſes gens-d'armes alloient à pied comme nous, tirant leurs cheuaux par les brides. Et comme nous arriuaſmes pres Noſtre-Dame de la Garde, le capitaine du Chaſteau qui penſoit que nous fuſſions ennemis, nous fit tirer trois ou quatre coups d'artillerie, qui nous contraignirent de nous ietter derriere des rochers. Nous luy faiſions ſigne des chappeaux, mais pour cela il ne ceſſoit de tirer. Enfin luy ayant enuoyé vn ſoldat pour luy faire ſigne, il ceſſa de tirer, comme il entendit qui nous eſtions : & ainſi que nous fuſmes deuant Noſtre-Dame de la Garde, nous viſmes l'Empereur qui ſe retiroit par là où il eſtoit venu. Et Chriſtofle Goaſt qui auoit tenu tout le iour l'eſcarmouche, commença auſſi à ſe retirer deuers la ville. Lors nous commençaſmes à deſcendre la montagne : & comme monſieur de Barbezieux & monſieur de Montpezat, qui eſtoient ſur la porte de la ville, auec quelques autres capitaines nous eurent deſcouuerts, ils voulurent rentrer dedans, penſans que nous fuſſions des ennemis : mais à la fin quelqu'vn dit, que ſi nous en eſtions, ceux de

la Garde nous tireroient. Et auſſi ledit ſieur de Montpezat recogneut monſieur de Caſtelpers. Nous arriuaſmes donc à la porte de la ville, où nous fuſmes fort careſſez, & meſmement quand ils entendirent que noſtre entreprinſe eſtoit ſi bien reüſſie. Ils parlerent auec le capitaine du Moulin, qui eſtoit bleſſé à la teſte & au bras, & apres chacun ſe retira dans la ville. Ie penſois bien que monſieur de Barbezieux, lors que le Roy arriua à Marſeille, me preſentaſt à ſa Maieſté, & luy dit comme i'auois fait l'entreprinſe : afin d'eſtre cogneu de ſa Maieſté. Mais tant s'en faut qu'il le fiſt, qu'au contraire il s'attribua tout l'honeur, diſant que c'eſtoit luy qui auoit inuenté ladite entreprinſe, & qu'il la nous auoit baillé à executer. Monſieur de Montpezat ſe trouua fort malade, qui n'en peut rien dire : de ſorte que ie demeuray autant incogneu du Roy que iamais. Ce que ie ſçeus par le moyen du Roy Henry de Nauarre, qui m'a dit auoir veu les lettres que ledit ſieur de Barbezieux en auoit eſcrites au Roy, par leſquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladite entreprinſe. Monſieur de Lautrec n'euſt

Le ſieur de Barbezieux s'atribuë l'honneur de ceſte entreprinſe.

Il ne faut qu'vn chef deſrobe l'honeur de ſon ſoldat.

pas fait cela. Il ſiet mal de deſrober l'honneur d'autruy. Il n'y a rien qui deſcourage tant vn bon cœur. Monſieur de Tauanes qui eſt en vie, peut teſmoigner de la verité : & ſi eſt-ce que ces ruptures de moulins, tant d'vn coſté que d'autre, meſmement de celuy-là, mirent le camp de l'Empereur en ſi grande néceſſité, qu'ils mangeoient le bled pilé à la Turque. Et les raiſins qu'ils mangeoient, mirent leur camp en vn ſi grand deſordre de maladie & mortalité, meſmement parmy les Allemans, que ie penſe qu'il n'en retourna iamais mille en leur pays. Voilà la fin de ceſte entreprinſe.

Conſiderations pour vn Capitaine.

Doncques nottez capitaines, qu'en ceſte entreprinſe, il y euſt plus de l'heur que de la raiſon, & que i'y allay comme à tatons, ſi eſt-ce qu'elle fuſt fort bien compaſſée, & ne ſuis pas d'aduis que vous penſiez que cela procedaſt tant de mon heur, que vous ne regardiez bien auſſi que ie n'oubliay aucune choſe de tout ce qu'il falloit faire pour venir au bout de l'execution. Et d'ailleurs il faut, que vous nottiez que mon principal fondement eſtoit, que l'ennemy eſtant dedans

dedans la ville, par la raiſon de la guerre, ne deuoit ſortir de ſon fort, iuſques à ce qu'il auroit recogneu nos forces, ce que difficilement pouuoit-il faire pour l'obſcurité de la nuit: & neantmoins ſi ne me fié-ie pas tant en ceſte raiſon, que ie ne leur baillaſſe vne bride, qui fut Belſoleil & ſa trouppe. Il faut ſouuent hazarder, car on ne ſe peut pas aſſeurer de l'iſſuë. Ie tenois preſque aſſeurée la prinſe du moulin: mais ie iugé le retour dangereux.

Or l'Empereur ſe retira auecque ſa perte & ſa honte, où ce grand capitaine Anne de Montmorancy, lors grand Maiſtre, & depuis Conneſtable, acquiſt beaucoup d'honneur. Ce fuſt une des plus grandes pertes, qu'il receut iamais, ſon grand capitaine Antoine de Leue mouruſt de regret à ce qu'on dit. I'ay autrefois ouy dire au Marquis de Guaſt, que ceſte entreprinſe eſtoit ſortie dudit Seigneur Antoine de Leue ſeul. Luy & ſon maiſtre cogneurent que c'eſt d'attaquer vn Roy de France dans ſon Royaume. Apres cette retraite, ie ne voulus plus eſtre Lieutenant de la compagnie de monſieur le Seneſchal;

Mort d'Antoine de Leue.

lequel s'il euſt peu me l'euſt entierement remiſe entre mes mains. Monſieur de Botieres me fit ceſt honneur de me preſenter ſon guidon, que ie ne voulus accepter, ayant mis mon opinion ſur les gens de pied, plus que ſur les gens de cheual. Et me ſembloit que ie paruiendrois plutoſt par le moyen de l'infanterie : qui fut cauſe que ie m'en retournay chez moy, où ayant demeuré quelque temps, voulus aller en Piedmont ſuiure monſieur de Botieres qui eſtoit Lieutenant du Roy : & paſſay à Marſeille, où monſieur le Comte de Tande me retint ſix ou ſept mois. Quelque temps apres l'Empereur dreſſa vn camp pour aller aſſieger Theroane : le Roy en meſme temps en faiſoit dreſſer vne autre pour la ſecourir. Ie prins lors la poſte & m'en allay à la Cour, où monſieur le grand Maiſtre me donna vne compagnie de gens de pied, & vne autre au capitaine Guerre, leſquelles nous dreſſaſmes incontinent à Paris, ou aux enuirons : & fuſmes tous deux de la garde de monſieur le Dauphin, qui depuis fut le Roy Henry ſecond. Le camp marcha à Heſdin, & à Anchi le chaſteau, leſ-

Capitaine Guerre.

1537.

quels furent prins par monsieur le grand Maistre, comme fust aussi saint Venant : & apres que nos ennemis n'eurent peu rien faire deuant Theroane, laquelle monsieur d'Annebaut rafreschit à la barbe des ennemis. Mais par malheur à la faute de quelques ieunes Gentilshommes, qui voulurent rompre leurs lances, ils chercherent les ennemis, lesquels les desfirent; tout fut prins, le sieur d'Annebaut & autres. Peu de iours apres les Imperiaux se retirerent, comme fist aussi le camp du Roy. Quant à moy, voyant qu'on ne feroit pas grand cas en ce quartier-là, ie m'en retournay apres en Prouence, où i'auois laissé mes grands cheuaux & armes. Et huit ou quinze iours apres ie reçeus vn pacquet dudit Seigneur grand Maistre, où il y auoit vne commission pour dresser deux enseignes, & marcher en Piedmont, où le Roy s'en alloit pour secourir Turin, estant monsieur de Botieres dedans. Et incontinent montay en poste pour m'en venir en Gascogne, de sorte qu'en huit iours i'eus dressé les deux compagnies, desquelles ie fis mon Lieutenant le capitaine Merens. Et estant

Prise de monsieur d'Annebaut.

1538. pres de Toulouſe, ie luy laiſſay ſa trouppe, & prins la poſte, ayant entendu que monſieur le grand Maiſtre eſtoit deſia arriué à Lyon, & qu'il marchoit en haſte pour aller gaigner le pas de Suze, où il monſtra qu'il n'eſtoit pas apprenti à ſa guerre: & voyant que ie ne me pouuois trouuer auec les compagnies pres de luy à ce combat, ie m'y voulois trouuer ſeul. Ie ne ſçeus toutesfois faire ſi bonne diligence que ie ne trouuaſſe le Roy à Sorges, & monſieur le grand Maiſtre eſtoit deux iournées plus auant. Sa Maieſté me commanda m'en retourner au deuant de mes compagnies, & me rendre auec Ambres & Dampons, qui en auoient chacun autres deux, & que monſieur de Chauigni nous commanderoit: me mandant en outre, que nous allaſſions mettre le ſiege deuant Barſelonnette, & nous ſaiſir de toutes les villes des enuirons.

Pas de Suze.

Comme ie fus à Marſeille, on m'aduertiſt, que mes deux compagnies s'eſtoient desbandées. Car comme l'ambition du monde eſt grande, mon frere, monſieur de Lieux manda à mon Lieutenant, qu'il l'attendiſt,

temporiſant par le pays, parce qu'il raſſembloit vne compagnie, & ſous ombre des deux miennes il marcheroit. Mon Lieutenant mal aduiſé s'y accorda, nonobſtant la promeſſe qu'il m'auoit faite de faire cinq lieuës par iour. Mais comme mondit Lieutenant euſt laiſſé le grand chemin, & tourné deuers Albigeois pour temporiſer, il ſe rendit deuant vne ville nommée l'Iſle, où les habitans d'icelle refuſerent les portes, qui fut cauſe qu'il y donna l'aſſaut, & l'emporta. Mondit frere, qui eſtoit à vne iournée de luy auec ſa trouppe, ne ſçeuſt arriuer que cela ne fuſt fait. Et apres qu'ils eurent ſaccagé ladite ville, ils eurent ſi grande crainte de marcher, que tous ſe desbanderent. Vn chef ne doit gueres abandonner ſa trouppe, ſi ce n'eſt par grande occaſion. Le deſir que i'auois d'eſtre des premiers, me fit quitter la mienne, ce qui fuſt cauſe de ce deſordre. Ie fus contraint de redreſſer deux autres compagnies en Prouence, là où monſieur le Comte me fauoriſa fort, faiſant ma monſtre à Villeneuue d'Auignon, & fis ſi grande diligence, que i'arriuay encore deux iours pluſtoſt que Ambres, ny Dampons aux

Le ſieur de Lieux frere du ſieur de Montluc.

Le capitaine ne doit gueres abandonner ſa trouppe.

vallées : & prins le chasteau & la ville de Mieulan, où ie fis alte, attendant monsieur de Chauigny, & les compagnies desdits Dambres & Dampons, qui combattoient le passage du Lauzet : lesquels ny eussent sçeu entrer, car toutes les vallées estoient là, qui le deffendoient. Et comme les Espagnols qui estoient à Barselonnette, & qui estoient aussi allez deffendre le passage, entendirent que i'auois prins Mieulan, ils se retirerent par les montagnes, car ie tenois le grand chemin vers Barselonnette, & les communes voyant que lesdits Espagnols s'en alloient, abandonnerent de nuict le passage, au moyen dequoy ils entrerent dedans. Nous allasmes assieger Barselonnette, deuant laquelle demeurasmes trois sepmaines, où i'eus vne arquebuzade par le bras gauche : toutesfois ne me toucha à l'os, ce qui fust cause que ie fus bien tost guery. Puis apres le Roy ayant secouru Turin, sa Maiesté s'en retourna. Et pour ne m'estre troué en Piedmond, tous trois fusmes mandez d'en ramener nos compagnies. Monsieur Dambres s'en alla trouuer sadicte Maiesté en poste, &

Le sieur de Montluc blessé d'vne arquebuzade.

fit tant qu'il luy en laiſſa vne. Et comme i'entendis la grand' difficulté qu'il y auoit euë, ie ramenay les miennes en Prouence, & me retiray en ma maiſon. Auſſi fit-on vne treſue pour dix ans, voyant qu'on n'auoit peu faire la paix. I'ay voulu mettre cecy par eſcrit, encore que ce ne ſoit rien qui vaille, pour monſtrer à tout le monde, que ie n'ay iamais eſté en ſejour, ains touſiours preſt au premier ſon de tabourin. Les iours de paix m'eſtoient années. Sur la fin de ceſte guerre, le Roy honora monſieur le grand Maiſtre de l'eſtat de Conneſtable, lequel auoit touſiours vacqué, comme a fait iuſques icy, depuis la mort du Seigneur de Montmorancy. Ce que nos Rois ont faict à mon aduis, pour oſter la ialouſie entre les Princes, & pour le danger qu'il y a de mettre vne ſi grande charge en la main d'vn ſeul, teſmoing ſainct Pol, & Bourbon. Ce dernier a eſté bien fidelle, & eſt mort au ſeruice de ſa Maieſté, s'eſtant touſiours monſtré grand & ſage capitaine. La verité me force de le dire, & non pas l'obligation que ie luy aye, car il ne m'a iamais aimé ni les ſiens auſſi.

Treſue pour dix ans.

Le danger qu'il y a de faire vn Conneſtable.

Rupture de la tresue, pour la mort de Fregouse & Rincon.

Pendant ceste tresue i'essayé, mais en vain, d'estre courtisan : ie fus toute ma vie mal propre pour ce mestier. Ie suis trop franc & trop libre, aussi y trouue-je fort peu d'acquit. Or apres le vilain & sale assasinat, qui fust faict és personnes des Seigneurs Fregouse & Rincon Ambassadeurs du Roy nostre Maistre, picqué d'vn tel outrage, & voyant qu'il n'en pouuoit auoir raison, delibera rompre la tresue, & pour cest effect dressa ses armées, l'vne desquelles il bailla à monsieur d'Orleans, qui fut à Luxembourg : & l'autre à monsieur le Dauphin, qui vint en la Comté de Roussillon, pour la remettre en l'obeyssance de son pere, ayant monsieur le Mareschal d'Annebaut, (qui depuis a esté Admiral) auec luy. Et pour ce que i'entendis, que ledit Seigneur Mareschal menoit les compagnies de Piedmont, que monsieur de Brissac commandoit, & encores auec luy vn ingenieux nommé Hieronimo Marin, qu'on estimoit le plus grand homme d'Italie, pour assieger places, il me print enuie d'aller au camp pour apprendre quelque chose dudit ingenieux. Et comme ie fus là, ie me rendis

Geronimo Marin.

rendis pres de monſieur d'Aſſier, qui commandoit l'artillerie en l'abſence de ſon pere, lequel ne bougeoit d'au-pres dudict Hieronymo Marin. Et fus aux approches qui ſe firent de la Cité de Perpignan, laquelle on aſſiegea, mais dans deux nuicts ie cognus qu'il ne faiſoit rien qui valluſt, car il commença les tranchées ſi loing, que de huict iours il ne pouuoit eſtre en batterie, ainſi que luy meſme diſoit. Et ie luy reſpondis que dans ce terme-là les ennemis auroient faict leur ville quatre fois plus forte qu'elle n'eſtoit par ce coſté. Pour ceſte entreprinſe le Roy auoit dreſſé vne des plus belles armées, que i'aye iamais veu. Elle eſtoit de quarante mille hommes de pied, deux mille hommes d'armes, & deux mille cheuaux legers, auec tout l'attiral neceſſaire. Monſieur de Montpezat en auoit eſté l'auteur, mais l'Eſpagne eſtoit toute abbreuuée de ſon entreprinſe. Et encores que la ville fuſt bien munie, ſi peux-ie bien dire, que ſi monſieur le Mareſchal d'Annebaut m'euſt voulu croire, il en fuſt venu à bout. Ie l'auois tres-bien recogneuë : parce que monſieur le Conneſtable eſtant allé à Leucate,

Monſieur le Dauphin deuant Perpignan.

Belle armée.

traictant la paix quelques années auparauant, auec Granuele deputé de l'Empereur, m'auoit enuoyé auec le General Bayard & le President Poyet, qui depuis a esté Chancelier : ausquels le deputé de l'Empereur donna permission de s'aller esbattre audict Perpignan pour trois ou quatre iours, par le moyen de monsieur de Veli Ambassadeur pour le Roy. Ledict Seigneur Connestable me fit prendre les habillemens de cuisinier de monsieur de Poyet, afin que sous cest habit ie recogneusse la place, & encores y cuiday-ie moy-mesme estre recogneu : si trouuay-ie commodité par le moyen d'vn seruiteur dudict le Veli qui estoit vn Flament, qui l'auoit laissé : auquel ie dis, que ie voulois aussi laisser le mien, de voir la place : car il me mena tout à l'entour de la ville, dehors & dedans : de sorte que ie rapportay à monsieur le Connestable tout le fort & le foible de ladicte ville. Lequel me dit, que ie l'auois fort bien recogneuë, comme par d'autres, qui auoient long-temps demeuré dans icelle, il auoit esté fidellement aduerty. Or l'allée de Poyet & Bayard estoit faite en feinte, les-

Le sieur de Montluc recognoist Perpignan, faignant estre le cuisinier de monsieur Poyet.

quels ne voulurent mener en leur compagnie l'ingenieur du Roy, comme monsieur le Connestable vouloit, craignant qu'il fust recogneu, & eux retenus prisonniers : & compterent audict Seigneur la peur qu'ils auoient euë, quand vn Capitaine Espagnol me recogneust, mais ie desaduouay la depte contre-faisant & mon pays, & mon langage, faignant sçauoir mieux manier vne lardouere, qu'vne espée, disant estre cuisinier de monsieur le President Poyet, lequel ne respondit mot de la grand' peur qu'il auoit, si i'estois recogneu : mais le general Bayard se print à rire à part auec luy & luy dit, qu'il n'estoit pas le premier, qui auoit esté trompé : car celuy qu'il pensoit, estoit vn des bons capitaines que le Roy eust. De tout ce compte monsieur le Connestable n'en faisoit que rire : si est-ce, que ie luy dis, que tant qu'il viuroit, il ne me feroit plus seruir d'espion. C'est vn mestier trop dangereux, & que i'ay tousiours hay : tant y a que ce coup-là ie deuins cuisinier, pour recognoistre la place, ce que ie fis tres bien. Voilà pourquoy ie dis, que si monsieur d'Annebaut m'eust creu,

Le sieur de Montluc espion.

facillement il euſt prins la ville : mais il voulut adiouter plus de foy à vn maſſon Gaſcon apoſté, que les ennemis auoient ietté dehors faignant ſe venir rendre, pour amuſer monſieur le Mareſchal, à le faire venir aſſaillir la ville par le coſté qu'il l'aſſailliſt, & à ſon ingenieur, qu'à moy. Tellement que nous ne fiſmes rien qui vaille la peine de le dire, ny de l'eſcrire. Par malheur c'eſtoit le premier coup d'eſſay de monſieur le Dauphin, qui vouloit auſſi bien faire, que monſieur d'Orleans ſon frere, qui print Luxembourg : mais ce n'eſtoit pas ſa faute. Deux iours auant que le camp deſlogeaſt, ledict Seigneur Mareſchal alla autour de la ville, ie monſtray à monſieur d'Eſtrée, qui eſt encores en vie, le lieu par où ie voulois qu'on l'attaquaſt, & de fort pres, encores que les canonades & arquebuzades, qu'ils nous tirerent, nous fiſſent bien tenir au large. Et apres l'avoir veu, il dit ces mots : O mon Dieu quelle erreur nous auons faict. Mais lors il n'eſtoit plus temps de s'en repentir : car le ſecours y eſtoit entré, & le temps des pluyes approchoit, qui nous euſt fermé le pas de noſtre retraicte. En-

Mauuaiſe iſſuë de Perpignan.

cores eusmes nous assez affaire, tant ce pays estoit mauuais pour se tenir là.

Pendant ce siege, la compagnie de monsieur de Boleues vacqua, laquelle monsieur le Dauphin enuoya demander pour Boqual, qui depuis s'est fait Huguenot, i'en escriuis à monsieur de Valence mon frere, qui estoit à la Cour à Salers. Le Roy estoit si marry, pour le mauuais succez de ceste entreprinse contre monsieur le Dauphin, & contre monsieur d'Annebaut, qui l'auoit aussi enuoyé demander pour vn autre, que sa Maiesté ne la voulust accorder à l'vn, ne à l'autre, ains la me donna à moy. Le camp estant leué, monsieur de Brissac eust pour garnison Capestaing, & monsieur de l'Orge Colonel des Legionaires Tuchan, là où on auoit retiré toutes les munitions des farines, qui estoient demeurées du camp. Et trois iours apres tous les Legionaires le laisserent & ne luy demeura que les capitaines. Il manda à monsieur de Brissac, que s'il ne l'alloit secourir bien-tost, il seroit contraint d'abandonner lesdites munitions, & se retirer. Parquoy nous marchasmes diligemment sans

Siege levé deuant Perpignan.

demeurer que la moitié d'vne nuict dehors, & le trouuasmes qu'il ne luy estoit rien demeuré, si ce n'est Messieurs de Denez, & Fonteraille, auec leur train. Or y auoit vn chasteau sur la montagne, tirant à Perpignan à vne lieuë de Tuchan; & à main gauche de Milau. Et estans sortis lesdicts Seigneurs de Brissac & de l'Orge dudict Tuchan, pour aller ouyr Messe à vne petite chapelle, à vn jet d'arbaleste de là, au sortir de la Messe nous entendismes tirer force arquebuzades audict chasteau. Et descouurimes force gens autour d'iceluy: ensemble la fumée des arquebuzades. Ie dis à monsieur de Brissac, s'il luy plairoit que i'allasse iusques là auec trente ou quarante de mes soldats: ce qu'il m'accorda. I'enuoyay soudain la Moyenne qui estoit mon Lieutenant, les charger: & me fis amener vn cheual, auec lequel ie marchay droit au chasteau. Le Peloux, qui estoit Lieutenant de la compagnie de monsieur de Brissac eust enuie d'y venir, comme eust aussi Monbasin, sainct Laurens, qui estoit Breton, & Fabrice, estans tous lances passades dudict Seigneur, & cinquante ou

ſoixante ſoldats de la compagnie dudict Seigneur de Briſſac. Ie fis grande diligence : & comme les ennemis me deſcouurirent, lors que ie commençois à monter la montagne, ils ſe retirerent à vne plaine, qui eſt au deſſous de Tantauel, & ſe coucherent ſoubs des oliuiers attendans de leurs gens, qu'ils auoient encores laiſſé à Milau. Le capitaine du chaſteau eſtoit Barennes archer de la garde du Roy, lequel Monſieur de Montpezat y auoit mis, & me monſtrant ledict Barennes les ennemis, arriua ledict Peloux & ſes ſoldats, & encores vn gentil-homme nommé Chamant, fort braue gentil-homme : & bien que nous euſſions cognoiſſance qu'ils eſtoient plus de quatre cens hommes, comme auſſi Barennes l'aſſeuroit, nous concluſmes de les aller combattre. Ce quartier-là eſtoit tout rocher couuert d'vn peu de tailles : & pour y aller il falloit paſſer à trauers. Parquoy nous reſoluſmes que le Peloux prendroit vn petit ſentier, qu'il y auoit à main droicte, & moy vn autre, qui eſtoit à main gauche. Et le premier qui arriueroit à la plaine, les iroit aſſaillir, les vns par deuant, & les

autres par derriere : & concluant cela, les ennemis ſe leuerent, & les viſmes tout à noſtre aiſe. Monbaſin, Chamant, ſainct Laurens & Fabrice, qui eſtoient à cheual voulurent venir auec moy : dequoy le Peloux fut marry, parce qu'ils eſtoient à monſieur de Briſſac comme luy, ſauf Chamant, qui eſtoit à monſieur le Dauphin. Artiguedieu, & Barennes vindrent pareillement auec moy. Des le commencement de noſtre deſcente les ennemis nous perdoient de veuë, & nous à eux, à cauſe des taillis & de la vallée, qui eſtoit aſſez grande. Le Peloux print ſon chemin avec ſa guide, & moy le mien. Et auſſi-toſt que i'arriuay à la plaine, ie tins ce que i'auois promis : car ie chargeay les ennemis de queuë & de teſte, nous meſlant de telle ſorte, qu'il y demeura ſur la place plus de vingt des leurs ; & les menay touſiours battant iuſques au bout de la riuiere, qui pouuoit eſtre à quatre cens pas ou plus de là. Mais comme ils nous virent ſi peu, ils ſe r'allierent, & moy me voulant retirer, ils marcherent droit à moy. Sur quoy ie fis alte, & eux auſſi à la longueur de quatre

Combat & rencontre pres Tauanel.

ou cinq picques les vns des autres, ce que ie ne vis iamais faire. Quant au Peloux, quand il fut à demy montagne, il eust opinion, que i'auois prins le meilleur chemin, & tourna tout court venant suiure le mien : & la fortune tourna si bien pour moy, que comme nous estions picque à picque, arquebuze à arquebuze de si pres que i'ay dict, comme deux mastins, qui s'entre-regardent pour se battre, la trouppe du Peloux se monstra à la plaine. Ce qu'ayant descouuert les ennemis, ils tournerent le fer de leurs picques deuers nous, & la teste vers la riuiere : & ainsi s'en allerent, & nous sur leur queuë à arquebuzades & coups de picques. Ils marchoient si serrez que nous ne pouuions plus nous mesler. Et estans sur le bord de la riuiere ils firent alte, tournans leurs picques deuers nous. Et encore que la trouppe du Peloux fist diligence de nous venir secourir : neantmoins nous fusmes contraints de nous retirer à quinze ou vingt pas des ennemis, lesquels incontinent passerent la riuiere tous de flotte, en eauë iusques à la ceinture, Monbason fust blessé d'vne arquebuzade à la main,

dont il eſt depuis demeuré eſtropiat. Les cheuaux de ſainct Laurens, & Fabrice furent tuez, & le mien bleſſé de deux coups de picque, la Moyenne mon Lieutenant bleſſé de deux coups d'arquebuzade en vn bras. Chaman, qui eſtoit deſcendu de cheual, euſt trois coups de picque aux deux cuiſſes, Artiguedieu vne arquebuzade & vn coup de picque à vne cuiſſe, bref de trente à trente cinq hommes, que nous eſtions, il n'en demeura que cinq ou ſix qui ne fuſſent bleſſez, & ſeulement trois de morts ſur la place. Ils perdirent vn Sergent des plus renommez, qu'ils auoient, enſemble xx. ou xxv. autres de morts, & plus de xxx. de bleſſez, comme nous dirent le lendemain deux ſoldats Gaſcons, qui eſtoient auec eux deuant Perpignan au ſiege, qui n'avoient peu eſchapper pour ſe venir rendre. Cependant meſſieurs de Briſſac & de l'Orge ſe doutant bien qu'il en auiendroit, comme il fit, monterent à cheval, & vindrent au chaſteau de Tantauel ſi bien à propos, qu'ils virent tout le combat, deſeſperez de la cargue, que i'avois faite : & par deux ou trois fois nous tindrent pour perdus : & en

Grand combat.

firent mauuaiſe chere au Peloux pour n'auoir pas tenu la reſolution, que nous auions faicte : laquelle s'il euſt ſuiui, à la verité nous les euſſions tous taillez en pieces : & euſſions emporté les deux drapeaux qu'ils auoient. Si eſt-ce que ie cuide qu'il ne tint pas à luy, car il eſtoit vaillant, mais à la guide qui les conduiſoit, les menans par mauuais chemin, comme ledict Peloux nous dict depuis. Tant y a que le champ me demeura auec la perte de trois hommes ſeulement. Des gentil-hommes, il n'en mourut vn ſeul. Bientoſt apres arriua le Baron de la Garde à Nice, auec l'armée Turqueſque, conduicte par Barberouſſe : laquelle eſtoit compoſée de cent ou ſix vingts galleres. Tous les Princes Chreſtiens, qui ſouſtenoient le party de l'Empereur, faiſoient grand cas de ce que le Roy noſtre Maiſtre auoit employé le Turc à ſon ſecours. Mais contre ſon ennemy on peut de tout bois faire fleſches. Quant à moy ſi ie pouuois appeller tous les eſprits des Enfers, pour rompre la teſte à mon ennemy, qui me veut rompre la mienne, ie le ferois de bon cœur. Dieu me le pardoint. Monſieur de

Faute du Peloux.

Arriuée de l'armée Turqueſque.

Valence mon frere fut enuoyé à Venize, pour excuser & couurir nostre faict : car ces Messieurs crioient plus que tous, & le Roy ne vouloit perdre leur alliance : lequel fit vne harangue en Italien, que i'ay voulu mettre icy en François, attendant qu'il nous fasse voir son histoire : car ie ne crois pas, qu'vn homme si sçauant, comme on dit qu'il est, veüille mourir sans escrire quelque chose : puis que moy, qui ne sçay rien, m'en suis voulu mesler. Voicy ce qu'il dict,

Harangue de l'Euesque de Valence aux Venitiens.

L'EMPEREVR estant la cause de toutes les ruines, miseres & calamitez aduenuës à la Chrestienté (Illustrissimes Seigneurs) c'est chose que chascun doit trouuer bien estrange que ses ministres soient si impudents & effrontez d'en donner la coulpe au Roy Tres-Chrestien mon Seigneur, le blasmant de ce qu'il tient vn Ambassadeur à Constantinople. Mais ie demanderois volontiers à ces gens-là, s'ils pensent que les choses tramées par le commandement de l'Empereur, & Roy des Romains, puis dix ans en çà, auec le grand Seigneur, soient si secrettes, que la plus grande partie de la

Le Roy des Romains recherche le Turc.

Chreſtienté n'en ſoit abbreuuée. Ne ſçait-on pas les treſues , les traictez d'accord & de paix non generale : mais particuliere , & les offres tant de fois par luy faictes de donner vn grand tribut , & le payer annuellement au grand Turc pour le Royaume d'Hongrie , combien qu'il penſoit eſtre vn cas de conſcience , d'endurer qu'vn petit Roy commandaſt à ce Royaume, ſoubs la faueur & appuy du Turc , luy ſemblant choſe bien peu conuenable aux Chreſtiens. A quoy à la verité ie pourrois adiouſter , qu'au temps , que la paix fut concluë entre voſtre Sereniſſime Seigneurie & le Turc , le Roy des Romains, par l'entremiſe ſecrete de ſes Agens , s'efforça de tout ce qu'il peuſt , pour l'empeſcher , comme il fuſt clairement verifié par l'interception de leurs courriers & deſpeſches. Les meſmes miniſtres de l'Empereur eſtimoient auſſi s'eximer de tout blaſme en faiſant grand cas , & accommodant à leur poſte , ſelon leur couſtume, le ſeiour que l'armée Nauale du grand Seigneur à faict quelques mois dans nos ports. Et ſoubs ce pretexte veulent par leurs calomnies paſſionnées forger vn nouueau article de foy , diſant ,

Rois qui se sont aidez des infidelles.

Qu'vn Prince pour ſa deffence ne peut, ny ne doit s'aider du ſecours de ceux qui ſont de contraire religion à la ſienne, ne s'aduiſans pas qu'en blaſmant le Roy mon Seigneur, ils taxent Dauid, Roy ualeureux & ſainct Prophete, lequel ſe trouuant pourſuiuy par Saül, s'enfuit vers le Roy Achis, idolatre & ennemy de la Loy de Dieu. Et quelque temps apres luy-même ſe rengea parmy les eſcadrons des infideles, qui marchoient pour combattre le peuple de ſa propre Loy. Et par meſme moyen ils blaſment Aza, Roy des Juifs, qui appella à ſon ſecours le Roy des Syriens idolatre, pour ſe deliurer de l'oppreſſion du Roy d'Iſraël. Ils blaſment auſſi Conſtantin Prince Tres Chreſtien, & celuy de tous les Empereurs, qui a mieux merité de la Republique Chreſtienne, lequel en la plus grande partie de ſes expeditions & armées, conduiſoit auec ſoy vn grand nombre de Gots idolatres. Ils taxent Boniface, tant recommandé par ſainct Auguſtin en ſes Epiſtres, lequel pour ſa deffence, & peut eſtre pour la vengeance de quelque iniure receuë, appella en Affrique les Vandales, hommes ennemis de noſtre religion.

Ils medisent de Narses esclaue de Iustinian capitaine tres-valeureux : mais sur tout religieux, comme on peut iuger par le tesmoignage de sainct Gregoire, & par les Eglises, qu'il a edifiées dans ceste Illustrissime Cité, & dans la ville de Rauenne, lequel appella à son aide les Lombars, qui en ce temps abhorroient le nom des Chrestiens. Arcadius l'Empereur de Constantinople iugé par tous les Historiens, non moins religieux que prudent, voulant sur ses derniers iours laisser quelque tuteur, & protecteur, qui fut capable pour conseruer la dignité & autorité de l'Empire, tourna sa pensée deuers le Roy de Perse idolatre, & le pria par son testament, de vouloir accepter la tutelle & deffence de son fils, & de l'Empire. Ce qui fut singulierement loüé par tous les Princes Chrestiens de ce temps. Et d'autant plus que le Roy de Perse n'accepta pas seulement la charge, mais s'en acquitta fidellement iusques à sa mort. Deuant que Heraclius se laissa empoisonner du venin de l'heresie, il s'aida en vne infinité de guerres des soldats Sarrazins. Basile & Constantin fils de Iean Empereur de Constanti-

Narses.

Le Roy de Perse.

nople prindrent la Pouille & Calabre par le moyen, & auec l'aide des forces Sarrazines, qu'eux mesmes auoient chassé de l'Isle de Candie. I'en pourrois dire autant de Federic, qui auec l'aide des Sarrazins seigneuria la plus grand'part de l'Italie. Ie vous pourrois amener Henry & Federic freres du Roy de Castille, lesquels au temps du Pape Clement quatriesme, accompagnez de Conradin, appellerent les Sarrazins, tant par terre que par mer, non pour la tuition & deffence de leur pays, mais pour chasser les François de l'Italie : & en peu de temps auec l'armée des Barbares, s'impatronerent de la plus grande partie de la Sicile. Ie pourrois parler de Ludouic Sforce, lequel auec plusieurs autres Potentats d'Italie employa les forces de Bajazet.

Princes qui se sont seruis des infidelles.

Que diray-je de Maximilian de la maison d'Austriche, lequel non pour se deffendre, ains pour ruiner vostre estat (Tres-Illustrissimes Seigneurs) tascha de prouoquer & aigrir le Turc contre vous, à vostre grand'ruine & dommage ? ce qui se trouue fidellement escrit par le Seigneur Andrea Mocennigo, qui est des vostres, ensemble les remedes, desquels vous

vsates

vſates en telle neceſſité. Qui ſi les raiſons naturelles, ſi les exemples tirées de la Saincte Eſcriture, & des Hiſtoires Chreſtiennes ne ſuffiſoient, pour vous confirmer & perſuader entierement la verité de ceſte cauſe, ie pourrois l'accompagner de pluſieurs autres, que ie laiſſe pour n'ennuyer vos Seigneuries, & qu'auſſi ie penſe qu'il ne vous en reſte aucun ſcrupule, veu que ie uous ay par les exemples, cy-deſſus alleguez, faict voir le foible fondement de l'article de foy nouuellement forgé par les Imperialiſtes. Et qui plus eſt, ie dis & maintiens, que le Roy Tres-Chreſtien mon Seigneur, à l'imitation de tant de ſignalez & religieux Princes, peut ſans faire tort au rang qu'il tient, ny au nom Treſ-Chreſtien qu'il porte, s'aider en toutes ſes affaires & neceſſitez du ſecours, & ayde du grand Seigneur. Et ſi cela ſe peut auec la verité & raiſon entendre de tous ſes affaires neceſſaires, combien à plus forte raiſon doit eſtre non ſeulement excuſé, mais grandement eſtimé le Roy Treſ-Chreſtien, lequel, non pour beſoin qu'il ait de deffendre, non pour vne ſeule vengeance, que ſa Maieſté euſt peu deſi-

rer de tant de torts receus, de tant d'iniures à luy faictes, de tant d'assassinats & meurtres executez contre ses subiects par l'Empereur, & à sa suscitation, n'a voulu accepter autre secours, sinon celuy, que l'on void par experience estre à tous les Chrestiens plus vtile, que dommageable? Et si quelqu'vn de ceux qui fauorisent le party de l'Empereur, demandoit comment l'armée Turquesque peut estre dans nos ports, non moins pour le bien de l'Italie, que pour nostre profit particulier, ie luy pourrois demander pour responce, par quel moyen on pourroit prouuer, que la Chrestienté ait receu aucun dommage en ce que nous auons receu & rafraichy ceste armée dans nos ports. A quoy ie suis asseuré que ne me pourroit respondre le plus aduisé & plus affectionné des partisans Imperiaux, sinon que ce fut quelqu'vn qui print plus de plaisir d'en ouyr conter & deuiser, que d'entreprendre le discours veritable, & la negotiation, & en apprendre la raison. Mais pour ne laisser la moindre chose du monde, qui peust engendrer quelque doubte en l'esprit de ceux qui ne sont informez de ce fait entiere-

Nul dommage receu des Turcs.

ment, i'en toucheray ce poinct le plus brefuement que ie pourray. A toutes les fois que voſtre Serenité a eſté recherchée par les Ambaſſadeurs de l'Empereur pour donner paſſage par les terres de voſtre Seigneurie à leurs ſoldats Tudeſques, Italiens, ou Eſpagnols, tout auſſi toſt on a entendu mille plainte des aſſaſſinats & desbordemens de leurs ſoldats. Et y a ſeulement quelques mois que les Tudeſques qui diſoient aller à Carignan faire leurs Paſques, pour ſurmonter ceux-là, qui auoient ſi vilainement taché l'honneur de vos ſubiets, & ſi meſchamment pillé leur bien, deſployent vne partie de leur rage contre les Egliſes, coupant auec vn grand vitupre & meſpris de la Religion Chreſtienne, les oreilles, le nez, & les bras des Crucifix & des autres Images, qui repreſentoient les Saincts qui ſont au Ciel.

Sacrileges des Alemans.

L'armée grande & puiſſante (Sereniſſime Prince) partit de Conſtantinople, eſtant compoſée de ſoldats eſtrangers de noſtre Religion. Et eſtant deſtinée & enuoyée pour le ſecours du Roy, mon Seigneur, paſſa au milieu de vos Iſles, s'arreſta au pays de l'E-

glise, trauersa les terres des Sienois & Genois (peuples qui plus volontiers fauorisent la grandeur de l'Empereur, que leur propre liberté. (Mais il ne se peut sçauoir, ny ne se trouuer personne qui se plaigne, qu'aucun tort luy ait esté fait, ains ont vsé de toute courtoisie, & donné libre passage à tous ceux qui ont esté rencontrez en mer, & payé tout ce qu'il a fallu prendre passant pays pour leur prouision & auitaillement de l'armée. Lequel bien ie ne crois pas qu'on puisse rapporter ailleurs, qu'à la seule presence du capitaine Polin Ambassadeur du Roy. De façon que iamais au passé, ny Turcs, ny Chrestiens ne se sont si modestement comportez.

Capitaine Polin depuis Baron de la Garde.

Qui sera celuy-là (Serenissime Prince) qui puisse ou veüille nier, que si l'armée n'eust esté retenuë par la Maiesté du Roy mon Maistre, pour la deffence de ses frontieres, que la Chrestienté n'en eust esté assaillie auec infinies pertes? qui sera celuy qui ne iugera, que ceste armée auec vne si grande puissance eust triomphé d'une infinité d'ames Chrestiennes, & de quelque ville d'importance, si nous ne l'eussions conuertie à nostre profit?

ce qui auroit reüßi au bien des affaires du grand Seigneur, & aduantage grand de ses capitaines ennemis de nostre foy. Doncques ceste armée estant disposée & capable pour faire quelque haut exploit, toute personne de bon iugement pensera qu'il a esté plus utile à la Chrestienté, qu'elle aye esté employée pour seruir à la Maiesté du Roy mon Seigneur, que non pas si de soy-mesme elle sans aucun frein eust marché contre les Chrestiens. Si bien qu'outre qu'il estoit besoin & necessaire au Roy mon Maistre s'aider de ceste armée, pour reprimer l'insolence des gens de l'Empereur, lesquels auoient ia prins quatre de ses galleres dans le port de Tolon, il se peut aussi dire sans replique, qu'en cecy nostre vtilité priuée estoit conioincte auec le bien public de toute la Chrestienté. Ie crois (Serenissime Prince) vous auoir representé clairement, & confirmé par raisons toutes euidentes, & argumens certains, deux poincts principaux: Le premier, que le Roy sans preiudice du nom & de l'honneur de Tres-Chrestien, a accepté les forces qui luy ont esté enuoyées par le grand Turc: Le second, que

ce ſecours a eſté plus vtile que dommageable à la Chreſtienté. Et i'adiouſteray le troiſieſme auec la briefueté que l'importance de la matiere me permettra : C'eſt, que la Maieſté du Roy, non pour ambition de dominer, non pour ſe venger des iniures receuës, non pour s'inueſtir du bien d'autruy, non pour recouurer ce que iniuſtement luy a eſté vſurpé, mais ſeulement a retenu ce ſecours pour deffendre, i'entens (Illuſtriſſimes Seigneurs) pour deffendre ſon Royaume, lequel l'Empereur de touſiours auec des violences ouuertes, auec des cautelles ſecrettes, auec des intelligences, auec des trahiſons contre toute raiſon & iuſtice, a cherché de ruiner ; & maintenant ſes miniſtres, comme s'ils parloient par mocquerie, n'ont point honte de dire, que ſa Maieſté Ceſarée n'a eſté eſmeuë par autre raiſon d'entreprendre contre le Royaume de France, que pour diſſoudre l'amitié qu'on diſt eſtre entre la Maieſté du Roy & le grand Seigneur ! O les delicates conſciences ! ô les ſainctes propoſitions ! ô réponces bien iuſtifiées, pour s'en ſeruir toutesfois enuers quelques ſots & ignorans, & non pas

enuers vous (Illustrissimes Seigneurs) qui auec vostre admirable & accoustumée prudence, auant mesme que i'aye parlé, auez en vostre conscience & en vostre esprit iugé tout le contraire : & recognoissez que le fondement de la guerre n'a esté autre, que le dessein de ruiner ce Royaume là : qui depuis mil ans en ça, s'est monstré le vray & prompt recours de toutes personnes oppressées, & le seul refuge de tous Estats affligez. Ie voudrois entendre de ceux qui inuentent de si subtils argumens, quel sainct éguilon de la foy poussa l'Empereur ligué auec le Roy d'Angleterre, de venir assaillir la France par les costez de la Champagne & de la Picardie, faisant reüssir finalement tout le fruict de son entreprinse au bruslement de ie ne sçay quels villages, & sieges de Meziers pour luy fort honteux ? Quelle religion les poiçonna au temps que l'Italie viuoit en repos & asseurance, pour estre Naples, Milan, Florence & Gennes, possedez par diuers Princes, de venir mettre le tout en trouble & discorde ? Quelle religion (dis-je) l'esmeut de se ioindre & liguer auec le Pape Leon pour esleuer l'Estat de

La France refuge des affligez.

Milan, lequel par droicte ligne appartient aux Enfans de mon Roy? Quel si grand zele de la foy les conseilloit de vouloir faire tuer le Roy par le moyen d'vn Prince de France, lequel il auoit pour cest effet auec promesses & larmes suborné? & voyant que ceste mal'heureuse pratique (plustost qu'approcher de l'execution) estoit toute descouuerte, il enuoya le Seigneur de Bourbon en France auec vn nombre infiny de gens, soubs esperance de pouuoir gaigner à force ouuerte, ce que la bonté & prudence de Dieu ne luy permettant pas, il n'auoit peu executer auec ses trahisons? Quelle inspiration du Sainct Esprit peut-estre celle là, qui conduisoit il y a sept ans l'Empereur auec sept mil fantassins, & dix mil cheuaux, pour assaillir la France, & y entrer par la Prouence & par la Picardie? Quel commandement de l'Euangile se pourra iamais trouuer tel que l'ont trouué ceux-cy, qui se monstrent en apparence si grands zelateurs du nom Chrestien, qui puisse iamais iustifier aux yeux de tout le monde la confederation de l'Empereur & du Roy d'Angleterre, veu que ledict Roy Anglois

Trames de l'Empereur.

Partage de la France.

glois à la ſuſcitation & pourſuitte de ſa Ceſarée Maieſté, a eſté par les Papes declaré ſchiſmatique, heretique & rebelle? Laquelle conſpiration ne ſe peut baptizer du nom d'vn ſecours neceſſaire, ains vne iniuſte, meſchante & deteſtable coniuration faicte entr'eux deux, pour s'entre-partir vn Royaume Chreſtien & Catholique, lequel de tout temps, lors qu'il s'eſt preſenté quelque occaſion pour l'agrandiſſement de noſtre foy, s'eſt touſiours monſtré prompt à employer & ſon ſang, & ſes moyens. Quelle immenſe charité pourra eſtre celle-là, qui en ſi peu de temps n'induict l'Empereur d'embraſſer, fauoriſer, & ſe conioindre aux Princes Alemans, leſquels puis vingt ans en ça il auoit iugez heretiques, ſchiſmatiques, & allienez de noſtre foy?

Tout le monde (Sereniſſimes Princes) ne luy baſtoit pas, tant il eſtoit enclin à l'ambition & à la vengeance. N'euſt-il pas ſenty le honteux ſcorne, qui luy fut faict par le Roy d'Angleterre en la perſonne de ſa tante, ſi ſon deſſein de ſubiuguer toute la Chreſtienté, ne l'euſt transporté à oublier ceſt outrage? combien de fois en vain pour

Il entend lors qu'il repudiaſt la Reine Catherine.

obuier à l'entreprinſe Turqueſque, & à l'éuidente ruine de l'Hongrie & de l'Alemagne a on tanté & cherché les moyens, pour mettre quelque paix & vnion entre ces Princes ? Mais laiſſans à part toutes les haines particulieres, les intereſts priuez, le reſpect de la religion, le deſir de la commune liberté, l'obligation de tant de benefices anciennement receus des noſtres, & depuis quelque temps de nous, finalement à noſtre grand dommage ils ſe ſont conioincts & raliez, & firent tout ainſi qu'Herodes & Pilate, leſquels d'ennemis capitaux qu'ils eſtoient, deuindrent amis & s'aſſocierent pour perſecuter IESVS-CHRIST. Ira doncques l'Empereur (Sereniſſime Prince) auec intention de s'emparer de la France, & d'offencer ce Roy, lequel apres auoir receu tant d'injures accorda ſi volontiers & ſi amiablement la trefve de dix ans. S'en ira l'Empereur auec intention de ruiner ce Prince, lequel apres auoir eſté tant de fois indignement aſſailly dans ſon Royaume, & comme reuenant des obſeques de ceſt Illuſtriſſime & Sereniſſime Dauphin, qui luy fuſt ſi poltronnement par les corruptions de

Empoiſonnement du Dauphin.

l'Empereur empoisonné, alla neantmoins auec tous ses autres Enfans & Princes de son sang iusques en la gallere dudict Empereur auec peril de sa propre vie, luy monstrant combien la paix necessaire à tous les Chrestiens estoit continuellement desirée de sa Maiesté ? S'en ira l'Empereur auec intention de ruiner, brusler, & mettre en proye ce Royaume, passant par lequel il a esté bien vieigné, caressé & honoré, & non autrement, que si c'eust esté, qu'il fust descendu du Ciel en terre? S'efforcera-il auec des moyens indus & uiolens de se rendre Seigneur de ce Royaume, dans lequel durant cinquante iours par la courtoisie & benignité du Roy mon Seigneur, il s'est trouué plus respecté que son naturel Seigneur : & auec tout pouuoir d'y commander plus qu'en sa propre maison ? Iront les Tudesques auec intention de faire serfs & esclaues, ceux qui pour conseruer la liberté de la Germanie se sont si liberallement employez aux despens & perte de leur cheuance, & effusion de leur sang ? Iront les Alemans, & les Anglois auec volonté de détruire ceste religion, que nous auec nos valeureuses armées, & auec

la doctrine d'vn nombre infiny d'hommes excellens en ſçauoir, auons publiée par tout le monde. Iront les Eſpagnols, qui ſi ſouuent & à force d'armes ont eſté par nous reduits à la Foy Chreſtienne, auec intention d'en prendre la vengeance, & pour nous contraindre à laiſſer la Religion, laquelle auec ſi grand honneur du Nom de Chriſt, nous auons ſi longtemps conſeruée? Que ſi nous ſommes contre tout deuoir abandonnez du reſte des Chreſtiens: (ce que Dieu ne permette) nous pourrons, nous ſubiects du Roy mon Seigneur, tres-iuſtement demander vengeance à Dieu contre tous d'vne ſi grande ingratitude.

Ce ne ſeront pas les merites deus à nos peres anciens, pour auoir par la grace de Dieu, gaigné & acquis à la Chreſtienté tant de victoires ſoubs la conduite de Charles Martel, au temps qu'ils combattirent & taillerent en pieces cinquante mille Sarrazins venus d'Eſpagne.

Ce ne ſeront pas les merites que nos majeurs, par la grace de Dieu, ont acquis à la Chreſtienté, au temps que par leurs forces ſoubs la conduicte de Charlemagne, les Infidelles & Sarra-

zins furent chassez des Espagnes, & d'vne partie de l'Asie? Ce ne seront pas les merites, que par la grace de Dieu les nostres ont acquis au temps d'Vrbain second, lequel sans beaucoup de peine ny contradiction, disposa nostre Roy, ses Princes, nostre Noblesse, & generallement tout le Royaume, contre les aduersaires de nostre Foy, si bien que tous ensemble, & par nostre secours, conquirent le Royaume de Hierusalem, & la Terre Saincte. Pourrons lire iamais les Chrestiens sans recognoissance de l'obligation que nous auons sur eux, l'Oraison prononcée par l'Euesque Oliuiense, au temps de Calixte en presence de vostre Serenissime Seigneurie: Le commancement de laquelle contient ces mots, Aucun de nous n'ignore (Illustrissimes Seigneurs) qu'il y a vingt ans, que ce victorieux exercité des Gaulois passa d'Europe en Asie, ou par la benignité de Dieu, & par leur vertu tout le pays de Bastero iusques en Syrie, a esté destourné de la foy de Mahomet. Ce ne seront pas donc les recompenses des merites de tant d'expeditions contre les aduersaires de la foy heureusement faictes

Grandes conquestes des François.

par nos anceſtres au temps de Philippes & Charles de Valois. Et quand ſa Sainɛteté verra tant de nations enſemble conioinɛtes, & auec vn malheureux deſir de ruiner le reſte de la Chreſtienté, & reſolus d'opprimer ce Royaume, qui ſur tous les autres a bien merité de la Republique Chreſtienne, ie ne croy pas qu'elle ne veüille pour noſtre tuition & deffence nous preſter l'aide & ſecours qu'elle iugera nous eſtre neceſſaire. Et quand ſadite Sainɛteté en vſeroit autrement elle feroit ſon tres-grand dommage, & contre le deuoir d'Italien, de Chreſtien, & de Pontife. D'Italien, pource que noſtre Sainɛt Pere ſçait bien que la ſeruitude & calamité de l'Italie ne peut naiſtre d'autre accident, que de la ruine & deſtruɛtion du Royaume de France : De Chreſtien, d'autant qu'ayant eſté de tout temps le Nom de Chriſt deffendu & amplifié par ce Royaume, & eſtant à ceſte heure combattu par le moyen & ambition de l'Empereur, & de tant de nations allienez de noſtre Religion, il ne pourra eſtre abandonné en ce beſoin, ſinon des mauuais Chreſtiens. De Pontife, par ce que ce ſera contre le deuoir de

Conſiderations pour le Pape.

ſa Sainctcté, puis qu'elle eſt entierement, & en toutes ſortes eſclaircie & tres-aſſeurée, comme l'Empereur obſtiné en ſa volonté, reſolu de mettre ſoubs ſon ioug, François & Italiens, & tous autres Chteſtiens, n'a iamais voulu preſter l'oreille à aucune condition de paix, que ſa Sainctcté luy ait propoſée. Au contraire le Roy mon Seigneur deſireux d'icelle, & du repos des Chreſtiens, a voulu bien ſouuent remettre tous ſes droicts & differents au iugement du Sainct Pere. Doncques pour faire l'office de vray Pontife, & de vray Iuge ne pourra-il pas prendre les armes contre celuy, qui ſans honte n'ozeroit nier qu'il ne ſoit le ſeul perturbateur du bien & du repos public ? Et quand il ne ferà cela, pour luy reprocher ſon ingratitude en ceſt endroict, les os de Gregoire troiſiéme, d'Eſtienne ſecond, d'Adrian premier, d'Eſtienne quatriéme, de Gregoire neufiéme, de Gelaſe ſecond, d'Innocent ſecond, d'Eugene ſixiéme, d'Innocent quatrieme, d'Vrbian & de pluſieurs autres Pontifes s'eſleueront tout à coup, leſquels eſtant perſecutez, partie par les ennemis de la Foy, partie par les Empereurs, ont

esté ſecourus par les forces de ce Royaume Tres-Chreſtien, & par le moyen de ceſte Couronne, comme l'ancre ſacrée de toute la Chreſtienté, & ont eſté garentis & reſtituez au Sainct Siege. Les os, les cendres du Pape Clement s'eſleueroient, lequel contre toute raiſon & iuſtice reduict en extrême calamité par l'Empereur (lequel maintenant allié & fortifié d'heretiques, prepare & excite tant de tragedies aux bons & vrais Chreſtiens) fuſt deliuré de toutes ſes oppreſſions par les forces du Roy mon Seigneur, auec vne notable perte des noſtres. Ie ne croy pas (Illuſtriſſimes Seigneurs) que vous ayés du tout oublié l'vnion & confederation, qui depuis ſept cens ans a ésté inuiolablement gardée entre ceſte Illuſtriſſime Seigneurie, & la Couronne de France.

Alliance des François & Venitiens.

Oublierez vous l'eſtroicte alliance, qui eſtoit entre vous & nous aux dernieres guerres? Vous n'aurez perdu la memoire de ceſte entreprinſe en laquelle vous & nous en ſi peu de temps conquiſmes Conſtantinople. Pourrez-vous ſupporter qu'vne nation, que vos majeurs ont tant aimée & honorée, demeure affoiblie par le

moyen de vos ennemis, auec laquelle n'estans, ny vous ny nous degenerez de la vertu de nos predecesseurs, vous pouuez encores esperer de faire d'autres entreprinses, qui seront pour vostre accroissement auec le bien de toute la Chrestienté. I'espere, Illustrissimes Seigneurs, que vous considererez auec vostre accoustumée prudence, que s'il aduenoit (ce qu'à Dieu ne plaise) quelque sinistre accident au Roy mon Seigneur, la liberté de vostre Serenissime Republique seroit sans aucun remede exposée en proye à celuy, qui ne tend à autre fin, que soubmettre les deux à vn mesme ioug, comme ceux qui se sont trouuez vnis tousiours pour la deffence de la commune liberté. Et quand vous ferez autrement, en nostre faueur, s'esleueroient les os de nos anciens peres, lesquels voyans Philippe Maria Vicomte auoir subiugué Genes, & ia reduict toute la Toscane en vn miserable estat, pour ne vouloir souffrir vne chose si iniuste, & laisser enuironner le pays de Princes si puissans, reprindrent auec l'aide des Florentins Genes. Et par ce moyen non seulement repousserent l'ambition de ce tyran : mais auec vne sin-

guliere loüange & obligation de l'Italie, reconquirent Bresse, Bergame, & Cremone.

Pour la memoire de tant de braues actes, ie crois vous auoir osté toutes les difficultez & empeschemens, qui par les calomnies des Imperiaux, vous estoient opposez. Et comme seruiteur de tous vous (Illustrissimes Seigneurs) ie vous coniure & supplie vouloir considerer en quel estat se trouue la miserable Italie : & generallement toute la Chrestienté. Et auant vous resoudre & prendre party, vouloir non seulement escouter le Reuerendissime & Tres-Illustre Cardinal de Ferrare : mais examiner par le menu, ce qu'il proposera à vostre sublimité de la part du Roy mon Seigneur. Ie supplie encore vn coup vostre Serenité vouloir auec son accoustumée prudence, considerer comme l'Empereur est non seulement la cause de la ruine & misere de l'Italie : mais aussi le recognoistre comme insidiateur de la liberté de ceste Illustrissime Seigneurie. Recognoissez, recognoissez, ie vous supplie, la maison d'Austriche, pour vostre ennemie capitale, & comme celle qui de tout temps a fait tout effort d'en-

L'Empereur ruine de l'Italie.

iamber & vſurper les biens & pays d'autruy, & ſpecialement ceux de voſtre Illuſtriſſime Seigneurie. Au contraire, recognoiſſez la Maieſté du Roy Tres-Chreſtien, mon Seigneur, pour voſtre ancien, fidelle, & affectionné amy : & auec quelle promptitude il vous a departy ſes moyens, pour le recouurement de vos places occupées iniuſtement par ceux de la maiſon d'Auſtriche. La reprinſe de Breſſe & Veronne en peuuent donner aſſeuré témoignage. Et ſi ne vous faut craindre, qu'vne telle amitié ſe puiſſe diſſoudre ou violer en aucune ſorte : parce que n'y ayant entre la Couronne de France & ceſte Illuſtriſſime Seigneurie aucuns differens ny anciens, ny recens, & ne tenant l'vn aucune choſe de l'autre, les occaſions défaillent auſſi, pour leſquelles les amitiés ſe peuuent diſſoudre entre les Princes : ains au contraire leur vnité, alliance, & conformité ſont telles, que la ruine de l'vne menaſſe & promet aſſeurément la diſſolution & calamité de l'autre.

Alliance de France & Veniſe.

IE ne ſçay pas quelle opinion reſta à la Seigneurie d'vne ſi grande affaire,

ny ſi l'eloquence de mon frere leur fit trouuer bon, ce qu'ils trouuoient ſi mauuais. Vne choſe ſçay-ie bien, que lors & depuis i'ay touſiours oüy blaſmer ce fait : & crois que nos affaires ne s'en ſont pas mieux portées : mais ce n'eſt pas à moy à demeſler de ſi grandes fuzées. Ce grand ſecours du Turc arriué, tout le monde penſoit que la terre ne fuſt aſſez capable pour eux. Voila que c'eſt des choſes qu'on n'a pas eſſayées. Monſieur d'Anguien, qui eſtoit pour lors Lieutenant du Roy en Prouence, aſſembla quelques Enſeignes de Prouenceaux, & vint ſe planter deuant Nice, où apres auoir faict vne grande batterie, l'aſſaut fut donné par les Turcs & Prouenceaux enſemble : mais ils furent repouſſez. Enfin la ville ſe rendit, non pas le chaſteau. Monſieur de Sauoye ſolicitoit cependant le Marquis de Guaſt pour le ſecourir, lequel ſe mit en campagne auec vne bonne armée. Les Turcs mépriſoient fort nos gens : ſi croy-ie, qu'ils ne nous battroient à forces pareilles. Ils ſont plus robuſtes, obeyſſans & patiens que nous : mais ie ne croy pas qu'ils ſoient plus vaillans : ils ont vn aduantage, c'eſt qu'ils ne ſon-

Siege de Nice par les Turcs.

gent rien qu'à la guerre. Barberousse se faschoit fort, & tenoit des propos aigres & picquans : mesmement lors qu'on fust contrainct luy emprunter des poudres & des bales. Tant y a qu'ils se rembarquerent sans auoir faict de grands faicts d'armes, aussi l'hyver approchoit. Ils se porterent bien modestement à l'endroit de nos confederez. Les Prouenceaux aussi se desbanderent.

Barberousse en colere.

I'auois oublié à vous dire, qu'apres le mauuais succés de la guerre de Perpignan : le Roy nous manda marcher droit en Piedmont, & monsieur d'Annebaut qui estoit Admiral, alla mettre le siege deuant Cony, là où nous fusmes aussi mal qu'à Perpignan, & fusmes bien frottez en donnant l'assaut, pour auoir mal recogneu la bresche : où ie vis bien faire au braue & vaillant capitaine sainct Petro Corsse, qui fust presque assommé. Ledict sieur Admiral se voyant sur l'hyver s'en retourna en France, ayant prins quelques petites places : & laissa monsieur de Botieres Lieutenant du Roy, lequel l'enuoya en garnison à Gauaret : & moy à Sauillan, où monsieur de Termes estoit Gouuerneur,

Siege de Cony.

Sainct Petro Corsse.

qui en fut bien aise : car il nous demandoit. Pendant nostre sejour il se dressa plusieurs entreprinses tant sur Turin, que sur nous : & nous aussi sur nos ennemis, esprouuans tantost la bonne, tantost la mauuaise fortune. Mais parce qu'il n'y a rien de mon particulier, ie m'en tairay : aussi ne serois-ce iamais faict, si ie voulois escrire tous les combats, où ie me suis trouué.

Apres que les Turcs se furent retirez, comme nous auons dict, monsieur de Sauoye & le Marquis de Guast mirent le siege à Montdeui, où le Seigneur de Dros Piedmontois estoit Gouuerneur, ayant auec luy quatre compagnies Italiennes, & deux compagnies de Suisses, des six de monsieur de sainct Iulian, qui firent tousiours fort bien, encore que ce ne soit leur mestier de garder places : & y fust donné deux ou trois assauts. Monsieur de Botieres n'auoit nul moyen de les secourir : car le Roy auoit lors peu de soldats en Piedmont. Les Suisses, qui auoient perdu leurs Capitaines & Lieutenans de coups de canons, se commencerent à mutiner contre le

Les Suisses mal propres à garder les places.

Seigneur de Dros Gouuerneur, tellement qu'il fust contrainct de capituler. Pour luy oster toute esperance de secours, le Marquis de Guast, qui a esté vn des plus fins & rusez capitaines de nostre aage, fit contre-faire des lettres de monsieur de Botieres, par lesquelles il luy escriuoit, qu'il print party, n'y ayant moyen de le secourir : il ne peust descouurir la ruse, & se rendit vies & bagues sauues, voyant la mutinerie des Suisses. Toutesfois la composition (à la grand'honte de Guast) fust mal gardée, & le Seigneur de Dros poursuiuy, lequel se sauua sur vn cheual d'Espagne, & bien pour luy : car tout l'or du monde ne l'eust sçeu sauuer, pour la haine que le Duc de Sauoye luy portoit, par ce qu'estant son subiect, il s'estoit reuolté contre luy. On disoit qu'il s'estoit saué habillé en Prestre, par le moyen d'vn soldat Italien, qui auoit esté à luy. Ie croy toutesfois, que ce fust comme i'ay dict, Ie puis dire sans mentir, que c'estoit vn des vaillans hommes & des meilleurs esprits, qui sortit iamais de Piedmont. Il mourut à la bataille de Serisolles fort vaillamment. Et le iour mesme que le Mont-

Ruse du Marquis de Guast.

Loüange du Seigneur de Dros.

deui se perdit, i'estois party de Sauillan auec vingt cinq soldats, au grand regret de monsieur de Termes, pour essayer si ie pourrois entrer dedans : car auec grand'trouppe il estoit difficile : & auois vne guide, qui me vouloit conduire par des baricaues, & par vne riuiere qu'il y a au Montdeui, par dedans laquelle il falloit que nous allissions longuement, n'y ayant eauë que iusques au genou : & crois que par là i'y eusse entre, ores qu'il n'eust de rien seruy, de tant qu'il m'eust fallu passer par le chemin des autres, veu que les estrangers nous donnoient la loy : mais ils en porterent la peine, car on en massacra plusieurs à l'yssuë de la ville. I'auois prins dix soldats dauantage, plus que des vingt-cinq, pour me tenir escorte à passer le Maupas qui est vn lieu ainsi appellé, & à demy mil de Marennes, où on ne failloit gueres iamais de trouuer rencontre de la garnison de Fossan. Et au dessus, & à main droicte de Maupas y auoit vne hostellerie abandonnée ; d'où on pouuoit veoir tout ce qui venoit devers Sauillan droit à Cairas, & dudit Cairas audit Sauillan. Comme ie descendis en la plaine, tirant droit à Maupas,

Maupas.

Maupas, il y auoit ſoixante ſoldats Italiens de Foſſan regardans touſiours vers ceſte hoſtellerie, qui eſt ſur vn lieu haut. Ie vis partir la trouppe qui alloit gaigner le Maupas du coſté de Cairas, pour m'aller combattre en ce deſtroict : qui fuſt cauſe que ie tournay chemin à main droicte, & les allay prendre par derriere venant à l'hoſtellerie : mais ils m'apperceurent, & voulurent gaigner le chemin de Foſſan pour ſe retirer, ayant quatre cheuaux qui les menoient : toutesfois ie les pourſuiuis de ſi pres, que ie les contraignis de ſe ietter dans vne maiſon, où il y auoit vne eſtable tout contre, à laquelle ie mis le feu : & ainſi qu'ils ſe virent perdus, ils commencerent à crier miſericorde, ſe iettans à coup perdu les vns par les feneſtres, & les autres par la porte : mes ſoldats en tuerent quelques-vns, pour ce qu'vn de leurs compagnons, qu'ils aimoient fort, eſtoit mort, & deux bleſſez, le reſte ie les renuoyay à Sauillan, tous attachez auec cordes d'arquebouzes, de tant que les miens, qui les menoient n'eſtoient ſi grand nombre qu'eux. Puis m'acheminay droit à Cairas, & au moulin deſſous

Combat & rencontre pres le Maupas.

Cairas, trouuay monsieur de Cental, Gouuerneur dudit Cairas, qui me dit que le Montdeui estoit rendu, ayant encores en main les lettres qu'on luy auoit escrit. Ie retournay tout court, pour regaigner Sauillan, & dire la perte à monsieur de Termes, pour en aduertir monsieur de Botieres : mais comme ie fus au deca de Cairas, & au commencement de la plaine, pres des maisons, qu'il y a, qui s'appellent les Rodies, regardant en arriere, ie vis vne trouppe de gens à cheual, qui venoient deuers Fossan au long de la prairie tirant à Albe qu'ils tenoient pour lors : & m'arrestay à ces maisons, pour voir ce qu'ils feroient : & estant assez pres de moy, me descouurirent, & me voulurent approcher s'acheminans par vne petite montée qu'il y auoit, bordée de hayes aux deux costez. Et comme ie les vis à demy montez, i'enuoyay au deuant quatre ou cinq arquebuziers, qui leur blesserent vn Cheual, surquoy ils tournerent arriere. Ce que voyant ie pensois que ce fust de peur, qui fust cause, que ie m'acheminay dans la plaine, & n'eus fait cinq cens pas, que ie les descouuris en icelle : car ils

eſtoient paſſez plus bas, eſtans quatorze ſallades tous portelances & huict arquebuziers à cheual, & vn autre qui venoit apres conduiſant le cheual bleſſé. Ie n'auois en tout que vingt-cinq ſoldats, deſquels y en auoit ſept picquiers, & le capitaine Fauas, & moy qui auois vne halebarde au poing. Leurs arquebuziers vindrent pour me charger le grant trot, nous tirant, comme firent auſſi partie des noſtres à eux, & les lanciers firent ſemblant de vouloir enfoncer, mais aſſez maigrement : car dès que noſtre arquebuzerie tira, ils s'arreſterent, & firent largue : alors nous priſmes tous courage, & marchaſmes droict à eux à grandes arquebuzades. Il en tomba vn par terre, lequel ils abandonnerent : & ainſi deſcendirent autrefois en la plaine, ſe retirant droict à Albe. Nous deſarmaſmes le mort, & le cheual ſe ſauua auec eux. Ainſi ie me retiray à Sauillan, eſtant deux heures de nuict auant que i'y arriuay. Cecy ay ie voulu mettre par eſcrit pour vn exemple que les capitaines doiuent prendre : pour ce qu'ores que les gens à cheual viennent charger les gens de pied, il ſe doiuent reſoudre à ne tirer,

Petit combat.

Inſtruction pour des gens de pied.

que partie de leur arquebuzerie : & garder tousiours l'autre partie iusques à l'extrémité, ce que obseruant il sera difficile qu'ils soient deffaicts sans tuer beaucoup des ennemis, lesquels n'ozent enfoncer, voyant les arquebuziers afustez. Lesquels bien resolus à la faueur d'vn buisson arresteront les caualliers bien longuement, tirant cependant que les autres rechargeront. Nous estions resolus de ne nous rendre point, & combattre plustost auec les espées, craignant qu'ils prinsent la reuanche de ce que nous auions faict le matin : car les quatre cheuaux qui se sauuerent à Fossan, leur porterent nouuelle de leur deffaicte.

Des que monsieur de Termes entendit la prinse de Montdeui, il delibera s'aller le matin ietter dans Beme : & y estant arriué trouua deux compagnies de Suisses qui estoient là en garnison, ayant reçeu les autres de Montdeui, qui abandonnoient lors Beme, & s'en venoient à Cairas, n'y demeurant plus que la compagnie du Comte, vne autre Italienne, & celle du capitaine Renouare. Monsieur de Termes me despescha un homme à cheual, m'escriuant que si iamais ie

vouIois faire ſervice au Roy, qu'incontinent ie partiſſe : & c'eſtoit le lendemain que ledict Seigneur arriua à Beme, qui eſtoit vn Dimanche. Nous ne faiſions lors que ſortir de la Meſſe. Apres auoir vn peu mangé, ie me mis aux champs pour y aller : toutesfois ie ne ſçeus tant faire, qu'il ne fuſt plus de trois heures de nuict auant que i'y arriuaſſe : car il me fallluſt paſſer par des valons aſſez mal aiſément, d'autant que l'on penſoit que la ville fuſt deſia aſſiegée, eſtant tout leur camp à Carru, à trois petits mille de Beme, ayant eſté tout le iour l'eſcarmouche deuant la ville. Et par fortune monſieur de ſainct Iulien Colonel des Suiſſes, ſe trouua audict Beme, parce que c'eſtoit ſa garniſon, & monſieur d'Auſſun qui l'eſtoit venu voir pour entendre à quoy viendroit le ſiege de Montdeuy : & ne fuſt poſſible audict ſainct Iulien de retenir les Suiſſes : car ie trouuay toutes les quatre compagnies deſia à demy mil de Cairas. I'eus ceſte faueur, que monſieur le Comte, & madame la Comteſſe ſa mere, vindrent au deuant de moy aux portes de la ville, accompagnez de beaucoup de Seigneurs,

Le ſieur de Montluc ſe iette dans Beme.

Auſſun.

ayant vne grande ioye de ma uenuë, penſant que le matin le ſiege ſeroit deuant : mais deux iours apres que ie fus arriué, leur camp marcha droict à la Trinitat, ayant dreſſé vn pont ſur la riuiere pres Foſſan : & ce matin que le camp marchoit, cinq ou ſix cheuaux legers de monſieur de Termes, & quatre ou cinq gentils-hommes du Comte de Beme, qui ſeruoient de guides, auec cinq ou ſix arquebuziers à cheual des miens, allerent à la ſuitte de leur camp. Il faiſoit vne broüe ſi eſpoiſſe, qu'à peine l'on ſe pouuoit voir l'vn l'autre. Cela fuſt cauſe qu'ils allerent iuſques à la teſte de leur artillerie, & prindrent le Commiſſaire, qu'ils nommoient le capitaine de l'artillerie : & le iour deuant Meſſieurs de Termes, d'Auſſun, & ſainct Iulien eſtoient partis, ayant eu aduertiſſement que les ennemis dreſſoient ce pont. Monſieur de Sainct Iulien tira droict à Cairas, où les Suiſſes ne voulurent demeurer, ains s'en allerent à Carignan : Monſieur de Termes qui craignoit auſſi qu'ils allaſſent à Sauillan, dont il eſtoit Gouuerneur, s'en alla : monſieur d'Auſſun s'en alla auſſi en haſte

droict à Turin. Bref chacun avoit peur de perdre ce qu'il auoit en charge. Ledict pont estoit plus aduancé qu'on ne pensoit : car ceux de Fossan le firent pendant trois ou quatre iours que leur camp seiourna à Carru, & à l'heure que le Commissaire fut prins, la pluspart du camp estoit desia passé, & se campoit vers Marennes : mesmement la bataille des Allemans, qui campa au chasteau & es environs du Palais de Misser Philleber Canebous gentil-homme de Sauillan. Monsieur de Termes auoit mené auec luy à Beme monsieur de Caillac, qui estoit Commissaire de l'artillerie, lequel vouloit demeurer auec moy, pour la bonne amitié que nous nous portions (comme faisons bien encores) & ne pensames iamais rien tirer dudit Commissaire prisonnier, iusques à ce qu'il fust tard : lors il nous dict & asseura, que le Marquis alloit assieger Sauillan, dont monsieur de Caillac & moy fusmes demy desesperez : car ledict Seigneur de Caillac demeuroit plus audict Sauillan, qu'en autre lieu, & moy pour ce que c'estoit ma garnison, & où i'auois demeuré sept ou huict mois. A la fin nous resolusmes tous

Caillac.

Dessein du Marquis de Guast.

deux de nous aller ietter dedans à tous perils & fortunes, qui pourroient aduenir : i'auois vingt-cinq soldats des miens à cheual, lesquels ie prins auec quatre ou cinq de monsieur de Termes qu'il auoit laissé à Beme au grand regret du Comte, qui ne voulust iamais permettre que le capitaine Fauas ne le reste de la compagnie partissent : & arriuasmes enuiron deux heures de nuict à Cairas, parlasmes auec monsieur de Cental, lequel nous trouuasmes bien fasché, d'autant que les Suisses l'auoient abandonné ce iour-là : & le nous dict, qu'il seroit grand cas, si ne trouuions le camp logé dans les granges de Sauillan, fors les Alemans, qui estoient où i'ay dict, & tenoient iusques à Marennes, par où il nous falloit passer. Car par autre lieu n'estoit que fossez & ruisseaux fort malaisez à passer, n'ayant auec nous aucune guide, pource que nous sçauions assez le chemin : & passasmes par le milieu du village de Marennes, sans trouuer aucun rencontre, pour ce que la cauallerie estoit demeurée encores vers Fossan : & arriuasmes ainsi à Sauillan enuiron deux heures apres minuict : & trouuasmes à la porte de

Fauas. *Cental.*

la ville le capitaine la Chareze frere de Boguemar, lequel monsieur de Termes enuoyoit deuers monsieur de Botieres, pour l'aduertir qu'il attendoit à ce matin le siege. Nous enuoyasmes nos recommandations à monsieur de Botieres, & qu'il s'asseurast, que nous mourrions tous, où la place ne se perdroit point. Monsieur de Caillac & moy allasmes trouuer monsieur de Termes à son logis, & descendismes sans que ledict Seigneur entendit rien de nous, escriuant l'ordre qu'il falloit tenir, & auoit le dos deuers la porte qui estoit ouuerte, ne nous apperceuant iusques à ce que ie l'embrassay par derriere, & luy dis, Pensez-vous ioüer ceste farce sans nous? lequel se leua en sursaut, & me sauta au col, ne pouuant quasi dire mot de ioye: autant en fit à monsieur de Caillac, me disant qu'il luy voudroit auoir cousté la moitié de son bien, & que ma compagnie y fust. Ie luy dis, que ie la ferois voler, mais que promptement on trouuast vn homme, pour porter vne lettre au capitaine Fauas mon Lieutenant. Et sur ce y despeschames vn sien lacquay, qui arriua auant midy à Beme:

Le sieur de Montluc à Sauillan.

Capitaine Fauas.

& incontinent que ledict capitaine Fauas eust veu mes lettres, il alla dire au Comte qu'il luy falloit partir. Lequel luy fit encores grand'instance de demeurer, neantmoins il sortit enuiron trois heures apres midy: & laissa le drapeau de mon enseigne en passant à Cairas à monsieur de Cental, qui luy dit, Qu'il ne falloit point s'attendre de passer sans combattre: & qu'il luy respondit, Que c'estoit ce qu'il demandoit. Nous auions dit au lacquay, que quand il seroit au bout de la plaine, il le mena droict au moulin dudit Messer Philibert, qui estoit à vn jet d'arquebuze de son Palais, & que là il se iettast au long du ruisseau, s'apprestant de combattre audit moulin, me doutant qu'il y trouueroit rencontre des Allemans: toutesfois que s'il pouuoit eviter le combat, qu'il le fist, s'attendant seulement à gaigner la ville. Cest aduertissement fust bien à propos: car les Allemans estoient deslogez le matin, que nous passasmes, & s'estoient campez à Marennes. Et ainsi arriua enuiron deux heures apres minuict, qui redoubla la ioye, non seulement à monsieur de Termes, mais à tous les capitaines,

ſoldats, & aux gens de la ville. Car à la verité dire, i'auois vne des meilleures, & des plus fortes compagnies de Piedmont. Ie n'en eus iamais d'autres. Si ie cognoiſſois quelque beſongne, ie trouuois touſiours moyen de m'en deffaire.

Deux heures auant le iour, monſieur de Termes euſt nouuelles comme monſieur de Sauoye, & le Marquis de Guaſt eſtoient arriuez à Cauilimor deux mil pres Sauillan, le ſoir meſmes : qui nous fit encores croire, que le camp venoit nous aſſieger, pource qu'ils s'eſtoient mis ſur le chemin, par lequel on nous pouuoit donner ſecours. Et comme le iour ſe monſtra, arriuerent des gens de Marennes nous aduertir, que toute l'infanterie prenoit le chemin du Mont-tiron, & deſcendoit en la plaine de ſainct Fré, prenant le chemin pluſtoſt vers Carignan, que de Sauillan : & de plus en plus nous en venoient nouuelles. Ie priay monſieur de Termes me laiſſer aller vers Cauilimor ſur la queuë de leur cauallerie, ce qu'il m'accorda, faiſant monter à cheual le capitaine Mons ſon enſeigne auec cinquante ſalades. Or pendant que i'eſtois allé *Capitaine Mons.*

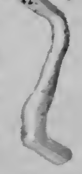
Monsieur de Tais. à Beme, monsieur de Tais, qui estoit nostre Colonel, auoit enuoyé en diligence à Sauillan les compagnies de Boguedemar, & du Baron de Nicolas. Et pource que la mienne estoit lasse, ie ne prins que le capitaine Fauas, & ceux qui estoient entrez auec moy, s'estans desia rafraischis, & quelques quarante des autres qu'estoient venus la nuict, le capitaine Lienard Lieutenant pour lors de Gabarret, auec trente ou quarante de sa *Breuil.* compagnie, & le capitaine Breüil de Bretaigne enseigne du Baron, qui est encores vivant, ainsi qu'on m'a asseuré n'agueres, lequel depuis fust blessé à la iambe d'vne arquebuzade, dont il est boiteux, comme l'on m'a dict, auec autant de gens de la compagnie dudict Baron : & nous en allasmes droict à Cauilimor le long d'vn grand ruisseau, qui va audict Cauilimor, & à main gauche du grand chemin ; & estant à demy mil de là, arriua vn des gens du capitaine Gabarret, qui venoit à moy de sa part, me priant le vouloir attendre, qu'il montoit à *Grande disgrace au sieur de Montluc.* cheual pour venir. Et comme il estoit long & tardif, il nous arresta de plus d'vn grand quart d'heure ; tellement

que si i'eusse suiuy mon chemin sans l'attendre, ie rencontrois monsieur de Sauoye à vne petite chapelle hors Cauilimor, tirant à Sauillan, qui oyoit la Messe, n'ayant que vingt-cinq cheuaux auec luy pour son escorte : & le Marquis estoit party auec toute la caualllerie, prenant le chemin de Rouy, distant desia à plus d'vn grand mil de là. Voyez comme vn peu de seiour quelquefois porte dommage. Peut estre eussions-nous eu là vne bonne fortune. Et comme ledict Gabarret fust arriué, ie m'acheminay, & fus incontinent à Cauilimor, où les gens de la ville me dirent, que ledict Seigneur n'estoit encores à demy mil de là. Nous nous cuidasmes le capitaine Mons & moy desesperer, ensemble tous les soldats, ayans perdu vne si grande fortune pour la paresse dudict Gabarret, lequel nous chargeasmes de maledictions. Or apres auoir demeuré là vne grande piece, sans sçauoir ce que nous deuions faire, nous nous misines sur nostre retour : mais lors il me souuint de l'aduertissement de Marennes, qui fust cause que nous prismes le chemin à trauers des prez tirant à ceste plaine. Cependant

nous oyons tousiours les tabourins du camp, & ceux de derriere en mesme temps : car il n'y a pas demy mil de Cautlimor à la veuë de la plaine : & comme nous fusmes à la veuë descouurimes trois ou quatre ragachs, qui suiuoient le camp. Deux ou trois cheuaux legers les coururent prendre, qui nous dirent qu'apres eux venoient deux enseignes de gens de pied, & vne de gens à cheual, que monsieur de la Trinitat menoit. Lesdites deux compagnies de gens de pied estoient celles du Comte Petro d'Apport, Gouuerneur de Fossan, qu'vn sien Lieutenant nommé le capitaine Ascanio conduisoit : & les gens de cheual conduisoient ledict Seigneur de la Trinitat, & les munitions des farines auec vne grande partie du bagage du camp, là où il y en auoit vne grande quantité de celuy des Allemans, & des Espagnols, que cinquante soldats Allemans conduisoient, & autant d'Espagnols : tellement qu'ils pouuoient estre plus de quatre cens cheuaux de bagage, & quatre-vingts dix charrettes chargées de viures, & de l'équipage de l'artillerie. Alors le Capitaine Mons s'en alla descouurir

La Trinitat.

monſieur de la Trinitat , tellement que ſon cheual luy fuſt bleſſé , & tourna incontinent à moy , me diſant ces paroles , Capitaine Montluc il y en a là à donner & à prendre. Soudain ie montay ſur vne petite caualle d'vn de mes ſoldats , & prins vn mien ſergent , ayant vingt arquebuſiers , & les allay deſcouurir , leſquels ne faiſoient conte de s'arreſter pour les gens à cheual qu'ils auoient veu : ains marchoient touſiours tabourin ſonnant. Et comme ie fus au pres d'eux , *Rencontre pres Cauilimor.* ie voyois vne multitude de gens & cheuaux , qui marchoient par la plaine , qui eſtoit le bagage & les charrettes : puis i'apperçeus ſur le haut du coſté où i'eſtois , marcher deux enſeignes & les gens à cheual , & nombray les gens de pied de trois à quatre cens hommes , & pareillement les gens à cheual de trente à trente cinq ſalades. Et tout incontinent m'en retournay au Capitaine Mons , & luy dis , Qu'ayant failly vne grande fortune , il falloit qu'en tentiſſions vne autre : lequel me fiſt reſponce , Qu'il eſtoit preſt à faire ce que ie voudrois. Et ie le priay qu'il m'attendiſt là : car i'allois parler à mes ſoldats , & courus



les trouuer. Le Capitaine Gabarret estoit auec ledict Capitaine Mons à cheual : & les Capitaines Fauas, Lienard, & le Breüil conduisoient les gens à pied, & moy arriué parlay à eux & à mes soldats, leur disant, Que comme Dieu nous auoit osté vne bonne fortune, il nous en auoit baillé vne autre en main : & ores que les ennemis fussent trois fois plus forts que nous, si nous ne combattions, puis qu'il s'en presentoit occasion nous n'estions dignes d'estre soldats, tant pour l'honneur, que pour la richesse, que nous auions deuant nos yeux : car le butin n'estoit pas petit. Tous les trois capitaines me respondirent que de leur opinion on deuoit combattre. Alors ie haussis la voix parlant aux soldats, Et bien mes compagnons ne serez-vous pas de l'opinion des capitaines, quant à moy ie vous ay desia donné la mienne, qu'il falloit combattre, & asseurez vous que nous vaincrons : car le presage que i'ay tousiours eu le m'asseure, lequel ne m'a iamais menty en quelque chose que i'aye entrepris : croyez mes amis, qu'ils sont desia à nous.

Or ay-ie tousiours faict entendre

Ruse du sieur de Montluc.

aux soldats, que i'auois certain presage, que quand cela m'aduenoit, i'estois seur de vaincre : ce que ie n'ay iamais faict, si non pour y faire amuzer les soldats, afin qu'ils tinssent desia la victoire toute gaignée, & m'en suis toûiours tres-bien trouué. Car mon asseurance rendoit asseurez souuent les plus timides. Les simples soldats sont aisez à pipper, & quelquesfois les plus habiles. Et lors d'vne voix commencerent tous à crier, Combatons, capitaine, combatons. Ie leur remonstrois comme ie voulois laisser à nostre queuë quatre picquiers, pour garder qu'aucun ne reculast : & si aucun le faisoit, qu'ils le tuassent. A quoy ils s'accorderent volontiers : & me fust fort difficile de pouuoir faire demeurer derriere lesdicts picquiers suiuant nostre arrest, d'autant que tous estoient affectionnez de venir les premiers au combat. Et nottez que le desordre vient tousiours plustost par la queuë, que par la teste. Ie commençay à marcher : & comme les ennemis descouurirent les gens de pied, ils firent alte à l'endroit d'vne grand' baisse, que l'eau auoit faict par succession de temps, laquelle alloit

[illegible] desor-[illegible] vient p[illegible]st par queuë que par la teste.

finir au deſſous du mont où nous eſtions. Ie les vis dans la plaine portans leurs lances droictes ſans s'auancer, & vis auſſi le capitaine Aſcaigne ſur vn petit cheual gris, qui faiſoit mettre ſes picquiers dans la baiſſe tous de rang, puis alloit courant aux charrettes pour les ranger pres du bout de la baiſſe, là où ils eſtoient, & de-là couroit au bagage, le faiſant demeurer derriere, puis aux gens à cheual. Et cogneus bien à la diligence de ce capitaine que c'eſtoit vn braue homme, & me mit à deuiner ce qui aduiendroit de noſtre combat, me mettant lors en doubte, pour le bon ordre de ce chef. Si eſt-ce, que la volonté ne me changea iamais : & pendant que le capitaine Aſcaigne dreſſoit ſon combat, ie dreſſois le mien : & prins l'arquebuzerie, la baillant au capitaine Gabarret, qui eſtoit à cheual. Et nottez que la leur eſtoit ſur le haut de la baiſſe tirant à nous. Ie prins les trois capitaines auec les picquiers, & deffendis aux arquebuziers ne tirer iamais, qu'ils ne fuſſent de la longueur de quatre picques, & au capitaine Gabarret, qu'il fiſt tenir ceſt ordre. Ce qu'il fit. Ie dis auſſi

Cap[illegible]ne A[illegible]igne.

au capitaine Mons, qu'il me preſtaſt vingt cinq ſalades pour m'aider à tuer : car d'vn iour, encores qu'ils euſſent eu vn bras attaché, à peine les euſſions nous ſçeu tuer : & le demeurant pourroit combatre leur cauallerie, encores qu'ils fuſſent plus forts que les noſtres. A quoy il s'accorda, & donna vingt-cinq ſalades au ieune Tilladet (qui eſt à preſent appellé monſieur de Sainctórens) & au capitaine Ydrou, cheuaux legers de ladicte compagnie : leſquels ſont encores en vie, & beaucoup d'autres, qui eſtoient en ceſte trouppe. Toutes nos trouppes marcherent en vn coup droit à eux : & comme ie penſois que leur arquebuzerie ſe ietteroit dans la baiſſe, quand ils verroient approcher la noſtre, teſte baiſſée, ce fuſt au contraire : car elle marcha droict à la noſtre, & tout à vn coup ſe tirerent de plus pres, que de quatre picques. I'auois dit aux noſtres que des qu'ils auroient tiré, miſſent la main aux eſpées, ſans s'amuſer plus à recharger, & leur couruſſent ſus, ce qu'ils firent. Ie courus auec nos picquiers par le bout de la baiſſe, & nous iettaſmes à coup perdu parmy eux. Ydrou &

Le Seigneur de Sainctorens.

Tilladet chargerent monsieur de la Trinitat, & le rompirent : nos arquebuziers & les leurs se ietterent dans la baisse, toutesfois les nostres demeurerent maistres : & nos picquiers auoient abandonné les picques, & estoient aux espées, & ainsi combattans courageusement arriuasmes tous aux charrettes : comme aussi fist le capitaine Mons : lesquelles furent renuersées & tous leurs gens en fuite vers deux maisons, qu'il y auoit bas en la plaine. Et poursuiuans tousiours nostre victoire, & les gens à cheual tuant parmy eux, bien peu en arriuerent aux maisons. On en sauua quelques vns, mais des autres fort peu : car ce qui restoit en vie estoit si blessé, que ie croy fermement qu'ils ne firent pas grand fruict. Nos gens d'armes portoient en ce temps là de grands coutelas tranchans pour couper les bras maillez, & destranger les morions. Oncques de ma vie ie ne vis donner si grands coups. Quant à la cauallerie tout fust prins s'enfuyant droit à Fossan, sauf monsieur de la Trinitat, luy cinquiesme, pour estre mieux monté que les autres. Le ieune Tilladet les suiuit luy troisiesme iusques à deux

Coutelas des gens d'armes.

Deffaite des Imperiaux.

arquebuzades de Foſſan, & print vn, qui ſuiuoit l'vn des drappeaux : car l'enſeigne qui la portoit, l'auoit ietté ſur le col de celuy qui emmenoit ſon cheual. Incontinent apres nous nous acheminaſmes, conduiſans les charrettes & bagages, & fallust retourner par le meſme chemin qu'ils eſtoient venus devers Marennes, d'autant que leſdites charrettes ne pouuoient paſſer par autre lieu : & pour lors ie vis vn ſi grand deſordre en noſtre faict, que ſi vingt ſalades des ennemis fuſſent tournez à nous, ils nous euſſent deffaits : parce que les ſoldats à pied & à cheual eſtoient ſi chargez de bagage & de cheuaux, qu'ils auoient gaigné, qu'il ne fuſt poſſible au capitaine Mons de ralier vne ſeule ſalade aupres de luy, ni moy deux arquebuziers : de ſorte que laiſſaſmes les morts ſans eſtre recherchez & fouillez. Les vilains de Marennes incontinent apres y vindrent, & les deſpoüillerent : leſquels depuis nous ont dit pluſieurs fois y auoir gaigné plus de quatre mille eſcus : car il n'y auoit que trois ou quatre iours que ces deux compagnies auoient prins monſtre pour trois mois. Souuent le butin eſt cauſe de la perte

Deſordre ordinaire apres la victoire.

Aduis aux capitaines. Voilà pourquoi les capitaines y doiuent prendre garde, mesmement lors qu'ils sçauent des garnisons voisines, qui peuuent venir à eux: il est mal-aisé d'y pouruoir, car l'auarice du soldat est telle qu'il creue souuent sous le faiz, ne voulant prendre aucune raison en payement.

Apres ceste defaicte, nous retournasmes à Sauillan, où trouuasmes que deux vilains auoient donné l'alarme à monsieur de Termes: ayant porté nouuelles, comme nous estions tous deffaicts. Nous le trouuasmes à demy desesperé: mais apres il eust vne des plus grandes ioyes qu'il eust iamais. Il eust lors bon marché de besongne: car il se gaigna plus de quarante putains des Allemans, & plus de vingt des Espagnols. Ceste vilenie fust en partie cause de leur desordre. Nous voulusmes faire mettre tout au butin, & trouuasmes que n'estions que cent quarante cinq hommes, & cinquante cheuaux, me priant tous que chacun se tint auec ce qu'il auoit gaigné, & qu'ils me feroient vn present, parce que ie ne m'estois amuzé à piller. Ce que ie leur accorday, voyant tout le monde contant: & me donnerent six

Present faict au sieur de Montluc.

cens eſcus, comme firent auſſi les gens à cheual au capitaine Mons : mais ie ne ſçaurois dire combien. Voilà ce que nous fiſmes ceſte iournée à la queuë de leur camp. Il ne mourut ſur le lieu de nos gens qu'vn ſoldat du capitaine Baron, & cinq ou ſix bleſſez & vn mien coporal, leſquels guerirent. Il y a prou de gens de cheual, & de gens de pied en vie, qui ſe trouuerent au combat, leſquels lors qu'ils liront ce livre, ne me deſmentiront. Ie ne ſçaurois dire, dont ie m'eſtonne, ſi monſieur de Caillac s'y trouua, ou ſi monſieur de Termes le retint auec luy : mais s'il ne s'y trouua, il eſtoit dans Sauillan, & luy en ſouuiendra bien. Or l'entreprinſe qu'auoit le Marquis de Guaſt ſe monſtra bien toſt : car c'eſtoit pour s'aller ietter dans Carignan, & là faire vn fort, & y laiſſer vne bonne trouppe de gens de pied, comme il fit. Et le iour que ie fis ceſte deffaite, il campa à vn village pres Carmagnolle à main droicte du chemin de Reconi audict Carmagnolle. Il ne me ſouuient du nom : & à la minuict il enuoya la pluſpart de ſa cauallerie paſſer le pont à Lombriaſſe, où vne heure ou deux

D[illegible]in du M[illegible]quis.

parauant y estoient passez deux cheuaux legers de monsieur de Termes, qui s'estoient trouuez au combat, & s'estoient desrobez auec leur butin, craignant que l'on leur fist mettre au blot : & aduertirent monsieur d'Aussun, & le Seigneur Francisco Bernardin, qui estoient à Carignan, lesquels monsieur de Botieres y auoit enuoyez expressément pour la demanteler, luy souuenant que monsieur de Termes & ledit Seigneur Francisco luy auoient dict quatre mois parauant que le Marquis feroit cela, & s'en empareroit pour la fortifier, qui seroit chose fort preiudiciable au seruice du Roy. Ie n'auois affaire d'escrire cecy, si n'estoit pour monstrer aux ieunes capitaines qui liront ce liure qu'ils n'attendent iamais à faire leur retraicte à la teste d'vn camp, s'ils ne sont assez forts pour donner la bataille. Mais comme ces cheuaux legers eurent parlé à monsieur d'Aussun, & dit la deffaicte que nous auons faicte, il luy print enuie, comme il auoit le cœur en bon lieu, de faire quelque chose auant se retirer. Ledict Seigneur Francisco ayant entendu par lesdicts deux cheuaux legers où estoit l'ennemy,

…truc- ti… aux ca… ti- nes

my, il iugea qu'au point du iour ils les auroient ſur les bras, priant inſtamment monſieur d'Auſſun de ſe retirer. Ce que ledict Seigneur ne voulut iamais faire : & ainſi qu'il fuſt iour, virent le Marquis de Guaſt, toute l'infanterie, & partie des gens à cheual, qui marchoient au long de la riviere. Ledict Marquis s'aduança, & fit parler à monſieur d'Auſſun, l'amuſant touſiours, le Seigneur Franciſco luy crioit, Que le Marquis ne faiſoit cela que pour les amuſer : mais il n'en voulut iamais rien croire (on ne peut fuir ſon malheur) iuſques à ce que deux cheuaux legers qu'il auoit enuoyé ſur le chemin de Lombriaſt, luy firent le rapport de la verité : mais c'eſtoit trop tard : car la plus grande part de leur caualleric eſtoit paſſée. Il n'y auoit que deux batteaux, mais ils eſtoient grands, & auoient commencé à paſſer vne heure apres minuict. Alors monſieur d'Auſſun dict au Seigneur Franciſco Bernardin qu'il ſe retiraſt iuſques aupres du pont des Loges, & que là il fit alte. Ce qu'il fit. De gens de pied, il n'auoit que le cheualier Abſal auec ſa compagnie ſeule, & luy dit, qu'il s'en allaſt le petit pas

Route & prise du sieur d'Aussun.

apres le Seigneur Francisco, & qu'il fist souuent alte, pour le secourir s'il auoit besoin. Ce qu'il fit : & tout à vn coup arriuerent cinquante ou soixante cheuaux des ennemis attaquer l'escarmouche. Bien est vray qu'outre sa compagnie & celle du Seigneur Francisco, il auoit trente salades de la compagnie de monsieur de Termes, que le vieux Tilladet commandoit, & estoient partis d'auec monsieur de Termes, il y auoit sept ou huit iours, par le commandement de monsieur de Botieres, & priere qu'il luy fit de les y envoyer. Ce que ledit Seigneur regrettoit bien, ne les ayant à l'heure qu'il attendoit le siege. Ledit Seigneur d'Aussun commença à faire sa retraite, & mit ses gens en trois trouppes. L'ennemy le suiuoit tousiours de pres : son Lieutenant qui s'appelloit Hieronym Magrin menoit la premiere trouppe : & aucune fois les ennemis le menoient iusques à la trouppe que conduisoit monsieur d'Aussun : autresfois ledict Hieronym rechargeoit les ennemis, ausquels arriuoit tousiours force gens: & comme ils se virent plus forts, chargerent le capitaine Hieronym à toute bride, & le rameneren dans la

trouppe de monſieur d'Auſſun, lequel fit vne cargue : & ramena leſdits ennemis iuſques dans leur grande trouppe : laquelle chargea ledit Seigneur d'Auſſun, & le ramena ſur le bras dudit capitaine Tilladet. Vne autre trouppe d'ennemis qui venoient encores au galop outre ceux là chargea ledit Tilladet qui eſtoit aduancé pour ſecourir monſieur d'Auſſun : de ſorte que l'ennemy eſtoit plus fort de gens de cheual quatre fois que les noſtres. Et touſiours leur arriuoit rafraiſchiſſement en meſme heure qu'ils paſſoient la riuiere : tellement que tout alla en deſordre & en route, & fuſt porté par terre monſieur d'Auſſun, ſon Lieutenant, & plus de cinquante priſonniers : le capitaine Tilladet prins deux fois, & recouuert de ſes compagnons, leſquels ſerrez en trouppe tournoient le viſage iuſques au pont des Loges. Le Seigneur Franciſco Bernardin qui eſtoit en bataille aupres du pont, vid venir ſur bras tout ce deſordre, & voyant qu'il n'eſtoit ſuffiſant auec ſa trouppe d'y remedier, print party, & paſſa le pont, & là fit teſte, qui fuſt cauſe que beaucoup de nos gens ſe ſauuerent encores, & qui tournoient viſage

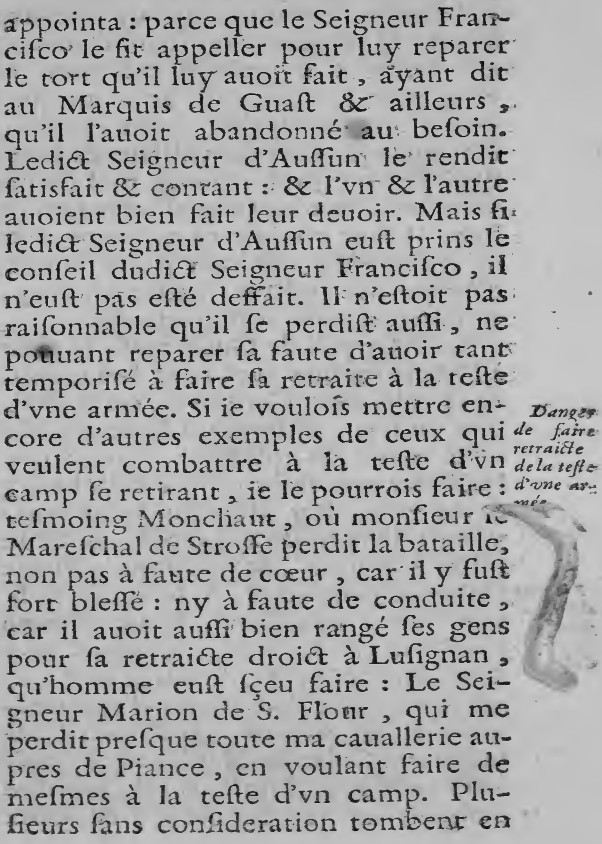
Monſieur d'Auſſun pris.

Ti[illegible]

ſur ſa faueur au bout dudit pont. Or le cheualier Abſal, qui auoit prins vn peu à main gauche, ſe retiroit le pas, & ſouuent fit faire alte, qui fuſt occaſion qu'il ne peut gaigner le pont. Car vne partie des ennemis voyant la victoire coururent à luy, qui auoit veu toute noſtre cauallerie deffaicte & en route. Chacun peut iuger quel courage luy & ſes gens pouuoient auoir, leſquels furent tous taillez en pieces, le drapeau prins, & il ſe ſauua ſur vn petit cheual.

Voilà la route qu'euſt monſieur d'Auſſun, plus pour vne ſuperbe de vouloir faire quelque choſe grande, que non pour faute de cœur ny de conduicte : car en premier lieu il rangea bien ſes trois trouppes, de ſorte que toutes trois combattoient, & luy meſmes ayant eſté prins tenant l'eſpée ſanglante au poing, & ietté en terre. Car ſon cheual eſtoit mort : & s'il ſe fuſt voulu contenter de raiſon, il ne fuſt iamais entré en diſpute auec le Seigneur Franciſco Bernardin : car il y auoit faict ce que bon capitaine deuoit faire tant de ſa perſonne, que de ſa conduicte. Le Roy apres la deliurance dudict Seigneur d'Auſſun les

[illegible] ſieur d'[illegible]ſſun [illegible]ran-ciſco Bernardin en diſpute ſur ceſte rencontre.



appointa : parce que le Seigneur Francisco le fit appeller pour luy reparer le tort qu'il luy auoit fait, ayant dit au Marquis de Guast & ailleurs, qu'il l'auoit abandonné au besoin. Ledict Seigneur d'Aussun le rendit satisfait & contant : & l'vn & l'autre auoient bien fait leur deuoir. Mais si ledict Seigneur d'Aussun eust prins le conseil dudict Seigneur Francisco, il n'eust pas esté deffait. Il n'estoit pas raisonnable qu'il se perdist aussi, ne pouuant reparer sa faute d'auoir tant temporisé à faire sa retraite à la teste d'vne armée. Si ie voulois mettre encore d'autres exemples de ceux qui veulent combattre à la teste d'vn camp se retirant, ie le pourrois faire : tesmoing Monchaut, où monsieur le Mareschal de Strosse perdit la bataille, non pas à faute de cœur, car il y fust fort blessé : ny à faute de conduite, car il auoit aussi bien rangé ses gens pour sa retraicte droict à Lusignan, qu'homme eust sçeu faire : Le Seigneur Marion de S. Flour, qui me perdit presque toute ma cauallerie aupres de Piance, en voulant faire de mesmes à la teste d'vn camp. Plusieurs sans consideration tombent en

Danger de faire retraicte de la teste d'vne armée.

ces fautes, comme i'ay cy-deuant escrit, & en pourrois escrire d'autres, qui seroient longues à raconter. Ie vous prie, capitaines mes compagnons, ne mesprisez mon conseil, car puis que tant de vaillans & sages capitaines se sont trouuez mal de ces retraites, on n'en peut esperer rien de bon. Il faut vouloir ce qu'on peut & ce qu'on doit, & non pas à la teste d'vne armée attaquer vostre ennemy, & entreprendre vostre retraite.

Le Marquis de Guast passa le pont à l'heure mesme auec tout son camp, & se mist dans Carignan, où il designa vn fort, enfermant le bourg. Ce qu'il eust bien-tost fait: pource que les fossez qui enfermoient ledit bourg & la ville, luy aiderent beaucoup: y laissa deux mille Espagnols, & deux mille Allemans, & le Seigneur Pierre Colonne pour chef. A la verité il fit vne bonne eslection, & ne trompa personne de la bonne opinion que l'on auoit de luy. Car c'estoit vn homme qui auoit beaucoup d'entendement & de valleur: laissant à Carmagnolle Cesar de Naples auec quelques enseignes d'Italiens (du nombre desquels ne me souuient) & deux

L[...]nge du [S]ei-gneu[r] Pierr[e] Colo[nne]

mil Allemans : à Reconis quatre enseignes d'Espagnols , c'est à sçauoir Loys Quichadou , Dom Iean de Guibare , Mandosse & Agillere : la caualerie à Pingues , & à Vinus & Vigon : & puis s'en alla à Milan , apres auoir renuoyé le demeurant de son camp à Quiers , & monsieur de Sauoye à Verseil.

Quelques temps apres monsieur de Termes mena vne entreprinse qui ne fut iamais descouuerte , qu'à monsieur de Botieres & à moy : non pas mesme à monsieur de Tais qui estoit Colonel. Il y auoit vn marchand de Barges , grand amy & seruiteur de monsieur de Termes , & bon François , nommé Granuchin , qui venant de Barges à Sauillan , fust prins des cheuaux legers de la compagnie du Comte Pedro d'Apport Gouuerneur de Fossan , lequel tantost on menassoit de pendre , & tantost de le mettre à rançon , de sorte que le pauure homme demeura huict iours en desespoir de sa vie : à la fin il s'aduisa de faire dire au Comte , que s'il luy plaisoit qu'il parlast à luy , il luy diroit des choses qui seroient à son profit & honneur. Lequel Comte parla à luy ,

Belle entreprinse conduite par vn marchād.

& ledit Granuchin luy proposa qu'il ne tiendroit qu'à luy qu'il ne fust Seigneur de Barges, & qu'il estoit en sa puissance de luy mettre le chasteau entre les mains, car la ville n'estoit forte. Le Comte curieux d'entendre à ceste entreprinse, conclud & arresta que Granuchin bailleroit son fils & sa femme en ostage: & ledit Granuchin proposa la façon, disant: Qu'il estoit grand amy du capitaine du chasteau, & que les viures qu'on mettoit dedans passoient par ses mains: & qu'il auoit part à quelque trafic qu'ils faisoient ensemble, sçauoir est, ledit capitaine du chasteau nommé la Mothe & luy, aussi l'Escossois, qui gardoit les clefs du chasteau, estoit fort son amy, auquel faisoit tousiours gaigner quelque chose: lequel s'asseuroit de le conuertir, non toutesfois ledit capitaine la Mothe, mais qu'il estoit malade d'vne fiebvre quarte qui le tenoit quinze ou vingt heures, & ne bougeoit du lit, ains y demeuroit presque tousiours, & comme il seroit hors de prison il s'en iroit plaindre à monsieur de Termes, de deux hommes, qui auoient le bruit d'estre Imperiaux, qui l'auoient vendu, & ad-

uerty les ennemis de ſon allée, & qu'apres auoir laiſſé ſa femme & ſon fils pour oſtage, il iroit demander raiſon à monſieur de Botieres, par le moyen de Monſieur de Termes, & puis il s'en iroit à Barges au chaſteau, & qu'vn Dimanche matin il feroit ſortir de quinze à vingts ſoldats, que la Mothe y auoit, ne reſeruant ſinon l'Eſcoſſois, le ſommelier, & le cuiſinier, pour aller prendre ceux qui l'auoient vendu, ainſi qu'ils ſeroient à la premiere Meſſe le matin : & cependant ceſte nuict-là le Comte feroit marcher quarante ſoldats, leſquels ſeroient embuſquez deuant iour à vn petit taillis, qu'il y a loing vne arquebuzade de la fauſſe porte : & comme il ſeroit temps de venir, il dreſſeroit vn drapeau blanc au deſſus de la fauſſe porte. Or il y auoit vn Preſtre de Barges qui eſtoit banny, & ſe tenoit à Foſſan, qui eſtoit amy de Granuchin, lequel faiſoit tout ce qu'il pouuoit pour ſa deliurance, qui fuſt apellé à leur deliberation : pour ce que ledit Preſtre auoit parlé ſouuent au Comte en faueur dudit Granuchin. Et fuſt conclud que le Preſtre ſe rendroit vne nuict qu'ils arreſterent à moitié

chemin de Fossan à Barges, en vn petit bois : & pour le recognoistre, feroit vn sifflet, & que s'il auoit conuerty l'Escossois, il le meneroit auecque luy, pour arrester ce qu'il falloit faire. Ainsi Granuchin escriuit vne lettre à monsieur de Termes, par laquelle il le prioit demander le sauf-conduict à monsieur de Botieres, pour faire venir sa femme & son fils à Fossan entrer pleiges pour luy : car il auoit tant faict, auecque l'aide de certains amis, qu'il auoit moyenné que le Comte le laissoit aller, moyennant six cens escus : & que si luy-mesme n'estoit dehors & en liberté, ne trouueroit homme, qui voulust achepter de son bien pour faire l'argent, & que s'il auoit le sauf-conduict, luy pleust le bailler à vn sien amy qu'il nomma à Sauillan, auquel il escriuoit, & prioit faire les diligences de faire venir sa femme & son fils audict Fossan. Et cela fust arresté. Ledit Granuchin sortit & vint audit Sauillan trouuer monsieur de Termes, auquel il compta toute l'entreprinse, & sa marchandise. Incontinent monsieur de Termes, qui commençoit desia à tomber malade d'vne maladie, qui luy duroit

chasques fois quatorze ou quinze iours, m'enuoya querir & me communiqua le tout : & tous trois arrestames que ledict Granuchin yroit parler auec monsieur de Botieres, pour luy conter l'entreprinse. Monsieur de Termes luy bailla des lettres addressantes audict Seigneur de Botieres, lequel apres l'auoir entendu, n'en fist pas grand cas : mais seulement escriuit à monsieur de Termes, que s'il cognoissoit qu'on se deust fier audict Granuchin, qu'il en fist comme bon luy sembleroit. à laquelle responce monsieur de Termes eust opinion, que monsieur de Botieres seroit bien aise qu'il receut quelque escorne, aussi ne s'aimoient ils gueres : de sorte qu'il vouloit rompre l'entreprinse : mais voyant ledit Granuchin desesperé, si elle ne se faisoit & moy encores plus de laisser eschapper vne telle prinse sur nos ennemis, ie priay monsieur de Termes la me laisser conduire. Lequel difficilement le me voulust accorder, craignant tousiours que s'il en aduenoit mal, monsieur de Botieres luy presteroit vne charité enuers le Roi comme c'est la coustume. Car quand on porte quelque dent de

Messieurs de Botieres & Termes peu Amis.

laict à quelqu'vn, on eſt bien aiſe qu'il face touſiours quelque pas de clerc, afin que le maiſtre aye occaſion de ſe courroucer & reculer celuy-là, le blaſmant de n'auoir voulu croire les plus ſages. Enfin par importunité il m'accorda ladicte entreprinſe.

Conduicte de l'entreprise à Barges.

Ledict Granuchin partiſt pour s'en aller à Barges, & deſcouurir le tout au capitaine la Mothe, & à l'Eſcoſſois: auſquels monſieur de Termes en eſcriuit auſſi, & la nuict venuë partirent tous deux ſeuls (car ledict Granuchin ſçauoit bien le chemin & ſe rendirent au bois, là où ils trouuerent le Preſtre, & arreſterent, Que ledict Comte quitteroit la rançon audict Granuchin: & qu'il luy bailleroit autant comme les ſoldats, qui l'auoient prins, luy auoient oſté: Et en outre luy bailleroit ſa demeure au chaſteau pres du capitaine, qu'il y mettoit, auec certaine penſion d'argent pour s'entretenir: & feroit eſpouſer à l'Eſcoſſois vne fille heritiere, qu'il y auoit à Barges: luy donneroit auſſi certain entretenement, d'autant qu'il ne pourroit iamais plus retourner ni en Eſcoſſe ni en France. Cela fuſt tout arreſté &

...ng ei- ...enées ... Mar- ...uand.

conclu, & que le Preſtre luy aporteroit toutes ces promeſſes ſignées, & ſellées des ſeing & armes du Comte, à une caſſine qui eſtoit au frere dudiċt Preſtre, là où il venoit quelquefois la nuiċt, & que le Dimanche apres l'execution ſe feroit. Granuchin vint à Sauillan, apres auoir receu les obligations, & nous monſtroit tout. Or il n'y auoit plus iuſques au Dimanche que trois iours, il s'en retourna incontinent, & arreſtaſmes qu'il meneroit deux guides les meilleures qu'il pourroit trouuer : non toutesfois qu'il leur deſcouuriſt rien, mais auecques des lettres feintes, où il ne ſe parloit que de quelque vin, qu'il m'auoit acheptė. Les guides furent le ſamedy à midy à Sauillan. Ie prins le capitaine Fauas mon Lieutenant, & dans ma chambre luy communiquay toute l'entreprinſe, & comme ie voulois que ce fuſt luy qui l'executaſt. A quoy ne contrediċt, eſtant homme de bonne volonté, & fuſt accordé qu'il attacheroit les guides par le corps, & qu'il n'entreroit en chemin aucun, ny carrefour : mais à trauers la campagne. Il euſt grande affaire à conuertir les guides, pource qu'il falloit paſſer trois ou

quatre ruiſſeaux, & qu'il y auoit de la neige & de la glace par tout. Nous demeuraſmes plus de trois heures à diſputer ce chemin : à la fin tous les deux guides s'en accorderent, à chacun deſquels ie donnay dix eſcus, & les fis tres-bien ſoupper. Nous adviſames qu'il ne falloit mener gueres de gens pour ne faire grand bruit. Nous faiſions lors vn rampart pres la porte de Foſſan, ayant rompu vn peu de la muraille, & fait vn pont pour aller chercher la terre dehors. Par là ie iettay le capitaine Fauas dehors, luy trente-cinquieſme ſeulement. Et comme nous fuſmes dehors attachaſmes les guides pour crainte qu'ils ne ſe perdiſſent, & ainſi ſe miſt en chemin. Or l'aſſignation des ennemis eſtoit en meſme heure, de ſorte que Granuchin leur auoit baillé le chemin pour venir à ce taillis à main droicte, & aux noſtres pour venir paſſer aupres des murailles de la ville à main gauche : & comme ils furent à la fauſſe porte, Granuchin & l'Eſcoſſois s'y trouuerent, qu'eſtoit l'heure à laquelle l'Eſcoſſois auoit accouſtumé faire ſa ſentinelle ſur la faute porte, & ne furent iamais deſcouuerts. Eſtans arri-

Ruze de Granuchin.

tiez ils les mirent dans vne caue du chasteau, où l'on leur auoit apresté du feu de charbon, du pain & du vin. Cependant le iour arriua, & comme la cloche sonnoit pour dire la Messe bas à la ville, l'Escossois & Granuchin commanderent à tous les soldats qui estoient dans le chasteau, d'aller prendre à la Messe ces deux, que Granuchin chargeoit l'auoir trahy, & n'y demeura que la Mothe, son valet de chambre, qui seruoit de soldat, celuy qui faisoit la despence, le cuisinier, l'Escossois, & Granuchin. L'Escossois leua le pont; & lors ils firent sortir le capitaine Fauas, le faisant mettre derriere des fassines, qu'il y auoit au fons de la basse-court, les genoux à terre: & apres allerent incontinent mettre le drapeau sur la fausse porte. Et bien-tost apres le Prestre arriua, & enuiron quarante soldats auecques luy: & comme ils furent dedans, l'Escossois ferma la fausse porte, & à l'instant le capitaine Fauas & sa trouppe leur coururent sus, lesquels firent quelque peu de deffence: de sorte qu'il en moutust, sept ou huict: Granuchin sauua le Prestre, & ne voulust endurer qu'il receust aucun des-

plaisir. Or il y auoit vn paysan qui venoit d'vne maisonnette au dessus du chasteau, lequel apperceust entrer par la fausse porte ces soldats Espagnols portant la croix rouge, & courust bas à la ville donner l'alarme, & dire que le chasteau estoit trahy. Lors les soldats qui auoient ésté tirez dehors pour aller prendre les deux hommes à la Messe, voulurent retourner au chasteau, mais les nostres leurs tirerent arquebuzades : toutesfois bien haut pour ne les toucher, faignant estre ennemis, crians tousiours Imperi, Imperi & Sauoye : qui fust cause que lesdits soldats s'enfuirent à Pignerol, & porterent nouuelles à monsieur de Botieres, que Granuchin auoit trahy le chasteau, & que l'ennemy estoit dedans. Monsieur de Botieres depescha bien en collere vn courrier à monsieur de Termes pour l'aduertir de ces nouuelles. Et outre trois ou quatre marchands de Barges, qui tenoient le party du Roy, s'en vindrent fuyans à Sauillan, de sorte que nous tinsmes entierement que la trahison double estoit tournée contre nous, comme il aduient bien souuent. Ie n'osois aller voir monsieur de Termes, qui estoit

Monsieur de Botiers fasché.

au lict malade quasi desesperé, & disoit ces mots souuent, Ha ha monsieur de Montluc, vous m'auez ruiné, pleust à Dieu ne vous auoir iamais creu : & ainsi demeurasmes iusques au Mercredy. Cependant ils mirent les soldats qui estoient entrez dans la caue, prenant mes soldats les croix rouges, & mirent vn drapeau blanc aussi auec la croix rouge sur vne tour, ne criant autre chose dans le chasteau, que Imperi, Imperi.

Or incontinent Granuchin fit signer vne lettre au Prestre, par laquelle il mandoit au Comte qu'il s'en vint prendre possession de la ville & du chasteau, que Granuchin lui auoit tenu ce qu'il luy auoit promis : & manda venir vn paysan de son frere, auquel il fit bailler la lettre par le Prestre mesme, luy disant, Que s'il faisoit aucun signe en luy baillant la lettre ou autrement, qu'il le tueroit : Et aussi fit dire par ledit Prestre audit laboureur quelques autres paroles de bouche. Le paysan s'en va sur vne iument courant à Fossan, là où il n'y a que douze mil. Et tout incontinent le Comte se resolut d'y enuoyer ceste nuict vn sien coporal nommé Ianin,

charge de luy mander le tout, & qu'il s'estoit mis à dormir. Le Comte apres auoir veu ceste lettre, se resolut de partir, non pas le lendemain, qui estoit le mardy, mais le mercredy apres. Quand Dieu nous veut punir, il nous oste l'entendement, comme il aduint au faict de ce gentil-homme. En premier lieu le Comte estoit reputé pour vn des acors hommes, & autant sage & vaillant qu'il y eust en tout leur camp; & neantmoins il se laissa aueugler à deux lettres de ce Prestre, & mesmement par la derniere, de laquelle il ne deuoit rien croire, qu'il ne vist lettre de son coporal. Et deuoit regarder si l'excuse estoit suffisante de dire que sondit coporal s'estoit mis à dormir. Mais nous sommes aueuglez quand nous souhaitons quelque chose. Croyez, Messieurs qui faictes des entreprinses, que vous deuez songer tout, peser tout iusques à la moindre petite particularité: car si vous estes fin, vostre ennemy le peut estre autant que vous. A fin, dit-on, fin & demy. Ce qui le trompa encores le plus, fut, que le mardy ceux de la ville, qui pensoient estre deuenus Imperiaux, laissant encores quelque dou-

Erreur du gouuerneur de Fossan.

[illegible]uis pour [illegible]n chef.

te, pour les cris qu'ils auoient ouys au combat, enuoyerent cinq ou six femmes au chasteau vendre des gasteaux, pommes, & chastaignes, pour voir si elles pourroient descouurir qu'il y eust de la trahison : car tous ceux qui estoient demeurez dans la ville auoient desia pris la croix rouge. Et comme nos gens les virent venir contre-mont, ils se doubterent bien que c'estoit pour quelque occasion. Ce qui leur fis resoudre de faire bonne mine, & allerent abbatre le petit pont leuis : & les firent entrer dedans. Lors mes soldats se mirent à promener en la basse court auec leurs croix rouges, sauf trois ou quatre, qui parloient bon Espagnol, lesquels parlerent ausdites femmes, & leurs achepterent ce qu'elles portoient, feignant estre Espagnols. Et apres elles s'en retournerent à la ville asseurant les habitans qu'il n'y auoit point de finesse : & aporterent vne lettre aussi, que la Mothe, escriuoit à vn sien amy à la ville, par laquelle il le prioit d'aller vers monsieur de Botieres, pour luy dire, qu'il n'auoit iamais esté consent à la trahison de Granuchin, & la baillerent à vne de ces femmes, sçachant

...se de G...nn... ...n.

bien que celuy à qui il escriuoit ne s'y trouueroit pas, & qu'il seroit des premiers, qui s'en seroit fuy, à cause qu'il estoit bon François. Mais ils vouloient que la lettre tombast entre les mains de ceux, qui tenoient le parti Imperial, comme il aduint.

Ainsi que le Comte arriua le Mercredy matin, nos gens du chasteau le descouurirent au long de la plaine. Les gens de la ville luy allerent au deuant à la porte, où estant il leur demanda si la chose estoit certaine, que ledict chasteau estoit entre ses mains. Auquel ils respondirent, qu'ils le tenoient pour vray : mais que à la premiere fois que ses gens y entrerent, on y tira force arquebuzades dedans, & s'y fit vn grand bruit : & le lundi matin quand les autres y entrerent, ils ouyrent de mesmes vn grand bruit, lequel dura plus longuement que le premier, & qu'il leur sembloit entendre vne fois crier, France, & vne autre fois Imperi & Duco : toutefois que hyer ils auoient enuoyé de leurs femmes audit chasteau auec des fruicts, fouasses, & chastaignes, lesquelles ils auoient laissez entrer, & virent que tous les soldats portoient la

croix rouge. Surquoy le Comte dist à son Lieutenant, qu'il descendist, & qu'il fist repaistre sa compagnie : & dist à ceux de la ville qu'ils luy aprestassent promptement quelque chose à manger : car dés qu'il auroit mis ordre au chasteau, il viendroit disner, & prendre leur serment de fidelité, & ce fait, s'en retourneroit à Fossan. Or il y a vne montée fort mal-aisée de la ville au chasteau, qui fust cause, que le Comte descendit à pied, acompagné d'vn sien neueu, d'vn autre gentilhomme & son trompette. Et comme il fust à l'entrée du pont, qui estoit baissé & la porte fermée, toutesfois le guischet estoit ouuert, de sorte qu'vn homme y pouuoit passer, & vn cheual le tirant par la bride. Granuchin, & le Prestre estans à la fenestre, l'ayant salüé, luy dirent qu'il entrast. Ausquels il respondist tousiours, qu'il n'en feroit rien, qu'il n'eust parlé au coporal Ianin. Comme ils virent qu'il ne vouloit entrer, Granuchin dist au Prestre, pour le faire oster de là, qu'il allast dire au coporal Ianin que monsieur estoit à la porte : & luy mesmes s'osta de la fenestre, feignant d'aller en bas : alors le capitaine Fauas & les

Le Comte va au chasteau.

ſoldats coururent ouurir la porte, qui n'eſtoit point fermée à clef, & tout à vn coup ſauterent ſur le pont. Le Comte, qui eſtoit vn des plus diſpos hommes de l'Italie, qui tenoit ſon cheual par la bride, eſtant vn des bons cheuaux dudit pays, lequel ie baillay depuis à Monſieur de Tais, bondit par deſſus vne petite muraille qui eſtoit pres du pont, & tirant le cheual apres luy, ſur lequel il vouloit ſauter. Car il n'y auoit cheual ſi grand, pourueu qu'il peuſt prendre l'arſon, qu'il ne ſe miſt en ſeelle armé de toutes pieces. Il fuſt pourſuiuy du Baſtard de Bazordan nommé Ianot, qui eſt encore en vie, eſtant pour lors de ma compagnie: lequel par malheur ne vouluſt, ou ne peuſt paſſer la petite muraille, pour luy ſauter au colet, mais luy tira vne arquebuzade, laquelle luy donna au defaut de la cuiraſſe, & luy entra dans le ventre, perçant à trauers les boyaux iuſques preſque de l'autre coſté, dequoy il tomba par terre. Le capitaine Fauas print ſon neueu, vn autre print le trompette, l'autre ſe ſauua contre bas, criant, Que le Comte eſtoit prins ou mort. Le Lieutenant & toute ſa compagnie tournent

Le Comte Pedro gouuerneur de Foſſan bleſſé.

remonter

remonter à cheual d'vn si grand effroy, qu'ils ne cesserent le galop iusques à Fossan. Que si Ianin à la seconde entrée n'y eust esté tué, on eust non seulement attrapé le Comte, mais peu à peu toute sa trouppe : car on l'eust forcé de parler à eux, luy tenant la dague aux reins, s'il eust fait nul signe, Et peut estre eussions nous eu moyen d'enfiler quelque entreprinse sur Fossan : car vne en amene vne autre. Ce faict sur la nuict, on me depescha le capitaine Milhas de ma compagnie, pour me porter les nouuelles, & me faire le discours, comme tout estoit passé, auec vne lettre du Comte, par laquelle il me prioit, que puisqu'il estoit mon prisonnier & de mes gens, pouuant plus gaigner à sa vie, que à sa mort, ie luy fisse ceste courtoisie de luy enuoyer à toute diligence vn medecin, vn chirurgien, & vn apoticaire. Le capitaine Milhas me vint trouuer, estant entré lors qu'on ouuroit la porte de la ville, & me trouua, que ie m'habillois. Lequel me conta le tout ayant demeuré depuis le Dimanche, iusques au Mercredy en grand peine & ennuy. Car ores que ie regretasse la place, ie re-

grettois encores plus mon Lieutenant & mes ſoldats, la pluſpart deſquels eſtoient gentil-hommes. Or incontinent ie m'en courus au logis de monſieur de Termes, que ie trouuay dedans le lict malade. I'auzerois dire que luy, ny moy n'euſmes iamais vne plus grand'ioye : car nous ſçauions bien qu'on nous euſt accommodez de toutes façons. Et ſoudain ie fis partir vn medecin, vn chirurgien & vn apoticaire, auſquels ie baillay trois cheuaux des miens, qui ne ceſſerent d'aller, iuſques à ce qu'ils furent là : mais il n'y euſt ordre de le ſauuer : car il mourut à la mi-nuict, & fut porté à Sauillan, lequel tout le monde deſiroit veoir, comme faiſoit auſſi monſieur de Termes tout malade. Il fuſt regretté beaucoup. Le lendemain i'enuoyai le corps à Foſſan, & retins le nepueu, & le trompette, & les autres qui eſtoient priſonniers à Barges, iuſques à ce qu'ils m'euſſent renuoyé la femme & le fils dudict Granuchin. Ce qu'ils firent le lendemain & moy de meſmes leur deliuray tous les priſonniers.

Mort du Comte.

Ie vous prie capitaines, qui lirez & verrez cecy, conſiderez ſi c'eſt entre-

Instruction aux capitaines.

prinſe d'vn marchand. Vn vieux capitaine ſeroit bien empeſché de la conduire auec tant de ruzes & fineſſes que ceſtuy-cy fiſt. Et encores que le capitaine Fauas en fuſt l'executeur, neantmoins ce marchand fuſt non ſeulement l'origine de tout, mais auſſi l'executeur : ayant eu le cœur pour ſe vanger, de mettre en hazard & ſa femme & ſon fils. En liſant cecy mes compagnons, vous pouuez aprendre la diligence auecques ſi grandes froidures, les ruzes & fineſſes qui furent iouées dans le chaſteau par l'eſpace de quatre iours, telles qu'homme ne les ſçeut découurir ny des noſtres, ni des leurs, nous tenant tous en doute. Le Comte s'y porta pour vn ſage cheualier bien legerement lors de la ſeconde lettre : mais il repara ſa faute lors qu'il ne vouluſt entrer ſans veoir ſon homme. Tout cela ne luy ſeruit de rien, comme vous auez veu. Lors que vous dreſſerez ces entreprinſes, peſez tout, n'allez iamais à l'eſtourdy : & ſans vous precipiter ny croire de leger, iugez s'il y a de l'apparence. I'en ay veu plus de trompez, qu'autrement. Et quelque aſſeurance, & quelque promeſſe qu'on vous donne, faictes vne

Conſiderations pour vn chef de guerre.

contrebaterie. Et ne vous fiez pas tant à celuy qui conduit la marchandise, que vous n'ayez quelque corde en main pour sauuer vostre fait de l'autre costé. C'est mal fait blasmer celuy qui conduict vne entreprinse, si elle ne reussit : car il faut tousiours tanter si elle ne porte, pourueu qu'il n'y ait de la faute ou sottises, c'est tout vn. Il faut essayer & faillir : car se fiant aux hommes on ne peut lire dans leur cœur. Mais allez y sagement. I'ay tousiours eu ceste opinion, & croy qu'vn bon capitaine la doit auoir, qu'il vaut mieux aller attaquer vne place pour la surprendre, lors que personne ne vous tient la main, que si quelque traistre la conduit. Car pour le moins estes vous asseuré, qu'il n'y a point de contre trahison : & vous retirez, si vous faillez, auec moins de danger : car vostre ennemy ne vous peut dresser des embusches.

Cesar de Naples enuoye au secours de Fossan.

Cesar de Naples estant ce iour à Carmagnolle fut aduerty de la mort du Comte, dequoy il fust bien fasché : & pour asseurer Fossan y voulut enuoyer trois compagnies Italiennes; lesquelles d'autres fois y auoient esté en garnison. C'est à sçauoir, Blaise de

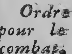
Somme Neapolitain, & Baptiste Millanois, & Roussanne Piedmontois, lesquels ne voulurent partir promptement (craignant que nous les combattissions) & qu'ils n'eussent vne bonne & forte escorte. Les Allemans, qu'il auoit auecques luy, n'y voulurent aller. Qui fust cause, qu'il manda à Reconis, aux quatre compagnies Espagnoles, qui y estoient en garnison : C'est à sçauoir, Dom Iean de Gueuare maistre de camp, Louys Quichadou, Aquilbert, & Mandosse : surquoy ils furent deux iours, sans oser se mettre en chemin. Cependant monsieur de Termes fust aduerty par son espion, que lesdictes compagnies Italiennes partoient le matin pour s'aller ietter dans Fossan, & que deux compagnies de cauallerie leur tenoit escorte. Or n'auoit-il rien entendu que les Espagnols y deussent aller. Ledict seigneur ne faisoit que commencer à releuer de sa maladie, lequel me communiqua l'affaire le matin mesmes, & à la mesme heure que l'espion estoit arriué, conclumes que nous prendrions quatre cens hommes de pied de toutes nos compagnies, choisis & esleus : sçauoir, deux cens arquebuziers, &

Entreprinse pour défaire le secours de Fossan.

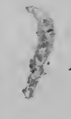
deux cens picquiers portant corſelets. Le capitaine Tilladet (qui n'auoit perdu de ſes ſalades que deux ou trois) n'eſtoit encore reuenu à Sauillan , qui eſtoit cauſe que la compagnie de monſieur de Termes n'eſtoit pas ſi forte. Et d'autre part monſieur de Bellegarde , qui eſtoit ſon Lieutenant , eſtoit à ſa maiſon , & en auoit quelques-vns auecques luy. Et à ceſte occaſion le capitaine Mons ne peuſt amener que quatrevingts ſalades : & nous rapporta l'eſpion que les compagnies Italiennes deuoient prendre le chemin meſmes que leur camp auoit tenu venant à Carignan, qui eſtoit par la plaine , où nous auions combatu les Italiens. Nous concluſmes que nous prendrions le chemin de Marennes , & que nous leur ſerions au deuant. Et ainſi que nous voulions ſortir de la ville , arriua monſieur de Cental , qui venoit de Cental , ayant auec luy quinze ſalades du ſeigneur Mauré , & vingt arquebuziers à cheual. Ce qui nous deſtourna vn peu , pource qu'il pria monſieur de Termes luy donner vn peu de temps pour faire repaiſtre ſes cheuaux : car ainſi falloit il qu'il paſſa par le meſme chemin , que nous

voulions pour s'en aller à Cairas qui estoit ſon gouuernement. Auquel nous diſmes, que nous n'irions que le petit pas, & que l'attendrions à Marennes, mais qu'il ſe hataſt : car ſi nous entendions que les ennemis fuſſent preſts de paſſer, ne le pourrions attendre. Monſieur de Termes vne fois auoit enuie d'y venir : mais nous capitaines le priaſmes de ne venir point, pource qu'il ne faiſoit que ſortir de maladie, & qu'auſſi la ville demeuroit ſeule, & s'il aduenoit quelque inconuenient ſur nous, feroit pour ſe perdre.

Ordre pour le combat.



Eſtans arriuez audit Marennes nous fiſmes alte, attendans monſieur de Cental, ou nous ordonnaſmes noſtre combat en telle ſorte : ſçauoir eſt, que les capitaines Gabarret & Baron meneroient les deux cens corſelets & moy les deux cens arquebuziers. Et tout incontinent me mis deuant auecques meſdits arquebuziers, venant les corſelets apres moy, & ſortiſmes hors du village. Le capitaine Mons fit deux trouppes de ſes gens de cheual. Ie ne ſçay à qui il bailla la premiere, pour ce que tous eſtoient compagnons : mais ie penſe bien que ce fuſt au Maſſés, ou Mouſſerie, ou à Idron ;



ou au ieune Tilladet. & comme nous fusmes vn peu marché en auant, plustost que de nous monstrer à la vallée, par où les ennemis deuoient passer, fismes alte. Ie prins vn gentilhomme nommé la Garde auecques moy estant à cheual, & me mis vn peu deuant pour descouurir la vallée. Tout incontinent ie descouure de l'autre costé, sur la plaine du Babe (qui est vn chasteau appartenant au Chastelier de Sauoye) les trois compagnies Italiennes, & la caualllerie qui marchoient droict à Fossan. Surquoy ie me cuiday desesperer, en maudissant monsieur de Cental, & l'heure que iamais il estoit venu, cuidant qu'il n'y eust d'autres gens que ceux que ie voyois de l'autre costé, lesquels desia estoient fort auant. Et comme ie m'en voulois retourner pour dire à la troupe qu'ils estoient passez, ie regarday bas (car pardeuant ie ne regardois qu'à la plaine de l'autre costé) & découuris les Espagnols, & les monstray à la Garde (qui ne les auoit apperçeus, non plus que moy) portant presque tous chausses iaunes, & voyons contre le Soleil reluire les armes: & cognus qu'il y auoit des

corselets.

corſelets. Nous ne penſions rencontrer rien que ces trois compagnies Italiennes, & ſans l'attente de monſieur de Cental, euſſions rencontré les Eſpagnols & Italiens enſemble, leſquels à noſtre aduis nous euſſent deffaicts, veu la deffence que firent les Eſpagnols ſeuls. I'auertis incontinent les capitaines du tout, & qu'il ne falloit point qu'ils ſe monſtraſſent encores, car les Eſpagnols ne bougeoient & faiſoient alte. Ie commençois auſſi à perdre la veuë des Italiens, qui marcheoient droict à Foſſan. C'eſtoit vne grande faute à eux de s'eſloigner tant les vns des autres. La Garde retourne à moy, & me diſt, que monſieur de Cental commençoit à arriuer, venant auec ledict la Garde vn ſoldat à cheual, lequel ie fis demeurer ſur le haut, tenant touſiours ſa veuë vers les Italiens, & deſcendis bas auecques la Garde pour nombrer ces gens, leſquels me tirerent quelques arquebuzades : mais nonobſtant ce, ie m'approchay de ſi pres, que ie les peus nombrer, & les comptay de quatre à cinq cens hommes au plus : & incontinent retournay ſur le haut, & vis que leur cauallerie retournoit à eux, ayant laiſſé

Bonne fortune du ſieur de Montluc.

Recognoiſſance des ennemis.

les Italiens, qui desia estoient fort auant, & hors de nostre veuë. Ie depeschay ce soldat deuers mes compagnons, pour qu'ils commençassent promptement à marcher, car les Espagnols commençoient à sonner le tabourin pour s'en retourner. Leurs compagnies de gens de cheual estoient celles du Comte de S. Martin d'Est, parent du Duc de Ferrare, lequel n'y estoit point, mais bien son Lieutenant, & Rozalles Espagnol. Celles des Espagnols à pied, estoient Dom Ioan de Guybarre, Aguillere, & Mandosse, & la moitié de celle de Louys Guichadou, lequel s'estoient mis auec l'autre moitié dans le chasteau de Reconis. Or monsieur de Cental, & le capitaine Mons vindrent à moy seuls, & virent comme moy, que lesdicts Espagnols se mettoient en file, laquelle nous iugions de vnze ou bien de treize par file. Cependant la cauallerie leur arriua.

Or nous auoient-ils desia descouuerts encores qu'ils n'en eussent veu que cinq que nous estions, & i'auois esté recogneu quand ie descendis bas par le sergent de Mandosse, qui auoit esté prins à la deffaite des Italiens, &

rendu trois iours apres. Ils mirent toute leur cauallerie deuant, & vingt ou vingt-cinq arquebuziers ſeulement à la teſte d'icelle, vne grande trouppe à la teſte de leurs picquiers, & le demeurant à la queuë, & ainſi commencerent à marcher tabourin battant. Ie prins mes deux cens arquebuziers, & les mis en trois trouppes, l'vne menoit le capitaine Lienard, & l'autre le Pallu, Lieutenant à monſieur de Carces, qui auoit ſes deux compagnies à Sauillan: & moy ie prins l'autre, & me mis à leur queuë, les corſelets venoient apres, & de prime ariuée me fut tué la Garde. Ils cheminoient touſiours au grand pas, ſans iamais faire ſemblant de ſe rompre, tirant en grande furie ſur nous, & nous ſur eux: tellement que ie fus contrainct de faire ioindre ledict capitaine Lienard à moy, pour ce que de leur teſte eſtoit party vne trouppe d'arquebuziers pour refoncer le derriere. Et fis venir pareillement le Pallu: & ainſi marcherent touſiours, iuſques à ce qu'ils furent à la veuë du chaſteau de ſainct Fré, qui fuſt trois mil ou plus, toûiours combattant à arquebuzades. Ie les auois vne fois preſque mis en routte

Rencontre des François & des Imperiaux.

paſſant vn foſſé pres d'vne maiſon, où il y auoit vne baſſe-court : & les tins de ſi pres, que nous miſmes la main aux eſpées, & s'en ietta vingt ou vingt-cinq dedans la baſſe-court : & eſtans pourſuyvis d'vne partie de nos ſoldats furent taillez en pieces : & cependant ils acheuerent de paſſer le foſſé. Noſtre cauallerie les cuida charger, ce qu'elle ne fiſt : car ce qui les en garda, c'eſtoit les arquebuzades, leſquelles leur auoient tué beaucoup de cheuaux. Et quant aux capitaines, Gabarret & Baron firent vn erreur : parce que, comme ils nous virent à ce foſſé peſle meſle, ils mirent pied à terre, prenans leurs picques, mais ils n'y purent arriuer. Que ſi les corſelets euſſent peu cheminer, comme nos arquebuziers, ie les euſſe deffaits-là, mais il n'eſtoit poſſible pour la peſanteur de leurs armes, & ainſi s'acheminerent gaignant pays. Et comme ils furent pres d'vn petit pont de brique, ie laiſſay nos arquebuziers combattant touſiours, & courus à noſtre cauallerie, qui eſtoit en trois trouppes. Monſieur de Cental menant la ſienne, qui ſe tenoit touſiours à la largue des arquebuzades, marchoit un peu deuant,

où vn peu à costé. Auquel dis ces paroles : Ha monsieur de Cental ne voulez-vous point charger ? Ne voyez-vous pas que les ennemis se sauuent, s'ils sont delà le pont : & incontinent gaigneront le bois de sainct Fré ? & s'ils se sauuent nous ne sommes dignes de porter iamais armes. Et quant à moy ie les quitte des maintenant. Lequel me dist, enragé de colere, Qu'il ne tenoit point à luy : mais que i'allasse parler au capitaine Mons. Ce que ie fis, & luy commençay à dire ces mots : Ha mon compagnon, faut-il que nous receuions ce iourd'huy vne si grande honte, perdant si belle occasion, pour ce que vous autres gens à cheual ne voulez charger ? lequel me respondit, Que voulez-vous que nous fassions, vos corselets ne peuuent arriuer au combat, voulez-vous que nous les combattions tous seuls ? Surquoy ie luy respondis en iurant de colere, Que ie n'auois que faire des corselets, souhaitant de bon cœur, qu'ils fussent à Sauillan, puis qu'ils ne pouuoient se ioindre au combat. Il me dict, Allez parler à la premiere trouppe : & cependant ie m'aduanceray. I'y courus, & commen-

Propos du sieur de Montluc au sieur de Cental.

çay à remonſtrer aux gentil'hommes de monſieur de Termes, qu'il n'y auoit que neuf ou dix iours que nous auions combatu les Italiens: & à ceſt heure que nous deuions combatre les Eſpagnols pour acquerir plus grand honneur, faut-il qu'ils nous eſchappent? Leſquels me reſpondirent tous d'vne voix. Il ne tient point à nous, il ne tient point à nous, Or ie leur dis, s'ils me vouloient promettre de charger dés qu'ils verroient que i'aurois faict mettre les eſpées aux mains aux arquebuziers pour leur courir ſus. Ce qu'ils m'accorderent à peine de leurs vies. Alors i'auois vn mien nepueu nommé Serillac, qui depuis fuſt Lieutenant de Monſieur de Cypierre a Parme, & prins priſonnier auecques luy, & depuis tué à Montepulſianne, & à la verité en ces trente ſalades, il y auoit des meilleurs hommes, que monſieur de Termes euſt en toute ſa compagnie. Ie dis audict Serillac, Serillac tu es mon nepueu, mais ſi tu ne donne le premier, ie te deſauouë, & dis que tu ne m'eſt point parent. Alors il me diſt promptement ces mots: Si, ie donneray mon oncle, vous le

Serillac.

verrez tout à ceſt heure : & de faict baiſſa la veuë pour donner , enſemble tous ſe compaignons. Ie leur criay qu'ils attendiſſent , que ie fuſſe à mes gens : alors ie courus aux arquebuziers , & à mon arriuée leur dis , qu'il n'eſtoit plus queſtion de tirer arquebuzades : car il falloit venir aux mains. Capitaines , mes compagnons , quand vous vous trouuerez à telles nopces preſſez vos gens , parlez à l'vn & à l'autre , remuez vous : croyez que vous les rendrez vaillans tout outre , quand ils ne le ſeroient qu'à demy. Tout à vn coup ils mirent la main aux eſpées. Et comme le capitaine Mons , qui eſtoit vn peu en auant , & monſieur de Cental , qui eſtoit à coſté virent baiſſer la viſiere à la premiere trouppe , & me virent courir aux arquebuziers , & en meſme inſtant les eſpées aux mains des ſoldats , ils cognurent bien que i'auois trouué gens de bonne volonté , & commencerent à s'approcher. De ma part ie mis pied à terre prenant vne halebarde à la main (c'eſtoit mon arme ordinaire au combat) & couruſmes tous à corps perdu nous ietter ſur les ennemis. Serillac tint ſa promeſſe : car il donna

Inſtruction aux capitaines.

deuant, comme tous confesserent, son cheual fut tué à la teste des arquebuziers, & des gens à cheual de sept arquebuzades. Tilladet, Lauit, Idron, Monselier, les Maurens, & les Masses, tous gentils-hommes Gascons, qui estoient en ceste trouppe, compagnons dudict Serillac, chargerent du cul & de teste dans les gens à cheual, lesquels ils renuerserent tous sur la teste des gens de pied. Monsieur de Cental donna aussi par le flanc à trauers des gens à cheual & des gens de pied. Le capitaine Mons donna pareillement par l'autre costé : de sorte qu'ils furent renuersez tous, tant ceux de pied que de cheual. Lors nous commençasmes à mener les mains, y demeurant morts sur la place plus de quatre vingts ou cent hommes. Rozalles capitaine d'vne des deux compagnies de cheuaux legers se sauua luy cinquiesme, comme fit Dom Ioan de Guibarre maistre de camp, sur vn Turc, auec son page seulement, qui se trouua à cheual, pour ce qu'il auoit eu vne arquebuzade à trauers d'une main, dont il est demeuré estropiat, & cuide qu'il est encore viuant.

Deffaicte des Imperiaux.

Voilà la verité de ce combat, comme il fust fait, y ayant pour le iourd'huy beaucoup de gentils-hommes en vie qui s'y trouuerent. Ie n'en demande autre tesmoignage que le leur, pour sçauoir si i'ay failly d'un seul mot d'en escrire la verité. Monsieur de Cental mena prisonnier le Lieutenant du Comte saint Martin, pource qu'vn de ces gens l'auoient prins, quelques autres à pied & à cheual, qui estoient prisonniers de ses gens: & auec nous les capitaines Aguillere & Mandosse, le Lieutenant de Rozalles, celuy qui portoit sa cornette, & celuy qui portoit celle du Comte Saint Martin, non qu'ils eussent les drappeaux & tout le demeurant des gens de pied & de cheual à Sauillan. En dix iours toutes ces trois factions se firent, à sçauoir la deffaite des Italiens, la mort du Comte Pedro d'Apport à Barges, & ceste-cy des Espagnols. Ie veux donc dire, pource qu'il me touche, que si iamais Dieu a accompagné la fortune d'vn homme, il a accompagné la mienne. Car il ne s'en fallust d'vn quart d'heure, que ne rencontrissions les Espagnols & les Italiens tous ensemble. Et croy fer-

mement que si Dieu n'y eust mis la main, nous fussions esté deffaits. Mais il nous enuoya Cental, qui nous amusa bien à propos pour nous. Que si cela fust aduenu, on n'ouyt iamais parler d'vn plus furieux combat, que celuy-là fust esté. Car s'ils estoient braves & vaillans, nous ne leur deuions rien. C'estoit vne belle petite trouppe que la nostre. Et pour ne laisser rien en arriere, ie ne voudrois pas qu'on pensast que les corselets n'arriuassent au combat pour faute de cœur, n'y ayant autre chose qui les empeschast de s'auancer que la pesanteur de leurs armes. Car nous n'auions à peine acheué, qu'ils arriuerent au lieu du combat, maudissant leurs armes qui les auoient empeschez d'auoir part au gasteau.

Bonheur du sieur de Montluc.

Or ces trois compagnies & demie d'Espagnols deffaites, & les trois qui allerent à Fossan, ce qui s'estoit retiré auec monsieur de Sauoye & le Marquis de Guast, les deux mille Allemans, & les deux mille Espagnols, qui estoient dans Carignan, furent cause que le camp de l'ennemy s'affoiblit fort: de sorte qu'au bout de quelque temps monsieur de Botieres

ſe reſolut, ayant monſieur de Tais, & de Saint Iulien aupres de luy, d'aſſembler toutes les forces qui eſtoient dans les garniſons pour dreſſer vn camp volant. Et me manda que ie l'allaſſe trouuer à Pignerol auec ma compagnie, les deux de monſieur de Carces, & celles du Comte de Landrian Italien. Mandoit auſſi à monſieur de Termes qu'il ne retint que deux compagnies auec luy, ſçauoir celle de Gabarret, & du Baron de Nicolas. La garniſon eſtoit fort bonne, & furent bien aiſes leſdicts gentilshommes, que monſieur de Termes les priaſt de demeurer auec luy. Ie veux eſcrire icy vn mot pour tenir en ceruelle les capitaines, & pour leur monſtrer qu'ils doiuent penſer en tous les inconueniens qui leur peuuent aduenir, & de meſmes aux remedes. Monſieur de Termes vouloit executer vne entreprinſe à Caſtilholle au Marquiſat de Saluſſes, ſur trois enſeignes d'ennemis qui s'eſtoient mis en trois palais l'vn aupres de l'autre, ayant baſtionné les ruës : tellement qu'ils pouuoient aller de l'vn à l'autre : & penſoit ledict Seigneur faire d'vne pierre deux coups. C'eſtoit qu'il m'ac-

Entreprinſe du ſieur de Botieres.

compagneroit iusques à Castilholle, & en emporteroit auec deux pieces qu'il amenoit les palais, & que de-là ie m'en irois à Pignerol, & il s'en retourneroit à Sauillan, menant les deux compagnies du Baron de Nicolas auec luy, pour luy seruir d'escorte à ramener l'artillerie. Toute la compagnie des ennemis estoit logée à Pinguons, Vinus & Vigon, & en deux ou trois autres places circonvoisines. Ie n'estois point d'opinion d'executer ceste entreprinse : pource que les ennemis estoient si pres dudict Castilholle, qu'en sept ou huit heures ils pouuoient venir à nous, & en autant de temps estre aduertis. Monsieur de Termes qui estoit desireux d'executer ceste entreprinse, ne voulut prendre en payement aucune raison que ie luy en donnasse. Et mesmement qu'il n'y auoit pas quatre mois que Messieurs d'Aussun & de Saint Iulien y auoient deffait deux compagnies, & prins leurs capitaines où i'estois auec eux, d'autant qu'ils m'auoient demandé à monsieur de Botieres, & ma compagnie quant & moy : & luy disois que c'estoient les mesmes capitaines qui estoient sortis de prison,

Discours sur l'entreprinse de monsieur de Termes.

apres auoir payé leur rançon, lesquels auoient cogneu la faute, par laquelle ils s'estoient perdus, & y auoient bien remedié. Car depuis qu'vn homme a fait vne perte en vn lieu, il a bien la teste grosse, s'il se trouue en mesme hazard, s'il n'y pouruoit, & ne se fait sage à ses despens. Aussi ay-ie oüy dire à de grands capitaines, qu'il est besoing d'estre quelquefois battu, & d'auoir souffert quelque route : car on se fait sage par sa perte. Mais ie me suis bien trouué de ne l'auoir pas esté : & aime mieux m'estre fait aduisé aux despens d'autruy, qu'aux miens.

Toutes mes remonstrances ne seruirent de rien, & commençasmes à marcher sur l'entrée de la nuit, de sorte qu'vne heure deuant iour nous y arriuasmes. Monsieur de Termes mit son artillerie à cent pas d'vn des palais : le Baron de Nicolas s'offrit incontinent à la garder : & fallut que le capitaine Palu, le Comte de Landrian & moy fissions le combat. Ie gaignay l'vn des palais, non celuy que l'artillerie battoit : mais rompant les maisons d'vne à autre, iusques à ce que ie fis vn trou audit palais, par

lequel on me garda bien d'entrer (il me souuenoit de ce trou où i'auois esté si bien estrillé au voyage de Naples) qui fust cause que ie mis le feu à vne petite maison ioignant iceluy palais. Alors ils se retirerent dans l'vn des autres, ayant duré le combat iusques à deux heures apres midy, sans que personne s'en meslast que nos quatre compagnies. I'y perdis quinze ou seize soldats. Monsieur de Carces autant ou plus, & le Comte de Landrian n'en demeura pas exempt. Et neantmoins nous les auions reduits à quitter l'autre que l'artillerie battoit, & se remettre au troisiéme. Et pour ce qu'il falloit desmurer deux portes, on ne fust point d'opinion de tenter plus auant la fortune: mais que monsieur de Termes s'en deuoit retourner en diligence à Sauillan, & moy tirer mon chemin auec les quatre compagnies droit à Pignerol, à mon grand regret. Car ie voulois paracheuer, ou me perdre, & tout le demeurant de ma compagnie. On a tousiours remarqué ce vice en moy, que i'ay esté trop opiniastre à vn combat. Mais quoyqu'on die, ie m'en suis plûtost bien que mal trouué. Qui fust cause

que monsieur de Termes condescendit à ne faire rien dauantage, craignant d'y perdre quelque capitaine, dont il en eust peu auoir reproche: pource que le Lieutenant du Roy n'auoit rien entendu de ceste entreprinse, & m'acheminay droit à Barges. Ainsi que ie fus au bourg la nuit me surprint: il falloit encorés que ie passasse trois grands mil de plaine, auant que ie peusse arriuer à Cabours, où ie voulois repaistre, & y seiourner trois ou quatre heures: & estant à l'entrée de la plaine, ie manday au capitaine Lienard (qui estoit auec moy) aller parler auec monsieur de Botieres pour son capitaine, quel chemin y auoit iusques à Cabours (car ie n'auois iamais esté en ce pays-là) lequel me dit que c'estoit vne plaine: alors ie fis alte, & commençay à discourir auec le capitaine Lienard comme nous estions partis de Sauillan le soir auparauant, & qu'en sept ou huit heures Cesar de Naples pouuoit estre aduerti de nostre partement, & que deux iours deuant l'on sçauoit par tout Sauillan que i'allois à Pignerol: dequoy aisément ledict Cesar pouuoit estre aduerty, & qu'il n'y auoit iusques à

Monsieur de Termes se retire.

Considerations d'vn chef.

Vigon ſix ou ſept mil, où eſtoit la plus grande partie de la cauallerie, ne pouuant paſſer ceſte plaine ſans courir vn grand peril, & meſmement la nuict, qui n'auoit point de honte. Ledict capitaine Lienard m'accordoit que tout cela pouuoit eſtre: toutesfois ie n'auois autre chemin que celuy là, ſinon que ie vouluſſe allonger de trois ou quatre mil, & paſſer le pas aupres de la ſource, où il penſoit y auoir de l'eau. Mes guides entendoient noſtre diſcours, qui me dirent qu'il y auoit eauë iuſques à demy cuiſſe. Ie ne trouuay homme qui ne fuſt contraire à mon opinion, & moy contre l'opinion de tous, ie tournay à main gauche, & prins le chemin droict à la montagne: & par bonne fortune ie n'y trouuay eauë que iuſques au genoüil, tellement que gaignaſmes le long de la montagne, tirant droict à Barges, là où nous ne penſaſmes arriuer que ne fut la pointe du iour. Ce que nous fiſmes ſans dormir le iour que nous partiſmes, le ſoir nous ne dormiſmes point, la nuict nous nous miſmes à cheminer, puis tout le long du iour à combattre le palais: & l'autre nuict apres à cheminer

miner iusques à Barges, qui sont quarante-huict heures. I'ay fait pareille traicte sans dormir cinq ou six fois en ma vie, & plusieurs fois en ay demeuré trente-six. Il faut, mes compagnons, de bonne heure s'accoustumer à la peine & à pastir, sans dormir & sans manger : afin que vous trouuans au besoing, vous portiez cela patiemment.

Instruction pour les capitaines.

Or mon opinion n'estoit pas vaine : car Cesar de Naples ayant esté aduerti de nostre entreprinse, partist de Carmagnolle auec cinq cens arquebuziers à cheual, & print cinq cens cheuaux à Vinus & à Vigon, & vint faire deux embuscades au milieu de la plaine, vn jet d'arbaleste à costé de mon chemin, où il demeura toute la nuit. Et comme ie fus arriué à Barges vn peu apres le soleil leuant, ie m'estois mis à dormir, sur quoy i'ouys l'artillerie de Cabours qui leur tiroit en se retirant, car il falloit qu'ils passassent par le fauxbourg dudit Cabours. Ie ne fus pas bien aduerty de ceste embuscade, iusques à ce que trois iours apres mon arriuée à Pignerol monsieur de Botieres se mist en campagne, & allasmes droict à Vigon,

pour forcer la cauallerie qui estoit dedans : car de gens a pied ils n'en auoient point auec eux, & gaignasmes les maisons qui sont aupres de la porte. Ce que n'ayant peu faire, nostre camp se retira à vn mil de là, & la nuict la cauallerie abandonna la ville secretement : & au poinct du iour que nous y pensions aller donner l'assaut (ayant fait venir monsieur de Botieres deux canons de Pignerol) n'y trouuasmes personne, ains la place vuide. Et de mesme en firent ceux de Vinus, de Pingues, & tous les autres se retirerent à Carmagnolle.

Considerations que doit auoir vn chef de guerre.

I'ay voulu discourir cecy, & l'escrire, pour esueiller les esprits aux capitaines à bien considerer, que lors qu'ils se trouueront en vne telle affaire, ils compassent le temps que l'ennemy peut estre aduerty, le temps aussi qu'il faut qu'ils ayent pour leur retraicte. Et si vous trouuez que l'ennemy aye temps pour vous trouuer sur les champs, & que vous ne soyez assez forts pour le combattre, pour la peine de trois ou quatre lieuës dauantage, ne laissez à destourner vostre chemin. Car il vaut mieux estre las, que prins ou mort. Il faut, mes capi-

taines, que vous ayez non ſeulement l'œil, mais auſſi l'eſprit au guet. C'eſt ſur voſtre vigilance que voſtre troupe repoſe, ſongez à ce qui vous peut aduenir, meſurant touſiours le temps, & prenant les choſes au pis, ſans meſpriſer voſtre ennemy. Si vous ſçauez auec paroles allegres & ioyeuſes flatter le ſoldat & l'eſueiller, luy repreſenter par fois le danger où le peu de ſeiour vous mettra, vous en ferez ce que vous voudrez : & ſans luy donner loiſir de dormir, vous le mettrez & vous auſſi en lieu de ſeureté, ſans engager voſtre honneur, comme pluſieurs, que i'ay veu attraper couchez (comme on dit) à la Françoiſe, ont fait. Noſtre nation ne peut paſtir longuement, comme fait l'Eſpagnolle & l'Allemande. La faute n'en eſt pas à la nation ny à noſtre naturel, mais cela eſt la faute du chef, ie ſuis François impatient (dit on) & encores Gaſcon, qui le ſurpaſſe d'impatience & colere, comme ie penſe qu'il fait les autres en hardieſſe : mais ſi ay-ie touſiours eſté patient, & ay porté la peine autant qu'autre ſçauroit faire. Et i'en ay veu pluſieurs de mon temps & autres que i'ay nourris, leſquels

Naturel du François.

s'endurcissoient à la peine & au labeur. Croyez, vous qui commandez aux armes, que si vous estes tels, vous en rendrez aussi vos soldats à la longue. Tant y a que si ie n'en eusse ainsi vsé, i'estois mort ou pris. Mais reuenons à nostre propos.

Le lendemain nous allasmes passer la riuiere du Pau, sur laquelle fismes vn pont de charrettes pour passer l'infanterie : car la caualllerie n'y auoit eauë que iusques au ventre, & la passasmes toute la nuict. Et au poinct du iour ie fus auec vne trouppe d'arquebuziers tout aupres de la ville, lors que tout estoit presque passé. Ie m'amusay à attaquer l'escarmouche, ayant quelques gens à cheual qui vindrent auec moy. Cesar de Naples incontinent mit ses gens en ordre pour abandonner Carmagnolle, & commença à prendre son chemin, se retirant pour passer vne riuiere qu'il y a, & gaigner Quiers. Et sans qu'il fallust que nostre caualerie fist vn grand cerne pour passer les fossez, nous les eussions combattu, & peut estre deffaits. Et pour ne mentir point sans cela aussi, si l'on eust gueres voulu, ie sçay bien qu'il ne tint point

Cesar de Naples se retire.

à nos compagnies, ny à monſieur de Tais. Monſieur le Preſident Birague, s'il veut dire la verité, ſçait bien à qui il tint : car il eſtoit alors au camp pres monſieur de Botieres, & vid bien ce qu'on faiſoit, & ce qu'on diſoit : & ſçait bien que ie les ſuiuis auec deux cens arquebuziers, touſiours tirant ſur leur retraicte plus d'vn mil & demy : creuant de deſpit de veoir combien laſchement on marchoit, qui monſtroit bien qu'on n'en vouloit pas manger.

C'eſt vne mauuaiſe choſe, quand le chef craint de perdre. Qui va auec crainte, ne fera rien qui vaille. S'il n'y euſt eu de plus grands que moy en ceſte trouppe, ſans tant marchander, i'euſſe fait comme du combat des Eſpagnols, que i'auois deffaits, il n'y auoit que quinze iours. Il y euſt beaucoup d'excuſes de tous coſtez, pourquoy nous ne les auions combattus, & non ſeulement là, mais par tout le Piedmont, où on parloit de nous (Dieu le ſçait) fort honorablement. Apres qu'on euſt entendu la couillonade, autrement ne ſe peut elle appeller, monſieur de Botieres n'eſtoit gueres content en ſoy-meſme.

Vn chef qui craint ne fera rien de bon.

Le sieur de Botieres peu respecté.

Mais ie lairray ce propos pour en prendre vn autre : aussi n'auoit-il pas grande creance, & estoit mal obey, & peu respecté. S'il y auoit de la faute de son costé, ie m'en remets à ce qui en est. Il y en a assez en vie qui en peuuent parler mieux que moy : si estoit-il sage & bon Cheualier, mais Dieu n'a fait personne parfait de tous poincts.

Trois ou quatre iours apres arriua le sieur Ludouic de Birague, qui proposa à monsieur de Botieres vne entreprise : qui estoit, que s'il uouloit laisser monsieur de Tais deuers les quartiers de Boulongne (où il estoit Gouuerneur) auec sept ou huit compagnies, qu'il luy bastoit de prendre Cassantin, S. Germain, S. Iago. Et pource que monsieur de Botieres estoit sur l'entreprise de rompre le pont de Carignan, celle-cy estoit fort mal aisée à resoudre auant la rupture du pont. Or estoit arriué monsieur de Termes auec sa compagnie, & les deux compagnies du Baron de Nicolas : & arresterent entre eux, que monsieur de Tais s'en pouuoit aller auec le Seigneur Londiné auec sept enseignes, & qu'il en demeureroit

encores cinq ou ſix, les trois compagnies de monſieur de Dros, qu'il auoit refaictes, & ſept ou huict autres Italiennes. Ie n'ay pas bonne ſouuenance ſi monſieur de Stroſſy eſtoit encores arriué. C'eſtoient les ſiennes. Baſte, que nous faiſions François ou Italiens dix huict enſeignes, ſans les Suiſſes. Et fuſt arreſté au Conſeil, qu'auant que mettre la main à la rupture du pont, l'on verroit comme ſuccederoit l'entreprinſe dudict Seigneur Ludouic: car ſi elle ſuccedoit mal, & qu'ils fuſſent deffaicts, le Piedmont demeuroit en peril. Mais quelques iours apres nouuelles vindrent à monſieur de Botieres qu'ils auoient prins ſainct Germain, ſainct Iago, & trois ou quatre autres villotes fermées. Ie ne veux oublier que monſieur de Tais vouloit m'emmener, de ſorte qu'il y euſt de la conteſtation: mais monſieur de Botieres proteſta de ne rompre le pont que ie n'y fuſſe. Monſieur de Termes, monſieur d'Auſſun, le Preſident Birague, le ſieur Franciſco Bernardin tenoient le meſme party de monſieur de Botieres, & fus contraint de demeurer, à mon grand regret, ayant grand enuie d'aller auec ledit

Entreprinſe du ſieur Ludouic de Birague.

Seigneur de Tais, pource qu'il m'aimoit, & auoit grande fiance en moy, autant que de capitaine qui fust en la trouppe, & qu'il cherchoit tousiours les lieux où les coups se donnoient. Lesdites nouuelles venuës, se fit la deliberation de la rupture du pont en ceste maniere.

Entreprise pour rompre le pont de Carignā.

Il fust ordonné que i'irois auec cinq ou six compagnies Gasconnes combattre les cent Allemans & les cent Espagnols, lesquels toute la nuict estoient en garde au bout du pont, depuis que nostre camp estoit à Pingues. A quoy ie respondis, que ie ne voulois tant de gens : car il falloit que ie passasse par des lieux estroits : & menant si grande ttouppe feroit vne si longue file, que la sixiesme partie n'arriueroit pas au combat. Bref, que ie ne voulois que cent arquebuziers, & cent corselets, pour estre egaux aux ennemis : esperant qu'auant que le ieu se passast, ie ferois cognoistre que nostre nation valloit autant que celle des Allemans & Espagnols : & que Boguedemar, la Palu, & quelque autre capitaine qu'il y auoit (dont ne me souuient du nom) meneroient le demeurant de toute la trouppe à

trois

trois cens pas de moy pour me ſecourir, ſi les ennemis ſortoient de Carignan pour ſecourir les leurs. L'on remiſt cela à ma diſcretion. Il y auoit vne maiſon à main gauche du pont, & vis à vis, où il fuſt ordonné que les Italiens, qui pouuoient eſtre de douze ou quatorze enſeignes, iroient à ceſte maiſon pour me fauoriſer, ſi les ennemis ſortoient, ou bien que monſieur de Dros auec leſdites compagnies, s'il eſtoit arriué (dont ie n'en ay bonne mémoire : toutesfois ie penſe que non, & que c'eſtoient les Italiens) & monſieur de Botieres demeureroient à demy mil de nous auec toute la caualllerie, & les Suiſſes qui eſtoient à Carmagnolle. Et le capitaine Labardac, auec ſa compagnie viendroit par de là la riuiere auec deux canons, pour tirer vne volée ou deux à vne maiſonnette qui eſtoit au bout du pont de noſtre coſté, où les ennemis faiſoient leur garde : & que monſieur de Salcede (qui s'eſtoit n'agueres venu rendre à nous) entreprendroit de rompre le pont, auec ſoixante ou quatre-vingt païſans portans chacun vne hache. Auſquels on bailleroit ſept ou huict batteaux pour

Ordre pour rompre le pont.

ſe mettre ſous ledit pont, & couper les pilliers non du tout, mais ſeulement en laiſſer de la groſſeur de la jambe d'vn homme : & comme cela ſeroit fait, on couperoit les longues pieces de bois, qui tiennent le pont par deſſus : & cela ſe ſeparant, les pilliers fondroient d'eux-meſmes, & ſe romproient, luy fuſt baillé auſſi certains artifices à feu. On luy faiſoit entendre qu'ils bruſleroient les pilliers, ſi on les y attachoit. Et comme chacun ſuiuit ſon ordre, ie m'en allay droict au pont, auec mes deux cens hommes choiſis de toutes nos compagnies, la teſte baiſſée : où ie n'y ſçeus eſtre ſi toſt, que le canon n'euſt tiré vne volée à la maiſonnette, & donnay dedans, y tuant vn Allemand, que ie trouuay à mon arriuée, lequel n'eſtoit encores du tout mort. Et quoy que ce fût la nuict, il faiſoit vne lune ſi claire, que l'on voyoit aiſément depuis vn bout iuſques à l'autre, ſauf que d'heure à autre il tomboit vne nuée de broüillart de verglas, durant aucunesfois demie heure, autrefois moins. Quand cela tomboit on ne ſe voyoit à vn pas l'vn de l'autre.

Or, ou du coup de canon, ou du bruit que ie faisois à la maison, n'estant à cent pas du pont, les ennemis prindrent la fuite, & se retirerent vers Carignan. Ie leur fis tirer quelques arquebuzades, mais ie ne passay plus outre le bout du pont. Et en mesme instant arriua monsieur de Salcede au dessous, auec ses païsans & ses batteaux: lequel de pleine arriuée attacha ses feux artificiels aux pilliers: mais cela ne fust qu'autant de temps perdu: & fallust qu'il fist mettre ses gens à la hache. Ayant attaché leurs batteaux ausdits pilliers, commencerent au bout où estoient les Suisses, venant tousiours droict à moy, qui tenois le bout du pont du costé des ennemis. Ceste furie de païsans dura trois ou quatre heures à couper: de sorte qu'encores que les pilliers fussent de quatre en quatre, & bien gros, auant que nous eussions aucun empeschement, ils furent coupez iusques à l'endroit où i'estois. Monsieur de Salcede en faisoit tousiours reposer vne trouppe au bord de la riuiere contre la terre, où ils auoient fait faire vn peu de feu, & d'heure en autre les changeoit. Pendant ces

Salcede besongne à la rupture du pont.

entrefaictes les ennemis enuoyerent recognoistre par trente ou quarante arquebuziers, sur l'heure que le verglas tomboit, lesquels ie ne peus apperceuoir ny ouyr, qu'ils ne fussent à moins de quatre picques de moy, & tirerent à trauers de nous. Ce fait s'en retournerent tout incontinent: & si ne nous virent-ils pas, à l'occasion du verglas & broüillart. Or messieurs de Termes & de Moneins vindrent à nous, auec trois ou quatre cheuaux, pour sçauoir que c'estoit de ces arquebuzades: puis enuoyerent deuers monsieur de Botieres, luy dire que ce n'estoit rien, & que nous n'auions point laissé pour cela l'execution, & demeurerent tous deux seuls auec moy. Et ne tarda pas vne heure apres que le verglas recommença à retomber, & reuindrent les ennemis à nous: c'est à sçauoir six cens Espagnols choisis, & six cens Allemans picquiers, faisant son ordre, le Seigneur Pierre Colonne en ceste maniere (car ie sçeus tout depuis) que deux cens arquebuziers viendroient la teste baissée droict à nous, choisis encores parmy les six cens, les autres quatre cens à leur queuë, à cent pas d'eux,

Le Seigneur Pierre Colonne pour les Imperiaux.

& à deux cens pas derriere, les ſix cens Allemans. Or auois-ie mis les capitaines qui menoient apres moy les enſeignes, au derriere de moy deux cens pas contre vne leuée de foſſé : & aucunesfois le capitaine Fauas mon Lieutenant venoit devers moy, & Boguedemar, voir ce que nous faiſions, puis s'en retournoient à leur lieu. Du coſté du pont deuers les Suiſſes, nous auions rompu par aduenture vingt pas, ayant commencé de coupper par le deſſus, & trouuaſmes que comme le pont ſe ſepara, il en tomba là quinze ou vingt pas, qui nous donna grande eſperance. Cependant monſieur de Salcede faiſoit toûiours encores coupper les pilliers, non du tout, mais un peu dauantage qu'au commencement, qui eſtoit cauſe, qu'il auoit ſes païſans departis en trois trouppes, les vns dans les batteaux, d'autres ſur le pont à coupper les trauerſes, & dix ou douze qu'il y auoit aupres du feu. Comme Dieu veut aider les hommes, il nous monſtra ceſte nuict vn vray miracle : En premier lieu, les deux cens arquebuziers vindrent à moy me trouuant en telle ſorte, qu'à peine y euſt ſoldat, qui

eust le feu sur la serpentine ; car ils al-loient par fois de dix à douze au feu des païsans, pour eschauffer vn peu les mains, ayant deux sentinelles à cent pas de moy sur le chemin de la ville, me fiant que les Italiens y en missent de leur costé, car ils en estoient en-cores vn peu plus pres que moy : mais c'estoit à costé. Ie ne sçay comme ils firent : car ie n'auois rien sinon mes deux sentinelles, qui coururent à moy : & comme nous estions à l'entrée de l'alarme arriuerent les Espagnols, crians Espagne, Espagne : & tirerent sur nous tous les deux cens arquebuziers en vn coup. Messieurs de Termes & de Moneins, qui estoient tous deux seuls & à cheual, s'encoururent aupres de monsieur de Botieres, qui auoit desia veu le commencement du desordre. Et nottez que presque tous les deux cens hommes que i'auois au bout du pont se mirent en fuite droit aux enseignes : & tout à vn coup les enseignes se mirent aussi en fuite : & les Italiens qui estoient à main gauche en firent de mesmes, lesquels ne s'arresterent qu'il ne fussent à la teste de la caualllerie, où estoit monsieur de Botieres. Nostre mot estoit,

Saint Pierre, mais ne me seruit de rien. Alors ie commençay à crier, Montluc, Montluc, meschans malheureux m'abandonnerez vous ainsi? Et de fortune i'auois auec moy trente ou quarante ieunes gentils-hommes, n'ayans encores poil de barbe. C'estoit la plus belle & braue ieunesse, qui fust iamais veu en vne petite compagnie. Ils pensoient que ie m'en fusse comme les autres, lesquels oyans mon cry tournerent incontinent à moy: & sans attendre autre chose, ie charge droict où ils me tiroient les arquebuzades, nous passant au long des oreilles; mais de nous voir les vns les autres n'estoit possible, à cause du grand verglas, qui tomboit auec vne espesse fumée parmy. Et en courant droict à eux, mes gens tirerent tout à vn coup, criant aussi bien France, comme ils faisoient Espagne. Et ozerois affermer à la verité, que nous leur tirasmes les arquebuzades à moins de trois picques. De quoy leur deux cens arquebuziers furent renuersez sur les quatre cens, & le tout renuersé sur les six cens Allemans: tellement que tout se mit en route & en fuite droit à la ville. Car ils ne nous pouuoient

Desordre aduenu la nuict.

Xiiij

recognoiſtre. Ie les ſuiuis enuiron deux cens pas : & nous troubla le grand bruit que noſtre camp faiſoit, (ie n'en ouys iamais un pareil) vous euſſiez dict, que tous eſtoient apoſtez, s'entre-appellans les vns aux autres. Ces grands criards ne ſont pas pourtant les plus vaillans. Il y en a qui font les empreſſez, mais cependant pour vn pas qu'ils aduancent, en reculent deux. Ce grand bruit fuſt cauſe que ie n'eus iamais cognoiſſance du deſordre des ennemis, ny eux auſſi du noſtre, à cauſe des grands cris qu'ils faiſoient à l'entrée, qui n'eſtoit qu'vne fauſſe porte aupres du chaſteau, ou deux ou trois hommes ſeulement pouuoient paſſer de front: Et ainſi m'en retournay au bout du pont, où ie trouuay monſieur de Salcede tout ſeul, auec dix ou douze païſans de ceux qu'il rafraiſchiſſoit : car les autres qui eſtoient dans les batteaux coupperent leurs cordes, & s'en fuirent le long de la riuiere droict à Montcallier. Ceux qui couppoient les trauerſes deuers les Suiſſes, laiſſerent leur coignées & haches ſur le pont, ſe iettant dans l'eauë, où ils n'auoient l'eau que iuſques à la ceinture, pource qu'on

Gens criards.

n'eſtoit pas encores à la profondeur de la riuiere. Les Suiſſes, qui ouyrent ce grand bruit, ſe mirent à courir vers Carmagnolle, ayant opinion que nous, & tout noſtre camp eſtions en route, & prenans les deux canons, s'en allerent tant qu'ils peurent gaigner Carmagnolle. I'enuoyay vn de mes ſoldats deuers la fuite, pour ſçauoir nouuelles du capitaine Fauas mon Lieutenant, lequel il trouua ayant raſſemblé trente ou quarante ſoldats, qui reuenoit vers le pont, voir ce que i'eſtois deuenu, penſant que fuſſe mort : & incontinent deſpeſcha deuers Boguedemar, la Palu, & autres capitaines qui auoient faict alte, r'alliant vne partie de leurs gens, les faiſant marcher droict au pont à grande haſte, diſant que i'auois repouſſé les ennemis, leſquels incontinent ſe mirent au grand pas pour me venir trouuer. Le capitaine Fauas arriua le premier tout deſchiré & rompu, par ce que les ſoldats a foulle luy auoient paſſé deſſus le ventre, comme il les penſoit r'allier, lequel nous trouua monſieur de Salcede & moy au bout du pont, eſtans ſur le propos de ce que deuions faire. Et comme il arriua nous compta

ſes fortunes, & de ſes compagnons : & le voyant ainſi acouſtré tout noſtre cas ne fuſt que riſée, la huée de noſtre camp dura plus d'vne grande heure.

Les autres capitaines eſtans arriuez, nous concluſmes d'acheuer de rompre le pont, ou d'y mourir. Et promptement ie prins cinquante ou ſoixante ſoldats, monſieur de Salcede ſes dix ou douze païſans, qui luy eſtoyent demeurez. I'ordonnay au capitaine Fauas, Boguedemar, & la Palu, qu'ils demeuraſſent au bout du pont & miſſent les ſentinelles iuſques aupres de la ville. Ie penſois que les Italiens fuſſent encor à la maiſon, & ordonnay au capitaine Fauas qu'il iroit lui meſmes la recognoiſtre, voir s'ils y eſtoyent : & à ſon retour, trouua que i'auois faict prendre les haches, que les païſans auoyent laiſſées ſur le pont, à quinze ou vingt ſoldats, & auecques les dix ou douze païſans nous couppions les trauerſes dudict pont. Et eſtant arriué le capitaine Fauas nous dit n'y auoir trouué perſonne. Ce qui nous cuida mettre vn peu à deuiner, que nous deuions faire : mais pour cela n'arreſtaſmes d'executer noſtre premiere reſolution. Et apres

Le Pont rompu.

que les cris furent passez, arriuerent Messieurs de Termes, & de Moneins, lesquels me commanderent de la part de monsieur de Botieres, que i'eusse à me retirer. Ledict sieur de Moneins mit pied à terre, car monsieur de Termes ne pouuoit à cause de ses gouttes, & nous vint trouuer, & vit que depuis le desordre nous auions faict tomber plus de trente pas du pont, & deux coupes que desia nous auions faict, & commançions à la troisiesme, qui estoit à quinze ou vingts pas chacune. Lequel s'en retourna vers monsieur de Botieres, pour luy dire comme tout estoit passé, ayant monsieur de Salcede perdu presque tous ses paisans : mais que nos soldats auoyent prins les haches, auecques lesquelles ils faisoyent merueilles de couper : & que tous les capitaines & soldats, monsieur de Salcede, & moy nous estions resolus de mourir plustost que de bouger de là, qu'il ne fust couppé. Alors monsieur de Botieres enuoya protester contre moy de la perte, qui pourroit aduenir contre son commandement. Ce que ledict sieur de Moneins fit : & nous dict dauantage, que ledict sieur

de Botieres auoit commencé prendre ſon chemin pour s'en retourner, combien qu'il fiſt alte à vn mil de nous. Ce que ie croy qu'il faiſoit, afin que ie me retiraſſe : car il n'auoit pas faute de cœur, mais il craignoit touſiours de perdre. Celuy qui eſt de ceſt humeur ſe pourra conſeruer, mais non pas faire grand'conqueſte. Monſieur de Termes s'eſtoit arreſté au bout du pont, comme il entendit que monſieur de Botieres s'acheminoit : lequel ſieur ne retourna pas en arriere pour apporter ma reſponce auecques monſieur de Moneins, mais manda incontinent à ſa compagnie, qu'ils ne bougeaſſent d'où il les auoit laiſſés : & ainſi coupaſmes tout le demeurant de la nuict, iuſques à ce qu'il fuſt pres d'vne heure de iour, que nous nous acheminaſmes iuſques à la petite maiſonnette, qui eſtoit ſur le tertre. Monſieur de Moneins retourna encores à nous à point nommé, lors que le dernier coup de hache ſe donnoit, & monſieur de Termes courut à ſa compagnie, pour l'aduancer vn peu deuers nous, afin de fauoriſer noſtre retraicte : monſieur de Moneins courut auſſi vers monſieur de Botieres, le-

Naturel du Sieur de Botieres.

Rupture du pont.

quel il trouua attendant ſon retour : de ſorte que nous nous retiraſmes ſans empeſchement aucun , ayant oſté aux ennemis vne grande commodité. Or ay-ie voulu mettre ceci par eſcrit , non pour me louër d'vne grande hardieſſe , mais ſeulement pour monſtrer à tout le monde , comme Dieu a conduict ma fortune. Ie n'eſtois pas ſi fol , ny ſi vaillant , que ſi i'euſſe peu veoir les ennemis , ie ne me fuſſe retiré : & peut eſtre euſſe fuy comme les autres. Ce ſeroit temerité & non hardieſſe. Il n'eſt pas mal ſeant d'auoir peur , quand il y a grande occaſion : car auecques trente ou quarante hommes , ie n'euſſe pas eſté ſi mal aduiſé d'attendre le combat.

Inſtruction pour les capitaines.

En cecy les capitaines pourront eſtre inſtruits de ne prendre iamais fuite , ou pour parler plus honneſtement vne haſtiue retraicte , ſans auoir recogneu qui les doit chaſſer : & encore le voyant , chercher les remedes pour reſiſter iuſques à ce qu'ils n'y voyent plus ordre. Car apres que tout ce que Dieu a mis aux hommes , y eſt employé , alors la fuite n'eſt pas honteuſe ny vilaine. Mes capitaines , mes compagnons , croyez que ſi vous n'y em-

ployez le tout, chaſcun dira, & ceux meſmes qui auront fuy auecques vous, s'il euſt faict cecy, s'il euſt faict cela, le malheur ne fuſt point aduenu : la choſe euſt mieux ſuccedé. Et tel en braue & parle plus haut, qui fuit, peut eſtre, le premier. Et voyla l'honneur d'vn homme de bien (pour bien vaillant qu'il ſoit) en diſpute de tout le monde. Quand il ne s'y peut rien plus, il ne faut eſtre opiniaſtre, ains ceder à la fortune : laquelle ne rit pas touſiours. On n'eſt pas moins digne de blaſme lors qu'on ſe pert ſe pouuant retirer de la meſlée, & qu'on ſe uoid perdu, que ſi du premier coup on prenoit la fuite. L'vn eſt toutesfois plus vilain, que l'autre : l'vn vous faict eſtimer mal-aduiſé, & de peu d'entendement, & l'autre poltron & çouard. Il faut euiter & l'vne & l'autre extremité. Il faut venir à ces folles & deſeſperées reſolutiòns, lors que vous vous voyez tombez és mains d'vn impitoyable ennemy, & ſans mercy, c'eſt là où il faut creuer & vendre bien cher voſtre peau. Vn deſeſperé en vaut dix. Mais fuir, comme on fiſt, ſans voir qui vous chaſſe, cela eſt honteux & indigne d'vn bon cœur. Il eſt

Bonne inſtruction pour vn capitaine.

vray qu'on accuſe le François d'vne choſe, c'eſt qu'il fuit, & combat par compagnie. Auſſi font bien les autres. De toutes tailles bons ouuriers. Or apres que la place fuſt renduë, ie vous diray comme nous ſçeuſmes le deſordre des ennemis. Ce fuſt par les gens meſmes de Carignan, & par la bouche propre du Seigneur Pierre Colonne, qui le compta à Suſanne en la preſence du capitaine Renouard, qui l'amenoit au Roy, par le commandement de monſieur d'Anguien, comme ſa capitulation portoit apres la bataille de Serizolles, que ie vous conteray en ſon lieu.

De tous meſtiers mauuais ouuriers.

Ceſte rupture du pont ne fuſt faicte ſans grande conſideration : car bien toſt apres les ennemis commençerent à paſtir, ne pouuant auoir aucun rafraichiſſement de Quiers, comme ils auoyent parauant de nuict à autre. Et ayant entendu Meſſieurs de Tais, & le Seigneur Ludouic de Birague le ſuccez de l'entreprinſe du pont, manderent à monſieur de Botieres, que s'il vouloit venir és quartiers, où ils eſtoient, qu'ils penſoyent, qu'on emporteroit Yurée. Surquoy monſieur de Botieres & ſon conſeil furent d'opi-

Importance de la rupture du pont.

nion qu'il y deuoit aller, & laiſſer garniſon à Pingues, Vinus, Vigon: & autres lieux plus proches de Carignan. Et me ſemble que monſieur d'Auſſun y demeura chef, auecques douze ou quatorze enſeignes Italiennes, & trois ou quatre des noſtres, ſa compagnie, & quelques autres de gens à cheual, deſquelles ne me ſouuient. Les ennemis n'auoyent nul homme à cheual dans Carignan, qui eſtoit cauſe qu'ils eſtoyent tenus à l'eſtroit d'vn coſté & d'autre. Et partit monſieur de Botieres auec Meſſieurs de Termes, de Sainct Iulien, Preſident Birague & ſieur Mauré: & allaſmes nous reünir enſemble à ſainct Iago, & ſainct Germain: puis nous acheminaſmes deuant Yurée, où ne fiſmes rien, pour ce qu'il ne fuſt poſſible de rompre la chauſſée de l'eauë. Que ſi elle ſe fuſt peu rompre, nous eſtions dedans, d'autant que par ce coſté-là il n'y a fortereſſe autre que la riuiere, & fuſmes contraincts d'aller aſſieger Sainct Martin, lequel nous priſmes par compoſition, ayant enduré deux ou trois cens coups de canons, & autres places és enuirons de là. Ainſi que nous en retournions vers Chiuas

Siege de Yurée.

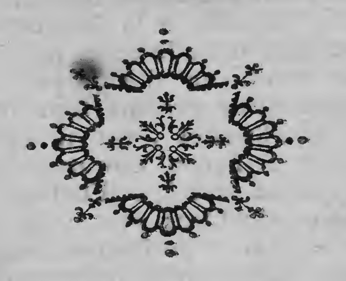
pendant

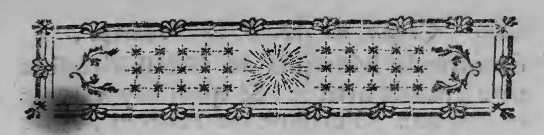
pendant le siege d'Yurée, monsieur de Botieres eust aduis, que monsieur d'Anguyen venoit, pour commander en son lieu. Le Roy estoit mal contant de luy, de ce qu'il auoit auec tant de loisir laissé fortifier Carignan, auec d'autres occasions particulieres. Il faut cheminer bien droit, pour contenter tout le monde. Ledict sieur de Botieres en fust fort fasché, Et disoit-on, que par despit il auoit quitté Yurée, laquelle à la longue il eust prins : mais ie ne le croy pas. Tant y a que monsieur d'Anguyen arriua amenant pour renfort sept compagnies de Suysses, qu'vn Colonnel nommé le Baron commandoit. Et croy que ce fust à cest'heure là que monsieur de Dros vint auec sept ou huict enseignes de Prouenceaux, ou Italiens. Monsieur de Botieres se retira en sa maison en Dauphiné. Il y a bien des affaires en ce monde, & ceux qui ont de grandes charges, ne sont pas sans peine. Car s'ils hazardent trop, & qu'ils perdent, les voila mal estimez & iugez pour fols & mal aduisez, s'ils sont longs & lents on se mocque, voire le tient-on à couardise : les sages tiendront vn entre-denx. Mais cepen-

Le Roy mal contant de monsieur de Botieres.

Retraicte du sieur de Botieres.

dant nos maiſtres ne ſe payent point de ces diſcours, ils veulent qu'on face bien leurs affaires. Tel caquete des autres, que s'il y eſtoit ſe trouueroit bien empeſché.





COMMENTAIRES DE MESSIRE BLAISE DE MONTLUC, Mareſchal de France.

LIVRE SECOND.

A La venuë de ce brave & genereux Prince, lequel promettoit beaucoup de luy pour eſtre doüé d'infinies bonnes parties, eſtant doux, humain, vaillant, ſage, & liberal, tous les François & nos partiſans s'eſiouyrent beaucoup, & moy particulierement, parce qu'il m'aimoit, & eſtimoit plus que ie ne meritois. Apres qu'il euſt recogneu ſes forces, ſes munitions, & les places que nous tenions, & qu'il euſt pourueu au tout au moins mal qu'il euſt peu, vers le commencement de Mars il me deſpeſcha devers le Roy, pour l'aduertir du tout, &

Monſieur d'Anguyen Lieutenant de Roy en Piedmont.

1544.

Le ſieur de Montluc envoyé vers le Roy par monſieur d'Anguien.

comme le Marquis de Guaſt dreſſoit vne grande armée, & qu'il luy venoit nouueaux Allemans de renfort, & le Prince de Salerne venoit auſſi du coſté de Naples, qui menoit ſix ou ſept mil Italiens. C'eſtoit au temps que l'Empereur & le Roy d'Angleterre s'eſtoient accordez, & auoient faict Ligue pour entrer dans le Royaume de France, lequel ils auoient partagé. Ie demeuray à la Cour pres de trois ſepmaines, m'eſtant acquitté de ma charge, qui eſtoit en ſomme de demander quelque ſecours, & congé de donner vne bataille. Et ſur la fin dudit mois arriuerent des lettres au Roy de la part de monſieur d'Anguien, par leſquelles il aduertiſſoit, comme eſtoit arriué à Milan ſept mil Allemans, leſquels eſtoient les meilleurs, que l'Empereur euſt deuant Landrecy, où il y auoit ſept regimens. Mais il ne peut combattre lors le Roy, & il commanda à tous les ſept Colonels de choiſir mil hommes chacun de leurs trouppes, leur faiſant laiſſer leurs Lieutenans pour tenir leurs regimens preſts. Et ainſi les enuoya en Italie ſe ioindre auec le Marquis de Guaſt. Et ſupplioit monſieur d'Anguyen ſa Majeſté, de

me renuoyer incontinent deuers luy, auec priere de me faire quelque bien pour recompense de mes seruices, & pour m'encourager à faire mieux. Sadicte Maiesté me donna vn Estat de Gentil-homme seruant, (en ce temps-là ce n'estoit pas peu de chose, ny à si bon matché comme à ceste heure) & me fist seruir à son disner, me commandant qu'apres le disner ie fusse prest pour m'en retourner en Piedmont : ce que ie fis. Et sur le midy monsieur l'Admiral d'Annebaut me manda aller trouuer le Roy, qui estoit desia entré en son Conseil, là où assistoient monsieur de Sainct Pol, monsieur l'Admiral, monsieur le grand Escuyer Galliot, monsieur de Boissy, qui depuis a esté grand Escuyer) & deux ou trois autres, desquels il ne me souuient, & monsieur le Dauphin, qui estoit debout derriere la chaire du Roy. Et n'y auoit assis que le Roy, monsieur de sainct Pol pres de luy, monsieur l'Admiral de l'autre costé de la table vis à vis dudict sieur de sainct Pol. Et comme ie fus dans la chambre, le Roy me dict, Montluc, ie veux que vous retourniez en Piedmont, porter ma

Le sieur de Montluc gentil-homme seruant.

Propos du Roy sur la creance du sieur de Montluc.

deliberation, & de mon Conseil à monsieur d'Anguyen : & veux que vous entendiez icy la difficulté que nous faisons, pour luy pouuoir bailler congé de donner bataille, comme il demande. Et sur ce commanda à monsieur de sainct Pol de parler. Alors ledict sieur de sainct Pol proposa l'entreprinse de l'Empereur & du Roy d'Angleterre, lesquels dans cinq ou six sepmaines auoient resolu entrer dans le Royaume : l'vn par vn costé, & l'autre par l'autre : & que si monsieur d'Anguyen perdoit la bataille, le Royaume seroit en peril d'estre perdu: pource que toute l'esperance du Roy, quand aux gens de pied, estoit aux compagnies qu'il y auoit en Piedmont : & qu'en France il n'auoit que gens nouueaux & legionnaires : estant beaucoup meilleur & plus asseuré de conseruer le Royaume, que non le Piedmont, auquel falloit seulement se tenir sur la deffensiue, sans mettre rien au hazard d'vne bataille, la perte de laquelle perdroit non seulement le Piedmont, mais mettroit le pied à l'ennemy en France de ce costé-là. Monsieur l'Admiral en dict de mesmes, & tous les autres aussi, discou-

Aduis du sieur de S. Pol.

rant chacun comme il luy plaisoit. Ie trepignois de parler : & voulant interrompre lors que monsieur Galliot opinoit, monsieur de sainct Pol me fist signe de la main, & me dit, Tout beau, tout beau : ce qui me fist taire : & vis que le Roy se print à rire. Monsieur le Dauphin n'opina point, & croy que c'estoit la coustume, mais le Roy l'y fit assister, afin qu'il apprint : car deuant ces Princes il y a tousiours de belles opinions, non pas tousiours bonnes. On ne parle pas à demy, & tousiours à l'humeur du maistre. Ie ne serois pas bon là, car ie dis tousiours ce qu'il m'en semble. Alors le Roy me dit ces mots : Auez vous bien entendu, Montluc, les raisons qui m'esmeuuent à ne donner congé à monsieur d'Anguyen de combattre, & de rien hazarder. Ie luy respondis, que ie l'auois bien entendu ; mais que s'il plaisoit à sa Maiesté me permettre de luy en dire mon aduis, ie le ferois fort volontiers, non que pour ce sa Maiesté en fist autre chose, sinon ce qu'elle & son Conseil en auoient determiné. Sa Majesté me dit qu'il le vouloit, & que ie luy en disse librement ce que m'en sembloit. Alors ie

commençay en ceste maniere, il m'en souuient, comme s'il n'y avoit que trois iours : Dieu m'a donné vne grande memoire en ces choses, dont ie le remercie. Car encores ce m'est grand contentement à present, qu'il ne me reste rien plus, à me resouuenir de mes fortunes pour les d'escrire au vray, sans rien adiouter : car soit le bien, soit le mal, ie le veux dire.

Discours du sieur de Montluc au Roy pour demander bataille.

Sire, ie me tiens bienheureux, tant de ce qu'il vous plaist, que ie vous die mon aduis sur ceste deliberation, qui a esté tenuë en vostre Conseil : que parce aussi que i'ay à parler deuant vn Roy soldat, & non deuant vn Roy qui n'a iamais esté en guerre. Auant qu'estre appellé à ceste grande charge que Dieu vous a donnée, & depuis, vous avez autant cherché la fortune de la guerre, que Roy qui iamais ait esté en France, sans auoir espargné vostre personne non plus que le moindre gentil-homme. Doncques ne doy-ie craindre, puis que i'ay à parler à vn Roy soldat (Monsieur le Dauphin, qui estoit derriere la chaire du Roy, & vis à vis de moy, me faisoit signe de la teste, qui me fist penser qu'il vouloit que ie parlasse hardiment, ce

qui

que me donnoit plus de hardiesse, de laquelle ie n'ay iamais eu faute, car la crainte ne me ferma iamais la bouche) Sire, dis-ie, nous sommes de cinq à six mille Gascons comptez; car vous sçavez que iamais les compagnies ne sont du tout complettes, aussi tout ne se peut iamais trouuer à la bataille: mais i'estime que nous serons cinq mil cinq cens, ou six cens Gascons comptez, & de cela ie vous en responds sur mon honneur: tous capitaines & soldats vous bailleront nos noms, & les lieux d'où nous sommes, & vous obligerons nos testes, que tous combattrons le iour de la bataille, s'il vous plaist de l'accorder, & nous donner congé de combattre. C'est chose que nous attendons & desirons il y a long temps, sans tant conniller. Croyez, Sire, qu'au monde il n'y a point de soldats plus resolus que ceux-là, ils ne desirent que de mener les mains. Il y a d'ailleurs treize enseignes de Suisses. Ie cognois les six de sainct Iulien, mieux que celles du Baron, lesquelles Fourly commande. I'ay veu faire la monstre à toutes. Il y peut auoir autant d'hommes comptez parmy eux, que parmy nous. Ils vous

Gascons. *Suisses.*

feront pareille promeſſe que nous, qui ſommes vos ſujets, & vous envoyeront les noms de tous, pour les envoyer à leurs Cantons, afin que s'il y en a quelqu'vn qui ne faſſe ſon deuoir, qu'il ſoit degradé des armes. C'eſt choſe à laquelle ils ſe veulent ſous-mettre, comme ils m'ont aſſeuré à mon depart. Et puis que c'eſt vne meſme nation, ie croy que ceux du Baron n'en feront pas moins. Voſtre Majeſté les a peu cognoiſtre à Landrecy. Voilà donc, Sire, neuf mil hommes ou plus, deſquels vous pouuez faire eſtat, & vous aſſeurer qu'ils combattront iuſques au dernier ſouſpir de leurs vies. Quant aux Italiens & Prouenceaux qui ſont auec monſieur de Dros, & auſſi des Gruyens, qui nous ſont venus trouuer deuant Yurée, ie ne vous en aſſeureray pas: mais i'eſpere qu'ils feront tous auſſi bien que nous, meſmement quand ils nous verront mener les mains. Ie leuois lors le bras en haut, comme ſi c'eſtoit pour frapper, dont le Roy ſe ſous-rioit. Vous deuez auſſi auoir quatre cens hommes d'armes en Piedmont, deſquels il s'y en trouuera bien trois cens, & autant d'archers, qui

Italiens, Prouenceaux & Gruiens.

Hommes d'armes.

ſont en meſme volonté que nous. Vous y auez, Sire, quatre capitaines de cheuaux legers, qui ſont Meſſieurs de Termes, d'Auſſun, Franciſco Bernardin, & Maure, chacun deſquels doit auoir deux cens cheuaux legers. & entre tous quatre ils vous ſeruiront de cinq à ſix cens cheuaux. Tous leſquels deſirent faire paroiſtre l'enuie qu'ils ont de vous faire ſeruice. Ie ſçay ce qu'ils valent, & cognois leur courage. Le Roy lors s'eſmeut vn peu, de ce que toutes les compagnies de la gendarmerie, ny celle des cheuaux legers n'eſtoient complettes : mais ie luy dis, qu'il eſtoit impoſſible, & qu'il y en auoit qui auoient obtenu congé de leurs capitaines pour aller à leurs maiſons ſe rafraiſchir, & d'autres eſtoient malades : mais que s'il plaiſoit à ſa Maieſté donner congé aux Gentils-hommes, qui le luy demanderoient pour ſe trouuer à la bataille, ils ſuppleroient bien au deffaut qui pourroit eſtre eſdites compagnies. Puis doncques, Sire, dis-ie lors, continuant mon propos, que ie ſuis ſi heureux que de parler deuant vn Roy ſoldat, qui voulez vous qui tuë dix mil hommes, & mil ou douze cens

Cheuaux legers.

cheuaux, tous resolus de mourir, ou de vaincre? telles gens que cela ne se deffont pas ainsi: ce ne sont pas des apprentifs. Nous avons souuent sans aduantage attaqué l'ennemy, & l'auons le plus souuent battu. I'oserois dire, que si nous auions tous vn bras lié, il ne seroit encores en la puissance de l'armée ennemie de nous tuer de tout vn iour, sans perte de la plus grande part de leurs gens, & des meilleurs hommes. Pensez donc quand nous aurons les deux bras libres, & le fer en la main, s'il sera aisé & facile de nous battre. Certes, Sire, i'ay apprins des sages capitaines pour les auoir ouy discourir, qu'vne armée composée de douze à quinze mille hommes, est bastante d'en affronter vne de trente mille. Car ce n'est pas le grand nombre qui vainc, c'est le bon cœur. Vn iour de bataille la moitié ne combat pas. Nous n'en voulons pas dauantage: laissez faire à nous. Monsieur le Dauphin s'en rioit derriere la chaire du Roy, continuant tousjours à me faire signe de la teste: car à ma mine il sembloit que ie fusse desia au combat. Non, non, Sire, ces gens ne sont pas pour estre def-

faicts : si Messieurs, qui en parlent, les auoient veus en besongne, ils changeroient d'aduis, & vous aussi : ce ne sont pas soldats pour reposer dans vne garnison, ils demandent l'ennemy, & veulent monstrer leur valeur : ils vous demandent permission de combattre : si vous les refusez vous leur osterez le courage, & serez cause que celuy de vostre ennemy s'enflera. Peu à peu vostre armée se deffera. A ce que i'ay entendu, Sire, tout ce qui esmeut Messieurs, qui ont opiné deuant vostre Maiesté, est la crainte d'vne perte, ils ne disent autre chose si ce n'est, si nous perdons, si nous perdons : ie n'ay ouy personne d'eux qui aye iamais dit, si nous gaignons, si nous gaignons, quel grand bien nous aduiendra ? Pour Dieu, Sire, ne craignez de nous accorder nostre requeste, & que ie ne m'en retourne pas auec ceste honte, qu'on dit que vous auez peur de mettre le hazard d'vne bataille entre nos mains, qui vous offrons volontiers, & de bon cœur nostre vie. Le Roy qui m'auoit fort bien escouté, & qui prenoit plaisir à voir mon impatience, tourna les yeux deuers monsieur

Raisons du sieur de Montluc.

de sainct Pol. Lequel luy dit alors, monsieur, voudriez-vous bien changer d'opinion pour le dire de ce fol, qui ne se soucie que de combattre, & n'a nulle consideration du malheur que ce vous seroit, si nous perdions la bataille? C'est chose trop importante pour la mettre à la ceruelle d'vn ieune Gascon. Alors ie luy respondis ce mesme mot: Monsieur, asseurez-vous que ie ne suis point brauache, ny si éceruelé que vous me pensez. Ie ne dis point cecy pour brauerie: car s'il vous souuient de tous les aduertissemens que le Roy a eu depuis que nous sommes retournez de Perpignan en Piedmont, vous trouuerez qu'à pied ou à cheual où nous auons trouué les ennemis, nous les auons tousiours battus: si ce n'est lors que monsieur d'Aussun fut rompu, lequel ne se perdist, que pour auoir combattu à la teste d'vn camp, ce qu'vn bon capitaine ne doit iamais faire. Il n'y a pas encores trois mois, vous l'auez entendu, car tout le monde le sçait, les deux beaux combats, que nous fismes à pied & à cheual en la plaine vis à vis de Samfre, contre les Italiens premierement, & puis contre

Replique du sieur de Montluc à mõsieur de S. Pol.

les Espagnols en dix iours : ayant monsieur d'Aussun quinze iours auant qu'il fut prins, combattu & deffaict toute vne compagnie d'Allemands. Regardez donc nous qui sommes en cœur & eux en peur, nous qui sommes vainqueurs & eux vaincus, nous qui les desestimons cependant qu'ils nous craignent, quelle difference il y a d'eux à nous? Quand sera-ce doncques que vous voulez que le Roy baille congé de combattre, sinon lors que nous sommes en l'estat, auquel nous nous trouuons à present en Piedmont? Ce ne sera pas quand nous aurons esté battus, qu'il le doiue faire: mais à present que nous sommes coustumiers de les battre. Il ne nous faut faire autre chose, sinon de bien aduiser de ne les aller assaillir dans vn fort, comme nous fismes à la Bicquoque. Mais monsieur d'Anguyen a trop de bons & de vieux capitaines, pour faire vne telle erreur: & ne sera question, sinon de chercher le moyen de les trouuer en campagne rase, où il n'y ait haye ni fossé, qui nous puisse garder de venir aux mains: & alors (Sire) vous entendrez des plus furieux combats, que iamais ayent estez. Et

Faute faite à la Bicquoque.

vous ſupplie tref humblement ne vous attendre à autre choſe, ſinon d'auoir nouuelles de la victoire. Et ſi Dieu nous fait la grace de la gaigner (comme ie me tiens aſſeuré que nous ferons) vous arreſterez l'Empereur & le Roy d'Angleterre ſur le cul, & ne ſçauront quel party prendre. Monſieur le Dauphin continuoit plus fort en riant à me faire ſigne, qui me donnoit encores vne grande hardieſſe de parler : tous les autres parloient & diſoient, que le Roy ne ſe devoit aucunement arreſter à mes paroles. Monſieur l'Admiral ne dit iamais mot : mais ſe ſous-rioit, & croy qu'il s'eſtoit apperçeu des ſignes que monſieur le Dauphin me faiſoit, eſtant preſque vis à vis l'vn de l'autre. Monſieur de Sainct Pol recharge encore, diſant au Roy : quoy, Monſieur, il ſemble que vous voulez changer d'opinion, & vous attendre aux paroles de ce fol enragé ? Auquel le Roy reſpondit, diſant, foy de Gentil-homme, mon couſin, il m'a dit de ſi grandes raiſons, & me repreſente ſi bien le bon cœur de mes gens, que ie ne ſçay que faire. Lors ledict Seigneur de ſainct Pol luy dit : ie voy bien que vous eſtes

Promeſſe de la victoire.

defia tourné (Il ne pouuoit voir les ſignes que monſieur le Dauphin me faiſoit : car il auoit le dos tourné à luy , comme faiſoit monſieur l'Admiral) Surquoy le Roy adreſſant ſa parole audict Sieur Admiral luy dict, qu'eſt-ce que luy en ſembloit. Monſieur l'Admiral ſe print encores à ſouſrire, & luy reſpondit , Sire , voulez-vous dire la verité ? vous auez belle enuie de leur bailler congé de combattre. Ie ne vous aſſeureray pas , s'ils combattent , du gain ny de la perte , car il n'y a que Dieu qui le puiſſe ſçauoir : mais ie vous obligeray bien ma vie & mon honneur que tous ceux-là qu'il vous a nommez , combattront & en gens de bien , car ie ſçay ce qu'ils valent pour les avoir commandez. Faictes vne choſe , nous cognoiſſons bien que vous eſtes à demy gaigné , & que vous penchez plus du coſté du combat , qu'au contraire , faictes voſtre requeſte à Dieu & le priez , qu'à ce coup vous vueille aider & conſeiller , ce que vous devez faire. Alors le Roy leua les yeux au ciel , & ioignant les mains iettant le bonet ſur la table , dict : Mon Dieu ie te ſupplie , qu'il te plaiſe me donner auiour-

Aduis de monſieur l'Amiral.

Priere du Roy à Dieu.

d'huy le conseil de ce que ie dois faire pour la conservation de mon Royaume : & que le tout soit à ton honneur & à ta gloire. Surquoy monsieur l'Admiral luy demanda, Sire, quelle opinion vous prent-il à present ? Le Roy apres avoir demeuré quelque peu se tourna vers moy, disant comme en s'escriant, Qu'ils combattent, qu'ils combattent. Or doncques il n'en faut plus parler, dit monsieur l'Admiral, si vous perdez, vous seul serez cause de la perte, & si vous gaignez, pareillement : & tout seul en aurez le contentement en ayant donné seul le congé. Alors le Roy & tous se leverent, & moy ie tressaillois d'aise. Sa Maiesté se mit à parler auec monsieur l'Admiral pour ma despesche, & pour donner ordre au payement, dont nous auions faute. Monsieur de sainct Pol m'accosta & me disoit en riant ; fol enragé, tu seras cause du plus grand bien, qu'il pourroit venir au Roy, ou du plus grand mal. Ledict Sieur de sainct Pol ne m'auoit rien dict pour hayne qu'il me portast : car il m'aimoit autant que capitaine de France, & de longue main, m'ayant cognu du temps que i'estois à monsieur le

Congé pour la bataille.

Propos de monsieur de S. Pol à Montluc.

que me donnoit plus de hardiesse, de laquelle ie n'ay iamais eu faute, car la crainte ne me ferma iamais la bouche) Sire, dis-ie, nous sommes de cinq à six mille Gascons comptez: car vous sçavez que iamais les compagnies ne sont du tout complettes, aussi tout ne se peut iamais trouuer à la bataille: mais i'estime que nous serons cinq mille cinq cens, ou six cens Gascons comptez, & de cela ie vous en responds sur mon honneur: tous capitaines & soldats vous bailleront nos noms, & les lieux d'où nous sommes, & vous obligerons nos testes, que tous combattrons le iour de la bataille, s'il vous plaist de l'accorder, & nous donner congé de combattre. C'est chose que nous attendons & desirons il y a long-temps, sans tant conniller. Croyez, Sire, qu'au monde il n'y a point de soldats plus résolus que ceux-là, ils ne desirent que de mener les mains. Il y a d'ailleurs treize enseignes de Suisses. Ie cognois les six de sainct Iulien, mieux que celles du Baron, lesquelles Fourly commande. I'ai veu faire la monstre à toutes. Il y peut auoir autant d'hommes comptez parmy eux, que parmy nous. Ils vous

Gascons.

Suisses.

feront pareille promeſſe que nous, qui ſommes vos ſujets, & vous envoyeront les noms de tous, pour les envoyer à leurs cantons, afin que s'il y en a quelqu'vn qui ne faſſe ſon deuoir, qu'il ſoit degradé des armes. C'eſt choſe à laquelle ils ſe veulent ſous-mettre, comme ils m'ont aſſeuré à mon départ. Et puis que c'eſt vne meſme nation, ie croy que ceux du Baron n'en feront pas moins. Voſtre Majeſté les a peu cognoiſtre à Landrecy. Voilà donc, Sire, neuf mil hommes ou plus, deſquels vous pouuez faire eſtat, & vous aſſeurer qu'ils combattront iuſques au dernier ſouſpir de leurs vies. Quant aux Italiens & Prouençeaux qui ſont auec monſieur des Cros, & auſſi des Gruyens, qui nous ſont venus trouuer deuant Yurée, ie ne vous en aſſeureray pas: mais i'eſpere qu'ils feront tous auſſi bien que nous, meſmement quand ils nous verront mener les mains. Ie leuois lors le bras en haut, comme ſi c'eſtoit pour frapper, dont le Roy ſe ſous rioit. Vous deuez auſſi auoir quatre cens hommes d'armes en Piedmont, deſquels il s'y en trouuera bien trois cens, & autant d'archers, qui

Italiens, Prouençeaux & Gruiens.

Hommes d'armes.

congé : toutesfois à la fin ſa Maieſté leur permiſt : leſquels n'empirerent la feſte : car apres eux vindrent plus de cent gentils-hommes en poſte, pour ſe trouuer à la bataille. Entr'autres les Sieurs de Iarnac, de Chaſtillon, depuis Admiral, le fils de monſieur l'Admiral d'Annebaut, le Vidame de Chartres, & pluſieurs autres : deſquels n'y mouruſt que monſieur d'Aſſier, que i'aimois plus que moy-meſmes, & Chamans, qui avoit eſté bleſſé, quand ie combattis les Eſpagnols en la plaine de Perpignan. Quelques autres en y euſt de bleſſez, mais non qu'ils mouruſſent. Il n'y a Prince au monde, qui ait la nobleſſe plus volontaire, que la noſtre. Vn petit ſous-ris de ſon maiſtre, échauffe les plus refroidis ſans crainte de changer apres vignes & moulins en cheuaux & armes, on va mourir au lict, que nous appellons le lict d'honneur. *Louange de la Nobleſſe Frãçoiſe.*

Eſtant arriué au camp ie m'acquitay de ma charge enuers monſieur d'Anguyen : & luy preſentay mes lettres du Roy, qui fut grandement resiouy : & me dit ces meſmes mots en m'embraſſant, ie ſçauois bien que tu ne nous apporterois pas la paix. Or

ſus, mes amis, dit-il à ceux qui eſtoient aupres de luy, à ce que vous voyez, il faut faire. Ie luy racomptay la difficulté, qu'il y auoit eu d'auoir le congé, & que le Roy ſeul en eſtoit cauſe. Ce qui nous devoit plus encourager à bien faire au combat. Il fut auſſi tres-aiſe, quand ie luy dis que les Seigneurs ſus-nommez venoient apres moy, eſtant bien certain qu'encores pluſieurs viendroient apres eux, comme ils firent, me recommandant ledict Seigneur, que ie m'allaſſe acquiter enuers tous les Colonnels, Capitaines de gens d'armes, cheuaux legers, & de gens de pied, de la charge que le Roy m'auoit donnée. Ce que ie fis, n'y ayant cognu homme, qui ne ſe reioüiſt grandement, leur faiſant bien au long entendre l'aſſeurance que i'auois donnée au Roy de la victoire. Ie ne me contentay pas d'en parler aux chefs, mais en parlay aux particuliers, les aſſeurans que nous ſerions tous recompenſez du Roy. Et faiſois la choſe plus grande qu'elle n'eſtoit. Il faut ſouuent mentir pour ſon maiſtre. Pendant mon ſeiour monſieur d'Anguyen boucla Carignan, ne le pouuant emporter de

Retour du ſieur de Montluc en Piedmõt.

Carignan bouclé.

force ſans beaucoup de perte, campant cependant à Vimeus & Carmagnolle : & bientoſt apres l'arrivée de ceſte Nobleſſe, le Marquis de Guaſt partiſt auec ſon camp le Vendredy ſainct, d'Aſt vint loger à la montagne pres Carmagnolle : & le iour de Paſques partit pour venir à Serizolles. La compagnie du Comte de Tande eſtoit ce iour-là de garde. Le capitaine Vaurines en eſtoit Lieutenant, lequel manda à monſieur d'Anguyen, que le camp marchoit, & que l'on oyoit les tabourins clairement. Monſieur d'Anguyen me commanda de monter à cheual, & que ie couruſſe deſcouurir le tout, pour en porter nouuelles certaines, ce que ie fis. Le capitaine Taurines me bailla vingts ſallades. I'allay ſi auant, que ie deſcouuris la caualle rie, qui paſſoit au long des bois de l'Abbaye Deſteffarde, & oyois les tabourins les vns marcher auant, & les autres en arriere. Cela me mit en peine de deſcouurir ce que ce pouuoit eſtre. A mon retour trouvay monſieur d'Anguyen, Meſſieurs de Chaſtillon qui a eſté Admiral, de Dampierre, de S. André, Deſcars pere de ceux-cy, d'Aſſier, & de Iar-

Le ſieur de Montluc deſcouure les ennemis.

nac, dans la chambre dudict Seigneur d'Anguyen parlant à luy, ayans faict porter leurs armes sur les licts dans ladite chambre: & luy rapportay ce que i'en auois veu. Alors tous ces Seigneurs luy dirent, Allons, Monsieur, allons les combattre auiourd'huy qui est bon iour, car Dieu nous aidera: lors me commanda ledict Seigneur, que i'allasse dire à Messieurs de Tais, & de Sainct Iulien, de mettre les regimens en campagne: & envoya vn autre à la gendarmerie & cauallerie en faire de mesmes, ce qui fust fait tout incontinent, & nous misines hors Carmagnolle en vne plaine tirant à Serizolles, & là tout le monde se mist en bataille. Monsieur de Mailly Commissaire de l'artillerie fust aussitost là auec l'artillerie que pas vn de nous. Nous oyons les tabourins des ennemis aussi clair presque comme les nostres. Ie ne vis à ma vie camp si volontaire, ni soldats si desireux de combattre, que cestuy-là, sauf quelques-vns des grands de l'armée, qui persecutoient tousiours M. d'Anguien de ne hazarder point, & luy mettoient deuant, la perte que ce seroit au Roy s'il perdoit la bataille, laquelle

quelle peut-eſtre pourroit cauſer la perte du Royaume de France. Autres luy mettoient en teſte qu'il deuoit combattre : de ſorte qu'ils mettoient en tel trouble ce pauure Prince, qui eſtoit encores bien ieune, qu'il ne ſçauoit de quel coſté ſe tourner. Vous pouuez penſer ſi ie me paſſionnois, & ſi i'euſſe parlé haut, ſi c'euſt eſté bille pareille. Encores ne me peus-ie tenir de parler. Les Seigneurs qui eſtoient venus de France tenoient tous le party de combattre. Ie pourrois bien nommer qui eſtoient & les vns & les autres ſi ie voulois, mais ie ne le veux faire : car ie ne me ſuis pas mis à eſcrire pour dire mal de perſonne. Mais monſieur l'Admiral de Chaſtillon, & monſieur de Iarnac, qui ſont encores en vie, le ſçauent auſſi bien que moy. Les vns & les autres auoient raiſon, & n'eſtoient pouſſez d'aucune peur : mais ſeulement la crainte de perdre tout les retenoit en bride : & tel peut eſtre, comme i'ay veu ſouuent, opine contre ſa volonté, & contre la pluralité des voix : afin qu'apres il puiſſe dire, ſi la choſe ſuccede mal, ie n'eſtois point de ceſt aduis : ie l'auois bien dit,

Le ſieur d'Anguyé en doute ſur la bataille.

Dissimulation parmy les guerriers. mais ie n'en fus pas creu. He qu'il y a de tromperie au monde ! & en nostre mestier, plus qu'en nul autre qui soit.

Ainsi que nous deuions marcher pour aller combattre, il y en eust quatre ou cinq qui tirerent à part monsieur d'Anguyen, descendans à pied, & l'entretinrent se pourmenant plus de demie heure. Tout le monde grinsoit les dents de ce qu'on ne marchoit. Enfin leur conclusion fut que tous les regimens de gens de pied se retireroient à leurs logis, comme aussi l'artillerie & la gendarmerie, & que monsieur d'Anguyen auec quatre ou cinq cens cheuaux, & partie des capitaines qui estoient de son conseil s'en iroient sur la plaine de Serizolles descouurir le camp de l'ennemi, que i'amenerois apres lui quatre cens arquebuziers, & tout le demeurant au logis. Ie vis lors vn monde de personnes desesperez : & croy que si Dieu eust tant voulu pour monsieur d'Anguyen qu'il fust marché, il en eust emporté la bataille sans grande difficulté : car les tabourins que i'auois ouy retourner en arriere, c'estoient tous les Espagnols qui alloient

retirer deux canons, qui s'estoient engagez sans pouuoir tirer auant ni arriere : & n'eussions trouué rien à combattre que les Allemans, Italiens, & la cauallerie, laquelle ni le Marquis mesme, ne nous pouuoit eschapper. Et comme nous eusmes demeuré plus de trois heures vis à vis des ennemis, qui estoient en vne plaine entre Sommeriue & Serizolles, lesquels ne pensoient rien moins que de combattre (& dit le Marquis à monsieur de Termes depuis estant prisonnier, comme il m'a raconté, que iamais il n'auoit eu tant de peur d'estre perdu, que ce iour-là : car le meilleur de son esperance, estoit en l'arquebuzerie Espagnolle) monsieur d'Anguyen s'en retourna à Carmagnolle aussi mal content, que Prince fust iamais : & à la descente d'vn bois retournant audict Carmagnolle ie luy dis en passant, present Messieurs de Dampierre & de S. André, ces mots : Monsieur, Monsieur, ce matin quand vous vous estes leué, que pouuiez-vous demander à Dieu autre chose, que ce qu'il vous a donné auiourd'huy, qui est de trouuer en pleine campagne sans haye ne fossé vos ennemis, ce que vous auez

Peur du Marquis de Guast.

Propos du sieur de Montluc à monsieur d'Anguyen.

Dissimulation parmy les guerriers.

mais ie n'en fus pas creu. He qu'il y a de tromperie au monde ! & en nostre mestier, plus qu'en nul autre qui soit.

Ainsi que nous deuions marcher pour aller combattre, il y en eust quatre ou cinq qui tirerent à part monsieur d'Anguyen, descendans à pied, & l'entretinrent se pourmenant plus de demie heure. Tout le monde grinsoit les dents de ce qu'on ne marchoit. Enfin leur conclusion fut que tous les regimens de gens de pied se retireroient à leurs logis, comme aussi l'artillerie & la gendarmerie, & que monsieur d'Anguyen auec quatre ou cinq cens cheuaux, & partie des capitaines qui estoient de son conseil s'en iroient sur la plaine de Serizolles descouurir le camp de l'ennemi, que i'amenerois apres lui quatre cens arquebuziers, & tout le demeurant au logis. Ie vis lors vn monde de personnes desesperez : & croy que si Dieu eust tant voulu pour monsieur d'Anguyen qu'il fust marché, il en eust emporté la bataille sans grande difficulté : car les tabourins que i'auois ouy retourner en arriere, c'estoient tous les Espagnols qui alloient

retirer deux canons, qui s'estoient engagez sans pouuoir tirer auant ni arriere : & n'eussions trouué rien à combattre que les Allemans, Italiens, & la cauallerie, laquelle ni le Marquis mesme, ne nous pouuoit eschapper. Et comme nous eusmes demeuré plus de trois heures vis à vis des ennemis, qui estoient en vne plaine entre Sommeriue & Serizolles, lesquels ne pensoient rien moins que de combattre (& dit le Marquis à monsieur de Termes depuis estant prisonnier, comme il m'a raconté, que iamais il n'auoit eu tant de peur d'estre perdu, que ce iour-là : car le meilleur de son esperance, estoit en l'arquebuzerie Espagnolle) monsieur d'Anguyen s'en retourna à Carmagnolle aussi mal content, que Prince fust iamais : & à la descente d'vn bois retournant audict Carmagnolle ie luy dis en passant, present Messieurs de Dampierre & de S. André, ces mots : Monsieur, Monsieur, ce matin quand vous vous estes leué, que pouuiez-vous demander à Dieu autre chose, que ce qu'il vous a donné auiourd'huy, qui est de trouuer en pleine campagne sans haye ne fossé vos ennemis, ce que vous auez

Peur du Marquis de Guast.

Propos du sieur de Montluc à monsieur d'Anguyen.

tant desiré ? Ie vois bien que vous voulez plustost croire ceux qui vous conseillent de ne combattre, que ceux qui vous conseillent de combattre. Alors il commença à renier, & dit qu'il n'en croiroit plus personne que soy-mesmes, à quoy ie cognus bien que ie l'auois mis en colere : ie rechargeay en cheminant, disant, & non Monsieur non ; de par Dieu n'en croyez personne que vous-mesmes : car nous sçauons bien que vous ne desirez autre chose que le combat, & Dieu vous aidera : & m'en allay ainsi droict à Carmagnolle fasché, me souuenant de ce que i'auois tant asseuré le Roy en son Conseil, & dès que ledit sieur arriua à Carmagnolle, il appella tous ceux qui entroient en son Conseil. Ie trouuay à mon arriuée tous les capitaines de nostre regiment mutinez, iusques aux soldats, lesquels demandoient paye : mais on les amusa sur l'arriuée de monsieur de Langey, qui portoit quelque argent. Ie fus prié par monsieur de Lamolle l'aisné, qui auoit deux enseignes, lequel fust tué le lendemain, que ie parlasse à monsieur d'Anguyen pour tous, & ils m'aduoüeroient. Nous voilà tous dans

Le sieur de Montluc chargé des capitaines de parler à monsieur d'Anguyen.

la ſalle : & par fortune Meſſieurs de Dampiere & de S. André n'eſtoient encores entrez, qui nous trouuerent tous mutinez, & nous dirent ces mots, Ayez patience, ie vous prie, iuſques à ce que Monſieur ſera hors du Conſeil : & ie croy qu'ils lui auoient parlé par le chemin : car ie trouuay monſieur d'Anguyen au milieu d'eux, & ainſi entrerent dans la chambre, & ne tarda gueres qu'ils ſortirent. Monſieur de Dampierre ſortit le premier, qui nous trouua tous à la porte de la chambre. Et pour ce que monſieur d'Anguyen venoit apres luy, en me regardant il miſt la main à la bouche, en ſigne que ie ne diſſe mot. Monſieur d'Anguyen paſſa tout en courroux droit à ſa chambre, & les autres Colonnels & Capitaines chacun à ſon logis, & ne bougeaſmes point. Incontinent apres Meſſieurs de Dampierre & de S. André ſortirent en la ſalle, & nous dirent ces mots, Allez vous en à vos logis, preparez vous : car nous combattrons demain : en ſortant nous regardions ceux qui vouloient qu'on combattit, leſquels ſe rioient deuers nous autres, qui nous donna auſſi eſperance de combattre.

Reſolution du combat.

Car le ſoir que i'accompagnay monſieur de Dampierre à ſon logis, il me dit la propoſition qu'avoit fait monſieur d'Anguyen au Conſeil, qui fut ſur l'erreur qu'il cognoiſſoit auoir fait de ne combattre point, ayant perdu vn aduantage qu'il ne pourroit recouurer, & qu'il les prioit tous de le conſiderer & ſe reſoudre de combattre. Alors il y en euſt qui commencerent à diſcourir ce qu'ils luy auoient dit auparauant de la perte que le Roy feroit, auec pluſieurs autres choſes & raiſons pour l'empeſcher : d'autres tenoient l'opinion qu'ils auoient touſiours ſuiuie, qu'il falloit donner la bataille. Mais monſieur d'Anguyen, qui ſe vid eſtre tombé en meſme diſpute qu'auparauant, ſe mit en colere, & dit qu'il eſtoit reſolu de combattre à quelque prix que ce fut : & que s'il y auoit homme qui voulut plus diſputer le contraire, il ne l'eſtimeroit iamais tel qu'il l'auoit eſtimé. Alors vn qui l'auoit tant empeſché, reſpondit, O monſieur eſt-ce vne reſolution que vous auez prinſe de combattre? Ouy, dit monſieur d'Anguyen. Or donc reſpondit l'autre, il n'eſt pas queſtion de diſputer autre choſe : &

La bataille reſolue.

arresterent que chacun se retireroit en sa charge : & qu'vne heure deuant iour nous serions en la mesme plaine, qu'estions le iour deuant, pour marcher droict où les ennemis seroient rencontrez, ce qui fust faict, remonstrant cependant aux Capitaines & soldats, que le payement se feroit mal à propos à la teste de l'ennemy, & qu'il falloit attendre. Ce fut vne ruze pour amuser ceux qui demandoient de l'argent. Et pource que le iour deuant nous les auions laissez en la plaine, qui est entre Serizolles & Sommeriue, monsieur d'Anguyen ne sçauoit bonnement, s'ils estoient à Sommeriue ou à Serizolles, combien que le capitaine de Sommeriue luy auoit mandé, que le camp vouloit loger là. Le Seigneur Francisco Bernardin enuoya trois de ses cheuaux legers vers ledict Serizolles, & allerent si pres, qu'ils descouurirent le camp qui estoit en armes, & les tabourins commençoient à sonner. Ce qui les auoit fait retourner à Serizolles, c'estoit pour attendre les Espagnols, qui estoient allez au deuant des deux canons, comme desia i'ay escrit. Monsieur de Termes en tourna

Ruse pour amuser les soldats qui demandoiēt paye.

renuoyer trois ou quatre des ſiens auſſi, & cependant nous marchions par deſſous tirant à Sommeriue : & quand les cheuaux legers furent reuenus, & porterent les meſmes nouuelles, nous tournaſmes à main gauche, & montaſmes ſur la plaine, où eſtoit toute l'armée, nous fiſmes alte.

Le ſieur de Montluc conduit l'arquebuzerie.

Et là monſieur d'Anguyen, & monſieur de Tais me baillerent à conduire toute l'arquebuzerie. Ie le remerciay tres-humblement de l'honneur qu'il me faiſoit, & que i'eſperois auec l'aide de Dieu m'en acquiter ſi bien, qu'il auroit occaſion d'en demeurer content : & autant en fis-ie à monſieur de Tais, qui eſtoit mon Colonnel : lequel vint commander aux Capitaines & Lieutenans, que ie voudrois prendre qu'ils m'euſſent à obeïr, comme à luy meſmes. Or ie prins quatre Lieutenans, qui furent le Breuil, que i'ay cy deuant nommé, le Guiſquet, le capitaine Lienard, & le capitaine Fauas, qui eſtoit le mien. Auſquels Fauas & Lienard ie baillay le coſté de main droicte, & moy auec les autres deux allay à la gauche tirant à la maiſonnette, qui fut tant combattuë, & fut ordonné que les Suiſſes & nous

combattrions

combattrions enſemble à l'auant garde, que monſieur de Botieres commandoit, lequel peu auant le bruit de la bataille auoit eſté r'appellé de ſa maiſon. La bataille deuoit eſtre conduite par monſieur d'Anguien, ayant ſous ſa cornette les ieunes Seigneurs venus de la Cour. En l'arrieregarde commandoit monſieur Dampierre, où eſtoient quatre mille Gruyens, & trois mil Italiens, conduits par les Sieurs du Dros & des Cros, enſemble tous les guidons & archers des compagnies. Or il y auoit vn coutau en pendant du coſté de Serizolles & de Sommeriue. C'eſtoit vn taillis non gueres eſpois. Les premiers des ennemis que nous viſmes entrer en la plaine venir deuers nous, ce furent les ſept mil Italiens, que le Prince de Salerne conduiſoit, & à leur coſté trois cens lanciers commandez par Rodolphe Baglion, qui eſtoient au Duc de Florence : l'eſcarmouche commença par ce coutau, & dans le pendant les ennemis auoient faict alte vis à vis de nous : & comme ceſte eſcarmouche fut attaquée, ie baillay vne trouppe au capitaine Brueil, qui eſtoit celle du plus pres de moy, & au capitaine

Ordre pour la bataille donnée à Serizolles le 11. Auril 1544.

Gasquet la derniere, à deux cens pas les vnes des autres, & de la mienne ie baillay quarante ou cinquante arquebuziers à vn mien sergent nommé Arnaut de Sainct-clair, homme vaillant & qui sçauoit bien prendre son party, & ie les soustenois. Estant à la maison ie descouuris trois ou quatre trouppes d'arquebuziers Espagnols, qui venoient la teste baissée pour gaigner la maisonnette: & les capitaines Fauas & Lienard combattoyent les Italiens, au valon à main droicte. L'escarmouche commença de tous les deux costez, & par fois me ramenoyent iusques à la maison, autrefois ie les ramenois à eux iusques à leur trouppe: car il s'en estoit meslé vn autre auec la premiere: & sembloit que nous ioüissions aux barres. A la fin ie fus contrainct faire marcher le capitaine Brueil à moy: car ie voyois toutes les trouppes assemblées auec vne trouppe de cauallerie à leur costé. Ie n'auois pas vn homme de cheual auec moy: toutesfois i'auois aduerty monsieur d'Anguyen, que leur cauallerie estoit auec leur arquebuzerie, qui venoit à moy. Baste, que personne ne vint de long-tems: de façon

Escarmouche.

que ie fus contrainct quitter la maison, non sans grand combat, qui dura long temps. Ie renuoyai le capitaine Brueil à son mesme lieu. L'escarmouche dura de trois à quatre heures sans iamais cesser. Iamais on ne vid mieux faire. M. d'Anguyen m'enuoya M. d'Aussun, me commandant que ie regagnasse la maison, qui ne me faisoit auantage ni desauantage. Ie lui respondis, allez dire à M. d'Anguyen qu'il m'enuoye de la cauallerie pour combattre ceste cauallerie, qui est a costé de leurs arquebuziers, laquelle il voyoit aussi bien que moy, car ie ne suis pas pour combattre cauallerie & infanterie ensemble en campagne raze. Alors il me dict, il me suffit, que ie le vous aye dit: & tourne en arriere & le va dire à monsieur d'Anguyen, lequel derechef m'enuoya monsieur de Moneins pour me dire qu'en vne sorte ou autre il vouloit que la regagnasse, auec lequel il vint le Seigneur Cabry frere du Seigneur Mauré, menant soixante cheuaux tous lanciers, & Monsieur de Moneins qui en pouuoit auoir enuiron vingt cinq, ne faisant encores que commencer à dresser sa compagnie. Ie lui respondis tout de

Contestation du sieur de Montluc.

mesme qu'à monsieur d'Aussun, & que ie ne voulois point estre cause de la perte de la bataille, mais que s'ils vouloient aller combatre ceste caualle-rie, qui estoit au costé de leurs arque-buziers, que ie regagnerois bien la maison. Alors ils me respondirent, que i'auois raison, & qu'ils estoient tous prests, & incontinent ie mande au capitaine Brueil, qu'il vint à moy, & au capitaine Gasquet qu'il se mit en sa place, & incontinent le capitaine Brueil se mit à main droite, la caualle-rie au milieu : & marchasmes le trot droict à eux, car nous n'estions pas à trois cens pas les uns des autres. Pour cela l'escarmouche ne cessoit iamais : & comme nous aprochasmes de cent ou six vingts pas, nous commençames à tirer : & leur cauallerie tourna le dos, & leur infanterie aussi : & vis tous leurs lanciers tout à vn coup tour-ner le dos se retirans dans leurs troup-pes. Incontinent monsieur de Moneins & le Seigneur Cabry s'en allerent à monsieur d'Anguyen pour luy dire ce qu'ils auoyent veu de leur cauallerie, & que s'il ne m'amenoit de la caual-lerie pour me faire espaule, ie ne pou-uois faillir d'estre rompu. Ie renuoye

Route des Impe-riaux.

les capitaines Brueil & Gaſquet en leurs lieux. Il y auoit vn petit marets aupres de Serizolles, & vn grand chemin creux, qui empeſchoit, qu'ils ne pouuoient paſſer, pour venir à nous en bataille. Or le marquis de Guaſt auoit fait paſſer ſix pieces d'artillerie, leſquelles deſia eſtoient bien auant deça le marets, & comme il viſt ſes gens repouſſez, il euſt crainte que tout le camp ſuiuit, & qu'il perdit ſon artillerie. Il fiſt paſſer promptement les Allemans ce marets & chemin creux: & comme il fut en la plaine, ils ſe remirent en bataille, car ils n'auoient ſçeu paſſer qu'en deſordre: & cependant la caualllerie & arquebuzerie Eſpagnole vindrent à moy, comme auparauant, & n'ayant point de caualerie auec moy ie fus contraint leur quitter la place, & me retiray d'où i'eſtois party. Or ie deſcouuris leurs Allemans & leur artillerie: & en meſme temps que ie me retirois, monſieur de Termes & le Seigneur Franciſco Bernardin ſe vindrent mettre à main droite de noſtre bataillon & ſur le bord du coutau, qui eſtoient fort à l'eſtroict & vis à vis du bataillon des Italiens, car leurs lanciers eſtoient

Disposition des troupes Françoises.

vis à vis de nos picquiers : Monsieur de Botieres auec sa compagnie, & celle de monsieur le Comte de Tande à main gauche de nostre bataille : les Suisses estoient enuiron soixante ou quatre vingts pas au derriere de nous & vn peu à costé. Or nostre arquebuzerie, que les capitaines Fauas, & Lienard conduisoient, aucunesfois ils repoussoient les ennemis iusques à leur bataille, autresfois les ennemis les repoussoient aussi pres la nostre. Ie sçay bien qu'il me falloit courir desarmer nostre bataillon d'arquebuziers du costé de monsieur de Botieres qui faisoient le flanc, & leur bailler pour faire la cargue, ce qu'ils firent : & d'vne grande furie les repousserent iusques aupres de leur bataille & fut bon besoing, car leur arquebuzerie auoit presque gaigné le flanc de nostre cauallerie. Ie cours là, ou ils estoient, & commençasmes vne furieuse escarmouche, grande & forte : car toutes les trois trouppes miennes nous meslasmes, ce qui dura vne grand'heure.

Grande escarmouche.

Or les ennemis auoient mis leurs pieces d'artillerie au costé de la maisonnette, qui tiroit en butte dedans

noſtre bataille. Monſieur de Mailly s'auança auecques la noſtre, & ſe miſt aupres de nous, & commença à tirer à eux vers la maiſonnette : car il ne pouuoit là où nous tenions l'eſcarmouche, ſans tuer des noſtres, & regardant deuers noſtre bataille, ie vis monſieur de Tais qui commençoit à marcher les piques baiſſées droit aux Italiens. Ie courus à luy, & luy dis, où voulez-vous aller, Monſieur, où voulez vous aller ? Vous allez perdre la bataille : car voicy les Allemans qui vous viennent combattre : & vous prendront par flanc. Les capitaines eſtoient cauſe de cela, leſquels luy crioient menez nous au combat, Monſieur, il nous vaut mieux mourir main à main, que d'eſtre tuez à coups d'artillerie.

C'eſt ce qui eſtonne le plus, & bien ſouuent faict plus de peur que de mal : mais ſi eſt-ce qu'il me creuſt, & les priay mettre tous le genoüil à terre & leurs picques bas : car ie voyois les Suiſſes derriere couchez tout de leur long, qui ne paroiſſoient rien : & de là ie m'en cours à l'arquebuzerie. Or commençoient deſia leurs arquebuziers ſe retirer derriere la maiſon, &

Le canon fait plus de peur que de mal.

comme ie voulois marcher droit à eux, ie descouuris le front de la bataille des Allemans, & soudain ie dis aux capitaines Brueil & Gasquet qu'ils se retirassent peu à peu vers l'artillerie. Et falloit faire place aux picquiers pour venir aux mains. Et m'en cours à nostre bataille, & à mon arriuée leurs dis.

Propos du sieur de Montluc aux soldats.

O mes compagnons, combattons bien, que si nous gaignons la bataille, nous nous pouuons faire estimer plus que iamais les nostres n'ont faict: Car il ne se trouuera aux histoires, que les Gaulois ayent iamais combattu les Germains picque à picque, qu'ils n'ayent esté deffaicts, & pour nous marquer de ceste honorable marque, que de valoir plus que nos predecesseurs n'ont valu, cela nous doit donner double courage de se battre pour vaincre, & faire cognoistre à nos ennemis ce que nous valons. Souuenez-vous, compagnons, de ce que le Roy nous a mandé, & la gloire que ce nous sera de nous presenter à luy apres la victoire. Or monsieur, dis-ie à monsieur de Tais, il est temps de se leuer, comme il fit promptement. Ie commencay à crier haut, Mes

Cecy est pardonnable à vn guerrier non versé aux histoires.

compagnons, peut-estre qu'il n'y a icy gueres de gens qui se soient trouuez en bataille. Si nous prenons la picque au bout du derriere, & nous combattons du long de la picque, nous sommes deffaicts : car l'Allemand est plus dextre que nous en ceste maniere. Mais il faut prendre les picques à demy, comme fait le Suisse, & baisser la teste pour enferrer & pousser en auant, & vous le verrez bien estonné. Alors monsieur de Tais me crioit, que ie courusse au long de la bataille leur faire prendre les picques de ceste sorte, ce que ie fis. Les Allemans marchoient grand pas droict à nous. Ie m'en courus deuant la bataille, & mis pied à terre, car i'auois laissé vn mien lacquay tousiours deuant le bataillon auec ma picque. Et comme monsieur de Tais, & les capitaines me virent descendu, tous crierent à vne fois, Remontez capitaine Montluc, remontez, & vous nous conduirez au combat. Alors ie leur respondis, Que si i'auois à mourir ce iour là, ie ne pouuois mourir en vn plus honorable lieu qu'auec eux, la picque au poing. Ie criay au capitaine la Burte Sergent Maior, qu'il courust

Aduis du sieur de Montluc sur le combat.

touſiours au tour du bataillon , quand nous nous enferrerions , & qu'il criaſt luy & les ſergens derriere & par les coſtez , Pouſſez ſoldats , pouſſez : afin de nous pouſſer les vns les autres , & ainſi vinſmes au combat. L'Allemand venoit à nous grand pas & trot , de ſorte que leur bataille eſtoit ſi grande , qu'il ne ſe pouuoient ſuiure : & y voyons de grandes feneſtres & des enſeignes bien derriere. Et tout à coup nous nous enferraſmes au moins vne bonne partie : car tant de leur coſté , que du noſtre , tous les premiers rangs, ſoit du choc ou des coups furent portez par terre. Il n'eſt pas poſſible pour des gens de pied , de veoir vne plus grande furie. Le ſecond rang & le tiers furent cauſe de noſtre gain : car les derniers les pouſſoient tant qu'ils furent ſur les leurs. Et comme noſtre bataille pouſſoit touſiours les ennemis ſe renuerſoient. Ie ne fus iamais ſi habile & ſi diſpoſt , & me fuſt bon beſoin : car ie donnay plus de trois fois du genoüil à terre. Les Suiſſes furent fins & accors : car iuſques à ce qu'ils nous virent de la longueur de dix ou douze picques , il ne ſe leuerent point ; & apres coururent furieux comme

Grande & furieuſe charge.

ſangliers , & donnerent par flanc : Monſieur de Botieres par le quanton : Monſieur de Termes, & le Seigneur Franciſco donnerent à Rodolphe Baglion en meſme temps , & le renuerſerent : ſa cauallerie ſe miſt en routte. Les Italiens qui virent leur cauallerie rompue , & les Lanſquenets & Allemans renuerſez & en routte , commençerent à prendre la deſcente du vallon , & gaigner tant qu'ils peurent droict au bois. Monſieur de Termes euſt ſon cheual tué au choc , lequel par fortune ſe trouua par terre engagé bien auant , de ſorte que les Italiens le prindrent & l'emmenerent , auſſi n'auoit-il gueres bonnes iambes.

Le ſieur de Termes pris.

Il faut notter que le Marquis de Guaſt auoit fait vn bataillon de cinq mille picquiers , qui eſtoient deux mille Eſpagnols , & trois mille Allemans , eſtant ceux-là que le Comte Laudron auoit mené en Eſpagne du nombre de ſix mille , où ils auoient demeuré dix ans ou plus n'ayant guieres qu'ils eſtoient reuenus , & qui parloient auſſi bon Eſpagnol , que Eſpagnols naturels. Il auoit fait ce bataillon pour abattre les Gaſcons : car il diſoit, qu'il craignoit plus noſtre

bataillon, que pas vn des autres. Et auoit opinion que ces Allemans, qui estoient tous hommes d'eslitte deffe-roient nos Suisses. Et mist à la teste de ceste bataille trois cens arquebuziers seulement, comme enfans perdus, lesquels il auoit reserués pour cest effect, & tout le reste tint l'Escarmouche. Et comme il fut aupres de la maisonnette du costé des Allemans il voit les Gruyens qui estoient tous armez à blanc. Il pensa que ce fussent les Gascons, & leur dict, *Hermanos, hermanos, a qui estant lous Gascones, sarraes à ellos*. Ils ne furent iamais à deux cens pas de luy, qu'il apperceust nostre bataille, qui se leuoit, & cogneust son erreur : mais il n'y pouuoit plus remedier, nous portions tous armes noires. Ceste bataille de cinq mil picques s'en alla le grand pas droit aux Gruyens. Il falloit qu'ils passassent à costé de monsieur d'Anguyen, lequel Seigneur fust mal conseillé : car il donna auec la gendarmerie tout au trauers du bataillon, les autres par flanc. Et là fust tué & blessé beaucoup de gens de bien & des principaux, comme monsieur d'Assier, le Sieur de la Rochechouard, & plusieurs

Le Marquis de Guast deceu.

Erreur de monsieur d'Anguyen.

Les Seigneurs d'Assier, de la Rechechouart tuez.

autres, & encore plus à la seconde recharge. Il y en eut qui passerent & repasserent au trauers, mais tousiours il se r'allioient, & vindrent en ceste maniere aux Gruyens, qui furent bien tost renuersez sans tirer vn seul coup de picque. Et là moururent tous leurs capitaines & Lieutenans, qui estoient au premier rang, & fuirent droict à monsieur des Cros. Mais ce bataillon d'Espagnols, & d'Allemans suyuoient tousiours au grand trot leur victoire, & renuerserent ledit Sieur des Cros : & là y moruust, & tous les capitaines. M. d'Anguyen ne le peut secourir, pource que presque tous les cheuaux de sa cauallerie à ces deux furieuses, mais trop inconsiderées charges, estoient blessez, & s'en alloient le pas par la campagne à costé des ennemis. Il estoit au desespoir, maudissant l'heure que iamais il auoit esté né voyant la fuite de ses gens de pied, & qu'à peine luy restoit il cent cheuaux pour soustenir le choc. M. de Pignan de Monpellier (qui estoit à luy) me dist que deux fois il se donna de la pointe de l'espée dans son gorgerin, se voulant offenser soi mesmes. Et me dist au retour, qu'il s'estoit veu en tel estat

Le sieur des Cros tué.

Monsieur d'Anguyen, rompu.

lors, qu'il euſt voulu qu'on luy euſt donné de l'eſpée dans la gorge. Les Romains pouuoient cela, mais non pas les Chreſtiens. Chacun en diſoit lors ſa ratelée. Nous eſtions à la paille iuſques au menton, & auſſi aiſes que nos ennemis marris. Retournons aux coups: car il y en auoit à donner & à prendre. La laſcheté des Gruyens luy porta beaucoup de perte de ce coſté. Ie ne vis iamais de plus grands grües que ces gens là, indignes de porter armes, s'il ne ſe ſont rendus plus courageux. Ils ſont voiſins des Suiſſes, mais il n'y a non plus de comparaiſon, que d'vn aſne à un cheual d'Eſpagne. Ce n'eſt pas tout d'auoir des hommes en compte, il faut auoir du bon creu, car cent en vallent mille. Vn braue & vaillant capitaine auec mille hommes, dont il s'aſſeure, paſſera ſur le ventre à quatre mille.

Laſcheté des Gruyens.

Tout ainſi comme monſieur d'Anguyen voyoit maſſacrer ſes gens ſans les pouuoir ſecourir, le Marquis de Guaſt voyoit faire le meſmes aux ſiens par vne pareille fortune. Voyez comme elle ſe mocquoit de ces deux chefs d'armée. Car comme il vid Rodolphe Baglion renuerſé & ſes Alle-

Le Marquis de Guaſt rompu.

mans pareillement, il print sa caualerie & se retira deuers Ast, monsieur de sainct Iulien, qui seruoit de maistre de camp & de Colonel des Suisses, se trouua à cheual, & à la verité dire, il estoit foible de sa personne, n'ayant pas grand'force de porter grand fardeau d'armes à pied : il vist renuerser leur bataille de l'vn costé, & la nostre de l'autre. Et auant qu'aller à monsieur d'Anguyen, il nous vid Suisses & Gascons dans ces cinq mille Allemans & Espagnols tuans à toutes mains. Et alors il tourna en arriere, & trouua monsieur d'Anguyen pres du bois tirant à Carmagnolle assez mal accompagné : & luy cria, Monsieur, Monsieur, faictes tourner visage : car la bataille est gagnée : le Marquis de Guast est en route, & tous ses Italiens & les Allemans en pieces. Or desia ce bataillon d'Allemans & d'Espagnols auoient faict alte, se tenans pour perdus, quand ils virent, qu'homme de pied ni de cheual ne venoit à eux : & cogneurent bien qu'ils auoient perdu la bataille, & commencerent à prendre à main droict à la Montagne, d'où ils estoient partis le iour deuant. Ie pensois estre le

Monsieur d'Anguyen se retire, pensant la bataille perduë.

Ruze du sieur de Montluc.

plus fin capitaine de la troupe, d'auoir inuenté de mettre vn rang d'arquebuziers entre le premier & le second rang, pour tuer les capitaines du premier. Et auois dict à monsieur de Tais trois ou quatre iours auparauant, que plustost que pas vn des nostres mourust, ie ferois mourir tous leurs capitaines du premier rang. Et ne luy voulus dire le secret, iusques à ce qu'il m'eust baillé à conduire l'arquebuzerie, & alors il appella la Burthe Sergent Maior, & luy dist, qu'incontinent fist election des arquebuziers, & qu'il les y mist, & à la verité ie ne l'auois iamais veu ny ouy dire, & pensois estre le premier qui l'eust inuenté : mais nous trouuasmes qu'ils auoient esté aussi accors que nous, car ils y en auoient mis comme nous. Lesquels iamais ne tirerent, comme ne firent les nostres, que ne fussions de la longeur des picques. Là se fist vne grande tuerie. Il n'y auoit coup, qui ne portast.

Or monsieur d'Anguien ayant entendu le gain de la bataille qu'il tenoit pour perduë, apres la route de ceux de son costé, & de ces lasches Gruyens, car pour les asseurer, il s'estoit mis

mis pres d'eux, ſe miſt à la queuë de ces Allemans & Eſpagnols. Cependant pluſieurs de ceux qui auoient prins l'effroy ſe r'allierent pres de luy. Tel faiſoit bien l'empreſſé, qui n'a gueres fuyoit : tel auoit rompu la bride à ſon cheual, pour en ietter la faute ſur luy. Peu auant la bataille par bonne fortune il auoit mandé à Sauillan chercher trois compagnies d'Italiens fort bonnes pour ſe trouuer à la meſlée, leſquelles eſtans à Reconis ouyrent l'artillerie, & cogneurent que la bataille ſe donnoit. Ce qui fuſt cauſe, qu'ils prindrent tous les arquebuziers qu'ils purent à cheual, & vindrent touſiours courans ſi à propos, qu'ils trouuerent monſieur d'Anguien qui ſuyuoit les ennemis, n'ayant vn ſeul arquebuzier auec luy, leſquels mettant pied à terre, ſe mirent ſur leur queuë, & ledict Seigneur d'Anguien auec la cauallerie, tantoſt aux coſtez, tantoſt à la teſte pouſſant la victoire. Il nous enuoya vn homme de cheual en diligence : afin que tourniſſions à luy, car il falloit encores combattre. Et nous trouua le meſſager à la Chappelle pres la porte de Serizolles, ayant acheué de tuer auec vne telle furie,

Trompe-ries en la guerre.

Monſieur d'Anguien pourſuit la bataille.

Grande tuerie à la bataille de Serizolles.

qu'il n'y demeura vn seul homme en vie, qu'vn Colonel nommé Aliprand de Mandruce, frere du Cardinal de Trente, qui demeura dans les morts ayant sept ou huict playes. Caubois cheual leger de monsieur de Termes reuenant à trauers des morts le vid, qui estoit encores en vie, mais tout nud: lequel parla à luy, & le fist porter à Carmagnolle pour rachepter monsieur de Termes s'il estoit en vie, comme il fust faict. Les Suisses en tuant & ruant leurs grandes coutelades crioient tousiours Montdeui, Montdeui, là où on leur auoit faict mauuaise guerre. Bref, tout ce qui fist teste fust tué de nostre costé.

Les Suisses se vengent de ce qu'on leur fit à Montdeui.

Apres auoir entendu ce que monsieur d'Anguien nous mandoit, incontinent la bataille des Suisses & la nostre tourna deuers luy: ie ne vis iamais deux bataillons si tost refaicts. car de nous mesmes nous nous mismes en bataille en cheminant, & allions tousiours ioints coste à coste. Les ennemis qui s'en alloient le grand pas tirant tousiours arquebuzades, & faisant tenir nostre cauallerie au large, nous commencerent à descouurir. Et comme ils virent que nous leur estions

Autre défaite des Imperiaux.

à quatre ou cinq cent pas,& la caualle-rie ſur le deuant qui les vouloit char-ger, ils ietterent les picques, ſe iettans entre les mains de la cauallerie. Les vns en tuoient, & les autres en ſau-uoient, y en ayant tel qui en auoit plus de quinze ou vingt autour de luy, les fuyans touſiours de la preſſe pour crainte de nous autres, qui voulions tout eſgorger : mais ſi ne ſceurent-ils faire ſi bien, qu'il n'y en euſt plus de la moitié de tuez : car tant que nos gens en pouuoient trouuer, autant en eſtoit deſpeſché. Or veux-ie eſcrire ce que ie deuins.

Monſieur de Valence mon frere m'auoit enuoyé de Veniſe vn cheual Turc, vn des plus braues coureurs que ie vis iamais. I'auois vne opinion, laquelle tout le monde ne m'euſt ſçeu oſter, c'eſt que nous deuions gaigner la bataille. Et baillant mondit cheual à vn ſeruiteur que i'auois, vieux ſol-dat, auquel ie me fiois beaucoup, luy dis qu'il ſe tint touſiours derriere le bataillon de nos picquiers, & que ſi Dieu me faiſoit la grace que i'eſchap-paſſe de l'eſcarmouche, ie mettrois pied à terre pour combattre auec nos picquiers, & s'il voyoit quand nous

Fantaiſie du ſieur de Montluc.

uiendrions aux mains, que noſtre bataille fuſt renuerſée, qu'il fiſt eſtat que i'eſtois mort, & qu'il ſe ſauuaſt ſur le cheual. Et au contraire s'il voyoit que nous renuerſiſſions la bataille des ennemis, qu'il ſuiuiſt touſiours, ſans ſe meſler, à la queuë de noſtre bataillon : & comme ie cognoiſtrois la victoire ie laiſſerois l'execution : pour venir à luy prendre mon cheual, pour aller apres la cauallerie voir ſi ie pourrois prendre quelque bon priſonnier. I'auois mis vne folie en ma teſte, que ie deuois prendre le Marquis de Guaſt, ou mourir, me fiant en la viteſſe de mon cheual, & m'imaginois d'en tenir vne bonne rançon ou recompenſe du Roy. Comme i'eus ſuiui vn peu la victoire, ie demeuray derriere, penſant trouuer mon homme. Auſſi eſtois-ie ſi las de frapper & courir, & encore de crier, que ie n'en pouuois plus. Deux gros mâtins d'Allemans me cuiderent aſſommer : m'eſtant deffaict de l'vn, l'autre gaigna au pied : mais ce ne fuſt gueres loing. Certes ie vis là donner de beaux coups. Ie cherche mon pendart de valet, mais ce fuſt en vain, car comme leur artillerie tiroit à noſtre bataille, & donnoit ſouuent

par dessus nostre bataillon, & alloit donner sur le derriere, cela fit oster mon homme d'où ie le pensois trouuer, lequel s'alla mettre derriere les Suisses. Et voyant le desordre des Gruyens & Prouenceaux, il pensa que nous estions de mesmes, qui fust cause qu'il s'enfuit iusques à Carmagnolle. Voila comme on se trompe au choix qu'on faict : car ie n'eusse iamais pensé qu'il eust eu si tost la peur aux talons. Ie trouuay le capitaine Mons n'ayant qu'vn seruiteur, qui auoit mieux fait que le mien : car il luy auoit gardé vne petite haquenée, sur laquelle il me monta en crouppe, car i'estois fort las, & allasmes tousiours voyant tuer ces Allemans. Et comme nous fusmes mandez de monsieur d'Anguien misмes pied à terre, allans à pied iusques à l'entiere deffaicte des Espagnols & Allemans : & soudain ie vis venir mon homme, & luy reprochay qu'il s'en estoit fuy : il me respondit qu'il n'estoit pas tout seul, ains auoit esté bien accompagné de plus grands que luy, & des mieux vestus, & que ce qu'il en auoit faict estoit pour leur tenir compagnie. Sa plaisanterie appaisa ma colere : car il ne s'en fallust

Plaisante responce du valet du sieur de Montluc.

gueres que ie ne iouasse des miennes. Nous nous ralliasmes vingt ou vingt-cinq cheuaux de monsieur de Termes, du Seigneur Francisco Bernardin, & du sieur Mauré, & allasmes le grand galop apres le Marquis de Guast: & auec nous se mist vn gentil-homme, duquel ie ne sçay le nom, estant toutesfois de ceux qui estoient venus de la Cour en poste pour se trouuer à la bataille. Et trouuasmes deux cheuaux legers qui emmenoient prisonnier le Seigneur Charles de Gonzague: & l'auoient prins à la queuë de leur trouppe: qui nous donna encore plus de courage de picquer apres. Et comme nous descouurismes la trouppe & de bien pres, nous vismes qu'ils s'estoient recogneus: & s'estoient serrez s'en allans au trot les lances en main. Lors ie dis à ceux qui estoient auec nous, Ces gens se sont recogneus, Il ne feroit pas bon donner dedans, & me doubte qu'en pensant prendre quelque prisonnier, ils nous prendroient à nous, comme l'Anglois. Et ainsi nous en retournasmes: & ay opinion encore que si mon poltron de valet ne m'eust failly, i'eusse prins quelque homme d'authorité. Et en

Les ennemis ralliez sur leur retraicte.

nous en retournant ce gentil-homme s'accosta de moy & me dict : Iesus, capitaine Montluc, en quel peril a esté ceste bataille d'estre perduë ? moy qui n'auois veu ny ouy dire aucune chose du desordre, & pensois que les derniers que nous auions deffaicts estoient ceux de Carignan, qui fussent sortis, pour se trouuer à la bataille, alors ie luy respondis, en quelle sorte sommes nous entrez en aucun peril ? car tout auiourd'huy nous auons eu la victoire entre nos mains. Ie voy bien, dit il, que vous n'auez pas veu le grand desordre qui y a esté, & me conta ce qui estoit aduenu à la bataille. Que comme ie prie à Dieu qu'il m'aide, s'il m'eust donné deux coups de dague, ie croy, que ie n'eusse point saigné. Car le cœur me serra, & fist mal d'ouyr ces nouuelles : & demeuray plus de trois nuicts en ceste peur, m'esueillant sur le songe de la perte.

Ainsi arriuasmes au camp, où estoit monsieur d'Anguien. Ie courus à luy, & luy dis ces mots, faisant bondir mon cheual, Et pensez vous, Monsieur, que ie ne sois aussi bon homme à cheual qu'à pied ? Alors il me dit,

estant encores tout triste, Vous serez tousiours bon en vne sorte & en autre. Il se baissa & me fist cest honneur de m'embrasser, & me fist sur l'heure Cheualier, dont ie me sentiray toute ma vie honnoré pour l'auoir esté en ce iour de bataille, & de la main d'vn tel Prince. Mal'heureux fut celuy qui nous l'osta si pauurement. Mais laissons cela. Lors ie luy dis, Monsieur, vous ay ie auiourd'huy serui à vostre contentement? car monsieur de Tais luy auoit desia dict que i'auois combattu à pied auecques eux. Il me respondit, Oüy, capitaine Montluc, oüy ie n'oublieray iamais ce que vous auez faict, & ne le celeray pas au Roy. Alors ie luy respondis, Monsieur, il est en vous de me faire le plus grand bien, que vous sçauriez faire à gentil-homme du monde. Alors il s'escarta me tirant à part, afin que personne ne l'oüit, & me demanda, qu'est-que ie voulois qu'il fist pour moy. Ie luy dis que c'estoit qu'il m'enuoyast porter les nouuelles du gain de la bataille au Roy: & qu'il n'y auoit homme qui le deust faire si tost que moy, veu ce que i'auois dit à sa Maiesté & à son Conseil pour obtenir le congé de combattre:

Monsieur d'Anguyen fait Cheualier le sieur de Montluc.

Le sieur de Montluc demande auoir la charge de porter les nouuelles de la victoire.

combattre : & que les derniers mots que i'auois dit au Roy, estoient qu'il s'attendit seulement d'auoir nouuelles de la victoire. Il me tourna redire qu'il estoit raison, que i'y allasse plustost que tout autre. Et ainsi retourna toute l'armée victorieuse à Carmagnolle. Mais comme ie pensois estre despesché pour partir la nuict, on me dist que monsieur Descars auoit gaigné tout le monde, pour qu'il y allast. Monsieur de Tais m'auoit aussi promis, mais à la fin se laissa gaigner, comme monsieur d'Anguyen, qui estoit le plus grand mal'heur qui me pouuoit aduenir. Car ayant vaincu le Conseil du Roy & leur deliberation, & que sa Maiesté m'auoit faict cest honneur que de condescendre à mon opinion, & luy apporter les nouuelles de ce que ie lui auois promis & asseuré dans si peu de iours, ie laisse à penser à vn chacun, si i'eusse esté le bien venu : & quel tort me fust faict, mesmement ayant commandé ce iour là vne grande & honorable charge, & au contentement du Lieutenant du Roy. C'eust esté vn bonheur à moy, & beaucoup d'honneur aussi d'apporter au Roy ce que ie lui auois promis & asseuré. Il

n'y eust ordre, il fallust passer par là: à peine me peut-on appaiser. I'auois beau me fascher & remonstrer le tort qu'on me faisoit. Cent fois depuis me suis-ie repenty que ie ne me desrobay le soir mesme. Ie me fusse rompu le col, ou i'y fusse arriué le premier pour en porter la nouuelle au Roy. Ie m'asseure qu'il ne m'en eust senty que bon gré, & eust faict ma paix auec les autres. Or quittay-ie alors toute ma fortune, n'esperant iamais plus estre rien, & vins demander congé à Monsieur d'Anguien pour m'en venir en Gascogne. Ledit Seigneur me promettoit beaucoup de choses, me cognoissant fasché, monsieur de Tais me faisoit de mesmes me voulant retenir: mais ie fis tant qu'ils me donnerent congé auec promesse de retourner. Et pour estre plus asseurez de moy, ledit sieur d'Anguien me fist prendre vne commission de luy, pour promptement mettre aux champs mille ou douze cens hommes pour amener en Piedmont: afin de remplir nos compagnies, car à la verité nous auions perdu beaucoup de gens.

Or il faut dire à present dequoy seruist le gain de ceste bataille. Ie ne le

ſçay que par monſieur de Termes meſmes, auquel le Marquis de Guaſt l'auoit raconté eſtant au lict bleſſé d'vne arquebuzade à la cuiſſe. Il lui dit, que l'Empereur & le Roy d'Angleterre s'eſtoient accordez, qu'au meſme temps il deuoient entrer dans le Royaume de France chacun par ſon coſté: & que l'Empereur luy auoit enuoyé les ſept mille Allemans pour eſtre ſi fort, que monſieur d'Anguyen ne l'ozaſt combatre, & apres marcher droict à Lombrias pour dreſſer vn pont ſur la riuiere, & mettre dans Carignan les viures, qu'il portoit auec luy, & tout ce qu'il pourroit aſſembler: & en tirer les quatre mille Eſpagnols & Allemans, & y laiſſer quatre mille Italiens, pour s'en reuenir vers Yurée. Et deuoit r'enuoyer à l'Empereur les ſept Colonnels Allemans auec leurs gens. Et qu'il lui demeureroit enuiron cinq mille Allemans & autant d'Eſpagnols, & quatre mille Italiens. Et qu'en meſme temps que l'Empereur & le Roy d'Angleterre entreroient, il deuoit deſcendre par le val Doſte par où il tiroit droit à Lion, où n'y auoit que les gens de la ville, ni aucune fortereſſe, & eſtant

De l'Empereur & du Roy d'Angleterre.

entre les deux riuieres [f], pensant dominer toutes les terres de monsieur de Sauoye, le Dauphiné, & la Provence. Tout cecy me conta monsieur de Termes, apres qu'il fust retourné, qui n'estoit pas entreprinse, qui ne fust bien aisée à estre faicte, si nous n'eussions gaigné la bataille, à laquelle moururent de douze à quinze mil hommes des ennemis. Le gain fust grand, tant pour les prisonniers, que pour le bagage, qui estoit tres-beau & riche. Et outre cela plusieurs se rendirent d'effroy, & enfin Carignan: dequoy ie ne toucheray les particularitez, parce que ie n'y estois pas. Si on eust sçeu faire proffit de ceste bataille, Milan estoit bien esbranlé. Mais nous ne sçaurions iamais faire valloir nos victoires. Il est vrai que le Roy estoit assez empesché à garder son Royaume de deux si puissans ennemis.

Quel profit apporta la bataille de Serizolles.

Sa Maiesté estant aduertie du grand appareil, que faisoit & l'vn & l'autre, retira la plus part des forces de Piedmont, où i'arriuay lors que monsieur de Tais auoit esté mandé pour emmener tout ce qu'il pourroit: car ie n'arrestay gueres chez moy. Ie ne haïssois rien tant que ma maison, &

quoy que i'eusse resolu pour le tort qui m'auoit esté faict, de n'aller plus en ce païs-là : si est-ce que ie ne m'en peus empescher. Monsieur de Tais auoit faict election de vingt & deux enseignes, nos bandes furent bien remplies. Et encore se dressa vne compagnie nouuelle, que monsieur de Tais donna au capitaine Castetgeloux pour l'amour de moy, qui m'auoit aidé à mener les gens, & qui auoit porté mon enseigne au Royaume de Naples : & commençames à marcher en France, despartans nos compagnies de cinq en cinq. I'amenois la premiere trouppe, & m'en allay deuant à Suzanne, pour garder que les soldats ne se missent deuant, & pour mettre ordre aux estappes : & en trouuay beaucoup par les chemins, qui fust cause que ie cheminay. La nuict i'arriuay à Villaume deux heures deuant iour : & à l'hostellerie ou i'allay descendre, trouuay le Seigneur Pierre Colonne, que le capitaine Renouard amenoit prisonnier au Roy, suiuant la capitulation de Carignan. Ils estoient desia leuez. Ledict capitaine Renouard me mena en la chambre dudict Seigneur, lequel me dist à l'ar-

rivée, qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit moy qui auois rompu le pont de Carignan, & que i'auois conduict l'arquebuzerie à la bataille. Et diſcourant dudit pont, ie luy dis, que ſi ſes gens euſſent ſuiuy leur fortune, ils n'euſſent trouué à combatre que moy, auecques quarante hommes au plus, & que noſtre camp auoit eſté tellement en deſordre, que s'ils l'euſſent pourſuiuy, nous eſtions tous deffaicts. Le capitaine Renouard luy confirmoit auſſi qu'il eſtoit vray. Alors il penſa vn peu, puis leua la teſte vers moy, & me dict: *E voi diceti che ſe la noſtra gente ſeguto haueſſi la ſua fortuna: no haueua à combatere piu di voi co quarante ſoldati, & haueſſimo poſte in fuga tuta la voſtra gente. Io vi dico che ſi voi haueſti ſeguita la noſtra m'haureſti meſſo ſuori di Carignano, per che la mia gente hauia pegliato il ſpauento coſſi forte che la cita no era baſtante di vaſſecurar li.* Et nous compta le grand deſordre des ſiens: nous diſant, qu'il auoit penſé autres-fois que les Eſpagnols n'auoient point de peur: mais qu'à ceſte heure il cognoiſſoit bien, qu'ils en auoient autant que les autres. Et qu'il ſe trouua lors en telle extremité, qu'il fuſt contrainct luy-

Araiſonnement du ſieur de Montluc, auec le Seigneur Pierre Colonne.

mesmes se ietter à la porte, veoir s'il les pourroit arrester : mais ils le penserent porter par terre. Et entrerent tous à telle foulle, qu'ils mirent la porte presque hors des gons. Et comme ils furent tous entrez en ce desordre, ie me iettay (disoit-il) sur la porte pour la fermer. Et cognoissant tous les capitaines nom par nom les appellois à m'aider : mais iamais homme ne s'y presenta, & sans vn mien seruiteur, qui m'entendist crier, ie ne l'eusse sceu iamais fermer. Et le desordre fut si grand dans la ville, qu'il s'en ietta plus de quatre cents par dessus les courtines, lesquels le matin mouroient de honte s'en retournant. Et voyla pourquoy ie vous dis que si vous mesmes eussiez suiui vostre fortune, vous estiez maistre de la ville auecque quarante hommes. Ie cogneus par ce qu'il me dist, le vieux prouerbe estre veritable, qui dict, Que si l'ost sçauoit ce que fait l'ost, souuent l'ost defferoit l'ost. *Grand effroy à Carignan.*

Or encores qu'apres la reddition de Carignan les gens de la ville nous asseurassent de ce grand desordre, nous ne pouuions adiouster foy, & mesmes le premier, au moins qu'il

fust si grand : car cela est estrange. Mais puis que le chef mesmes le confessoit, faut doncques croire, qu'il estoit vray: & qu'ils estoient poussez de quelque esprit : car nous ne leur faisions point de mal ayant autant de peur qu'eux, & peut estre plus. La nuict est vne chose effroyable, lors qu'on ne void, qui vous assaut. Cecy me fait conclure, que le tout m'aduint d'vn grandheur : car hardiesse ne se peut cela appeler, ains plustost la plus grand'folie, que homme sçauroit faire. Et croy qu'entre tous les heurs & fortunes, que Dieu ma donné, celle la en est vne des plus remarquables, & plus estranges. Mais suiuons nostre dessein.

Grandeur & force de la France.

Le desir de vengeance poussa l'Empereur à se ralier & liguer, contre la foy promise au Pape, auec le Roy d'Angleterre : lequel pour despit s'estoit faict Lutherien. Ces deux grands Princes auoient party, à ce qu'on disoit, le Royaume (comme le Marquis de Guast raconta au Sieur de Termes, & depuis ie l'aprins d'vn gentil-homme Anglois à Boulogne) toutes-fois c'estoit disputer la peau de l'ours. La France bien vnie ne peut

eſtre conquiſe ſans perdre vne douzaine de batailles , veu la belle nobleſſe qu'il y a , & les places fortes qui s'y trouuent. Et croy que pluſieurs ſe trompent de dire , que Paris prins la France ſeroit perduë. C'eſt à la verité le threſor de ce Royaume , & vn ſac ineſtimable : car les plus gros du Royaume y apportent tout , & croy qu'au monde il n'y a vne telle ville. On dit qu'il n'y a eſcu qui n'y doiue dix ſols de rente vne fois l'année. Mais il y a tant d'autres villes & places en ce Royaume , qui ſeroient baſtantes pour faire perdre trente armées : de ſorte qu'il ſeroit aiſé ſe ralier , & leur oſter celle-là , auant qu'ils en euſſent conquis d'autres , ſi le conquerant ne vouloit deſpeupler ſon Royaume pour repeupler ſa conqueſte. Ie dis cecy , parce que le deſſein du Roy d'Angleterre eſtoit de courir droict à Paris , cependant que l'Empereur entreroit par la Champagne. Leurs forces ioinctes eſtoient de quatre vingts mille hommes de pied , vingt mille cheuaux , auec vn nombre infini d'artillerie. Ie vous laiſſe à penſer ſi noſtre Roy auoit dequoy ſonger à ſes affaires. Certes ces pauures Princes ont plus de

Les grandes forces des ennemis.

peine que nous : & croy qu'il fit bien de rappeller les forces de Piedmont : encor qu'il en y ait, qui disent que l'estat de Milan estoit perdu, & que l'Empereur eust rappellé ses forces pour le sauuer. Cela despend de l'euenement. Tant y a, que Dieu voulust que ces deux Princes ne se peurent entendre entr'eux, chascun voulant faire son profit. Aux choses que i'ay veu & ouy dire, quand deux Princes entreprennent la conqueste d'vn Royaume, iamais ils ne s'accordent : car chacun pense tousiours que son compagnon le veuille tromper, & sont en deffiance l'vn de l'autre. Ie n'ay pas fort veu les liures, mais i'ay ouy dire, qu'ainsi perdismes nous au commencement le Royaume de Naples : car celuy d'Espagne nous trompa. Ceste crainte & deffiance nous a sauuez, & en a bien sauué d'autres, comme les Historiens sçauent. Ie craindrois plus vn grand seul, que non pas deux qui veulent partir le gasteau. Tousiours il y a du reproche, & deux nations ne s'accordent pas volontiers, vous le verrez icy; l'Anglois s'arresta deuant Boulogne, laquelle luy fust laschement renduë par le Sieur de Veruin, qui en

Boulogne renduë.

perdiſt la vie. Ce tableau deuroit eſtre deuant ceux qui entreprennent de tenir les places. Cela ne plaiſoit pas à l'Eſpagnol, qui n'en rapportoit nul profit, & voyoit bien qu'il vouloit faire ſes affaires.

Or monſieur de Tais noſtre Colonnel amena vingt & trois enſeignes au Roy, qui eſtoient celles qui s'eſtoient trouuées à la bataille, ie tombé malade à Troyes, & arriuay au camp lors qu'il eſtoit pres de Boulogne. Là où ledict Sieur de Tais me bailla la patante, que le Roy m'auoit enuoyée pour eſtre Maiſtre de camp. Il ne ſe fiſt rien, à tout le moins que ie m'y veuille amuſer, iuſques à la camiſade de Boulogne. Comme nous arriuaſmes pres de la Marquiſe, monſieur le Dauphin, qui commandoit l'armée, trouua qu'il y auoit trois ou quatre iours, que la ville eſtoit prinſe, combien que deſia il le ſçauoit, & que le Roy d'Angleterre s'eſtoit embarqué & auoit faict voile en Angleterre. Il eſt à preſumer, que ce Prince s'en alla pour fuir le combat, pour ce que nous trouuaſmes tout en deſordre. Premierement nous trouuaſmes toute ſon artillerie deuant la ville en vne prairie,

Le ſieur de Montluc maiſtre de camp.

Le Roy d'Angleterre ſe retire.

qu'il y auoit à la descente de la tour Dordre. Secondement fut trouué plus de trente barriques pleines de corselets, qu'estoit la munition qu'il auoit faict venir d'Allemagne pour armer les soldats, qu'il laissoit pour la garde de la ville. Tiercement il laissa toute la munition des vivres, comme farines, vins, & autres choses à manger. Nous trouuasmes tout en la ville basse: de sorte que si monsieur de Teligny (on m'a dict qu'il est encores en vie) pere de celui qui est Huguenot, & qui traictoit la paix pendant ces troubles, est celuy-là qui fust prins en la camisade en la ville basse, dont n'en eschappa homme que luy, il tesmoignera qu'il n'y auoit pas vivres en la ville haute pour quatre iours: car luy-mesmes le me compta.

La camisade de Bolongne.

L'occasion de la camisade, que nous donnasmes, fust telle. Vn beau fils de monsieur le Mareschal du Bies, non pas ce beau monsieur de Veruin, mais l'autre du nom duquel ne me souuient, vint à monsieur de Tais, & luy compta qu'vn sien espion, qui venoit de Boulogne, luy auoit asseuré qu'il n'y auoit encores rien à la ville haute, & que tout estoit bas: & que

ſi on entreprenoit promptement d'aller prendre la ville baſſe (ce qui eſtoit bien aiſé) que dans huict iours, on auroit la haute, la corde au col. Et que ſi monſieur de Tais vouloit, il le meneroit le matin recognoiſtre le tout. Et diſoit auſſi cet eſpion, qu'il n'y auoit encores nulle breſche de la ville remparée, & que toute la ville eſtoit ouuerte, comme vn village. Monſieur de Tais fuſt enuieux d'aller voir le tout, & m'y emmena auec luy, & ce beau fils de monſieur le Mareſchal. Nous pouuions eſtre cent cheuaux de toutes nos compagnies. Nous arriuaſmes iuſtement à la pointe du iour deuant la ville, laiſſant la tour Dordre deux ou trois cens pas à main droicte, & viſmes cinq ou ſix pauillons à la deſcente ſur le grand chemin, qui va à la porte de la ville. Nous n'eſtions que cinq ou ſix cheuaux: car les autres monſieur de Tais les auoit laiſſez derriere vne petite montaigne. Ce beau fils de monſieur le Mareſchal & moy deſcendiſmes iuſques au premier pauillon, & paſſaſmes à coſté dans le camp à main gauche, & allaſmes iuſques au ſecond, & de là nous deſcouuriſmes

Les ſieurs de Tais & de Montluc recognoiſſent la ville.

toute leur artillerie, n'en estant loin qu'à quatre-vingt pas, & n'y visines iamais que trois ou quatre soldats Anglois, qui se promenoient aupres de l'artillerie, & audict second pavillon, nous oyons parler Anglois. Lors ce beau fils dudict Seigneur Mareschal m'en fist retourner vers monsieur de Tais, lequel incontinent que i'eus parlé à luy, descendit de là où ie venois, & s'arresta auec ce gentilhomme. Cependant le iour commença à paroistre grand : de sorte que les sentinelles d'aupres de l'artillerie cogneurent que nous n'estions pas des leurs, & donnerent l'alarme : & pour tout cela nous ne vismes qu'hommes sortir de la tour Dordre. Si est-ce que l'on m'a dict depuis, que Dondellat, que monsieur de S. Pol auoit nourri page, estoit de garde à la tour. Et ainsi nous nous en retournasmes.

Monsieur de Tais s'en alla trouuer monsieur le Dauphin, & monsieur d'Orleans son frere auec cedict gentil-homme, & là arresterent qu'il leur falloit donner le matin au point du iour vne camisade : & que monsieur de Tais auec nos compagnies donneroit le premier par trois bres-

ches qu'il y auoit à la muraille, qui estoit du costé de nostre venuë, c'estoient des bresches qu'on auoit faict pour plaisir. Le Reingraue pria monsieur le Dauphin, que luy & sa troupe d'Allemands donnassent auec nous: mais monsieur de Tais auoit desia promis au Comte Pedemarie, qu'il prieroit monsieur le Dauphin de le laisser donner auec luy, qui fust nostre malheur entierement. Car si les Allemans fussent venus auec nous, iamais les ennemis ne nous en eussent tirez, & eussent conuié beaucoup de gens, à plustost nous venir secourir qu'ils ne firent. Nous partismes de nuit auec des chemises sur nos armes: & rencontrasmes le Reingraue auec tous ses Allemans prests à passer vn pont de bricque qu'il y auoit aupres de la Marquise, lequel il ne vouloit abandonner, ains vouloit passer apres nous, quelque promesse qu'il eust faite au Comte Pedemarie. De quoy monsieur de Tais aduertit monsieur le Dauphin. Cependant monsieur l'Admiral d'Annebaut arriua, & fist tant que le Reingraue se retira en a riere, nous laissant passer, & les t aliens apres, & quant à luy ne voulo t bou-

La camisade arrestée.

ger d'aupres de la bataille de la gendarmerie, qui estoit pres de la Marquise. Monsieur Dampierre qui estoit Colonnel des Grisons vint iusques aupres de la tour Dordre, où il mist en bataille ses gens. Or m'auoit baillé monsieur de Tais vne trouppe pour donner par le chemin, que le iour deuant nous auions recogneu, qui estoit à main droicte de luy. Ie donnay à l'artillerie, & ceux qui estoient demeurez auec monsieur de Tais & les Italiens donnerent par ces trois bresches, & l'emporterent fort brauement. Et par là où estoit l'artillerie, n'y auoit ni porte ni bresche, qui fust cause que ie m'en allay tout au long de la muraille, du costé de la riuiere; & trouuay vne bresche de dix ou douze pas, par là où i'entray sans resistance aucune, & m'en allay droict à l'Eglise, où ie ne vis vn seul capitaine des nostres, sauf vn qui couroit le long de la riuiere droit à ces bresches. Ie l'appellay, mais il ne m'entendit point.

Le sieur Dampierre.

Or il faut notter, que monsieur de Tais fust blessé & contrainct se retirer. Ie ne sçay que deuint le Comte de Pedemarie: mais on me compta apres

Le sieur de Tais blessé.

apres que tous les capitaines Gascons & Italiens estoient sortis de la ville, & n'y auoient point arresté, pour vn bruit qui leur vint, que les Anglois auoient gaigné les bresches par dehors la ville, comme il estoit vray : mais il n'y auoit pas deux cens hommes, qui estoient sortis de la ville haute par le dehors. Et encores me dit-on, que c'estoit Dondellet, qui se sauuoit de la tour Dordre droit à la ville. Toutes les enseignes demeurerent dans la ville. Ie n'apperçeus iamais rien de tout cecy : car ie croy que si ie me fusse apperçeu du desordre, ieusse fait comme les autres. Ie ne veux pas faire le braue. I'y trouuay deux capitaines Italiens seulement auec leurs trouppes & drapeaux deuant l'Eglise : & quand ie fus deuant icelle, ie m'amusay vn peu à combattre trois ou quatre maisons, où il y auoit force Anglois dedans, & les prins par force, & la plusspart sans armes. Les vns auoient des accoustremens de blanc & rouge : & les autres de iaune & noir. Il y auoit bien des soldats aussi, qui ne portoient pas ces couleurs : à la fin ie cogneus que tous ces vestus de liurées estoient pionniers, pour ce

qu'ils n'auoient point d'armes, comme ceux qui se deffendoient. Si y eust-il plus de deux cens hommes de morts en ces maisons : puis marchay droict à l'Eglise, où trouuay lesdicts capitaines Italiens, l'vn nommé Cezar, & l'autre Hieronyme Megrin, & monsieur Dandelot, & monsieur de Nouailles, qui estoit Lieutenant de monsieur de Nemours, auec les Italiens : & leur demanday, où estoient tous nos capitaines : ils me respondirent, qu'ils ne sçauoient qu'ils estoient deuenus. Ie commençay à apperceuoir qu'il y auoit du desordre, ne voyant vn seul homme de nos compagnies, que ceux qui estoient entrez auec moy, & enuiron cinquante ou soixante d'autres, qui s'estoient amusez à saccager & piller, & s'estoientralliez auec moy au combat des maisons. Tout à vn coup voici vne grande troupe d'Anglois qui venoient la teste baissée droit à nous, qui estions deuant l'Eglise, & en la ruë ioignant à icelle, criant, *vuho*, *goeht*, *the e*, c'est à dire, Qui va là ? Ie leur respondis en Anglois, *Afrind*, *Afrind*, qui veut dire, Amis, amis : car de toutes les langues qui se sont meslées parmy

Desordre en la camisade de Boulogne.

nous, i'ai apprins quelques mots, & passablement l'Italien & l'Espagnol, cela m'a par fois serui. Comme ces Anglois eurent fait d'autres demandes, & que ie fus au bout de mon Latin, ils poursuiuirent en criant, *Quil*, *Quil*, *Quil*: c'est à dire, Tue, Tue, Tue. Alors ie criay aux capitaines Italiens, *Aiutate mi, & state appreso mi, perche io me ne vo assablir li, non bisogno lassiar mi inuestire.* Ie tournay la teste baissée droit à eux, lesquels tournerent visage. Et les menay battant iusques au bout de la ruë: & tournerent tous à main droicte au long de la muraille de la ville haute, de laquelle on me tiroit de petites pieces, & force coups de fleches. Ie me retire iusques aux Italiens, où ie ne fus plustost arriué, qu'ils vindrent encores pour me recharger: mais i'auois vn peu de courage, d'autant que ie les auois trouuez assez aisez à prendre la fuite, & les laissay venir iusques aupres de nous où ie les chargay. Et me sembla qu'ils la prindrent encores plus aisément. Ie me retiray autrefois deuant l'Eglise; & alors commença vne si grande abondance de pluye, qu'il sembloit que Dieu me voulust

Les Anglois en fuite.

faire noyer : & vint d'vne des bref-ches par là où nos gens estoient entrez dix ou douze enseignes, qui n'auoient pas six soldats auec eux, & auec moy en pouuois auoir autant. Alors vn des enseignes me dict que les bresches estoient prinses, & que les capitaines estoient sauuez. Et ayant entendu cela ie dis aux deux capitaines Italiens, qu'ils tinssent vn peu ce quanton, où estoit l'Eglise : car il y auoit vne muraille deuant la porte d'icelle, & que i'allois combattre la bresche par où i'estois entré : & que dés que i'aurois gaigné, ie les enuoyerois querir pour se retirer à moy : & si d'auenture les ennemis venoient à eux, qu'ils leur souuint comme i'auois faict, & qu'ils les chargeassent. Ie m'en allay à la bresche, où ie vis desia dix ou douze Anglois, deux desquels baisserent la teste : les vns sauterent par la bresche, les autres tirerent à main droicte au long de la muraille par dedans. Et comme nous fusmes dehors en vismes encores quinze ou vingt qui couroient contre nous au long de la muraille par dehors, & tournerent à main droicte deuers les autres bresches par là où nos gens estoient entrez. Ie priay vn

Gentil-homme de Bourgongne (il ne me souuient du nom) qui estoit monté sur vn cheual qu'il auoit gaigné, qu'il allast chercher Cezar-port, & Hieronyme Megrin, ce qu'il fit volontiers, pourueu que ie luy promisse de l'attendre. Ie lui asseuray sur ma vie que mort ou vif il me trouueroit à ceste bresche. La pluye continuoit tousiours de plus en plus, où estant ledict Gentil-homme de retour, me dit qu'il n'auoit peu passer iusques à eux, & qu'ils estoient retirez dans l'Eglise, ou qu'ils estoient morts. Et tout à vn coup voicy venir droit à nous le grand trot au long de la muraille trois ou quatre cens Anglois, & nous trouuerent sur le point que nous voulions rentrer pour aller secourir les Italiens, mais comme nous les vismes venir à nous, nous fusmes contraints de changer de propos.

Messieurs Dandellot, de Nouailles, & ce Gentil-homme de Bourgongne, & trois ou quatre autres ne m'abandonnerent iamais, depuis qu'ils m'eurent rencontré deuant l'Eglise, & bien leur en print : car ils fussent passez le mesme chemin des autres. Et comme les Anglois venoient de ceste

furie, il se print vn cry parmy nous, les vns me crioient que nous nous sauuissions vers la riuiere, les autres vers la montagne : mais tout à vn coup ie me resolus de leur remonstrer, Qu'avez-vous affaire d'aller à la montagne ? il nous faut passer pres de la ville haute, car d'aller droict à la riuiere, ne voyez-vous pas qu'elle croist & est desia si haute, que nous nous noyerions tous ? que personne ne parle plus de cela, mais baissons la teste, car il faut combattre ceux-cy. Monsieur Dandelot me dit tout haut, he capitaine Montluc, ie vous prie, combattons-les : car ce party est le meilleur. Il estoit homme fort courageux, c'est dommage qu'il se fit apres Huguenot. Ie croy que c'estoit vn des braues Gentil hommes de ce Royaume. Nous allasmes droict à eux, & dés que nous arrivasmes de la longueur de quatre ou cinq picques, ils nous tirerent force coups de flesches, & nous courusmes droict à eux pour les inuestir auec les picques : & n'y eust que deux arquebuzades de tirées, & tout incontinent tournerent visage, & s'enfuirent de là où ils venoient. Nous les poursuiuismes & de

Effroy parmy les François.

Resolution du sieur Dandelot.

bien pres : & comme ils furent au quanton de la ville deuers leurs gens qui tenoient presque toutes nos enseignes enfermées, lesquels les voyant venir, & nous apres eux, abandonnerent les bresches pour les secourir, & lors se r'allians tous ensemble, vindrent courans droict à nous, qui estions tout au pied de la montagne de la tour Dordre. Ie dis à monsieur Dandelot sauvez-vous contre la montagne, & aux enseignes & tous les soldats pareillement. Quant à moy ie voulus voir le succez du tout auec quatre ou cinq picquiers, me retirant vers vn ruisseau, qui estoit pres de l'artillerie. Et comme ils eurent abandonné les bresches pour venir à nous, nos enseignes sauterent dehors au pied deuers le vallon, par là où ils estoient venus. Et ainsi qu'ils furent au pied de la montagne, où monsieur Dandelot & les enseignes montoient, ils virent autrefois que nos enseignes estoient passées par les bresches, & que ledit Seigneur Dandelot auec les autres enseignes estoient desia à demy montagne. Ils cuiderent tourner autrefois apres les autres : & n'en peurent atteindre au plus haut que huit

ou dix ſoldats, qu'ils taillerent en pieces. Cinq ou ſix Anglois vindrent à moy : ie paſſay le ruiſſeau, où il y auoit eauë iuſques au genoüil deſſus le bord d'icelle. Ils me tirerent quelques coups de fleſches, & m'en donnerent trois dans la rondelle, & vne au trauers de la manche de maille, que i'auois au bras droict, leſquelles pour mon butin ie portay à mon logis. Puis allay monter la montagne au derriere de la tour Dordre. Monſieur le Dauphin ayant monſieur d'Orleans ſon frere, & monſieur l'Admiral auec luy, faiſoit marcher les Lanſquenets pour nous ſecourir dans la ville ; mais auant qu'ils fuſſent pres, le deſordre eſtoit venu, & trouuerent Meſſieurs Dandelot & de Nouailles auec les enſeignes qui auoient monté la montagne.

Le ſieur de Montluc ſort le dernier de Boulogne.

Pendant ceſte confuſion monſieur le Vidame de Chartres, & mon frere monſieur de Lieus eſtoient venus iuſques à bas, voir ſi on pouuoit entendre nouuelles de moy : mais ils furent bien ramenez : & dirent à monſieur le Dauphin, qu'ils tenoient pour tout certain que i'eſtois mort dans la ville : pource qu'ils auoient veu tous les capitaines,

pitaines, ſinon moy. Monſieur Dandelot arriua au bout de demie heure, auquel monſieur le Dauphin demanda s'il ſçauoit ce que i'eſtois deuenu, il luy dit que ie les auois ſauuez, & tous ceux qui eſtoient auec luy : mais que ie ne m'eſtois pas ſçeu ſauuer moy-meſmes, ce que i'euſſe bien peu faire ſi i'euſſe voulu. Ledit ſieur Dandelot me tenoit pour mort, penſant que ie me fuſſe laiſſé attrapper aupres de leur artillerie, ou d'vn nauire qu'il y auoit ſur le ruiſſeau que ie paſſay, mais ie n'eſtois pas ſi ſot, car i'appelle Dieu en teſmoing, qu'il me puniſſe, ſi de tout ce iour-là ie perdis iamais l'entendement. Et me ſeruit bien que Dieu me le conſeruaſt : car ſi ie l'euſſe perdu nous euſſions receu vne grande eſcorne : laquelle n'euſſions ſçeu courir, & i'euſſe eſté en grand danger de n'eſtre iamais Mareſchal de France. Nous euſſions perdu toutes nos enſeignes, & ceux qui les portoient auec. Leſquels toutesfois Dieu me fiſt la grace de ſauuer. Deſlors qu'on eſt ſaiſi de la peur, & qu'on pert le iugement, on ne ſçait ce qu'on fait, c'eſt la requeſte principale que vous deuez faire à Dieu de vous garder

Grand iugement du ſieur de Montluc.

l'entendement : car quelque danger qu'il y ait, encores y a-il moyen d'en ſortir, & peut-eſtre à voſtre honneur. Mais lors que la crainte de mort vous oſte le iugement, adieu vous dis. Vous penſez fuir à poupe que vous allez à prouë. Pour vn ennemy il vous ſemble que vous en voyez dix deuant vos yeux, comme font les yvrongnes, qui voyent mille chandelles au coup. O le grand heur que c'eſt à un homme de noſtre meſtier, quand le danger ne luy oſte le ſens, il peut prendre ſon party & euiter la mort & la honte. I'allay demander le ſoir le mot à monſieur le Dauphin, pour ce que monſieur de Tais eſtoit bleſſé : & comme ie vins deuant eux, monſieur d'Orleans, qui auoit tousjours accouſtumé de ſe ioüer auec moy, comme faiſoit bien monſieur le Dauphin, commença à chanter la camiſade de Boulogne, & l'aſſaut de Couy pour les vieux ſoldats de Piedmont, ſe mocquant de moy, & me monſtrant au doigt. Lors ie commençay à me courroucer, & maudire ceux qui en eſtoient cauſe. Monſieur le Dauphin rioit, & à la fin il me dit, Montluc, Montluc, vous autres ca-

Inſtruction pour vn homme de guerre.

Propos de Monſieur le Dauphin au ſieur de Montluc.

pitaines ne vous pouuez aucunement excuſer, que vous n'ayez mal faict. Comment, Monſieur, dis ie, auriez vous opinion que i'euſſe fait faute? Si ie le ſçauois, ie m'en irois tout à ceſte heure me faire tuer dans la ville. Vrayement nous ſommes bien fols de nous faire tuer pour voſtre ſeruice. Surquoy il me dit, non, non, ie ne dis point vous, car vous eſtes le dernier capitaine qui eſtes ſorti de la ville plus d'vne heure apres les autres. Il me fit bien cognoiſtre quand il fut Roy, que ie n'auois point failly, pour l'eſtime qu'il fit touſiours de moy. Car quand il s'en alla en Piedmont, il m'enuoya querir par vn courrier expres à ma maiſon, où ie m'eſtois retiré pour raiſon de quelque haine que Madame d'Eſtampes auoit conceuë contre moy, à cauſe de la querelle de Meſſieurs de la Chaſteigneraye & Iarnac. Touſiours à la Cour il y a quelque charité qui ſe preſte, & par malheur les Dames peuuent tout: mais ie ne veux pas faire le reformateur. Madame d'Eſtampes en fit bien chaſſer de plus grands que moy, qui ne s'en vanterent pas, & m'eſtonne de ces braues Hiſtoriens qui

Erreur en la camisade de Boulogne. ne l'osent dire. Voilà le succez de la camisade de Boulongne, Que si le camp eust marché à nostre queuë, il se pouuoit tout loger dans la ville, & en quatre ou cinq iours, comme desia i'ay dit, la ville haute eust esté à nous. Que l'on le demande à monsieur de Teligny, si c'est luy qui fut prins prisonnier: & l'on verra si ie mens. Ie ne sçay qui fut cause que monsieur le Dauphin ne marcha: mais ie diray bien tousjours qu'il se devoit faire: & sçay aussi qu'il ne tint pas à luy: mais ce ne seroient que disputes d'en parler dauantage. Il ne faut qu'vn poureux pour retarder tout le monde. S'ils fussent venus, les Anglois ne sçavoient quel party prendre, ie les cognus gens de peu de cœur, & croy qu'ils vallent plus sur l'eauë que sur terre. Voyant l'hyver sur les bras, *Le Roy appointé auec l'Empereur.* monsieur le Dauphin ayant laissé monsieur le Mareschal du Biez à Monstreuil pour harrasser Boulongne, alla trouuer le Roy, lequel auoit aussi appointé auec l'Empereur, s'estant vne si grande force évanoüie, pour s'estre ces deux Princes mal entendus pour nostre bonheur, i'entends l'Espagnol & l'Anglois. Honi soit-il qui

les aimera iamais ny l'vn ny l'autre. Trois mois apres ie quittay la Maiſtriſe de camp, pour venir deffendre quelque bien, qu'vn mien oncle m'auoit donné. Ie fus en peine d'obtenir congé du Roy pour y venir : mais enfin monſieur l'Admiral me le fit donner, pourueu que ie lui fiſſe promeſſe de reprendre ledit eſtat, ſi ledit Sieur Admiral conduiſoit l'armée. Il ne faillit pas, & me ſomma de ladite promeſſe, que ie lui auois faicte. Il obtint du Roy commiſſion, laquelle il m'enuoya pour eſtre Maiſtre de camp de cinquante ou ſoixante enſeignes que ſa Maieſté fiſt leuer pour faire le voyage d'Angleterre. Leſquelles i'amenay au Havre de Grace entre les mains de monſieur de Tais. Or nous nous miſmes ſur mer. L'armée eſtoit compoſée de plus de deux cens cinquante voiles, & des plus beaux vaiſſeaux du monde auec les Galeres. Le deſir que le Roy auoit de ſe venger du Roy d'Angleterre le fit entrer en vne extreme deſpence : laquelle enfin ſeruit de peu, quoique nous euſſions prins terre, & depuis combattu les Anglois ſur mer, où d'vn coſté & d'autre il y eut pluſieurs vaiſſeaux mis

Le voyage d'Angleterre. qui fut en Iuillet 1545.

à fons. Deflors que ie vis à noftre depart embrazer le grand Carracon qui eftoit, ce crois-ie, le plus beau vaiffeau qu'il eftoit poffible, i'eus mauuaife opinion de noftre entreprinfe. Et parce que pour mon particulier ie ne fis rien qui fut digne d'eftre efcrit, & que le General eft affez difcouru par d'autres, ie m'en tairay pour d'efcrire la conquefte de la terre d'Oye: auffi noftre fait eft plus propre fur la terre que fur l'eau, où ie ne fçais pas que noftre nation ait iamais gagné de grandes batailles.

Le François mal adroit sur mer.

Comme nous fufmes retournez de la cofte d'Angleterre, & defembarquez au Havre de Grace, monfieur l'Admiral s'en alla trouuer le Roy & monfieur de Tais auec luy: & amena toutes les compagnies au fort d'Outreau deuant Boulongne, où le capitaine Ville-franche eftoit demeuré auec les vieilles compagnies Maiftre de camp, ayant eu la place que i'avois quittée. Le Marefchal du Biez Lieutenant du Roy en ce pays-là eftoit bien empefché, comme tefmoignera monfieur de fainct Germain, que le Roy auoit baillé audit Sieur Marefchal pour le foulager: car tous les

Le Marefchal du Biez deuant Boulogne.

pionniers l'auoient laiſſé, s'eſtans deſrobez, comme c'eſt l'ordinaire de cette canaille, qui ne veille ſur eux : & neantmoins ils auoient encores toute la courtine tirant au pont de Bricque à faire. Or ie veux eſcrire cecy, encore que ce ne ſoit matiere de combat, afin qu'il ſerue d'exemple aux capitaines.

Monſieur le Mareſchal, qui eſtoit ordinairement ſollicité par le Roy de mettre ce fort en deffence pour bloquer Boulongne, me dit qu'il falloit que les ſoldats trauaillaſſent, puis que les pionniers manquoient. Ie le remonſtray aux capitaines, & eux aux ſoldats. Leſquels tous d'vne voix dirent qu'ils ne trauailleroient point, & qu'ils n'eſtoient point pionniers. De quoy monſieur le Mareſchal ſe trouua fort faſché & bien en peine, d'autant que ceſte courtine lui demeuroit ouuerte, & que le Roy d'Angleterre auoit enuoyé nouueau renfort de gens à Boulongne. Or ledit ſieur Mareſchal auoit enuoyé par tout le païs chercher pionniers. Mais il n'en venoit point. Ie me reſolus de trouuer le moyen pour faire trauailler les ſoldats, qui fut de donner à

Les capitaines refuſent de ſeruir à la fortification.

chacun qui trauailleroit cinq ſols, comme aux pionniers. Monſieur le Mareſchal me l'accorda fort volontiers : mais, ie n'en trouuay pas vn, qui y voulut mettre la main. Voyant leurs refus pour les convier par mon exemple, ie prins ma compagnie, celle de mon frere monſieur de Lieux, & celles des capitaines Leberon mien beaufrere, & Labit mon couſin germain. Car ceux-là ne m'euſſent oſé refuſer. Nous n'auions pas faute d'outils, car monſieur le Mareſchal en auoit grande quantité, & auſſi les pionniers qui ſe deſroboient laiſſoient les leurs dans vne grande tante, que monſieur le Mareſchal auoit faict tendre, pour retirer leurs ferremens. Comme ie m'en vins à la courtine, ie commençay à mettre la main le premier à remuer la terre, & tous les capitaines apres : i'y fis apporter vne barrique de vin, enſemble mon diſner, beaucoup plus grand que ie n'auois accouſtumé, & les capitaines le leur, & vn ſac plein de ſols, que ie monſtray aux ſoldats : & apres auoir trauaillé vne piece, chaque capitaine diſna auec ſa compagnie : & à chaque ſoldat nous donnions demy pain, du

vin, & quelque peu de chair, en fauorisant les vns plus que les autres, disant qu'ils auoient mieux trauaillé que leurs compagnons, afin de les encourager. Et apres que nous eusmes disné, nous nous remismes au trauail, en chantant iusques sur le tard : de sorte qu'on eust dit que nous n'auions iamais fait autre mestier. Apres trois thresoriers de l'armée les payerent à chacun cinq sols : & comme nous retournions aux tantes, les autres soldats appelloient les nostres pionniers, gastadours. Lendemain matin le capitaine Forcez me vint dire, que tous les siens y vouloient venir, & ceux de son frere qui est encore en vie aussi: lesquels ie receus tous & en fismes de mesmes comme les apperceuant, de sorte que le troisiéme iour tous y vouloient venir : & en huict iours nous eusmes dressé toute ceste courtine. Tous les ingenieurs dirent à monsieur de saint Germain mesmes qui ne bougeoit de l'œuure, que mes soldats auoient plus trauaillé en huict iours, que quatre fois autant de pionniers n'eussent faict en cinq sepmaines. Et nottez que les Capitaines, Lieutenans & Enseignes ne bougeoient de l'œu-

Capitaine Forcez

ure, non plus que les ſoldats, & ſervoient de ſoliciteurs.

I'ay voulu eſcrire ici ceſt exemple, pour monſtrer aux capitaines qu'il ne tiendra aux ſoldats, qu'ils ne facent tout ce qu'on voudra. Mais auſſi il faut trouuer les moyens de les y faire faire de bonne volonté, & non de force : mettez la main à l'œuure le premier, voſtre ſoldat de honte vous ſuiura, & fera plus que vous ne voudrez. Que ſi vous venez aux iniures & baſtonnades, ce ſera lors que deſpitez ils ne voudront mettre la main à ce qu'ils ne ſont tenus, à quoi quelquefois la neceſſité nous force. O capitaines, mes compagnons, combien & combien de fois voyant les ſoldats las & recreus, ai-ie mis pied à terre, afin de cheminer auec eux, pour leur faire faire quelque grande traicte. Combien de fois ay-ie beu de l'eau auec eux, afin de leur monſtrer exemple pour paſtir.

Inſtruction pour les capitaines.

Croyez, mes compagnons, que tout deſpend de vous, & que vos ſoldats ſe conformeront à voſtre humeur : comme vous voyez ordinairement. Il y a moyen en toutes choſes, par fois il y faut de la rudeſſe,

mais ce ne doit eſtre contre le gros, mais contre quelque particulier, qui voudra gronder, ou empeſcher les autres, qui ſont en bonne volonté. I'ay fait ſentir ma colere à quelque retif & rebours, dont ie m'en repens. Quelque temps apres monſieur le Mareſchal du Biez entreprint de ſe ſaiſir & ruiner la terre d'Oye, ayant tenté d'attirer l'Anglois en bataille, lequel n'en voulut manger. Toutes nos nouuelles compagnies marcherent : car les vieilles ne bougerent du fort, pour la garde d'icelui. Et amena monſieur le Mareſchal ſix ou ſept pieces de groſſe artillerie, & partiſmes le ſoir à l'improuiſte : & allaſmes repoſer la pluſpart de la nuict en vn bois, là où il y auoit de petits villages, qui auoient eſté bruſlez. Ceſte entreprinſe ſe fit contre l'aduis de tous les capitaines de l'armée, pour l'eſperance que ledict Sieur Mareſchal auoit de donner vne bataille, ce qui attira pluſieurs Princes & Seigneurs à venir de la Cour. Apres auoir perdu l'eſperance de veoir les Anglois en bataille, monſieur le Mareſchal delibera leur enleuer quelques forts en la terre d'Oye. Or comme ils furent fort pres

Entrepriſe ſur les forts des Anglois.

de l'vn d'iceux, monſieur le Mareſchal, Meſſieurs de Briſſac & de Tais ſe mirent à part, il me ſemble que monſieur d'Eſtrée y eſtoit, eſtant lors ſorti de priſon, monſieur de Bordillon, & trois ou quatre autres, il ne me ſouuient du nom, & ſe mirent ſur vn petit tertre à l'ombre d'vn arbre regardans de-là en hors, lequel deſdicts baſtions qui faiſoient teſte à nous, ils aſſaudroient. Et cependant ie fis faire alte à toutes nos enſeignes, pour attendre les derniers qui eſtoient encores à vne lieuë derriere. Or ie n'auois iamais eſté là, comme n'ay eſté depuis, mais i'eſcriray, comme il m'en ſouuient, l'aſſiette de leur fort.

Deſcription du fort des Anglois. Il falloit que ie deſcendiſſe enuiron trente ou quarante pas pour entrer dans vn grand pré : & à main droicte il y auoit vn baſtion, & à vn grand iect d'arquebuze à main gauche, vn autre, & par conſéquent tout au long d'vne courtine tirant deuers Calais (laquelle courtine n'eſtoit que de terre, & de la hauteur enuiron de deux braſſes) il y auoit auſſi deux grands foſſez auec eauë iuſques à la ceinture, & entre les deux foſſez il y auoit vne

leuée de terre. Cependant qu'ils se mirent au conseil sous cest arbre estant à main gauche de moy, ie prins les capitaines Fauas & Lamoyenne, ayant esté tous deux mes Lieutenans, & enuiron trois cens arquebuziers, ausquels ie baillay la premiere trouppe. Ie demeuray à leur queuë, il sortit du fort bien cent ou six vingts Anglois, qui vindrent dans le pré, lesquels auoient mis cinq ou six mousquets sur leur terrace entre les deux fossez, & nous tiroient fort & roide, ayant laissé entre lesdicts bastions & fossez vn petit chemin, par lequel n'y pouuoit passer qu'vn homme de front pour entrer & sortir dans leur fort, se fiant qu'à la faueur des mousquets qu'ils auoient dans iceluy, que ceux qui estoient sur la terrace, ne les oseroient charger. Nos gens commencent à arqueboufer, & eux à coups de fleches: il me sembla qu'ils tournoient fort le visage vers leur retraicte: & estans sur vn petit courtaut ie vins aux capitaines, & leur dis ces mots: compagnons ces gens ont fort le cœur à leur retraicte, ie voy bien que c'est sous l'esperance de leurs mousquets, chargez à eux de queuë

Assaut au fort. & de teste : car ie vous suiuray. Il ne le fallut pas dire deux fois, car ie ne fus iamais retourné à ma trouppe, que ie les vis meslez, & Anglois en fuite : i'arreste ma trouppe pour les soustenir, si rien sortoit dauantage. Ce petit chemin estoit vn peu estroit, & ioignant le bastion, si en demeura-il vne trouppe, les autres se ietterent dans les fossez, de sorte qu'ils n'eurent pas le loisir de retirer tous leurs mousquets : car nos soldats se ietterent dans l'eau aussi-tost qu'eux : & en emporterent quatre, & il y eust quatre ou cinq desdits soldats, qui passerent ladite terrace & l'autre fossé, iusques au pied de la courtine, qui me dirent que la grande eauë estoit au premier fossé, car à l'autre qui estoit pres ladite courtine n'en auoient iusques aux genouils. Et tout incontinent ie dis aux deux Capitaines Fauas & Lamoyenne qu'ils ioignissent ma trouppe & la leur ensemble : & trouuai le capitaine Aurioqui & presque tous les autres capitaines, lesquels ie priay de faire deux trouppes : car dès que i'aurois parlé auec monsieur de Tais, ie leur voulois donner l'assaut. Ils me dirent qu'il s'en falloit pres de la moi-

tié de leurs ſoldats, qu'ils ne fuſſent arriués, & ie leur répondis qu'il n'importoit, veu qu'auec ce que nous eſtions, ie les emporterois, & promptement ils commencent ſe mettre en deux trouppes, & ie courus parler auec monſieur de Tais : lequel ie trouuay aupres de monſieur le Mareſchal & les autres : & luy dis, allons monſieur, allons au combat : car nous les emporterons, ie les ay taſtez : & trouue qu'ils ont plus d'enuie de fuir que de combattre. Alors monſieur le Mareſchal me dit, dites-vous capitaine Montluc, pleuſt à Dieu, que nous fuſſions aſſeurez de les emporter promptement auec toute noſtre artillerie. Sur quoy ie luy reſpondis tout haut, monſieur nous les aurons eſtranglez, auant que voſtre artillerie ſoit ici. Prenant monſieur de Tais par le bras, luy dis, allons monſieur, vous m'avez creu en autres choſes, dont vous ne vous en eſtes pas repenti, vous ne vous repentirez pas de ceſte-cy. I'ay cognu à ces approches que ce ſont gens de peu. Alors il me reſpondit, allons donc : & comme nous fuſmes à l'entrée du pré, nous trouuaſmes deſia nos deux trouppes de

Les ſieurs de Tais & de Montluc vont à l'aſſaut.

picquiers & arquebuziers à part. Ie lui dis, monſieur, regardez de quel coſté vous voulez combattre, ou de ceſte enſeigne iuſques au baſtion de deſſous, ou bien de l'enſeigne vers l'autre que i'ay combattu : lequel me dit, combattez celui que vous auez deſia attaqué, & ie m'en vois combattre l'autre : & ainſi nous deſpartiſmes.

Monſieur le Mareſchal du Biez, comme il nous vit commencer à marcher, dit ces mots, comme monſieur de Bordillon me dit apres, A preſent verrons ſi Tais eſt ſi braue, comme il ſe dit auec ſes Gaſcons. Or i'appellay tous les ſergens de la trouppe, que i'auois, leur diſant tout haut à la teſte de noſtre bataille : vous autres ſergens auez touſiours accouſtumé, quand nous combattons, d'eſtre ſur les flancs du derriere : & à ceſte heure ie veux que vous combattiez ſur le deuant les premiers. Voyez-vous ceſte enſeigne, ſi vous ne la gagnez, tant que i'en trouueray deuant moy en allant, qui voudront faire le regnard, ie vous coupperay les iarrets. Vous ſçauez ce que ie ſçay faire : puis me retournant vers les capitaines leur dis,

Propos du ſieur de Montluc aux ſoldats.

&

& vous mes compagnons, ſi ie ne ſuis auſſi toſt qu'eux, couppez moy les miens : & courus aux capitaines Fauas & Lamoyenne, qui pouuoient eſtre à trente pas de nous, & leur dis, marchez, & iettez vous à coup perdu dans le foſſé : & en vn coup ie retournay aux noſtres, & ayant baiſé la terre, nous couruſmes droit aux foſſez, faiſant touſiours marcher les ſergens deuant, & paſſaſmes le premier & ſecond, & vinſmes au pied de la courtine. Lors ie dis aux ſergens aidez vous, aidez vous, auec vos halebardes à monter ; ce qu'ils firent promptement : d'autres les pouſſoient par derriere, ſe iettant à coup perdu là dedans. I'auois vne halebarde en la main. Cependant arriuerent tous les capitaines & picquiers, qui me trouuerent faiſant l'empreſſé de vouloir monter auec mon halebarde : & me tenois auec la main gauche au bois. Quelqu'vn de ceux qui arriuoient ne me cognoiſſant point me print par les feſſes, & me pouſſa de l'autre coſté. Lequel me fiſt plus vaillant que ie ne voulois eſtre : car ce que i'en faiſois, eſtoit pour donner courage à tout le monde de ſe ietter de l'autre coſté :

mais celuy-là me fit oublier la ruse & affranchir vn saut, que ie ne voulois pas. Or ie ne vis à ma vie gens passer si tost par dessus vne courtine. Apres que i'eus franchi ce saut, les capitaines Fauas & Lamoyenne, lesquels estoient dans le fossé du bastion, se ietterent sur le petit chemin, & passerent de l'autre costé dans le bastion, où ils tuerent tout ce qui estoit dedans. Monsieur de Tais qui alloit à son combat, nous voyant attachez à la courtine se ietta dans les fossez de l'autre fort : & les Anglois, qui virent que leurs gens estoient en fuite, & que nous entrions dedans, abandonnerent le fort, & se mirent en fuite vers Calais. Monsieur le Mareschal nous voyant si courageusement au combat, s'escria comme il me fut dit apres, ô mon Dieu, ils sont dedans. Alors les Seigneurs de Brissac & Bordillon donnerent à toute bride, & ledit Seigneur de Brissac mit son cheual dans ce petit chemin, où mal aisément il ne pouuoit passer qu'vn homme, mettant ses iambes au long du col du cheual, à la misericorde duquel il se mist, & passa monsieur de Bordillon apres ledict Seigneur de

Les Anglois en fuitte.

Brissac general de la cauallerie : & auoit quarante ou cinquante cheuaux auec luy qui le suiuirent tous tirans eurs cheuaux par la bride. Monsieur de Brissac incontinent vint à moy & me trouua, que ie faisois mettre tout le monde en bataille, ayant opinion que nous serions combattus, & que ceux de Calais viendroient au secours : & me trouua que i'auois vne enseigne gaignée sur le col, laquelle ie rendis en sa presence au sergent qui l'auoit conquise, luy disant qu'il l'allast porter à monsieur de Tais, ce qu'il fit, & ledit sieur de Tais l'ayant receuë l'enuoya par le mesme sergent à monsieur le Mareschal : lequel fit grande diligence de faire abattre la courtine, qui n'estoit que de terre, auec les pionniers pour passer la gendarmerie : & nous voila tous delà auec l'artillerie & tout. Où estant Messieurs de Brissac & de Bordillon auec lés quarante ou cinquante cheuaux qui passerent quant & eux, prindrent à main droite, tirant aux escluses qui separent le pays d'Artois & la terre d'Oye : & rencontrerent quarante ou cinquante cheuaux Anglois portans lances, lesquels se mirent

à retirer au galop vers Calais. Monsieur de Briſſac ſe douta que ceux-là s'en alloient pour l'attirer à quelque embuſcade, & fit alte : & manda à Caſtegeac de deſcouurir vn petit vallon qui eſtoit vn peu à main gauche : ledict Caſtegeac luy rapporta, qu'il auoit veu plus de quatre cens cheuaux, & n'en y auoit mot. Car ce n'eſtoit que des païſans & femmes des villages circonuoiſins, qui s'enfuioient vers Calais : qui fut vn grand malheur: car monſieur de Briſſac les euſt ſuiuis, & c'eſtoit toute la cauallerie qu'ils auoient dans Calais. Ce n'euſt pas eſté vne petite deffaite. Vn General ſur tout doit envoyer vieux routier, ou vn homme fort aſſeuré pour deſcouurir. Vn homme non experimenté prendra bientoſt l'alarme, & s'imaginera que les buiſſons ſont des bataillons ennemis. Ie ne veux pas dire, que Caſtegeac ne fut ſoldat, mais il fit vn pas de clerc.

Erreur de Caſtegeac

Vn vieux ſoldat doit faire la deſcouuerte.

Noſtre cauallerie paſſa par la breſche que monſieur le Mareſchal auoit fait faire. Monſieur de Tais voulut mener l'arquebuzerie, & m'ordonna de demeurer à la bataille des picquiers. Il y auoit dix ou douze enſei-

gnes d'Anglois qui ſe retiroient deuers Calais, leſquels venoient pour empeſcher l'entrée : que s'ils euſſent peu arriuer à temps, ils nous euſſent bien donné des affaires auec l'artillerie meſmes, comme me dit Mr le Mareſchal, quand ie fus chercher monſieur de Tais pour venir donner l'aſſaut : & encores que ie ſçache bien à quoy il tint que l'on ne combattit ces dix ou douze enſeignes, ie ne le veux point mettre par eſcrit. Car diſant la verité, faudroit que ie diſſe mal de quelques-vns, & non pas des plus petits, ce que ie ne veux faire. Mais ſi monſieur de Sainct Cire, qui eſtoit Lieutenant de cinquante hommes d'armes de monſieur de Boiſſy, qui eſt mort grand Eſcuyer, eſtoit en vie, il pourroit dire à qui il tint. Car il fut fort bleſſé, & ſon cheual tué, & plus de quarante cheuaux de ladite compagnie bleſſez ou morts. Il en ſortiſt vne grand'querelle, qui preſque amena deux hommes a combatre en camp clos. Ceſte couyonade fut fort grande & de grand dommage, pour le ſeruice du Roy. Car cela deffait, il n'eſtoit demeuré perſonne dedans Calais, que les vieilles gens, & les femmes, &

Fautes des François.

comme i'ouis dire depuis à monsieur le Mareschal du Biez, il l'eust emporté en deux iours, auec l'artillerie, qu'il auoit, si ceux-là eussent esté deffaits. Voyant que ces gens estoient retirez dans la ville: ils conclurent s'en retourner: ce que nous fismes deux iours apres la prinse: aussi le temps se mit fort à la pluye:

Remonstrances aux capitaines.

Or capitaines vous ne deuez desdaigner d'apprendre quelque chose de moy, qui suis le plus vieux capitaine de France, & qui me suis trouué en autant de combats, ou plus, que capitaine de l'Europe, comme vous iugerez à la fin de mon liure. En premier lieu ce qui me fist faire ce combat, fut que ie les auois essayez à mon arriuée, & les auois trouuez foibles de reins: le second, de ce qu'ils abandonnerent leurs pieces, que nous gagnasmes ayant le bastion, qui leur seruoit de flanc: pour le tiers, que ie voyois venir au long de la plaine tirant vers Calais du petit tertre, dont ie fis faire alte auant que descendre au pré, force gens, qui venoient deuers Calais, & voyois bien que toutes les courtines estoient remplies de gens: qu'il y auoit bien affaire, à les emporter. Et pour

la quarte raiſon , qu'au foſſé , qui eſtoit pres de la courtine , n'y auoit gueres d'eauë : & dudict foſſé à ladicte courtine , il y auoit plus de deux grands pas , où les ſoldats ſe pouuoient tenir , & pour peu d'ayde , qu'ils ſe fiſſent auec la picque , ou l'hallebarde, & l'ayde des vns aux autres , (n'eſtant icelle courtine de la hauteur de plus de deux braſſes) nous l'emporterions.

Inſtruction pour vn capitaine.

Donc capitaines, depuis que l'œil vous accompagne à voir la force de voſtre ennemy , & le lieu là où il eſt , & que vous l'auez taſté & trouué aiſé à prendre la fuite , chargez le cependant qu'il eſt en peur , en laquelle vous l'auez mis : car ſi vous luy donnez loiſir de ſe recognoiſtre , & d'oublier ſa peur , vous eſtes en danger d'eſtre plus ſouuent battus , que non de battre l'ennemy. Par ainſi vous le deuez touſiours ſuyure ſur ſa peur , ſans luy donner loiſir de reprendre ſon hardieſſe , & tenir touſiours auec vous la deuiſe d'Alexandre le grand , qui eſt : Ce que tu peux faire annuit n'attends au lendemain , car cependant beaucoup de choſes ſuruiennent , meſmement en la guerre : & puis il n'eſt pas temps de dire, Ie ne l'euſſe iamais

pensé. Plusieurs choses executerez vous sur la chaude, que si on vous donne loisir de vous rauiser, vous y penserez trois fois. Poussez donc, hazardez, ne donnez loisir à vostre ennemy de parler ensemble : car l'vn encourage l'autre.

Estans retournez au fort d'Outreau, il n'estoit gueres iour, que les Anglois ne nous vinssent chatoüiller sur le descendant de la mer, & bien souuent ramener nos gens iusques aupres de nostre artillerie, qui estoit à dix ou douze pas du fort :& estions tous abusez sur ce, que nous auions ouy de nos predecesseurs, qu'vn Anglois battoit tousiours deux François : & que l'Anglois ne fuyoit iamais, ni ne se rendoit. I'auois retenu quelque chose de la camisade de Boulongne & de la terre d'Oye : & dis vn iour à monsieur de Tais que ie luy voulois monstrer le secret des Anglois, & pour quoy on les estime si hardis : pource qu'ils portent tous armes courtes : & faut qu'ils courent à nous pour tirer de leur arc, & qu'ils s'aprochent pres de nous : car autrement leurs flesches ne feroient point de mal : & nous qui auions accoustumé de tirer des arquebuzades de

Discours sur la valeur des Anglois.

de loin, & aussi que les ennemis n'en faisoient pas le semblable, trouuions estrange ces approches qu'ils faisoient, courant de sorte que nous cuidions entierement, que ce ne fust que hardiesse: mais ie leur veux faire vne embuscade, & vous verrez si ie diray la verité, & si vn Gascon vaut vn Anglois. Autrefois du vieux temps de nos peres auons nous esté voisins. Alors ie choisis six vingts hommes picquiers & arquebuziers auec quelques hallebardes parmy, & les mis dans vne baisse, que l'eau auoit faicte tirant contre bas à main droicte du fort: & enuoyay le capitaine Chaux à l'heure que l'eauë estoit basse, droict à quelques maisonnettes, qui estoient sur le bort de la riuiere, presque vis à vis de la ville, pour leur dresser l'escarmouche: & luy dis, que comme ils les verroit passer la riuiere commençast à se retirer, & se laisser faire vne cargue. Ce qu'il fit: mais la fortune porta, qu'il y fust blessé en vn bras d'vne arquebuzade: les soldats le prindrent & l'amenerent au fort, de sorte que l'escarmouche demeura sans chef. Les Anglois s'en apperceurent bien: & leur firent vne cargue, & menerent

Combat des François & Anglois.

battant nos gens iusques aupres de l'artillerie. Les voyans traitez de telle façon, ie sortis de mon embusche plustost que ie ne deuois, m'en allant la teste baissée droit à eux, commandant aux soldats qu'ils ne tirassent point, que ne fussions au iet de leurs flesches. Ils estoient deux ou trois cens ayant quelques arquebuziers Italiens auec eux: & me repentis bien que ie n'auois fait mon embuscade plus forte, mais lors n'estoit pas temps: & comme ils me virent venir droit à eux, ils quitterent les autres, & vindrent charger sur moy. Nous marchasmes droit à eux, & comme ils furent au iet de leurs flesches, nos arquebuziers commencerent à tirer tout à vn coup, & puis mirent la main aux espées, ainsi que ie leur auois commandé: & courusmes pour les inuestir. Mais comme nous leur fusmes pres de la longueur de deux ou trois picques, ils tournerent le dos aussi facilement, que nation que i'aye iamais veuë: & les accompagnasmes iusques à la riuiere pres de la ville, laquelle ils passerent: dont il y eust plus de six de nos soldats, qui les suiuirent iusques à l'autre costé d'icelle. Ie fis alte aux

Les Anglois en fuite.

maiſonnettes rompuës, où ie raſſemblay mes gens, quelques-vns y demeurerent par le chemin de ceux qui ne pouuoient pas tant courir comme les autres. Monſieur de Taïs auoit tout veu, & eſtoit ſorti du fort, pour aller ſecourir l'artillerie: & comme i'arriuay à luy, ie luy dis, voyez vous ſi ie ne vous ay dit la verité? Où il faut dire que les Anglois du temps paſſé eſtoient plus vaillans que ceux icy, ou bien que nous le ſommes plus que nos predeceſſeurs. Ie ne ſçay quel des deux eſt veritable. Vrayement, dit monſieur de Tais, ces gens ſe retirent bien à la haſte, ie n'auray iamais plus opinion des Anglois telle que i'ay euë par le paſſé. Non, Monſieur, luy dis-ie, croyez que les Anglois qui ont battu anciennement les François eſtoient demy Gaſcons, car ils ſe marioient en Gaſcogne, & ainſi faiſoient de bons ſoldats. Depuis ce temps nos gens n'en eurent plus l'opinion ny crainte qu'ils en auoient. Oſtez, oſtez, capitaines, tant que vous pourrez, ceſte opinion à vos ſoldats: car ils vont lors en crainte d'eſtre deffaicts. Il ne faut pas que vous meſpriſiez voſtre ennemy, ni *Inſtruction aux capitaines.*

aussi que vostre soldat ait opinion, qu'il soit plus vaillant que luy. Depuis ceste charge, ie vis tousiours mes gens aller plus franchement pour attaquer les Anglois, les approchans tousiours de plus pres: & que l'on se souuienne quand M. le Mareschal de Biez les combattist entre le fort de Dandelot si nos gens se firent prier à les aller inuestir. Ledit sieur de Biez fist là vn acte de vaillant homme, car comme sa cauallerie se mist en fuite, il s'en vint tout seul se ietter deuant nostre bataillon, & descendit prenant vne picque en la main pour aller au combat, duquel il sortit fort honorablement. Ie n'estois point là, voilà pourquoy ie n'en dis rien: car deux ou trois mois apres le retour de la terre d'Oye, ie demanday congé à monsieur de Tais pour venir à la Cour. Les Historiens sont bien desloyaux de taire de si beaux actes. Celuy-là fut bien remarquable à ce vieux Cheualier. Estant à la Cour ie fis tant auec monsieur l'Admiral, qu'il me fist donner congé au Roy, d'autant que ie n'auois point reprins la charge de Maistre de camp, sinon pour la commander durant le premier voyage que

Vaillance du Mareschal de Biez.

Le sieur de Montluc.

monſieur l'Amiral entreprendroit. Et apres auoir demeuré vn mois à la Cour, ſeruant le Roy de Gentilhomme ſeruant (ce Prince eſtoit lors aſſez vieux & penſif, il ne careſſoit point tant les hommes qu'il ſouloit. Vne ſeule fois il me demanda le diſcours de la bataille de Serizolles, eſtant à Fontainebleau.) Ce fut lors que ie prins congé de ſa Maieſté, & ne le vis oncques depuis. Ie m'en revins en Gaſcogne, de là où ie ne bougeay iuſques à ce que le Roy Henry fuſt Roy, ayant eſté accablé d'affaires & de maladies. Voilà pourquoy ie ne vous puis rien dire de la reddition de Boulogne, laquelle le Roy d'Angleterre fut contraint, voyant l'obſtination du Roy de quitter, moyennant quelque argent. Peu de temps apres il mourut, & le Roy auſſi le ſuiuit bientoſt apres. Il faut tous mourir. Or ceſte reddition de Boulogne aduint durant le regne du Roy Henry mon bon Maiſtre, qui ſucceda à ſon Pere.

Boulogne renduë le vingt cinquieſme Auril 1551.

Mort du Roy François.

Noſtre nouueau Roy ayant la paix auec l'Empereur, apres la reddition de Boulogne, ayant auſſi accordé auec le Roy d'Angleterre, il ſembloit que

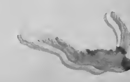
nos armes deussent demeurer longuement au crochet, comme aussi si ces deux Princes ne remuent, la France a de quoi demeurer en repos. Apres auoir seiourné quelque temps chez moi, le Roy me rappella, & me donna la charge de Maistre de camp, & le Gouuernement de Montcallier, sous monsieur le Prince de Melphe, Lieutenant General en Piedmont, estant monsieur de Boniuet nostre Colonnel (il se souuient bien de moi, & si ceux qui le gouuernerent depuis m'eussent aimé, i'en eusse eu autant de bien & d'honneur, que Gentilhomme qui sortit pieça de Gascongne) Ie demeurai là dix-huit mois, sans que pendant ce temps ie fisse chose qui soit digne d'estre mise par escrit. Car ie ne veux escrire que ce où i'ai eu quelque commandement. Ayant eu mon congé pour venir iusques à ma maison, i'arriuai en Gascongne, où peu apres ie fus aduerti, qu'à cause de la vieillesse & maladie de monsieur le Prince de Melphe, le Roy y enuoyoit monsieur de Brissac pour y estre son Lieutenant general. Qui fut occasion que le capitaine Tilladet qui auoit aussi eu congé, &

Le sieur de Montluc Gouuerneur de Montcallier.

moi nous en allasmes à la Cour : & trouuasmes que ledit Seigneur auoit prins congé du Roy. Nous nous presentasmes à sa Maiesté, qui nous fist fort bonne chere, & à monsieur le Connestable, lequel estoit reuenu à la Cour en plus grand credit, qu'il n'estoit du temps du Roy François. Ce que plusieurs ne pensoient pas, mais les Dames auoient perdu leur credit, d'autres y entrerent : & puis incontinent sadite Maiesté, laquelle estoit lors en vne petite villote entre Melun & Paris, nommée Villeneufue sainct George, nous commanda de nous en aller à Paris trouuer monsieur de Brissac. Et le lendemain que nous y fusmes arriuez, ledit sieur de Brissac partist, ayant esté fort aise de ce que nous l'estions venus trouuer, & ainsi allasmes iusques à Suze : où nous trouuasmes monsieur le Prince de Melphe, qui s'estoit mis en chemin pour s'en venir mourir en France. Aussi trespassa-il vne heure apres nostre arriuée. Encore que i'aye esté quelque temps sous luy, ie n'en diray autre chose : car à grande peine eus-ie le loisir de le cognoistre, que par oüy dire. C'est vn malheur à vn capitaine

Le sieur de Brissac Lieutenãt du Roy en Piedmont.

Mort de Iean Caracieli Prince de Melphe.



de changer ſi ſouuent de General, car auant eſtre cognu de luy, vous eſtes vieux : les amitiez & cognoiſſances nouuelles ſont faſcheuſes. Monſieur de Briſſac deſpeſcha incontinent monſieur de Fourqueuaux vers le Roy, qui l'aduertit du tout : & promptement ſa Maieſté le renuoya auec la patante de Mareſchal de France, qu'elle luy donnoit. Nous demeuraſmes cinq ou ſix mois ſans guerre. Il eſt mal aiſé que deux ſi grands Princes, & ſi voiſins, puiſſent demeurer longuement ſans venir aux armes : comme de fait peu de temps apres l'occaſion s'en preſenta, parce que le Roy print la protection du Duc Octaue, lequel le Pape & l'Empereur ſon beau frere vouloient deſpoüiller de ſon Eſtat : & pour ceſt effect le ſieur Dom Ferrand de Gonſague tenoit aſſiegée Parme, où eſtoit monſieur de Termes, & la Mirande, où commandoit monſieur de Sanſac : lequel y acquiſt vn grand honneur pour auoir tres-bien fait ſon deuoir : & monſtra qu'il eſtoit bon capitaine, comme à la verité il eſtoit. Il l'a bien monſtré en tous les lieux où il s'eſt trouué. C'eſtoit vn des bons hommes de cheual qui fuſt en

Monſieur de Briſſac fait Mareſchal.

Renouuellement de guerre entre la France & l'Eſpagne.

France. Et parce que ie ne puis parler de ceci que par oüy dire, ni de ce qui se fit là, ie m'en deporteray.

Le Roy aduerti que les forces de l'Empereur estoient empeschées au Parmesan, manda à monsieur le Mareschal de Brissac qu'il rompit la paix, & tantast sur la rupture d'emporter quelque ville, ce qu'il fit : car il print Quiers & Sainct Damian. L'entreprinse de Cayras ne succeda point, comme les autres deux. Monsieur de Bassé alla executer Saint Damian, qui la print à l'improuiste entre la pointe du iour & le Soleil leuant. Et monsieur le Mareschal mesmes executa celle de Quiers, en la sorte que ie vais escrire, puis que mon sujet n'a esté que de laisser par escrit ce que i'ay veu, & où i'ay eu quelque part. Ie cuide que monsieur le President de Birague qui y estoit, verra dans ce Liure, que ie n'auray pas gueres failli à escrire ladite prinse. M. d'Aussun fut esleu pour aller executer celle de Cayras, & mena auec luy le Baron de Cypi, & deux ou trois autres compagnies Françoises auec quelques Italiens, & monsieur de Cental auec luy. L'escallade fut furieusement don-

Ceste guerre recommença en 1550.

Quiers

Entreprinse de Cayras.



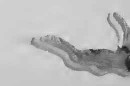
née : mais elle fut auſſi bien deffenduë. Il mourut vn des freres du ſieur de Charry qui eſtoit allé iuſques à Sauillan, lequel ſe trouua là ſur les lieux, quand on marcha la nuict, & y alla & monta le premier vne eſchelle, de laquelle il fut renuerſé. Il fut aſſez mal ſuiui, comme l'on diſoit. En meſmes temps monſieur de Baſſé mena quelques compagnies auec luy, & arriua à demi mil de Sainct Damian au point du iour. Ils furent ſur le point de retourner en arriere, voyant qu'ils ſeroient deſcouuerts auant qu'ils fuſſent là : toutesfois à la fin s'acheminerent pour tenter fortune. La couſtume de Sainct Damian eſtoit, que les ſoldats ouuroient la porte à la pointe du iour, pour laiſſer ſortir tout le peuple dehors au trauail, & apres y mettoient quelques ſentinelles. La fortune porta ſi bien à monſieur de Baſſé, que le peuple eſtoit deſia ſorti, & les ſentinelles n'eſtoient pas encore ſur la muraille : de ſorte que le ſieur de Baſſé auec ſes eſchelles entra dans leur foſſé, leſquelles fit dreſſer ſans qu'il fut deſcouuert : & monterent les capitaines les premiers : & auant qu'homme de la ville s'en apperçeuſt,

Prinſe de Sainct Damian.

la moitié de nos gens estoient dedans, où il n'y auoit qu'vne compagnie, laquelle se retira dans le chasteau, auquel n'y auoit pas viures pour vn iour, & le matin se rendirent. Voici, capitaines, combien il importe de se prendre garde à ne laisser iamais la muraille vuide de sentinelles, ou pour le moins en poser tousiours sur quelque tour ou portail, mesmement sur la pointe du iour: car c'est lors que les executions se font. On est las de veiller & non pas l'ennemy de vous guetter. Toutes ces trois entreprinses de Cayras, Sainct Damian & Quiers, se devoient executer vne mesme nuit: aussi faut-il, qui veut rompre la paix ou tresue, qu'il fasse son esclat tout à vn coup: car s'il y va piece à piece, il perdra pied ou aisle.

Entreprinse sur Quiers.

Trois iours auant monsieur le Mareschal tint conseil pour ceste execution de Quiers, où estoient messieurs de Boniuet, President Birague, Francisco Bernardin, de Bassé, d'Aussun, & ne sçaurois bonnement dire si le sieur Ludouic de Birague y estoit. Ie l'oserois bien asseurer, car monsieur le Mareschal ne faisoit rien qu'il ne luy communiquast, parce que c'estoit



vn entendement bien ferré. Il fut arresté que nous donnerions l'escalade par le haut des vignes venant comme d'Agnasse à Quiers. Ie ne trouuay point bonne ni asseurée ceste escalade, & priay monsieur le Mareschal, que puis que luy-mesme y venoit, & que c'estoit le premier lieu qu'il assailloit estant venu nouuellement en la charge de Lieutenant de Roy, qu'il fit en sorte que l'honneur luy en demeurast : car si à la premiere fois il n'auoit bonne fortune, l'on prendroit opinion qu'il seroit plustost malheureux, que heureux, ce qui apporte vn grand preiudice à vn Capitaine & à vn Lieutenant de Roy (on iuge des choses par les évenemens) & qu'il falloit faire marcher secrettement toute ceste nuict là quatre ou cinq canons, afin qu'ils arriuassent en mesme temps que l'escalade se donneroit à la porte Iaune : & ainsi il ne faudroit pas par vne sorte ou par autre à l'emporter : & que puis que l'on vouloit tascher à l'emporter, qu'il falloit tenter & l'vn & l'autre moyen. Or l'artillerie estoit toute preste deuant le chasteau de Turin : car comme monsieur le Mareschal vist que le Roy auoit prins la

Opinion du sieur de Montluc.

protection du Duc de Parme, & que la guerre estoit ouuerte en ces quartiers là, il se doutoit que bientost la tempeste viendroit à luy. Voilà pourquoi il auoit fait ses aprests pour pouruoir au besoin: estant au reste vn des plus aduisés Capitaines & Lieutenans de Roy, que i'aye cogneu.

Il y eust sur mon aduis grande dispute: car on disoit que d'vne nuict l'artillerie ne pourroit estre à Quiers, & que toutes les trois entreprinses seroient descouuertes par le bruit du charroy de l'artillerie, à la fin il fut conclu que les portes de Turin seroient fermées à vespres, & que les bœufs seroient prins deuers Riuolle & Veillamie, & que tout le bestail se rendroit à vespres dans la ville, & grandes gardes aux portes, afin qu'homme du monde ne peust sortir. Fut aussi arresté que ie tirerois en mesme heure de canon, & la grande coulevrine du chasteau de Montcallier, & que ie prendrois le bestail des Gentils-hommes & bourgeois de Montcallier, qui seroit de là le pont deuers les loges. Ils firent estat qu'à vne heure de nuict l'artillerie seroit à Montcallier par le chemin de delà le pont,

Dispute sur l'entreprinse de Quiers.

& que monſieur de Caillac & moy demeurerions enſemble à conduire l'artillerie auec ma compagnie, & monſieur le Mareſchal, meſſieurs de Boniuet & Franciſco Bernardin iroient par le chemin que i'ay dit, auec tout le reſte de nos gens de pied. Ledict ſieur Mareſchal me laiſſa monſieur de Piquigny auec ſa compagnie & vne autre, leſquelles s'en iroient deuant nous auec les pionniers, & dix gabions, que nous priſmes du chaſteau de Montcallier, & arriuaſmes les vns & les autres en meſme heure deuant Quiers. Mais la camiſade tourna en fumée, pource que les eſchelles ſe trouuerent courtes, & le foſſé plus profond, qu'on n'auoit rapporté à monſieur le Mareſchal. Qui fut cauſe que ledit ſieur Mareſchal & tous tournerent à la porte Iaune, & nous trouuerent auoir deſia rempli les gabions, & preſts à loger les canons pour battre. Le bonheur de monſieur le Mareſchal de Briſſac commençaſt à ſe monſtrer là : car ſi les eſchelles ſe fuſſent trouuées longues, & qu'on euſt donné l'aſſaut, toute la ville eſtoit deliberée de ſe deffendre, où ils nous euſſent à mon aduis bien eſtrillez &

Eſcalade faillie.

Bonheur de monſieur de Briſſac.

repoussez, pource qu'ils ne vouloient estre prins de nuict ni par force : & que nous n'auions sçeu faire nostre entreprinse si secrettement, que le iour de deuant ils n'en eussent esté aduertis, de sorte qu'il leur eust esté facile de nous repousser : & peut estre cela les eust descouragez de faire ce qu'ils firent. Le sieur Dom Ferrand à son depart y auoit laissé vn gouuerneur Italien auec trois compagnies, & en auoit tiré les Espagnols pour les amener auec luy à Parme.

Nostre batterie sans plus temporiser ayant fait son ieu, nous fismes bresche à main gauche de la porte Iaune : combien que la pluye suruint si grande, que presque tout nostre fait fut en desordre. Et enuiron les onze heures la bresche estoit de huit ou dix pas. Les gens de la ville qui ne demandoient pas mieux qu'vne bonne occasion pour se mettre en l'obeïssance du Roy, pour le mauuais traictement que les Espagnols leur faisoient, commencerent à dire au gouuerneur, s'il se trouuoit assez fort auec ses soldats pour soustenir l'assaut. Lequel leur respondit que ouy, pourueu que la ville print les armes. Ils lui respon- *Quiers battu.*

Diuision dans Quiers. dirent, qu'ils n'en feroient rien, & que les Espagnols ne les auoient pas si bien traictez, qu'ils eussent occasion de prendre les armes contre les François. Alors le gouuerneur, qui estoit sage, se vist logé entre Monsieur & Madame: & craignoit plus que ceux de la ville luy donnassent à dos que autrement, il leur dit; Mes amis attendez vn peu, & ie feray vne capitulation auec monsieur le Mareschal, que vous n'aurez aucun desplaisir, ny nous autres aussi. Et fit sonner la chamade, faisant sortir vn homme dehors, pour prier monsieur le Mareschal de luy enuoyer le Seigneur Francisco Bernardin, & le Seigneur de Montbazin, & qu'il fist cesser la batterie. Monsieur le Mareschal nous manda incontinent de cesser, ce que nous fismes. Sur quoy fut arresté, que le gouuerneur mettroit deux ou trois hommes dehors pour ostages, & que les deux susdits entreroient pour capituler: & croy que M. le President Birague y entra auec eux, à cause qu'il n'eust pas voulu que la ville eust esté saccagée: pource que sa femme estoit fille de Quiers, & que la pluspart des Gentilshommes estoient ses parens:

mais

mais pour ne mentir point, ie ne sçaurois asseurer, s'il estoit des trois ou non. Monsieur le Mareschal n'eust voulu aucunement leur faire desplaisir : car c'estoit exemples à tous les autres lieux que les ennemis tenoient pour les attirer : afin que se trouuant en pareil estat, pour le bon traictement qu'il auroit fait à ceux de Quiers tous les autres eussent enuie de faire comme eux, & prendre le party François. La plus grande dispute, qui fust entre nos deputez, le gouuerneur & les habitans, fust que ledit gouuerneur, d'autant qu'il estoit desia presque nuict, disoit qu'il ne pourroit gaigner Ast, pour sa retraicte, & qu'il seroit en danger d'estre deffaict par les chemins, par ce vouloit remettre au lendemain. Monsieur le Mareschal qui sechoit sur ses pieds, craignant que ceste nuict il fust secouru d'Ast demandoit que l'on luy baillast la Roquette, pour y mettre soixante hommes, & qu'ils esleussent vn de nos capitaines tel qu'ils voudroient pour le mettre dedans, & cependant il faisoit tousiours approcher nos compagnies deuers la bresche. Le gouuerneur mesmes vint

Capitulation de Quiers.

La Roquette renduë.

ſur la muraille de la Roquette & par là à moy, me priant de faire reculer les ſoldats, & qu'ils auoient accordé auecques monſieur le Mareſchal. La concluſion fuſt, qu'il s'en iroit bagues ſauues, enſeignes pliées, ſans ſonner tabourin lendemain matin. Et pour aſſeurance il fuſt arreſté, que la Roquette ſeroit miſe entre nos mains. La ville m'enuoya demander à monſieur le Mareſchal, pour me mettre dedans icelle, auecques ſoixante ſoldats : car en Piedmont i'auois acquis vne reputation d'eſtre bon politique pour le ſoldat, & empeſcher le deſordre. Ie me gouuernay ſi bien, qu'homme de la ville ne perdiſt vne paille. L'auarice de quelque peu de pillage deſgoute ſouuent ceux qui ont enuie de prendre party. Ce fait fut ſagement conſideré par monſieur le Mareſchal : car ceſte nuict-là eſtoient partis d'Aſt quatre cens arquebuziers pour eſſayer d'entrer dans la ville : mais ils furent aduertis par les chemins, que nous tenions la Roquette, qui les en fiſt retourner. Il fuſt fait là vne erreur : car au conſeil il fuſt propoſé, que ſans doubte l'ennemy deuoit venir à nous au bruit de ce ſiege : & qu'à ceſte oc-

Le ſieur de Montluc bon politique.

casion, au mesme temps que la Roquette nous seroit rendue, il falloit enuoyer quelque belle trouppe pour aller battre l'estrade vers Ast, si cela eust esté executé comme il deuoit, on eust deffait ce secours. Monsieur de Boniuet, qui estoit campé sur le chemin d'Audezun, vint le lendemain auecques quinze ou vingt gentilshommes en mesme heure que les Italiens sortoient de la ville: & estant entré s'arresta à la porte pour les veoir sortir. Et comme ils furent tous passez, monsieur de Boniuet estant soubs la seconde porte pour aller dans la ville, & m'aiant commandé monsieur le Mareschal, que ie n'y laissasse entrer homme du monde, qu'il ne fust dedans, i'ouys mon Lieutenant, qui se courrouçoit à la bresche, où ie l'auois mis pour garder, que personne n'y entrast. Monsieur de Boniuet me dit. Il y a là quelque desordre. I'y courus & trouuay que c'estoient des larrons mesmes de Quiers, qui vouloient entrer pour saccager la ville: & voulant descendre de la bresche pour leur courir sus, la ruine de la muraille me fist glisser, & tombay sur le costé gauche dans les pierres, de telle force que ie

Le sieur de Montluc blessé.

me denoüay la hanche. Ie cuide que tous les maux du monde ne ſont point pareils à celui-là, à cauſe d'vn petit nerf que nous auons dans ceſte ioincture, qui eſt enchaſſée l'vne dans l'autre, qui s'alongea : & depuis ie n'ay cheminé droit, ains touſiours i'y ay douleur peu ou prou, ſans que ni l'vſage des bains, ni autre choſe me l'aye peu oſter. Monſieur de Boniuet me fit porter par les ſoldats dans vn logis. I'auois fait entrer parauant les Mareſchaux des logis, qui faiſoient les quartiers. Monſieur le Mareſchal entra vn'heure apres, que ie fus bleſſé, & me fiſt ceſt honneur de venir deſcendre deuant mon logis, pour me veoir, monſtrant en auoir autant de regret, que ſi ie fuſſe eſté ſon propre frere : auſſi m'aimoit il de bon cœur, & faiſoit beaucoup d'eſtat de moy. Pendant noſtre ſeiour par trois fois il vint tenir le conſeil au cheuet de mon lit : comme peut teſmoigner monſieur le Preſident de Birague, qui eſt en vie. Il prenoit grand plaiſir d'ouyr diſcourir en ſa preſence, mais en peu de mots, & ſi quelqu'vn diſoit quelque choſe, ſoudain il en demandoit raiſon. Or audit Quiers ou à Montca-

lier ie demeuray deux mois & demy ſans pouuoir bouger du lit, de ceſte grande cheute,

Le Sieur Dom Ferrand laiſſant la guerre de Parme, s'en vint en Aſt aſſembler forces pour dreſſer vn grand camp, ayant laiſſé au Parmeſan le Seigneur Carles, & le Marquis de Vins. Le Roy en eſtant aduerty, commanda à Monſieur l'Admiral, qu'il enuoyaſt ſix de ſes compagnies à toute diligence à monſieur le Mareſchal de Briſſac, le capitaine Ynard, lequel pour lors n'eſtoit que ſergent Major, les mena. Monſieur Daumalle, qui eſtoit général de la caualleric arriua auſſi, comme fiſt quelques iours apres monſieur de Nemours, & bien toſt apres Meſſieurs d'Anguyen, & Prince de Condé freres, puis monſieur de Montmorancy, qui auiourd'huy eſt Mareſchal de France, fils aiſné de monſieur le Coneſtable : monſieur le Comte de Charmy, & ſon frere, monſieur de la Rochefoucaut ; ayans vne grande ſuitte de Nobleſſe auecques eux, tellement qu'il y auoit trois compagnies de gens de pied logez dans Quiers, leſquelles monſieur le Mareſchal fuſt contrainct de desloger,

Nobleſſe arriuant en Piedmont.

pour loger les Princes & Seigneurs de leur suite. Ie croy qu'il n'y a telle Noblesse au monde, que la Françoise, ny plus prompte à mettre le pied à l'etrier pour le seruice de son Prince: mais il la faut employer lors qu'elle est en ceste bonne deuotion. Au bout de quelques iours qu'ils furent arriuez, monsieur le Mareschal dressa vne entreprinse pour aller prendre le chasteau de Lans, qui portoit grand dommage sur le chemin de Suze à Thurin, à cause d'vne vallée, qu'il y a depuis Lans iusques au grand chemin. Et les soldats dudict Lans estoient presque tous les iours là, ayant vn petit chasteau à moitié chemin pour leur retraicte. Monsieur le Mareschal m'enuoya querir à Montcallier, où ie m'estois faict apporter dans vne litiere six sepmaines apres, que ie me fus ainsi brisé. Ie me fis monter sur vn petit mullet, & auecque vne extreme douleur i'arriuay à Quiers, & tous les iours m'efforçois, peu à peu de cheminer: Voyla le succez de la prinse de Quiers, & Sainct Damian. Apresent ie vois escrire la prinse de Lans.

Loüange de la Noblesse Françoise.

Entreprise de Lans.

Monsieur le Mareschal & tout le camp marcha droit à Lans, où est-

roient tous les Princes & Seigneurs ſus-nommez. Et pour ce qu'il en y a auiourd'huy qui m'aiment, & autres qui me hayſſent, ie veux approcher de la verité ſelon la ſouuenance que Dieu m'en a donnée, afin que ceux qui me hayſſent, ne me puiſſent reprendre, diſant la verité : & que les autres, qui m'aiment, prennent plaiſir à lire ce que i'ay faict, & ſe ſouuenir de moy : car ie voy bien que les Hiſtoriens en parlent maigrement : Monſieur le Mareſchal ſe miſt deuant auecque tout le camp, & me bailla à conduire l'artillerie auec cinq enſeignes de gens de pied, & les Commiſſaires d'icelle, qui eſtoient Meſſieurs de Caillac & du Noguy, leſquels auſſi s'eſtoient trouuez à la prinſe de Quiers. Ledit Seigneur arriua le lendemain, qu'il fuſt party de Quiers, à Lans, ſur le midy : & nous auecques l'artillerie arriuaſmes à l'entrée de la nuict. Le bourg de Lans eſt grand & clos de mauuaiſes murailles : Monſieur le Mareſchal ſe logea à vn mil pres dudit Lans, en vn autre bourg, & aux enuirons de luy la gendarmerie & cauallerie. Tous les Princes & Seigneurs voulurent eſtre logez au bourg

de Lans, enſemble quelques compagnies de François & Italiens : & meſmement monſieur de Boniuet & ſa compagnie Colonnelle. A leur arriuée ils allerent au pied de la montagne à main droicte ſortant du bourg. Le Sergent Major auoit deſia gaigné le haut d'icelle montaigne derriere le chaſteau, à l'entour duquel ſont grands precipices, & ſpecialement ſur le derriere, par là où il falloit que monſieur le Mareſchal allaſt recognoiſtre. Il n'y a rien qui ne ſoit precipice, ſauf le deuant du chaſteau, qui reſpond à la ville. Il y a deux bouleuars aſſés grands & la porte du chaſteau entre deux. De mettre l'artillerie là, ce n'eſtoit que perdre temps : de la mettre du coſté de là où nous venions, il falloit mettre la teſte du canon contre-mont : de façon qu'elle ne pouuoit battre plus de la moitié de la muraille. Et ſi falloit monter plus de mil pas, auant que d'eſtre au pied de ladicte muraille, auec la plus grand'difficulté qui peuſt eſtre. Et du coſté de main droicte eſtoit le ſemblable : & du derriere du chaſteau encores pis que tout. Car tombant l'on alloit cheoir à vn quart de mil bas en la riuiere. Et à cauſe de

Deſcription de Lans.

la

la grande difficulté, qu'il y auoit de pouuoir mener l'artillerie au derriere dudict chasteau, où y auoit vne petite plaine de vingt à vingt cinq pas, les ennemis n'y auoient rien remparé, sinon taillé vn petit fossé de la hauteur de demy picque dans le rocher, & deux moineaux aux deux costez, qui flanquoient le fossé, & n'y auoit pas trois mois que deux ingenieurs de l'Empereur auoient esté là, & dirent qu'il n'estoit possible aux hommes de pouuoir mener l'artillerie par cest endroict, ny par aucun des autres : sinon que l'on la mist par la ville deuant la porte du chasteau, qu'estoit autant de temps perdu.

Aduis des Ingenieurs.

Monsieur le Mareschal à son arriuée, & tous les Princes & Seigneurs, & les Ingenieurs, que ledit Sieur Mareschal, auoit, allerent recognoistre le derriere du chasteau, y ayant vne montée de plus de trois cens pas, autant mal-aisée que montée qu'ils firent peut estre en leur vie. Et apres auoir recogneu & demeuré là plus de deux heures, ils conclurent, qu'il estoit impossible de le prendre. I'arriuay le soir auec l'artillerie, & me fust dit, qu'il s'en falloit retourner le

lendemain : dequoy ie fus fort esbahy. I'estois si mal de ma cuisse, que ie me iettay incontinent sur vn matelas, & ne vis monsieur le Mareschal de tout ce soir : car il s'en estoit retourné en son quartier, bien mal contant contre aucuns, qui luy auoient fait facile ceste entreprinse, & auoient les moyens de l'executer, lesquels à present la luy faisoient impossible. Le matin il retourna, & allerent de nouueau recognoistre le mesme lieu : mais tant plus ils le recognoissoient, plus il trouuoient le lieu difficile. Comme i'eus disné, messieurs de Piquigny, de Touchepied, & de Vinu me vindrent trouuer, & me dirent que la resolution estoit faicte, pour s'en retourner, & que ie n'aurois point de regret de le faire, si i'auois veu le lieu : & me mirent tant de fantesies en la teste, qu'ils me monterent sur mon mullet, & me menerent au derriere de la crouppe de la montagne, où les arquebuzades estoient à bon marché, sinon que l'on print fort à main droicte vers la riviere : & par là il estoit mal aisé d'aller ny de recognoistre, & auoit fallu que monsieur le Mareschal, & tous les Princes

Le sieur de Montluc va recognoistre la place.

fussent montez & descendus au hazard des arquebuzades. Ce que Dieu garde est bien gardé. Telle fois ay ie veu tirer mil arquebuzades à cent pas de moy, sans estre offensé. Or tous quatre fismes tant, que nous allasmes iusques au haut : & me menerent par le mesme lieu, où monsieur le Mareschal & toute sa trouppe estoient montez & descendus.

Ie veux escrire icy, pour en laisser exemple à ceux qui viennent apres nous, comme i'y trouuay la chose faisable, non toutes fois sans vne tres grande difficulté : mais quoy que fust nous deliberasmes que nous menerions l'artillerie haut, & la mettrions en batterie. En premier lieu l'on regardoit tousiours du pied de la montaigne iusques au haut tout droict. Les Anges auroient eu assés affaire à y monter. Car outre que la montaigne estoit droicte, il y auoit grande quantité de rochers. Ie commançay à notter, qu'en faisant vn chemin, qui pouuoit durer cent pas, iusques à vne petite place qui pouuoit tenir dix pas de rond, que nous aurions moyen d'arrester là la piece. Car ce petit lieu estoit comme plain : puis ie regarday, que

Aduis du sieur de Montluc.

nous pouuions faire vn autre chemin trauerſant vers la main gauche & le chaſteau, iuſques à vne petite plaine, qui ſuffiſoit pour appuyer le canon, puis apres qu'il falloit faire vn autre chemin trauerſant à main droicte, iuſques à vne autre plaine, & de-là nous auions la montée vn peu droicte iuſques au derriere du chaſteau : mais nous auions paſſé à tout le moins les rochers. Et par tous ces trois repos nous deſcendiſmes au grand peril de nos vies : & leur monſtray qu'il falloit que chaſcun d'eux entreprint de faire le chemin de l'vn repos à l'autre. Ce qu'ils noterent fort bien : & apres me remonterent ſur mon mullet, car auparauant ils me menoient en eſpouſée ſous les bras, & allaſmes droict au logis de monſieur le Mareſchal : où ie les trouuay tous aſſis au conſeil, pour arreſter l'ordre pour nous en retourner. Et à mon arriuée, monſieur le Mareſchal me dict, D'où venez vous monſieur de Montluc? Ie vous ay enuoyé querir par deux fois pour venir au conſeil, & pour entendre la concluſion, que nous auons faite icy, de nous en retourner. Il faut que vous en rameniez l'artillerie par là où vous

l'auez conduicte. Alors ie luy respondis, Comment monsieur vous en voulez vous retourner sans prendre ceste place ? cela n'est pas digne de monsieur de Brissac. Ie viens de la recognoistre, & par le mesme lieu où vous l'auez recogneuë, & vous asseure que nous y menerons l'artillerie. Il me respondit, qu'il faudroit donc que ce fut Dieu qui le fit, car il n'estoit en la puissance des hommes de le faire. Ie luy respondis, que ie n'estois point Dieu, & si la y amenerois. Alors il me dit, Ouy dans huict ou dix iours auec des engins, & cependant Dom Ferrand qui est à Verseil, assemble toutes les forces, qu'il a hors & dans les garnisons, & nous veut venir donner la bataille. Il a trois mille Allemans, ie n'ay Suisses ni Allemans pour luy respondre. Ie vous oblige ma vie & mon honneur, dis-ie, de mettre quatre pieces d'artillerie dans deux matins, montées au cul du chasteau. Et tousiours il retournoit sur le propos des trois mille Allemans. Et à la fin, de colere ie luy commençay à dire, Et faites vous si grand estat des Allemans du Seigneur Dom Ferrand ? Monsieur l'Admiral a six compagnies,

que le capitaine Ynard commande. Monsieur de Boniuet luy en baillera quatre des siennes, il s'obligera de combattre auec lesdictes enseignes les Allemans. Monsieur de Boniuet auec le demeurant des siennes combattra les Espagnols. Nos Italiens s'obligeront de combatre les leurs : Vous auez d'vn tiers plus de cauallerie auecque la suite des Princes, que le Seigneur Dom Ferrand. Et si le capitaine Ynar ayme mieux combattre les Espagnols, que les Allemans, monsieur de Boniuet & moy les combattrons : & luy baillerons au choix. Le capitaine Ynard respondit, qu'il estoit content de combattre l'vne trouppe, ou l'autre, & telle qu'il plairoit à monsieur le Mareschal. Monsieur de Boniuet dit aussi, que ce luy estoit tout vn, & qu'il les combatroit. Et alors ie dis, Et faut-il faire si grand estat de ces Allemans ? Ie gageray que des trois mille, les quinze cents n'ont point de chausses, & que nos soldats la plufpart ont chausses de velours & de satin, & si s'estiment tous gentils-hommes. Se voyant si bien vestus, comme ils sont, craindront ils de combattre. Laissez les venir seulement à nous, car nous les

Contestation du sieur de Montluc.

traitterons de la mesme façon que nous fismes à Serizolles. Alors monsieur de Montmorancy parla, & dit, Monsieur, Monsieur de Montluc est vieux capitaine, il me semble que vous deuez adiouster foy à ce qu'il vous remonstre. A quoy monsieur le Mareschal respondit, vous ne le cognoissez pas comme moy, car il ne trouue rien difficile : & vn iour nous fera tout perdre. Lors ie lui respondis, que quand ie voyois la chose difficile, ie craignois autant ma peau, qu'un autre : mais qu'en cecy ie ne trouuois aucun inconuenient. Alors monsieur de Nemours dit, Monsieur laissez le faire, & esprouuez son dire. Messieurs le Prince de Condé, & d'Anguien en dirent autant : monsieur Daumalle le semblable. Monsieur de Gounort, qui est maintenant Mareschal de France, monsieur de la Rochefoucaut, le Comte de Charny, les Sieurs de la Fayette, de Terride, suyuirent tous leur opinion. Et alors monsieur le Mareschal dit, O bien, ie vois que tous vous autres auez enuie, que nous faisions le fol. Faisons le donc : car ie uous feray cognoistre, que ie le suis autant que pas vn de vous. Et

Dispute au conseil sur l'aduis du sieur de Montluc.

voilà ma bataille gaignée contre tout le conſeil. Alors ie dis à monſieur de Nemours, Monſieur, il faut que vous autres Princes & Seigneurs mettiez la main en ceſt affaire : que vous monſtriez le chemin aux ſoldats, afin que s'ils vouloient reculer à ce grand trauail, qu'il faut prendre pour le faict dont eſt queſtion, nous puiſſions leur reprocher, que les Princes & Seigneurs y ont mis la main pluſtot qu'eux. Cependant ie luy remonſtray auſſi qu'il ſeroit bon, s'il luy eſtoit agréable, qu'il allaſt prendre vn canon auec toute ſa trouppe qu'il auoit mené quant & luy, pour le conduire au pied de la montagne. Ledict Seigneur reſpondict, qu'il le feroit fort volontiers. Or falloit-il paſſer l'artillerie par dedans la ville : & eſtoit-on contraint de rompre trois ou quatre cantons de maiſons, pour la tirer dehors, & applanir vne petite deſcente au ſortir de la ville, de laquelle on tomboit en vn chemin planier iuſques au pied de la montagne, où eſtoit le chaſteau, diſtant mil pas de la ville. I'en dis autant à Meſſieurs d'Anguien, & Prince de Condé, leſquels fort volontiers s'y accorderent : & tout au-

Ordre pour dreſſer la batterie.

tant à monsieur de Montmorancy, lequel s'y offrist de bonne volonté. Quant à la quatriesme piece, ie ne sçaurois dire qui fust celuy qui entreprint la conduire, car ce ne fust pas monsieur Daumalle, pource qu'il fallust qu'il s'en allast en son quartier à la cauallerie, auecques monsieur le Mareschal. Or quoy que ce fust, ils ne reposerent de toute la nuict, iusques à ce qu'à la clarté des torches, ils eurent posé l'artillerie au pied de la montagne. Mais auant qu'ils sortissent du Conseil, ie dis à monsieur Daumalle, Monsieur voulez-vous venir, & ie vous monstreray, comme nous menerons l'artillerie derriere le chasteau : & dis à monsieur le Mareschal, Aussi bien vous ne voudrez pas partir encores, pour vous retirer à vostre quartier. Monsieur Daumalle y vint volontiers, ayant seulement auec luy monsieur de la Rochefoucaut, le Seigneur de Piquigny & moy. Encores que ma cuisse me vexat grandement, neantmoins ie m'efforçay pour leur faire voir tout à l'œil. Et comme nous eusmes monté la montagne, & recognu la place, nous allasmes trouuer monsieur le Mareschal, qui attendoit

Les Princes aident à tirer le canon.

Le sieur de Montluc fait encore recognoistre la place.

ledit ſieur Daumalle, qui luy dit, que ma raiſon eſtoit bonne, & que perſonne ne s'eſtoit aduiſé de ce que ie m'eſtois apperçeu, & de ces repoſades. Tous les Princes & Seigneurs eſtoyent encores en la ſalle où monſieur le Mareſchal auoit diſné. Ie ne ſçay en quelle part monſieur de Baſſé eſtoit pour lors, car monſieur le Mareſchal le manda venir auec ſa compagnie, & deux compagnies Françoiſes, auec commandement au capitaine Tilladet, & à Sauallan de s'aduancer nuict & iour, pour ſe ioindre à eux, ce qu'ils firent.

Lendemain matin i'allay regarder en quelle façon ie pourois faire les chemins en la montaigne, ſans que fuſſions offencez du chaſteau. Et premierement ie deſcouuris cinq petites canonieres faites pour arquebuze, qui nous deſcouuroient tout le long du chemin. Pour brider cela, ie priay le capitaine Ynard de m'amener trois cens arquebuziers des meilleurs de ſa trouppe: leſquels arriuez nous deſpartiſmes pour en eſtre mis dix à chaque canoniere qui tiroient, comme quand on tire au blanc l'vn apres l'autre, & tous au deſcouuert: & quand le der-

Moyen pour ſe garder des canonniers des ennemis.

nier des dix acheuoit de tirer, le premier recommençoit. Dans la ville y auoit vne maison, de la couuerture & haut de laquelle on pouuoit battre au dedans & au long de la courtine: mais pour se couurir d'icelle ils auoient mis forces tables l'vne sur l'autre, en telle sorte que ceux qui montoient sur la maison, ne pouuoient rien veoir au long de la muraille. Or les tables estoient fort simples: & auant le commencement de la guerre i'auois mis en teste à monsieur le Mareschal de faire forger à Pignerol quatre cens arquebuzes d'vn qualibre qui portoit trois ou quatre cens pas de poincte, & que ces armes fussent mises au dessus du fogon, afin que personne ne les peust tirer du Piedmont, desquelles il en pourroit distribuer vingt à chaque compagnie: & ordonner aux tresoriers de bailler douze francs de paye à ceux qui les portoient. Ces arquebuzes estoient desia faites & distribuées. Ie priay le capitaine Richelieu, qui depuis fust Maistre de camp, de faire monter sur la maison les vingt arquebuziers pour tirer au trauers les tables le long de la courtine: parmy lesquelles les arquebuzades passoient, com-

Mousquetaires.

me par vn papier : de ſorte, que tant les arquebuziers qui battoient de deſſus la maiſon au long de la courtine, que ceux-là qui tiroient à dixaines, mirent les ennemis en tel eſtat, que perſonne ne s'oſoit hazarder à paſſer au dedans de la courtine. Lors fuſt baillé vingt pionniers à chacun des trois qui auoient recognu le chemin, auec trois maſſons, portant de gros marteaux & pics de fer : pour rompre quelques rochers qui eſtoient en chemin. Et ainſi commençaſmes à trauailler à huict heures aux chemins, leſquels à deux heures apres midy furent acheuez. Et à vne heure de nuict on commença à monter la premiere piece auec quatre vingt ſoldats que i'avois de ma compagnie, car le reſte eſtoit demeuré au chaſteau de Montcallier, leſquels la monterent. Celle-là leur donna plus de peine, que toutes les autres trois. Comme nous eſtions au premier repos, nous tournions l'artillerie droit à l'autre, & de meſmes les ſoldats : car pour allonger, il falloit faire le chemin droit, aux fins que les ſoldats peuſſent monter vn peu droit, & puis apres tourner ſur l'autre chemin. Monſieur de Piquigny

L'artillerie montée.

portoit vne petite lanterne pour donner clarté au roüage. Les ennemis alors tiroient, mais iamais arquebuzade ne nous toucha. Meſſieurs de Caillac & de Duno s'attendoient à mettre les gabions, & les remplir au cul du chaſteau. Et à l'inſtant que les pieces arriuoient haut, ils les venoient prendre pour les loger : & iamais homme ne miſt la main à tirer leſdites pieces que mes ſoldats. Car combien que monſieur de Boniuet en euſt amené vne trouppe, & le capitaine Ynard vne autre pour les ayder, ſi eſt-ce, qu'ils leur dirent qu'ils ne demandoient point d'ayde : car puis qu'ils auoient eu l'honneur d'amener la premiere, ils vouloient encore auoir ceſt aduantage, que d'y conduire toutes les autres. Dequoy ie fus fort aiſe : car ils eſtoient deſia inſtruits aux deſtours. A trois heures apres minuict toutes les quatre pieces furent logées en batterie. Monſieur le Mareſchal, & monſieur Daumalle eſtoient venus de leur quartier : & croy qu'ils ne dormirent gueres ceſte nuict, car ledit Sieur Mareſchal auoit grande peur qu'il ne fuſt poſſible de conduire leſdites pieces. Et ledit Seigneur Daumalle d'autre coſté eſtoit en

Le Canon logé.

peine, parce qu'il auoit asseuré apres auoir veu le lieu, que ie les y monterois. Les Princes & Seigneurs qui auoient la nuict deuant trauaillé, reposerent iusques à ce que M. le Mareschal les manda esueiller, qui fust à la relation que luy alla faire le capitaine Martin Basque, qui estoit à luy, lequel l'asseura auoir laissé la derniere piece sur le haut de la montagne. Et cuyde-ie, que ceste nuict là, ce capitaine Martin fist cinquante voyages: d'autant que monsieur le Mareschal l'enuoyoit veoir de quart d'heure en quart d'heure en quoy nous en estions.

Arriué que fust monsieur le Mareschal, & tous les Princes & Seigneurs, ils trouuerent que tout estoit logé pour commencer à battre. I'auois faict porter demy sac de pommes, qui estoit vn fort bon fruict, quatre flacons de vin, & du pain, pour faire manger & boire mes soldats: mais monsieur le Mareschal le premier, & tous les Princes & Seigneurs me volerent les pommes, & à pot beurent deux flacons de vin, attendant le iour. Or ie laisse penser à ceux qui liront ceste histoire, si ie brauois monsieur le Mareschal, voyant qu'il m'auoit tant

repugné ſur la conduicte de l'artillerie. Ie croy que ce fuſt vn des grands aiſes que i'eus iamais : tant pour le contentement de monſieur le Mareſchal, que des Princes & Seigneurs, qui eſtoient là, tous leſquels auoient prins leur part de la peine. Le matin au point du iour on tira trois ou quatre volées à la muraille, qui la perçoient, & à trauers les eſcuries entroient dans la baſſe court, & de-là donnoient dans le logis du chaſteau. Monſieur le Mareſchal auoit faict mettre auſſi trois canons bas, du coſté d'où nous venions battans contre-mont, pour les intimider : car de dommage on ne leur en pouuoit faire. Mais comme noſtre artillerie euſt tiré trois ou quatre vollées, ils commençerent à faire la chamade, & puis ſe rendirent. Monſieur le Mareſchal y laiſſa le capitaine Breuil, beau-frere de monſieur de Salcede auec ſa compagnie, qui eſtoit des capitaines de monſieur l'Admiral : & ce fait il s'en alla auec toute ſa cauallerie & ſon infanterie vers la plaine de Caluge, pour veoir ſi le Sieur Dom Ferrand s'eſtoit point acheminé, pour ſecourir le chaſteau. Là il entendit qu'il eſtoit encore à Verſeil. Qui fut

cause que ledit Sieur Marefchal fe retira à Quiers, ie m'en allay à Montcallier, auquel lieu ie demeuray quinze iours dans le lict malade de ma cuiffe : & croy fermement que fans ce trauail ma cuiffe ne fe fut iamais peu redreffer.

Inftruction pour vn chef de guerre.

Cela vous doit faire fages, mes capitaines, de ne vous fier iamais à vn ou deux, pour recognoiftre vne place. Et fans vous arrefter à voftre iugement employez y ceux que vous penferez non feulement les plus experimentez, mais les plus courageux : ce que l'vn ne peut voir, l'autre s'en apperçoit. Ne craignez de prendre peine pour quelque peu de difficulté, pour faire vn bel exploict : & aux defpens de vos ennemis faites vous fages. Lors que vous aurez refolu de garder quelque place, prenez garde à efcarper les repofades qui font aux auenuës : parce que pour peu que le canon puiffe trouuer lieu, pour donner loifir de prendre halaine, enfin on le monte. Sans cela ie n'euffe peu venir à bout de ce que i'auois promis. Cefte prinfe ofta beaucoup de commodité à nos ennemis, & nous feruit fort pour cefte guerre. Quelque temps apres les Prin-

ces

ces s'en retournerent, pource qu'ils ne voyoient point d'apparence que le ſieur Dom Ferrand de Gonſague ſe préparaſt pour donner bataille, ni pour aſſaillir aucune ville. Et peu de temps apres qu'ils s'en furent retournez, monſieur le Mareſchal, par le conſeil des Seigneurs Preſident de Birague, Sieur Ludouic & Franciſco Bernardin, delibera d'aller prendre certaines places pres d'Yvrée, pour tenir ceux d'Yvrée en ſubiection. C'eſtoit vn Lieutenant de Roy tres digne de ſa charge, touſiours en action, iamais oiſif: & croy qu'en dormant ſon eſprit trauailloit touſiours, & ſongeoit à faire & executer quelque entreprinſe. Pour ceſt effect nous marchaſmes auec le camp droit à Saint Martin, où il y auoit vne compagnie d'Italiens. Et le chaſteau fut battu & prins, enſemble les chaſteaux de Pons, Caſteltelle, Balpergue, & autres, és enuirons d'Yvrée, & commençaſmes à fortifier ledit chaſteau de Saint Martin. Or meſſieurs de Baſſé & de Gordes auoient prins Sebe: & comme le fort de Saint Martin fut aduancé, monſieur le Mareſchal s'en alla à Quiers pour eſtre plus pres de mon-

Naturel de monſieur de Briſſac.

ſieur de Baſſé, afin de le ſecourir s'il en auoit beſoin : car il auoit déſja entendu que le ſieur Dom Arbre de Cende aſſembloit le camp en Alexandrie : & cuide que le ſieur Dom Ferrand eſtoit malade pour lors. Or ſe douta monſieur le Mareſchal qu'il prendroit le chemin de Sebe, & ainſi laiſſa le ſieur de Boniuet, le ſieur Franciſco & moy : & fit retirer le ſieur Ludouic à Cheuas, & à Bourlengue, pour auoir le cœur à ces deux places, deſquelles il eſtoit Gouuerneur. Il ne tarda pas huit iours, que monſieur le Mareſchal manda monſieur de Boniuet & moy, aux fins de marcher en toute diligence iour & nuict droit au Montdeuy, auec cinq ou ſix compagnies Françoiſes, que nous auions à Saint Martin, delaiſſant le ſieur Franciſco en ce quartier, pour faire aduancer la fortification. Ce que nous fiſmes, & marchaſmes iour & nuict, comme fut bon beſoin : car monſieur le Mareſchal meſme s'eſtoit engagé dans Sebe, pour ſecourir monſieur Baſſé. Et comme Dom Arbre entendit noſtre venuë, & qu'en chemin nous auions prins vne compagnie à Sauillan, & qu'il nous viſt arriuez

Preuoyance de monſieur de Briſſac.

au coing de la ville, il fait largue, & ayant gaigné vn pont de brique, il commence à faire passer son bagage. Ie ne sçaurois dire si le Seigneur Ludouic de Birague estoit en nostre compagnie, parce que nous auions quelque Italien en nostre trouppe. Monsieur le Mareschal qui se vist desengagé, sort dehors la ville auec tout ce qu'il auoit amené de forces: & alla attaquer l'ennemy au pont. Et pensoit Dom Arbre camper là: car nous y trouuasmes des loges desia faites. L'escarmouche fut grande & forte d'vn costé & d'autre: toutesfois i'ay opinion, que si nous l'eussions chargé de queuë & de teste, cauallerie & tout, que nous luy eussions fait peur & dommage. Car apres qu'il eut passé le pont, il falloit monter vne montagne, de laquelle le chemin estoit si estroit, qu'ils n'y pouuoient aller qu'vn à vn. Or il nous monstra qu'il estoit vrai soldat, & homme de guerre: car il fist passer premierement toute sa cauallerie, craignant que la nostre la chargeast, & qu'elle la renuersast sur les gens de pied: puis fist passer ses Allemans, & luy demeura derriere auec mille ou douze cens ar-

Dom Arbre bon capitaine Espagnol.

quebuziers, qui tindrent tousiours le pont à la faueur de trois maisons qu'il y auoit au bout d'icelui, lesquelles nous ne sceusmes iamais gaigner : car ils les auoient toutes percées, respondant l'vne à l'autre. Au haut de la montagne, il y auoit vne plaine qui s'estendoit iusques à vne villote qu'ils tenoient, estant la longueur de mil pas seulement ou enuiron : là il fist faire alte à tous ses gens, & apres se retira. Mais en abandonnant les maisons nous nous pensasmes mesler. Auquel lieu y eust quelques gens de morts d'vn costé & d'autre. Nous les suiuions tousiours par ce petit chemin contre-mont à force arquebuzades : car nous ne voyons pas l'appareil qu'il nous auoit fait sur le haut de la montagne. Messieurs de Boniuet, de la Mothe-gondrin & moy estions à cheual, & parmi les arquebuziers pour leur donner courage : & comme nous fusmes sur le haut, il nous fit cargue de mille ou douze cens arquebuziers, qui nous ramenerent droit au pont plus viste que le pas : & sur les bras de monsieur le Mareschal. Le cheual de monsieur de la Mothe fust tué, le mien blessé, qui mourut dans

cinq ou ſix iours, & Dieu nous aida, pour nous auoir fait deſpartir nos ſoldats en deux trouppes, à main droite & à main gauche du chemin, encore que la montée fuſt bien difficile, qui fuſt cauſe que nous ne perdiſmes que fort peu de gens. Car ſi nous fuſſions eſté tous enfillez dans le chemin, nous euſſions fait vne grande perte, & nous-meſmes y fuſſions demeurez. Nottez cela, ieunes capitaines, quand vous vous trouuerez à meſme : car les vieux & aduiſez qui ſe ſont trouuez en tels marchez, ſçauent ces remedes. Monſieur le Mareſchal retira tout le camp autour de Sebe, & le lendemain ramena les canons, que meſſieurs de Baſſé & de Gordes auoient menez quand ils la prindrent. Et y laiſſa trois compagnies, deux Françoiſes & vne Italienne ; puis ſe retira par le Montdeuy deuers Turin & Quiers. Or il ne me ſouuient comme Sebe fuſt depuis perduë, car nous y retournaſmes vn an apres la recouurer, qui fuſt bien autrement deffenduë & combattuë, que le premier coup, comme i'eſcriray ici apres.

Quelque temps apres le Sieur Dom Ferrand dreſſa vn camp, ſurpaſſant

toutes les forces de monsieur le Mareschal : car ledict Seigneur n'auoit Suisses ni Allemands. Or il fut aduerti par les Seigneurs Ludouic de Birague, & Francisco Bernardin, que ce camp estoit dressé pour venir reprendre saint Martin & les autres chasteaux, ensemble pour prendre Cazals, à quatre mil de Turin, & la fortifier : afin que Turin ne reçeust aucun rafraischissement des montagnes & vallées de Lans, mesme de Cazals, duquel lieu on tiroit la pluspart des fruits & bois, qui venoient à Turin. Or comme le camp du Seigneur Dom Ferrand fut prest à marcher droict à sainct Martin, monsieur le Mareschal tint conseil de ce qu'il deuoit faire de Cazals, veu qu'elle n'estoit point fortifiée ny tenable : & conclurent qu'il la falloit abandonner & la desmanteler, toutesfois que le desmantelement ne seruiroit de rien, car le Seigneur Dom Ferrand l'auroit bientost refaicte. Ie fus aduerti à Montcallier le soir mesmes de la conclusion, qui fut cause que le matin ie m'en allay trouuer monsieur le Mareschal à Turin, & luy demanday s'il auoit arresté d'abandonner Cazals. Il me dit que ouy,

Conseil du sieur de Brissac sur la descente de l'armée Espagnole.

parce qu'il ne ſe trouueroit homme, qui voulut hazarder ſa vie & ſon honneur en ſe iettant dedans : & qu'ils auoient conclu au conſeil d'y mettre vne compagnie d'Italiens, laquelle ſe rendroit incontinent qu'elle verroit approcher le Seigneur Dom Ferrand. Ie luy dis alors que cela ne ſeruiroit de rien : car le capitaine meſmes le diroit à ſes ſoldats pour les y arreſter, & qu'il falloit faire à bon eſcient non en ceſte ſorte. Il me reſpondit, Et qui voudriez vous qui fut ſi fol, & hors de ſens, que d'entreprendre la deffence d'icelle? ie luy reſpondis, que ce ſeroit moy. Alors il me dit qu'il aimeroit mieux perdre beaucoup de ſon bien, que de permettre que ie m'engageaſſe là dedans : veu que ceſte place ne ſçauroit eſtre fortifiée d'vn an, pour tenir contre le canon. Ie luy reſpondis lors, Monſieur, le Roy ne nous paye ni ne nous entretient, que pour trois raiſons : l'vne pour luy gaigner vne bataille, afin que par le moyen d'icelle, il puiſſe conquerir beaucoup de pays : l'autre pour luy deffendre vne ville : car il n'y a ville, qui ſe perde ſans amener grande perte de païs : & la troiſiéme pour prendre

Le ſieur de Montluc entreprend de garder Cazals.

Prop. du ſieur de Montluc à monſieur de Briſſac.

vne ville, car le gain d'vne ville prinſe amene à ſuiection beaucoup de gens: & tout le reſte ne ſont qu'eſcarmouches ou rencontres, qui ne ſeruent qu'en particulier à nous, & pour nous faire cognoiſtre & eſtimer de nos ſuperieurs, & acquerir de l'honneur pour nous. Car quant au Roy il ne profite aucunement de cela, ni de tous autres effets de la guerre, que par ces trois choſes que i'ay dites, Et par ainſi pluſtoſt que ceſte place s'abandonne, ie mourray dedans. Monſieur le Mareſchal me conteſta fort pour me diuertir de ceſte intention: mais comme il me vid reſolu, il me laiſſa faire. Il ſe payoit fort de raiſon, ſans croire ſa teſte, comme faiſoit monſieur de Lautrec, auquel on a remarqué ce défaut, comme ie penſe auoir dit ailleurs.

Defaut du ſieur de Lautrec.

Eſtat de Cazals.

Or Cazals eſt vne petite ville fermée de murailles de caillous, ſans pierre aucune quarrée, vn foſſé qui l'enuironne, & l'eauë s'y met & s'en ſort, de ſorte que l'on ne peut approfondir le foſſé, ni retenir l'eauë en aucun endroit pour le plus que iuſques à demy cuiſſe. Il n'y auoit tranchée aucune dedans, ni dehors: les

quatre

quatre coings n'estoient aucunement remplis, de sorte que quand on m'eust battu vne courtine par le quanton, on me pouuoit battre par le flanc. Ie demanday à monsieur le Mareschal cinq cens pionniers de la montagne, ce qu'il despescha promptement à leuer : & furent dans quatre iours à Cazals : plus luy demanday vne grande quantité d'outils & ferremens, pour faire trauailler les soldats : ce qu'aussi promptement il m'enuoya auec grande quantité de farines, lards, plomb, poudre, & corde : puis luy demanday le Baron de Chipy, la Garde (qui estoit parent du Baron de la Garde) le Mas, Martin, & ma compagnie. Toutes ces cinq compagnies estoient bonnes, & les capitaines auec, lesquels ayans entendu que ie les auois nommez de moy mesmes, le prindrent à grande louange & honneur. Ie luy demanday aussi le Griti Venitien, qui auoit vne compagnie d'Italiens, le tout me fut accordé. Le matin donc ie m'allay mettre dedans : & le soir toutes les compagnies arriuerent. Monsieur de Gye, premier fils de monsieur de Maugiron, estoit là en garnison auec

la compagnie d'hommes d'armes de son pere : auquel monsieur le Mareschal manda qu'il sortist, & qu'il menast la compagnie à Montcallier. Il luy rescriuit qu'il n'auoit pas demeuré si longuement en garnison à Cazals, pour l'abandonner lors que le siege y venoit, & mesmement puis qu'vn si vieux capitaine que moy, entreprenoit de la deffendre, qui estoit cause qu'il auoit deliberé d'y mourir auec moy. Monsieur le Mareschal ne print pas cela pour argent comptant, car le lendemain bon matin il vint à Cazals, ayant auec luy monsieur d'Aussun, de la Mothe-gondrin, & le Vicomte de Gordon. I'y auois desia fait tous les quartiers des gens de pied sans desloger la gendarmerie, pource que ie voyois monsieur de Gye obstiné, & toute sa compagnie resoluë d'y demeurer. Monsieur le Mareschal arriué qu'il fust, ne sceust iamais faire tant qu'il en peut amener ledict sieur de Gye, ains respondit franchement qu'il en pouuoit bien tirer sa compagnie, si bon luy sembloit, mais que pour son regard, il n'en bougeroit pas. Qui fut cause que monsieur le Mareschal s'en retourna fort mal contant de m'a-

Monsieur de Brissac visite Cazals.

uoir iamais accordé la demeure. Ie veux dire à la verité que monſieur de la Mothe-Gondrin, & monſieur le Vicomte de Gordon ſe mirent à plorer, quand ils me dirent adieu, & me tenoient tous, comme faiſoit monſieur le Preſident de Birague meſmes qui eſt en vie, pour perdu, ou de la vie ou de l'honneur. Et ainſi s'en allerent apres diſner. Ie priay monſieur le Mareſchal & tous mes compagnons, qu'ils ne me vinſſent plus voir, car ie ne voulois eſtre empeſché d'vn ſeul quart d'heure, pour diligenter ma fortification. Ie priay monſieur le Mareſchal de m'enuoyer le Colonnel Charamond, qui eſtoit à Riboulle, pour m'aider à ladite fortification, auec deux ingenieurs, que ledit Seigneur Mareſchal auoit, l'vn deſquels fut tué à la prinſe de Vlpian, & l'autre eſt le cheualier Reloge, qui eſt en France.

Diligence du ſieur de Montluc à fortifier Cazals.

Nous commençaſmes à remplir les quatre quantons, chaque capitaine des quatre en ayant prins le ſien : puis departiſmes aux quatre courtines les deux autres compagnies, & les cinq cens pionniers : car tous ceux de la ville au deſſus dix ans portoient la

terre auec les quatre capitaines. Mais pour ne vouloir desrober l'honneur d'aucune personne, monsieur de Gye auoit vn Enseigne de Dauphiné, qui se nommoit Montfort, & le Guidon, monsieur de l'Estanc, lesquels estans arriuez à Montcallier sur le soir, commencerent à se souuenir & plaindre leur capitaine : tellement que toute la compagnie se mutina & resolut d'aller mourir aupres de luy, & ne l'abandonner point. Ainsi l'Estanc pria ledit capitaine Montfort, de vouloir demeurer : car pourroit estre, que monsieur le Mareschal les y laisseroit tous aller, quand il verroit qu'vne partie s'en seroit allée : & pour ne mal contenter ledit Sieur Mareschal, qu'il retint auec luy tous ceux qui y voudroient demeurer, ce qu'estant accordé, ledit l'Estanc craignant que monsieur le Mareschal n'en fust aduerti, part à la minuict suiui de la compagnie : car ne vousist demeurer homme d'icelle compagnie, que deux gendarmes & trois archers auec ledit de Montfort. Ils laisserent leurs grands cheuaux & armes, sauf la cuirasse & sallade, monterent sur vn courtaut chaçun seulement, & laissans leurs

lances à leurs logis prindrent des picques auec chacun vn vallet à pied : & ainſi arriuerent au ſoleil leuant à Cazals diſtant de Montcallier ſix mille. Monſieur de Gye, & le Baron de Chypi auoient entreprins de terraſſer la porte, de laquelle ils virent venir ces gens : ils demeurerent grande piece à les recognoiſtre, puis tous deux leur coururent au deuant. Par là ie cogneus que monſieur de Gye eſtoit bien aimé de ſa compagnie, auſſi le meritoit-il : car i'oſerois dire, que c'eſtoit vn des braues capitaines de France, & des plus vaillans. Monſieur de Montfort s'en alla le matin à monſieur le Mareſchal & luy dit, qu'il auoit perdu le guidon & toute la compagnie, qui s'en eſtoient allez la nuict, trouuer leur capitaine, le priant de luy donner congé de les ſuiure, auec vn homme d'armes & trois archers, qui luy eſtoient ſeulement de reſte. Ce que ne luy vouſiſt permettre, ains luy deffendit expreſſément, & l'en fit retourner à Montcallier.

Louange du ſieur de Gye.

Or noſtre ordre dans la ville eſtoit tel, que le matin tous generalement, tant capitaines, ſoldats, pionniers, qu'hommes & femmes de la ville ſe

Bel ordre tenu à Cazals.

rendoient deuant le iour chacun à ſon œuure, à peine de la vie : pour à quoy les contraindre fis dreſſer des potences. I'auois & ay touſiours eu vn peu mauuais bruict, de faire ioüer de la corde, tellement qu'il n'y auoit homme petit ny grand, qui ne craignit mes complexions & mes humeurs de Gaſcongne. Donc, pource que c'eſtoit en hyuer & aux plus courts iours, l'on trauailloit depuis la pointe du iour iuſques à vnze heures. Puis tout le monde s'en alloit diſner : & à midy chacun ſe rendoit à ſon œuure, & trauailloit-on iuſques à l'entrée de la nuict. Quant au diſner chacun diſnoit au ſien : mais le ſoupper eſtoit à mon logis, ou à celuy de monſieur de Gye, ou d'vn des capitaines chacun à ſon tour. Auquel lieu ſe trouuoient les ingenieurs, & les commandeurs de l'œuure : & s'il y auoit quelqu'vn qui n'euſt pas auancé ſon œuure autant qu'vn autre, ie luy departois ou des ſoldats ou des pionniers, pour que le lendemain au ſoir ſon œuure fuſt autant aduancée que celle de ſon voiſin. Or ie ne faiſois autre choſe, que de courir par tout à cheual : ores aux fortifications, puis

à ceux qui ſioient les tables au moulin. I'en fis faire grande quantité de demy pied d'eſpois, & autres pieces de bois qui nous eſtoient neceſſaires. L'eauë de ce moulin nous faiſoit vn grand bien, car la ſie ne repoſoit iamais. Et la pluſpart de la nuict ie marchois à torches par toute la ville puis m'en allois où ſe faiſoit le gaſon, tantoſt où ſe faiſoient les gabions : ores ie rentrois dans la ville, & donnois le tour par dedans. Puis apres ie m'en ſortois autrefois recognoiſtre tous les lieux : & n'auois aucun ſeiour qu'à l'heure de diſner, non plus que le moindre ſoldat de la trouppe, encourageant cependant tout le monde au trauail, careſſant & petits & grands.

I'apprins là qu'eſt-ce d'vne entreprinſe, quand tous generalement ſe deliberent d'en venir à bout : & qu'eſt-ce qu'vne maſſe de gens tous conuoiteux de gaigner honneur au lieu qu'ils entreprennent : & encores qu'on puiſſe acquerir grande loüange en départant ſi bien les choſes & les temps, qu'il ne ſe paſſe vn ſeul demy quart d'heure inutilement : ſi eſt-ce qu'vn chef ne fera iamais rien qui vaille, ſi tous generalement ne ſont

Inſtruction pour vn chef de guerre.

d'vn bon accord, & n'ont bon desir de sortir de l'entreprinse à leur grand honneur, comme fut fait en ce lieu. Mes capitaines, mes compagnons, il faut que ce soit chose qui despende principalement de vous. Que si vous sçauez gaigner le soldat auec vn mot, vous ferez plus qu'auec des bastonnades. Il est vrai que s'il y a quelque mutin ou retif, à ses despens il faut faire peur aux autres. Ie veux retourner à monsieur de Gye, lequel ne bougea iamais de sa porte, iusques à ce que par le dedans & par le dehors elle fust du tout terrassée: auec tous les gendarmes, qui ne s'y espargnerent non plus que le moindre soldat de nos trouppes.

Prevoyãce du sieur de Montluc.

O capitaines, le bel exemple que vous auez ici, si vous voulez notter, pour entreprendre, quand l'occasion se presente, de tenir vne place. Ie veux encore dire que i'auois donné tel ordre, qu'il ne se mangeoit vn morceau de pain, & ne se beuuoit vn verre de vin, que par ordre & auec raison. Et si vous voulez prendre exemple à Cazals, non seulement entreprendrez vous à garder vne place, pour foible qu'elle soit, mais vn pré

enuironné de foſſez, pourueu que l'vnion y ſoit, comme ie l'auois là dedans. Tout eſtoit vne meſme volonté, vn meſme deſir, & vn meſme courage : la peine nous eſtoit vn meſme plaiſir. Or la fortune mienne fut ſi heureuſe, que le Sieur Dom Ferrand bailla à Ceſar de Naples la moitié de ſon camp, preſque toute ſon infanterie, auec partie de la caualle-rie, pour la conduire à Riuero, ſept petits mil de Cazals, Vlpian entre-deux : & demeura ledit Ceſar de Naples vingt-deux iours à prendre ſaint Martin, & ces autres chaſteaux. Pendant ce temps-là, ie mis la ville en deffenſe auec vne extreme diligence, & fis faire de grandes tranchées & ramparts derriere tous nos coins & portails bien terraſſez, & tous les hauts gabions gabionnez à double gabionnade, bien deliberez de nous faire bien battre, & acquerir de l'honneur. Or Ceſar ayant prins ſaint Martin & les autres chaſteaux, arriua à Riuerol auec ſon camp, où tout incontinent le Sieur Dom Ferrand mit en conſeil pour arreſter, s'il nous deuoit venir aſſaillir ou nous laiſſer, veu que i'auois eu temps de me fortifier, & que

i'auois acheué tout ce que ie voulois faire, pour noſtre deffence : & auſſi mettoit en auant que nous eſtions ſix compagnies là dedans tous reſolus de combattre, & qu'il doutoit qu'à l'aſſaut il perdroit plus de vaillans capitaines Eſpagnols & Italiens, que la ville ne valoit : & leur remonſtroit tout ce que i'auois fait dedans. Les capitaines Eſpagnols & Italiens qui furent appellez en ce conſeil, voyant que le hazard tomboit ſur eux, firent remonſtrer par leur maiſtre de camp, que l'Empereur auoit là des meilleurs capitaines qu'il euſt en toute l'Italie, & deſquels il faiſoit autant ou plus d'eſtat que tous les autres, & que pour ceſte cauſe ils prioient le Sieur Dom Ferrand de les vouloir conſeruer pour vne bataille, ou pour quelque entreprinſe grande, & non pour ſi peu de cas que Cazals. Là deſſus y euſt grande diſpute, & trois iours tindrent conſeil ſur ce fait. Ceſar de Naples & le Gouuerneur d'Vlpian opiniaſtroient, que l'on nous deuoit venir aſſaillir. Or les ſoldats Eſpagnols qui entendirent ce qu'en diſoit Ceſar de Naples dirent à leurs capitaines, qu'ils iroient donc à l'aſſaut auec leurs

Conſeils des Eſpagnols ſur le ſiege de Cazals.

Italiens : car quant à eux, ils ne s'y trouueroient point, voulans maintenir ce que leur maistre de camp auoit proposé. Toutes ces disputes furent sçeuës par monsieur le Mareschal, apres que le Sieur Dom Ferrand fut leué de Riuerol, par des lettres qu'il escriuoit au President de Milan, lesquelles les gens du Sieur Ludouic de Birague prindrent. Et cependant qu'ils disputoient de la Chappe à l'Euesque, monsieur le Mareschal leur fit desrober Albe, par messieurs de la Mothe-Gondrin, Francisco Bernardin, & de Panau Lieutenant de la compagnie dudit Sieur Mareschal, & quelques autres, dont ne me souuient. Monsieur le Mareschal fut aduerti de la prinse au poinct du iour, car nos gens y estoient entrez à vnze heures de la nuict : & me despescha vn sien Laquais auec vne lettre, qui disoit, monsieur de Montluc, tout à ceste heure i'ay esté aduerti que nostre entreprinse d'Albe est sortie à effet, & nos gens sont dedans, qui est cause que ie monte à cheual, & m'y en vois à extreme diligence. Le Laquais arriua enuiron les dix heures. Et pour ce que le Gouuerneur de Vlpian re-

Surprinse d'Albe.

tenoit vn trompette de monsieur de Maugiron, i'y enuoyay vn tambour du capitaine Grity : & luy ayant monstré la lettre de monsieur le Mareschal, ie luy donnay charge de dire au Gouuerneur de Vlpian, que le sieur Dom Ferrand ne se pouuoit mieux reuanger de la perte d'Albe, que de nous venir attaquer. Et comme le tambour fut à la porte de Vlpian, trouua que le Gouuerneur estoit allé au poinct du iour au Conseil à Riuerol. Il dit aux soldats de la porte la prinse d'Albe, lesquels sur ces nouuelles le voulurent tuer, & de fait commencerent à l'attacher & garotter : mais cependant arriua le Gouuerneur, auquel ie mandois qu'il me rendis la trompette, veu que nous nous estions tousiours fait bonne guerre, & qu'il ne commençast point la mauuaise : car nos gens l'auoient aussi fait aux leurs à la prinse d'Albe. Ledit Gouuerneur print le tambour & l'amena à son logis, & luy dit, que si ce qu'il disoit n'estoit vrai, qu'il le feroit pendre. Le tambour luy respondit, que s'il estoit vrai, il ne vouloit que luy donnast qu'vn teston, & qu'au contraire s'il disoit faux, il vou-

Brauerie du sieur de Montluc.

loit eſtre pendu. Le gouuerneur tourne remonter à cheual, & s'en va à Riuerol. Toute la nuict ils furent en conſeil, ſi cecy pouuoit eſtre verité ou non. Lendemain à midy arriua le capitaine du Chaſteau de Montcaluo, qui leur porta nouuelles de la part du Gouuerneur d'Aſt, que la prinſe d'Albe eſtoit veritable. Qui fut cauſe, que lendemain matin le Sieur Dom Ferrand partit, & s'en alla paſſer la riuiere au pont d'Aſture en grande diligence, pour aller droit audit Albe, veoir s'il la pourroit reconqueſter, auant que monſieur le Mareſchal l'euſt fait fortifier dauantage.

Comme ie me vis hors de la crainte du ſiege, i'enuoyay incontinent les pionniers que i'auois audit Albe, qui firent grand plaiſir à monſieur le Mareſchal. Ie n'attendois pas là de commandement: il eſt ſouuent neceſſaire de faire auant eſtre commandé, s'il n'y a du hazard. Monſieur de Boniuet & le Colonel ſaint Pierre Corce ſe mirent dedans auec ſept enſeignes. Or dès l'arriuée du Seigneur Dom Ferrand au pont d'Aſture, & qu'il euſt paſſé la riuiere, monſieur de Salvazon, qui eſtoit gouuerneur de Ber-

Le sieur de Montluc enuoye des gens à Albe.

ruë m'en aduertit en diligence. Ie fis partir le Baron de Chipy, la Garde, & le Mas soudainement, qui furent le lendemain au point du iour à Albe, de quoy monsieur le Mareschal fut fort aise, comme fut bien aussi monsieur de Boniuet, pource qu'ils venoient d'vn lieu auquel ils auoient prins grande peine de fortifier, esperant que ceux-là monstreroient le chemin aux autres, comme ils firent. Monsieur de Maugiron voulut demeurer à Cazals, car il y faisoit bon vivre pour les cheuaux. I'y laissay le capitaine Martin auec luy, & enuoyay le Grity à sa garnison : moy & le Colonnel Charamond allasmes trouuer monsieur le Mareschal à Turin, qui ne faisoit qu'arriuer d'Albe. Et ma compagnie s'en alla à Montcallier. Ie vous laisse discourir, si monsieur le Mareschal, monsieur le President Birague, & toute la Cour du Parlement me firent grande chere : & si ie fus le bien venu.

Donc capitaines, quand de quelque entreprinse sortira grande commodité & quelque profit en pourra venir, comme faisoit de ceste-cy, veu que Turin, si Cazals eust esté

prins, en ſouffroit grand dommage, n'arreſtez d'entreprendre & tenter hardiment. Et quand vous y ſerez, ſouuenez vous de la ſorte que i'en uſay : car ainſi mettez vous en crainte l'ennemy de vous attaquer. Il eſt plus en alarme de vous aſſaillir, que vous n'eſtes de vous deffendre. Il ſonge & conſidere ce qui eſt dedans, & qu'il a affaire à gens qui ſçauent remuer terre, qui n'eſt pas peu de choſe à vn guerrier. Il eſt vrai que le Sieur Ceſar fit vn pas de clerc de s'amuſer aux forts, & nous laiſſer cependant fortifier. S'il fut lors venu droict à nous, il nous euſt donné de la peine. Ie croy qu'il craignoit. Auſſi ma bonne fortune voulut, que le Sieur Dom Ferrand ſeparaſt ſes forces : s'il fut venu lors nous attaquer, il euſt emporté de bons hommes : mais nous euſſions bien vendu noſtre peau.

Inſtruction pour ceux qui entreprennent la garde des places.

Or comme le Sieur Dom Ferrand fut en Aſt, il eut aduertiſſement, que monſieur de Boniuet eſtoit fort dans Albe, & que de nouueau y eſtoient entrez trois compagnies de celles que i'auois à Cazals, auec grande quantité de pionniers. Qui fut cauſe qu'il entra en auſſi grande diſpute, s'il y

deuoit aller ou non, comme à Riuerol pour venir à Cazals. Il partit donc au bout de cinq ou ſix iours d'Aſt auec toute ſa cauallerie pour recognoiſtre Albe. Et apres auoir demeuré vn iour aux enuirons, il s'en alla camper deuant ſaint Damian, parce qu'il auoit entendu, que monſieur le Mareſchal auoit prins preſque toutes les munitions, poudres, plombs & cordes, pour mettre dans Albe, & auoit donné charge à quelqu'vn d'en y amener autant. Mais bien ſouuent la pareſſe & negligence des hommes fait plus perdre, que gagner : car ie ne vis iamais homme long en beſongne, pareſſeux ou negligent à la guerre, qui fit beau fait, auſſi n'y a rien au monde, où la diligence ſoit tant requiſe. Vn iour, vne heure, & vne minute fait euanoüir de belles entrepriſes. Or monſieur le Mareſchal penſoit que le Sieur Dom Ferrand ſe vint mettre pluſtoſt à Carmagnolle, que non ailleurs pour la fortifier & prendre le chaſteau, penſant que ſaint Damian auroit recouuert des poudres. Ainſi s'en vint iuſques à Carmagnolle. Monſieur de Baſſé, qui eſtoit Gouuerneur du Marquiſat de Saluſſe,

La longueur nuit grãdement à vn guerrier.

Saluſſe, vouloit entreprendre de deffendre le chaſteau. Monſieur le Mareſchal s'en alla apres à Carignan, & me laiſſa auec ledit Sieur de Baſſé, pour luy aider à mettre les vivres & munitions dans le chaſteau : & ce fut à la requeſte meſme de monſieur de Baſſé : & le lendemain propre que monſieur le Mareſchal fut parti, il fut aduerti par vne lettre venant des parts de meſſieurs de Briquemaut, & de Chavigny, que le camp de l'ennemy ſe campoit deuant Saint Damian : & qu'ils le prioient les vouloir ſecourir de poudres, plombs & cordes pour l'arquebuzerie, car ils n'auoient point eu celle qu'il leur auoit promis : dont monſieur le Mareſchal ſe trouua le plus faſché du monde : & y enuoya promptement ſix charges de poudre, & quatre de plomb & de corde : & mandoit au Gouuerneur de la Ciſterne diſtante de ſaint Damian deux petits mil, lequel auoit trois compagnies d'Italiens auec luy, qu'il hazardaſt de mettre ceſte nuict là ces munitions dedans. Monſieur de Baſſé & moy auions deſia entendu, que le camp s'eſtoit planté deuant ſaint Damian, par l'homme meſme qui en

Siege de S. Damian.

portoit les nouuelles à monsieur le Mareschal : car il falloit qu'il passast à Carmagnolle, comme fist aussi ceste mutition trois ou quatre heures apres, qui estoit sur l'entrée de la nuict. Monsieur de Bassé & moy exhortasmes celuy, qui conduisoit icelle munition, de remonstrer aux capitaines, qu'il falloit que ceste nuit là mesme la poudre entrast : car autrement elle n'y pourroit point entrer, & falloit que celuy qui la conduisoit, y entrast luymesme. Nous le trouuasmes si froid, que nous cogneusmes bien qu'il ne feroit rien de bon. Il est aisé de veoir à la care, si vn homme est espouuanté, & s'il luy baste l'ame pour executer ce qu'il entreprend : & eusmes peur qu'il n'espouuentast plustost les capitaines, quand il feroit à la Cisterne, que de leur donner courage. Qui fut cause que ie me resolus de m'y en aller, pour tascher par ce secours à sauuer la place. Monsieur de Bassé voulut que monsieur de Classe son premier fils vint avec moy, conduisant dix hommes d'armes, car il estoit Lieutenant de la compagnie.

On cognoist les hommes à la mine.

Nous partismes vne heure de nuict, & arriuay à vnze heures à la Cisterne :

Auquel lieu ie trouuay le Gouuerneur & les Capitaines bien empeſchez, faiſant de grandes difficultez ſur la conduite de ceſte munition, & comme elle ſe pourroit mettre dedans. Et à la verité, il y auoit quelque raiſon : car Sainct Damian eſt petit, & le Sieur Dom Ferrand auoit en ſon camp ſix mil Allemans, ſix mil Italiens, & quatre mil Eſpagnols, douze cens cheuaux legers, & quatre cens hommes d'armes : & tout cela campoit ioignant la ville, autour de laquelle les corps de garde ſe touchoient : & d'y faire entrer la munition auec les cheuaux qui l'auoient portée, eſtoit choſe impoſſible. Car il y auoit de la neige iuſques au genoux, & tous les chemins eſtoient pleins des loges des ſoldats. Or incontinent ie fis aſſembler forces ſacs, leſquels nous coupaſmes en trois, & quelques femmes proprement les couſoient, dans leſquels ie fis mettre de la poudre : puis i'eus trente païſans, auſquels ie fis lier les poudres, plomb, & corde à la ceinture, & leur fis bailler à chacun vn baſton en la main pour ſe ſouſtenir. Monſieur de Briquemaut Gouuerneur auoit enuoyé ſix Suiſſes de ſa garde

Le ſieur de Montluc entreprend de ſecourir ſainct Damian.

Preuoyance du ſieur de Montluc.

hors la ville, lesquels n'auoient peu rentrer dedans, ainsi se trouuerent à la Cisterne, & prindrent leur part de la munition. Estans donc prests à partir, arriuerent les Seigneurs de Pieddefou, & de Bourry, lequel on m'a dist s'estre fait Huguenot : de sainct Romain, parent de monsieur de la Fayette, & trois ou quatre autres Gentils hommes s'acheminans pour s'aller ietter dedans, lesquels se mirent à pied, & renuoyerent leurs cheuaux, Monsieur le Mareschal auoit escrit à deux des capitaines qui estoient à la Cisterne, qu'ils entreprinsent de mettre les poudres dans sainct Damian. Lesdits capitaines estoient vieux soldats : ce qui ne m'en fist esperer aucune chose de bon. Car qui veut faire vne execution hazardeuse, & de grand combast, il se faut garder sur tout de vieux capitaines & de vieux soldats: parce qu'ils apprehendent trop le peril de la mort, & la craignent, & n'en tirerez iamais bon ouurage : ce que i'experimentay là, & en plusieurs autres lieux. Le ieune n'apprehende pas tant le danger. Il est vray qu'il y faut de la conduite : & entreprendra aisément quelque execution, où il y

Vn vieux soldat craint la mort.

faut de la diligence. Il eſt prompt, ingambe, & la chaleur luy enfle le cœur, qui eſt ſouuent froid au vieillard.

Or ils partirent enuiron deux heures apres minuict : & comme ils furent hors la ville, ie me mis ſur vne plate-forme pres de la porte, duquel lieu ie deſcouurois tout leur camp, ſauf vn peu de l'autre coſté de la ville. I'enuoyay le Lieutenant du Gouuerneur de la Ciſterne pour donner l'alarme par le fons à main gauche, ce qui ne porta pas grand profit, d'autant que les ennemis n'en firent nul compte. Et comme nos gens furent ſur vn petit haut pres de la ville, d'où on deſcouuroit tous les feux & les gens meſmes à la clarté d'iceux, vn des capitaines Italiens dit à monſieur de Pied-de-fou, & aux autres, *vedete el campo. Ecco la cauallerie, ecco la gendarmerie, ecco li Tudeſci, ecco li Eſpagnolli, ecco li Italiani*, leur monſtrant le tout auec le doigt, *non ſi intrarebbe vna gata, biſogna tournar in dietro.* Ce qu'ils firent. Or ie demeuray touſiours ſur ceſte plate-forme ayant mon mal de cuiſſe, qui me tuoit, de laquelle ie n'eſtois encore guery, ny de deux ans apres. Voicy

Le secours ne peut entrer dans Sainct Damian.

nos gens retournez ſur la poincte du iour, & me compterent ce qu'ils auoient veu, dequoy ie fus bien marry. Soudain ie deſpeſché vn homme en poſte deuers monſieur le Mareſchal, qui ne ſçauoit pas que ie fuſſe à la Ciſterne, ains me penſoit à Carmagnolle auec monſieur de Baſſé, & luy manday tout ce qui en auoit eſté fait, & qu'il ne falloit point avoir eſperance que ces capitaines là miſſent les poudres dans ſainct Damian, i'en auois deſia fait l'eſpreuue : le priant qu'il mandaſt en poſte à Montcallier au capitaine Charry, qui portoit mon enſeigne, que ſoudain partiſt auec cinquante des meilleurs ſoldats que i'euſſe, ſçauoir trente arquebuziers & vingt picquiers, & qu'il ſe rendit à la Ciſterne à la minuit. Monſieur le Mareſchal trouua eſtrange, quand il entendit que i'eſtois là, & deſpeſcha vn homme en poſte au capitaine Charry, auquel i'eſcriuois pareillement vn mot en haſte. Ce vaillant ieune homme plein de bonne volonté ne s'en fiſt pas prier : mais tout incontinent il partit auec les cinquante ſoldats, & ſe rendit enuiron vne heure apres minuict à la Ciſterne. Auquel lieu ie luy

Le capitaine Charry conduit le ſecours de Sainct Damian.

auois fait apprester dans vne caue, trois ou quatre feux de charbon, & vne table longue pleine de viures : & auois-ie fait inserrer les vilains d'vn costé : & pendant que les soldats beuuoient, ie les faisois charger auec les Suisses. Et ne voulus plus parler aux capitaines des Italiens, pour aller auec le capitaine Charry : mais en priay vn de me bailler son enseigne qu'on nommoit Pedro Antonio, vn ieune fol esuanté, que i'auois cognu à Montcallier, & l'auois fait mettre en prison deux fois pour des folies qu'il faisoit dans la ville. Ie le tiré à part, & luy dis, Pedro Antonio, ie te veux faire plus d'honneur qu'à ton capitaine. Tu as veu la nuict passée quelle faute vous autres auez fait de ne vous efforcer d'entrer dans la ville, & vous en estes retournez auec excuses. De ma part ie ne prends nulle excuse en payement, depuis qu'il y va de la perte d'vne ville, & des gens de bien qui sont dedans. Ie sçay bien que tu as assez de valeur, mais tu n'es pas sage : & si tu veux esprouuer ta sagesse à ce coup, comme tu as d'autresfois fait ta hardiesse, ie te promets ma foy, de te faire donner vne compagnie à mon-

Propos du sieur de Montluc à vn Capitaine.

ſieur le Mareſchal, auquel l'occaſion ſe preſente luy faire cognoiſtre : que comme tu es hardy, tu es auſſi ſage pour commander. Ie veux que tu ailles prendre cinquante hommes de la compagnie de ton capitaine, auquel ie veux dire tout à ceſte heure qu'il te les baille, & au ſortir de la ville, ie te mettray tous les païſans & les Suiſſes qui portent la munition au milieu de tous les cinquante ſolats : & veux que tu amenes deux ou trois ſergens, que ie te feray bailler auſſi, pour en mettre vn à chaque flanc, & ſur le derriere : afin de donner courage à tous tes ſoldats de te ſuiure, & garder que les païſans ne s'eſcartent. Mais comme le capitaine Charry ira attaquer vn corps de garde, paſſe outre, ſans t'amuſer à combattre, ſinon que quelqu'vn ſe preſentaſt deuant toy, & pouſſe touſiours en auant, ſoit que tu rencontres ou non, iuſques à ce que tu ſois à la porte de la ville. Il me reſpondit, *credete ſignor, ch'io lo farò à pena di mourir, & voi connoſcereti che Pietro Antonio ſera diuenuto ſaggio.* Lors l'embraſſant, ie luy dis, *io ti prometto anchora, che io mi recordero di te, & che ti ſera riconneſciuto il ſeruiſio no mi*

mancar

mancar di gratia, io ti giuro per la nostra Madonna se tu non fai chello che vn huomo da bene debbe fare, io ti farò vn tratto de Monluco. Tu sai como io ho manegiato non suono quindeci di vno d'elli nuostri facendo d'il poltrone, io non dimando seno vn puoco di prudenzo con prestezza. Il me tint ce qu'il m'auoit promis, car il s'y porta bien sagement. Les capitaines luy baillerent tout ce qu'il demandoit, estans bien aises d'en estre deschargez. Ie priay aussi Piedefou & autres nommez, que puis qu'ils vouloient entrer dans la ville, il falloit qu'ils y entrassent pour l'ayder à conseruer, & non pour se perdre, ensemble ce qui estoit dedans : d'autant que la conseruation d'icelle ville, ne consistoit qu'à mettre les munitions dedans, & qu'il estoit necessaire qu'ils se departissent les vns aux flancs, les autres sur le derriere, aux fins que quand le capitaine Charry combattroit, ils donnassent courage aux gens de Pedro Antonio, & aux païsans de passer outre, ce qu'ils firent. Or tous, tant mes soldats, Italiens, que les païsans furent aduertis par moy, de tout ce que les vns & les autres deuoient faire, ainsi sortirent de la ville en ce mesme ordre.

Considerations du sieur de Montluc pour le secours de S. Damian.

Ie dis au capitaine Charry, presens mes soldats, que ie ne les voulois iamais plus voir, s'ils n'entroient, ou mouroient tous tant qu'ils estoient de ma compagnie. Alors il me respondit, que ie m'allasse seulement reposer, & que bien tost i'entendrois de ses nouuelles. A la verité c'estoit vn soldat sans peur. En sa trouppe estoit vn de mes coporals nommé le Turc, Picard de nation, qui me dit, & quoy faites vous doute que nous n'entrions dedans? Par la mort bieu, nous aurions bien employé nostre temps, ayans combattu plus de cent fois auec vous, & tousiours demeurez victorieux, & à ceste heure cy uous faite doute de nous? Alors ie le sautay embrasser au col, & luy dis ces mots, mon Turc, ie te promets ma foy, que ie vous estime tant tous, que ie m'asseure que si gens au monde y entrent, vous autres y entrerez. Nous auions des chandelles basses pour nous esclairer, afin que les sentinelles du camp, n'apperceussent aucun feu dans la Cisterne. Et ainsi ils partirent: & ie m'en allay mettre sur la plate forme, sur laquelle i'auois la nuict auparauant demeuré. Le capitaine de la dedans me tenoit

tousiours compagnie. Or au bout de deux heures i'oüy vne grande alarme à l'endroit par lequel il falloit qu'ils entrassent, & grandes arquebuzades, mais cela ne dura point : qui me fit mettre en crainte que nos gens fussent repoussez, ou bien que les païsans se fussent mis en fuite, lesquels comme ils furent sur ce haut, où les capitaines Italiens auoient dit qu'il n'y entreroit vn chat, firent vn peu alte. Les guides leur monstrerent les corps de garde, desquels à cause de la grande froidure & de la neige, les sentinelles n'estoient pas à vingt pas. Le capitaine Charry appella Messieurs de Pieddefou, Bourry, sainct Romain, & Pedro Antonio, & leur bailla deux guides, s'en reseruant vne, & leur dit, Voilà le dernier corps de garde des gens de pied : car le demeurant c'est cauallerie, qui ne fera pas grands efforts, a cause de la grande neige. Dès que vous me verrez attaquer ce corps de garde, passez outre le grand pas, & ne vous arrestez, quoy que vous trouuiez sur vostre chemin, mais vous rendez à la porte de la ville. Tous d'vne volonté baisserent la teste. Le capitaine Charry aborde ce corps

Nouueau secours à S. Damian.

de garde, lequel il mit en route ſur vn autre corps de garde, & tous deux prindrent la fuite. Puis paſſa outre droit à la porte de la ville, où il trouua ja Pedro Antonio arriué. Incontinent deliurerent la munition ſans y faire autre arreſt, ſinon que Meſſieurs de Chauigny & Briquemaut embraſſerent le capitaine Charry, & le prierent de me dire, que puis que i'eſtois à la Ciſterne, ils eſtoient aſſeurez d'eſtre ſecourus de ce qui leur faiſoit beſoin. Et qu'il ſeroit tres-neceſſaire de leur faire tenir de la munition encore dauantage. Mais comme l'on s'amuſoit à prendre les ſoldats des corps de garde, qui s'en eſtoient fuis, dont le lendemain vn capitaine en fut pendu, le capitaine Charry, & Pedro Antonio, auec les païſans trouuerent les ennemis ſur ces entre-faites, les chargerent & paſſerent outre. Ie n'y perdis vn ſeul ſoldat, Italien ny François, & n'en y euſt vn ſeul bleſſé, meſme aucun païſan. Mais tous arriuerent à la Ciſterne eſtant déſja grand iour, me trouuant encores ſur la plateforme. Ie deſpeſchay incontinent vers monſieur le Mareſchal pour le prier qu'il m'enuoyaſt encores de la poudre;

Les ſieurs de Chauigny & Briquemaut dans S. Damian.

car de plomb & de corde ils en auoient assez. Ce qu'il fit tout promtement de Quiers enhors, auquel lieu il s'estoit remué pour estre plus pres de moy.

Voila l'aage que doiuent auoir les capitaines à qui l'on baille les charges pour executer vne entreprinse hazardeuse & soudaine. Ie puis asseurer auec la verité, que cent ans y a ne mourut vn plus braue, plus sage, ny mieux aduisé capitaine de son aage, qu'estoit le capitaine Charry. Et m'asseure que monsieur de Briquemaut n'en dira pas le contraire, encore qu'il soit de la Religion de ceux qui l'ont massacré depuis à Paris. La forme de sa mort, ie n'ay que faire de l'escrire : car le Roy & la Royne, & tous les Princes de la Cour le sçauent assez : aussi est-ce chose indigne d'vn François. Et quand ie l'eus perdu, ensemble mon fils le capitaine Montluc, qui fut tué à Madere appartenant au Roy de Portugal, il me sembla que l'on m'eust couppé mes deux bras. Par ce que l'vn estoit le mien dextre, & l'autre le senestre. Il auoit nourri le capitaine Montluc tousiours aupres de soy depuis l'aage de douze ou treize ans.

Loüange du capitaine Charry.

Loüange du fils du sieur de Montluc qui fut tué à Madere.

Et par tout où il alloit, ce ieune garçon luy estoit tousiours pendu à la ceinture. Ie n'eusse sçeu luy donner vn meilleur Precepteur que celuy-là, pour luy apprendre qu'est ce que de la guerre. Aussi en auoit-il retenu beaucoup, pouuant dire sans honte, encore que ce fut mon fils, que s'il eust vescu, c'eust esté vn grand homme de guerre, prudent & sage, mais Dieu en a autrement disposé. Laissant ces propos (qui me tirent les larmes des yeux) ie retourneray à nostre fait.

Monsieur de Briquemaut me manda par le capitaine Charry, qu'ils n'auoient nuls ingenieurs là dedans, ny homme qui sçeust dire où falloit mettre vn gabion. Dequoy il me prioit en aduertir monsieur le Mareschal : me prioit aussi de luy vouloir faire retourner le capitaine Charry auec mes cinquante soldats, car il les estimoit autant, que la meilleure compagnie qu'il eust là dedans, & qu'en recompense à iamais il se rendroit seruiteur mien : ce que ie fis. Monsieur de Gohas, qui est auiourd'huy, estoit lors de ma compagnie, & du nombre des cinquante, ieune de dix-sept ans, & sur son commencement qu'il auoit

prins les armes. Monſieur le Mareſchal enuoyaſt en poſte à Albe, pour faire venir les ingenieurs qui y eſtoient, dont le Cheualier Reloge en eſtoit vn. Et comme le capitaine Charry fut arriué, les picquiers prindrent de la poudre en ceinture, ainſi que les autres auoient fait auparauant. Et ne vouluſt eſcorte aucune : mais alla prendre le chemin vn petit à main droite par le quartier de leur cauallerie, & donna à trauers : & paſſa ſans perdre vn homme. Il ſçauoit tres-bien prendre ſon party. Incontinent qu'il fut arriué, il pria meſſieurs de Briquemaut & de Chauigny de luy laiſſer garder le foſſé, ce qu'ils luy accorderent : & ſe couurit là dedans de bois, tables & gabions. Et tout incontinent que les guides furent de retour à moy, ie deſpeſchay vers monſieur le Mareſchal luy donnant aduis de tout : le ſuppliant qu'il m'enuoyaſt le capitaine Caupenne mon Lieutenant auec autres cinquante ſoldats des miens, ce qu'il fit. Et deux iours apres ſon arriuée le fiſt hazarder pour leur rapporter encore des poudres. Il alla du coſté de la gendarmerie, où les ennemis auoient mis vn corps de garde de gens à

Le capitaine Caupenne apporte des poudres à S. Damian.

pied, qui prindrent la cargue d'assez loin : mais il fist tant qu'il mit la poudre sur le bord du fossé de la porte, & par luy me manderent les susdits Seigneurs recommandations, auec aduertissement d'asseurer monsieur le Mareschal qu'il n'eust plus crainte que la place se perdist : parce qu'ils auoient à ceste heure tout ce qui leur faisoit besoin : Le Baron de Chipy, qui estoit à Albe auec monsieur de Boniuet, se voulust essayer d'y mettre des poudres du costé d'Albe, & chargea de la sorte qu'auoient fait les miens : mais il perdit les poudres, & les païsans, auec presque tous ses soldats, au moins n'en y entra que luy quatorziesme ou quinziesme. En toutes choses il y a de l'heur.

Le Baron de Chipy entre dans S. Damian.

Or le camp y demeura seize ou dix-sept iours deuant, & la batterie dura sept iours. Cesar de Naples auoit deux mines qui alloient par dessous le fossé, à l'endroit de la bresche, lesquelles estoient desia pres de la muraille. Vn pionnier se sauuant fut prins de nos Italiens, qui me dit le tout : lequel incontinent la nuict venuë, ie baillay au capitaine Mauries (qui estoit pour lors mon sergent, & en ceste guerre

derniere a esté sergent Major à Bourdeaux, pres M. Montferrand)qui l'attacha : & ne voulust qu'vn autre soldat & un guide pour le conduire. Lequel le mena si bien qu'il ne trouua que deux sentinelles, par le chemin, lesquelles soudainement se retirerent aux corps de garde. Ainsi il passa & mena le pionnier dans la ville, dans laquelle il demeura tout le iour, & comme le iour fut grand, Messieurs de Chauigny & de Briquemaut le menerent sur la muraille de la batterie, duquel lieu il recognust en quelle part se faisoit la mine. Incontinent ils descendirent au fossé, & commencerent à le coupper & gratter : tellement que bien tost apres ils descouurirent les trous, & depuis nous entendismes qu'il ne s'en fallust de gueres qu'ils n'y attrapassent Cesar de Naples, qui estoit là pour recognoistre la mine. Or les deux derniers iours ils firent vne grande batterie, & auoit fait faire le Sieur Dom Ferrand grande quantité de fascines, que les soldats Espagnols, Italiens & Allemans iettoient dedans : ayant couppé la contre-escarpe en deux ou trois lieux : mais autant qu'ils en iettoient, le capitaine Charry qui estoit

La mine de S. Damian descouuerte.

dedans, les retiroit dans la ville par vn trou qu'ils auoient au dessous de la bresche, de sorte que pensant que ledit fossé fut remply, ils l'enuoyerent recognoistre en plein iour, estant en bataille pour donner l'assaut: mais ils trouuerent qu'il n'y auoit rien. Et alors firent grande diligence de la batterie deux iours, & si tiroient vne bonne partie de la nuict à la clarté de la Lune. Voyans la bonne contenance que tenoient nos gens là dedans, & que leurs mines, ny fascines ne leur auoient de rien seruy, delibererent de ne donner point l'assaut, ains de leuer le siege. Et la derniere nuict qu'ils eurent acheué la batterie, ie fis encores entrer le capitaine Mauries, qui entendit que le camp se leuoit, & comme ils retiroient l'artillerie: car messieurs de Chauigny, & de Briquemaut auant qu'il partist de là, voulurent qu'il entendit comme il se leuoit à la verité, pour m'en porter les nouuelles, ainsi passa & repassa tout à son aise, sans trouuer personne, pource que tout le camp estoit desia en bataille, & hors des loges. Comme il fut arriué deuers moy enuiron deux heures auant le iour, ie le despeschay incontinent sur

Le siege leué de S. Damian.

de bons cheuaux vers monſieur le Mareſchal, lequel il trouua encores au lict : pource qu'il n'auoit dormy vne ſeule goutte de toute la nuict, ayant demeuré tout le iour auec monſieur le Preſident Birague, & le Sieur Franciſco Bernardin au deſſus de Riue de Quiers. Qui comme ils n'oüyrent enuiron les deux heures apres midy plus tirer l'artillerie, ayant demeuré là iuſques à vne heure de nuict ſans rien entendre, tindrent la place pour perduë ou capitulée. Mais le matin vn peu apres le Soleil leuant, & ainſi que le valet de chambre euſt ouuert, comme le capitaine Mauries luy euſt porté les nouuelles, ie vous laiſſe penſer la ioye qu'il euſt. Il me manda ſoudain que ie m'en reuinſſe le trouuer.

Le ſieur de Montluc va à S. Damian.

Or ie fis là vn tour de ienne capitaine, car comme le capitaine Mauries me dit, que le camp ſe leuoit, ie m'en allay en grand'haſte à Sainct Damian. Et auſſi toſt que le capitaine Charry, qui eſtoit ſur la muraille me viſt venir, il ſortit dehors auec mes autres ſoldats : dequoy ie fus bien marry. Les ennemis s'eſtoient mis derriere vne petite montagne le ventre à terre, & auoient laiſſé quinze ou

vingt arquebuziers à la descouuerte. Ie les allay attaquer & les chargeay : mais comme ie fus à quatre pas des autres, ils se leuerent & me chargerent de cul & de teste, tellement qu'ils me menerent battant tout contre la ville, laquelle me secourust (bien pour moy) de dessus la muraille à coups d'arquebuzades. Là le capitaine Charry fut prins & blessé : & sans mon Lieutenant, que i'auois laissé aux gabions, ils m'auoient taillé en pieces, auec tous les cinquante du capitaine Charry. Ie perdis sept ou huict soldats, desquels il en y eust trois de morts, monsieur de Gohas fut vne fois enueloppé & puis eschappa. L'aise que i'auois de voir le siege leué, & l'enuie d'auoir quelque prinse sur les ennemis me fit mal à propos faire ceste escapade. Cela fait ie m'en retournay à la Cisterne, apres auoir veu messieurs de Chauigny, & de Briquemaut, & le soir me rendis à Quiers. Auquel lieu je fus aussi bien venu de monsieur le Mareschal & de tous ceux, qui estoient auec luy, qu'homme eust sçeu estre. Lequel Sieur Mareschal despescha monsieur de Biron deuers le Roy, pour luy porter le

Le capitaine Charry, prins & blessé.

ſuccez du ſiege, & luy demanda vne place de Gentil-homme de la chambre pour moy. Et auſſi, pour la grand'inſtance & ſupplication, que ie luy fis, eſtant ſouuent en douleur de ma cuiſſe, il me deſchargea de l'eſtat de Maiſtre de camp, encores que ceſte requeſte ne fut gueres agreable audict Sieur Mareſchal : mais pour me gratifier de tout ce que ie luy euſſe ſçeu demander, il voulut me contenter. Et eſtant ledit Seigneur de Biron à la Cour, le Roy ne voulut donner ledit eſtat de Maiſtre de camp, que prealablement il ne fut mieux informé a qui il le deuoit donner : Et ordonna que M. le Mareſchal nommeroit vn homme, M. de Boniuet vn autre, & que i'en nommerois vn autre. Ie nommé monſieur de Chipy, qui fut cauſe que ledit Sieur de Biron fut longuement à la Cour pour les allées & venuës qu'il faluſt faire, & cependant ie demeuray touſiours chargé dudit eſtat de maiſtre de camp iuſques au retour dudit Seigneur de Biron (lequel lors portoit le guidon de monſieur le Mareſchal) qui m'en apporta la deſcharge, ayant le Roy donné iceluy eſtat au Baron de Chipy que i'auois

Le ſieur de Mont. luc quitte la charge de Maiſtre de camp.

Le ſieur de Biron guidon de monſieur de Briſſac.

nommé. Et de mesmes m'apporta la place de Gentil-homme de la chambre, car il ne voulut partir qu'il ne me vist enroolé en vne place des vieilles, qui auoient vacqué, & si me porta la patente du Gouuernement d'Albe, à quoy ie n'auois iamais pensé, & moins estimé, que le Roy me preferast à trois ou quatre autres, pour lesquels monsieur le Mareschal auoit escrit. Voila les seruices que ie fis au Roy & à monsieur le Mareschal, à quinze ou vingt iours l'vn de l'autre.

Or, mes compagnons, celuy est bien-heureux, qui fait seruice à son Roy, sous vn sien Lieutenant, qui ne cele pas l'honneur de ceux, qui font quelque chose remarquable, comme ne faisoit pas monsieur le Mareschal de Brissac : car oncques hommes ne fit rien aupres de luy, qui fut digne que le Roy l'entendist, qu'il ne l'en aduertist, il ne desroboit pas l'honneur d'autruy pour s'en enrichir, Il ne celoit la valeur du plus grand, iusques au petit. Et comme Dieu voudra que vous serez employé aupres de tels Lieutenans de Roy ne craignez point à hazarder vos vies, & à mettre toute vostre diligence & vigilance à leur

faire seruice : i'entens si vous auez enuie de paruenir, par les armes, & par la vertu, sinon retirez vous. C'est vn extreme regret à celuy, qui a exposé sa vie pour faire quelque chose de bon, quand on cele son nom à son Prince, duquel nous deuons tous dépendre. Il n'y a larrecin qui excede celuy, qu'on fait de l'honneur d'autruy. Et cependant la pluspart des generaux des armées ne font pas conscience de cela.

Pendant que le Seigneur de Biron estoit à la Cour, demeurant chargé de l'estat de Maistre de camp, comme dit est, & au commancement de Iuin, que les bleds commençoient à meurir, le Seigneur Dom Ferrand ne voulut point laisser ce grand camp, qu'il auoit, inutile, ains à la persuasion de monsieur de la Trinitat frere du Comte de Benne, vint assieger Benne : Et luy fist entendre ledit Seigneur de la Trinitat qu'il coupperoit l'eauë, qui alloit dans la ville faire moudre les moulins, & qu'il n'y auoit point de bleds ny farines dans icelle pour vn mois : l'asseurant qu'il luy feroit gagner vne paye pour ses soldats faisant coupper le bled, qui *Siege de Benne.*

commençoit à eſtre meur, & ſoudain le faire battre par deux ou trois cents vilains, qu'il meneroit auec luy: ſçachant bien que ceux des Langues & de Berniſſe la Paille, le voudroient achepter, & qu'ainſi dans vn mois ils rendroient la ville ſans tirer coup de canon. Monſieur de Sauoye, qui eſtoit ieune, & la premiere fois qu'il eſtoit entré en armée y eſtoit, & vindrent mettre leur camp vn mil auprès de Benne, ſur le bord d'vne riuiere, qu'il y a, de laquelle ils coupperent l'eaue: de ſorte qu'il n'en venoit pas vne goutte. Or par malheur monſieur le Mareſchal auoit ordonné à vn gouuerneur, lequel ie ne veux nommer, d'y faire aporter douze cents ſacs de bled, & farine, moitié de l'vn & moitié de l'autre de ſon gouuernement, comme il eſtoit de couſtume. Ie ne veux point mettre par eſcrit l'occaſion pourquoy ledit gouuerneur n'y enuoya leſdites munitions, car il toucheroit trop à ſon honneur: auſſi ne veux ie dire mal de perſonne. Monſieur le Preſident de Birague, ſçait bien les raiſons, pour ce qu'il eſtoit au conſeil, quand monſieur le Mareſchal m'enuoya querir, où il en fuſt fort

Monſieur de Sauoye au camp Eſpagnol.

fort parlé & diſputé. Le camp de l'ennemy eſtoit deſia deuant Benne, il y auoit huict iours, & ne faiſoit pas grand ſemblant de l'aſſaillir, eſperant qu'il l'auroit bien toſt par faute de viures, encore que la ville fuſt aſſés forte, & que le Comte & la Conteſſe eſtoient fort affectionnez au ſeruice du Roy. Il n'y auoit en tout que trois compagnies de gens de pied dedans, qui eſtoient celles du Comte, celle du ieune la Molle, & celle de Louys Duc, qui eſt du Montdeui, faiſant en tout deux compagnies Italiennes, & vne Françoiſe. Ledit capitaine la Molle eſtoit malade, & par ordonnance des medecins pour changer d'air s'eſtoit fait porter au Montdeui, & n'auoit ledit Seigneur Comte auecques luy chefs que ledit Louys Duc: & qui pis eſt, n'ayant iamais eſté aſſiegé, ſe voyoit bien empeſché, n'ayant perſonne aupres de luy, qui entendit à la deffence d'vn ſiege. C'eſt vne affaire, où les plus habiles ſe trouuent eſtonnez, quand ils voyent vne furieuſe ſonnerie, s'ils n'ont autresfois veu vne telle dance, & d'autre part il ſe voyoit ſans munition aucune: de ſorte qu'il ſe reſolut d'aduer-

Le Comte de Benne bien empeſche.

tir monsieur le Mareschal du tour. Et de la crainte qu'il auoit, que la place se perdit, comme il auoit iuste raison, estant celuy, qui y auoit le plus d'interest, parce que la place estoit sienne, il despescha soudain le Lieutenant de la compagnie de Louys Duc, lequel arriua au sortir du disner de monsieur le Mareschal, estant pour lors à Carmagnolle, & auecques lui messieurs de Boniuet, President Birague, d'Aussun, Francisco Bernardin, la Mothe-gondrin, & quelque autre, duquel ne me peut souuenir. Comme monsieur le Mareschal ouit la creance du Comte, & entendant qu'il n'y auoit point de viures, & que le gouuerneur, que ie ne veux nommer, n'en y auoit point fait apporter, comme il lui auoit ordonné, combien que tousiours lui faisoit entendre l'auoir fait, il entra, lui, & toute la compagnie en vn grand desespoir, tenant la place pour perduë, n'ayant monsieur le Mareschal moyen aucun pour la secourir, d'autant qu'il n'auoit pas gens pour resister à la tierce partie du camp de l'ennemy. Or il demanda au Lieutenant quel capitaine desiroit le Comte, qui allast deuers lui pour le

Le Comte de Benne demande le sieur de Montluc pour son secours.

ſecourir, il lui dit qu'il m'aimoit fort, & diſoit ſouuent que ie l'auois vne fois ſecouru, & qu'il voudroit, qu'il lui euſt couſté la moitié de ſon bien, & que ie fus là auecque lui. Ie ne faiſois lors que ſortir d'vne fievre, dont i'en auois toutes les levres gaſtées, & la bouche enleuée. Monſieur le Mareſchal me manda par ſon valet de chambre, venir à ſon logis : & le trouuay en ceſte faſcherie. Il me fiſt compter par ledit Lieutenant l'extremité en quoy ſe trouuoit Benne, ſe complaignant du gouuerneur, qui l'auoit trompé : & me pria bien fort, me vouloir aller ietter dedans. Alors ie lui reſpondis, que voulez vous que i'y faſſe, n'y ayant bled ni farines ? Ie ne ſuis pas pour faire miracles. A quoy il me reſpondit, qu'il auoit telle opinion de moy, enſemble toute la compagnie, que ſi ie pouuois entrer dedans, la place ne ſe perdroit point, & que ie trouuerois quelque expedient.

Vn chacun ſçait comme ces Seigneurs, quand ils veulent faire entreprendre à vn homme vne choſe impoſſible, le ſçauent bien loüer & flatter : car il m'alla repreſenter Lans,

Sainct Damian & autres lieux, où ie m'estois trouué, ayant esté tousiours si heureux, que tout m'estoit succedé à mon desir. Monsieur le President Birague me commença à prendre de l'autre costé à persuader. Monsieur de Boniuet & les autres ne disoient mot: cognoissant bien que l'entreprinse estoit hazardeuse pour la perte de l'honneur: & que à la fin il faudroit venir à vne capitulation: comme monsieur le Mareschal mesmes me dict, qu'au dernier refuge il faudroit passer par là. Alors ie luy dis, que i'aimerois mieux estre mort, que si l'on me trouuoit en escriptures, & que i'eusse capitulé, ni rendu vne place y estant entré pour la sauuer: mais que i'y ferois ce que Dieu me conseilleroit, en l'aide duquel ie me fiois. Alors monsieur de Boniuet commanda à douze ou quinze Gentils-hommes des siens de venir auec moy, dont le Gouuerneur la Mothe-rouge en estoit vn du nombre qui est encores en vie: & en prins autant des miens, faisans en tout trente cheuaux, sans mener aucun valet, que moy vn cuisinier, & vn valet de chambre: & escriuit au Vicomte de Gordon à Sauillan, qu'il

me baillast vne bonne guide, & au capitaine Theodore Bedeigne qu'il me fist escorte auec sa compagnie, c'estoit vn Samedy. Le Dimanche matin au poinct du iour i'entray dans Benne. Que qui fera ouyr le Comte en sa conscience s'il est en vie, il dira que ce fust vne des plus grandes ioyes qu'il eust iamais: & en tesmoignera autant Madame la Comtesse sa mere, & toute la ville. Ie me mis soudain à dormir au chasteau: & deux heures apres nous disnasmes. Monsieur le Comte assigna tous les grands de la ville, massons, & charpentiers aussi, & les fist venir à la maison de ville, auquel lieu monsieur le Comte, Madame la Comtesse, & tous nous rendismes.

Le sieur de Montluc se iette dans Benne.

Là ie proposay tout ce qui nous estoit besoin de faire. Monsieur le Comte proposa le peu qu'il y auoit de munitions, qui n'estoient que cinquante ou cinquante deux sacs de bled. La ville remonstra, qu'elle n'en auoit pour huict iours, de sorte qu'encores que la ville soit assize en bon lieu, ils se trouuerent à l'extremité pour estre au bout de l'année: & d'autre part ils avoient vendu tous

Benne despourueu de vivres.

leurs bleds aux Genevois, & à ceux de deuers Savonne : car il se vendoit trois escus sol le sac. Monsieur le Comte, qui tousiours a esté homme de grande despence, auoit vendu tous les siens sur l'esperance des douze cens sacs, que le Gouuerneur, que ie ne veux nommer, y deuoit mettre. Nous disputasmes, quand bien nous aurions des bleds, comment nous les ferions moudre. Mais dès incontinent que monsieur le Comte m'eust dit, où estoit le camp, ie comprins que ie recouurerois des bleds, combien que ie n'en voulus rien dire à personne, iusques au retour du conseil, que ie le dis à monsieur le Comte, & à Madame seulement. Au conseil se presenta vn petit homme masson, aagé de plus de soixante ans, qui dit auoir tiré plusieurs pierres pour mettre sur les fosses des morts, d'vn rocher qu'il nomma pres de là, & qu'il pensoit que qui tireroit ces pierres de dessus les morts, qu'elles seroient quelque peu bonnes pour faire des meules, si du tout non. Alors nous deputasmes deux de la ville auec madame la Comtesse, qui y voulut aller, pour en faire l'essay auec les massons. Ladite Dame

arriua auec vne grande ioye, & s'offrit elle mesme de prendre la peine de faire faire les meulles. Ie ne le voulois endurer : mais à la fin il fallust qu'elle fust creuë. Et fit si grande diligence, qu'en deux iours & deux nuits elle en eut vnze complettes : lesquelles furent distribuées à ceux de la ville, qui s'obligerent de nourrir les soldats, mais qu'on trouuast moyen d'auoir des bleds. Or nous arrestasmes auec ceux de la ville, qu'à vne heure de nuict ils me rendroient cinq ou six cens hommes & femmes, les vns portans de petites cordes, les autres, ferremens seruans à couper les bleds : & que les portes de la ville seroient fermées : aux fins que personne ne peust sortir pour donner aucun aduis à l'ennemy. Car monsieur de la Trinitat auoit quelques amis dans la ville, de quoy monsieur le Comte mesmes se doutoit. Puis depeschay deux hommes de la ville, qui allerent porter vne lettre au capitaine Hieronyme, fils du Colonnel Iean de Turin, qui estoit à vne petite ville, de laquelle ne me souuient, mais estoit à vn mil du lieu où les ennemis auoient coupé l'eauë, & le priois que ceste nuict là

La Comtesse fait trauailler aux reparations.

Moyen pour auoir des bleds.

il s'essayast en vne sorte ou autre, de racoutrer ce que les ennemis auoient rompu : & qu'il s'efforçast de nous faire venir de l'eauë, s'il estoit possible, lequel ceste nuict-là mesmes executa mon aduertissement, combien qu'il fut vn bien ieune gentil-homme. Et croy-ie qu'il n'auoit pas vingt ans alors. Or nous nous retirasmes attendant la nuict. Et comme nous fusmes au chasteau, ie dis à monsieur le Comte, qu'il falloit que nous en allissions tous seuls par dessus les murailles pour regarder le champ de bled qui seroit plus pres de la ville, lequel il nous falloit coupper toute ceste nuict-là, pendant que ie ietterois deux cens soldats, & le capitaine Theodore dehors, pour donner l'alarme forte & redde aux corps de garde, qui gardoient que ceux de la ville ne peussent prendre du bled. Comme donc nous en eusmes choisi vn nous retournasmes soupper, & apres nous menasmes le capitaine Theodore, & deux chefs des compagnies qui estoient sur la muraille de la ville, pour leur monstrer la part où ils deuoient aller donner l'alarme, & les autres combattre les corps de garde.

garde. Puis ordonnasmes dix hommes de ceux de la ville sur vn cheual chacun, pour commander ce peuple qui coupperoit les bleds, pour le faire haster.

A vne heure de nuict toutes ces gens sortirent, les gens de guerre à combattre, & le peuple à coupper: de sorte que toute la nuict vous n'eussiez oüy qu'alarmes, tant au camp, que au corps de garde. Comme le peuple auoit couppé & lié, ils couroient deuant la porte de la ville, & là deslioient leurs fardeaux: & incontinent s'en retournoient: car les vns estoient ordonnez pour coupper, les autres pour lier & porter. Cependant le iour vint, & on fit retirer la gerbe à ceux à qui appartenoit le bled dudit champ: ainsi il ne se perdit vn sac de bled de toute ceste nuit. Les ennemis qui virent ceste campagne toute coupée & emportée, y mirent encores des gardes plus fortes, & plus pres. Le peuple qui commença à recognoistre son gain, se delibera de se hazarder à retirer de leurs bleds, plustost que les ennemis les eussent: de sorte qu'à l'entrée de la nuict ils sortirent plus de deux cens hommes de la ville.

Diligence pour fournir de bleds Benne.

Les vns alloient loing, & les autres pres. Or Benne est presque enuironnée de valons, qui sont assez couuerts de taillis, & arrosez de forces ruisseaux. Et comme ils sentoient venir gens, ils se cachoient là auec leurs bleds, puis le matin se rendoient à la ville à l'ouuerture des portes. Le lendemain matin que ie fus arriué, l'eau commença à venir aux moulins par la diligence du capitaine Hieronyme, & nous dura deux iours & deux nuits. Il y auoit vne grande confusion aux moulins, mais nous fismes vn ordre, que nul ne moudroit, que seulement pour faire dix ou douze pains : & ainsi chacun en eut pour vn peu. Et à deux iours & deux nuicts de là, le capitaine Salines Espagnol vint recognoistre l'eauë, laquelle la nuict mesmes nous perdismes. I'aduertis le capitaine Hieronyme du lieu auquel ils l'auoient tourné coupper, qui ne cessa iusques à ce qu'il l'eust remparé : mais il ne sçeust faire si bien, qu'il nous vint de l'eauë qu'vn iour durant. Car d'heure en autre les ennemis l'alloient recognoistre. Madame la Comtesse eust paracheué aussi son œuure, qui fut cause que ne nous souciasmes plus d'eauë.

Or par le moyen des eſcarmouches, qui furent faictes auſſi belles en ces lieux, qu'en toute autre place que ie me trouuay iamais, & auec la diligence qu'on mettoit de coupper de nuict, nous euſmes autant de bleds qu'eux. Le Seigneur Dom Ferrand, qui ſe viſt fruſtré de la promeſſe que monſieur de la Trinitat luy auoit faite, commença d'eſtre fort mal contant contre ledit Seigneur de la Trinitat. Le capitaine Theodore s'en retourna à Sauillan l'autre nuict, apres que nous euſmes fait la premiere couppe en laquelle il ſe trouua, & euſt quatre cheuaux ou hommes bleſſez de ſa troupe, leſquels demeurerent à Benne. Il aduertiſt monſieur le Mareſchal de ce que i'auois fait à mon arriuée. Alors il ſe commença à reſioüir, & tous ceux qui eſtoient auec luy, & à prendre quelque eſperance de la conſeruation de la place. I'ay opinion à ce que i'en vis, que s'il l'euſt attaquée auec l'artillerie, il eſt tout certain qu'il falloit qu'ils ſe rendiſſent : mais l'on l'amuſoit touſiours ſur ceſte eauë, & ſur ce qu'il n'y auoit point de bled, de quoy il demeura fort mal contant & ſatisfait, contre ceux qui l'auoient

Belle eſcarmouche deuant Benne.

Erreur du ſieur Dom Ferrand.

Le siege leué de Benne.

conseillé d'en vser de ceste sorte. Qui fust cause qu'il entra en quelque soupçon de monsieur de la Trinitat: & leua son camp le vingt-troisiéme iour apres que ie fus arriué, s'y estant parqué auparauant l'espace de huit iours. Monsieur le Comte est en vie comme l'on m'a dit, monsieur le President Birague est encores viuant, & prou d'autres, qui tesmoigneront si ie couche rien icy qui ne soit veritable. Il ne me peut souuenir si monsieur de Cossé estoit encores reuenu pres de monsieur le Mareschal: car il estoit allé en France. Or voilà comme la ville se sauua: & quelques iours apres le Baron de Chipy reuint, qui estoit allé à la Cour remercier le Roy de la donation qu'il luy auoit faite de sondit estat, & ayant prins sa charge de Maistre de camp, ie m'en allay à Albe prendre possession de mon Gouuernement.

O capitaines, que de grandes choses fait vn homme, pour peu d'esprit & d'experience qu'il aye, quand il ne veut occuper son esprit en autre chose qu'à ce en quoy il se trouue pour en sortir à son honneur, & au profit de son maistre. Aussi c'est vn

grand malheur à celuy qui l'occupe en plaisirs & voluptez, jeux & festins. Car il est impossible que l'vn ne vous fasse oublier l'autre : nous ne pouuons pas seruir tant de maistres. Doncques quand vous vous trouuerez là, despoüillez vous de tous vices, & bruslez tout, aux fins que vous demeuriez auec la robbe blanche de loyauté, & affection que nous deuons tous à nostre maistre. Car Dieu n'aide iamais les vicieux & voluptueux : mais au contraire il assiste tousiours aupres de celuy qui est vestu de la robbe blanche, pleine de loyauté. Ie vous conseille ce que ie me suis tousiours conseillé : & voilà pourquoy Dieu m'a tousiours tant aidé & fauorisé, que ie n'ay iamais esté deffait : & n'ay iamais combattu (si ie commandois) que la victoire ne m'en soit demeurée. Et ne pouuois faillir : car Dieu me conseilloit tousiours, me mettant en memoire tout ce qu'il m'estoit besoin de faire. Et voilà pourquoy i'ay eu tout iamais si bonne fortune. Comme il vous aidera aussi bien qu'il a fait à moy, si n'employez vostre esprit en autre chose, qu'à seruir vostre maistre en loyauté & fidelité

Vn capitaine ne doit songer qu'à faire sa charge.

que nous luy deuons. Puis quand nous serons en repos, alors nous pouuons prendre tous nos plaisirs : car cela ne portera aucun dommage au Roy, ny à celuy que nous seruons soubs luy. Lors vous ioüirez d'vn doux & plaisant repos, quand vous retournerez chez vous chargez d'honneur, & que vous vous presenterez à vostre Prince, auquel on racontera ce que vous aurez fait. Tout le bien du monde ne vaut pas cela. Mirez vous donc en moy, mes compagnons, qui n'ay iamais songé autre chose, qu'à faire ma charge. Il est impossible, faisant cela, que vous ne rapportiez de l'honneur. Mais cependant vous qui aurez la charge d'attaquer & boucler les places, lors que vous voudrez par la faim ranger & forcer les assiegez, si voyez que vous ne puissiez du tout les empescher d'emporter des bleds voisins, donnez-y le feu : car leur desrobant cette commodité, les voilà bien en peine. Car de dire que vous gardez cela pour vous, il faut conclure, que vous estes bien improuident de vous engager à attaquer vne place, sans auoir le moyen de vous passer de ce qui est pres de la ville

Instruction aux capitaines.

que vous attaquez, & à sa veuë. En ces choses il ne faut point estre pitoyable : car c'est affaire à mauuais medecins.

Entreprinse de Courteuille.

Quelque temps apres monsieur le Mareschal entreprint d'aller prendre Courteuille, qui est vn chasteau, & vne petite ville aux Langues : le chasteau est fort, & la riuiere passe par le milieu de la ville, sur laquelle y a vn grand pont de bricque, & vn bourg tout ioignant. Ledict Seigneur Mareschal passa à Albe, & m'amena auec luy, & la moitié de ma compagnie, qu'il print pour sa garde : le reste il le laissa dans Albe. Lequel estant arriué audit Courteuille, se logea de là la riuiere au bourg. Au deçà de laquelle & bien pres du chasteau y avoit vn Monastere, auquel il logea trois enseignes : toutesfois ceux du chasteau dominoient plus les nostres, que les nostres eux. Monsieur de Salcede auoit tenu ceste place lors qu'il estoit auec les Espagnols. Monsieur le Mareschal mist du costé de deçà le pont huit ou dix canons, pour battre la courtine, qui respondoit deuers le Monastere, dans lequel durant la batterie, monsieur de Boniuet se logea. Et combien

que ie ne fusse plus maistre de camp, neantmoins ie ne l'abandonnois ny de nuict, ny de iour. Or en deux ou trois iours se tira douze cens coups de canon contre ceste courtine, & finalement on n'y fit rien pour ce qu'ils auoient fait vn grand rampart fort espois par derriere la muraille. Et comme elle fust abbatuë, la place demeura plus forte qu'elle n'estoit, à cause dudit rampart. Monsieur le Mareschal demeura trois iours qu'il ne sçauoit s'il deuoit enuoyer querir de la munition dauantage, ou s'il s'en deuoit retourner. Le capitaine Richelieu auoit gaigné la ville, & s'estoit logé dedans auec deux autres compagnies : mais comme ie vis monsieur le Mareschal en ceste peine, ie passay la riuiere du costé du Monastere : car encore que ie suiuisse monsieur de Boniuet, si est ce que le soir ie me retirois pres de monsieur le Mareschal. Il y auoit vne porte au Monastere, qui sortoit sur vn grand chemin sur lequel on pouuoit marcher asseurément, & à couuert, sans estre veus du chasteau : mais de la porte du Monastere iusques au chemin, il y auoit quinze ou seize pas, lesquels il falloit des-

Courtenille battuë par le sieur de Brissac.

pescher bien viste ; car toute la courtine battoit sur ceste porte. Puis il falloit aller la teste baissée iusques aupres du pont de l'entrée de la ville, & courir iusques à ce qu'on estoit dedans. Comme i'eus passé le danger, & fus dans le chemin, ie commençay à regarder s'il seroit possible de mener le canon dans la ville. Ce que ie trouuois fort difficile : qui fust cause que ie m'en allay dans la ville pour prendre le capitaine Richelieu, auec lequel i'allay descouurir le derriere du chasteau, qui respondoit sur vne grande place inhabitable estant entre la muraille de la ville & le chasteau. Il y auoit vne petite maisonnette tout aupres de la muraille de la ville, dans laquelle nous nous mismes, pour regarder à nostre aise, si le chasteau estoit gueres fortifié en cest endroit. Or ie voyois des fentes & creuasses dans la muraille, à trauers lesquelles on voyoit le iour. Et monstray au capitaine Richelieu, que si par quelque inuention nous pouuions mener trois canons à ceste part, que nous emporterions le chasteau, à cause qu'ils ne l'auoient point fortifié en cest endroit, pour l'impossibilité qu'il

Le sieur de Montluc recognoist le chasteau.

y auoit d'amener l'artillerie.

Ce qu'on iuge impoſſible, eſt poſſible aux autres, & fait perdre beaucoup de places. Or ie m'en retournay ſur le chemin pres l'Abbaye, le capitaine Richelieu auec moy: & commençaſmes à diſcourir s'il y auoit aucun moyen. Sur quoy il me va incontinent entrer en fantaiſie de faire ſonder la riuiere, & veoir s'il y auoit bon fons. Ie fis appeller vn ſoldat de l'Abbaye, & comme il fuſt venu à moy, ie luy preſentay dix eſcus, pourueu qu'il allaſt ſonder la riuiere: & luy monſtray qu'il luy falloit aller pieds & mains par terre, iuſques à ce qu'il ſeroit dedans l'eauë, & y eſtant qu'il ſe miſt en eauë iuſques au col. Ie fis appeller vn autre ſoldat, & manday aux capitaines qui eſtoient en l'Abbaye, qu'ils fiſſent ſortir quinze ou vingt ſoldats, qui allaſſent iuſques au pied de la muraille en maniere d'eſcarmouche: ce qui fuſt fait. Et ainſi ie ſauuay le ſoldat, que les ennemis ne s'apperçeurent iamais qu'il fuſt dans l'eauë. Premierement il alla droit à la muraille de la ville, où l'eauë donnoit contre, puis alla tout contremont iuſques au gué, que nous paſ-

La riuiere ſondée pour paſſer le canon.

ſions allant de l'Abbaye au logis de monſieur le Mareſchal, & par derriere l'Abbaye, il entra dedans où nous couruſmes pour éviter le danger, & le trouuaſmes deſia dans l'Abbaye ; les ſoldats de l'eſcarmouche retirez, il y auoit deſia grande piece : & me compta que le fons de la riuiere eſtoit fort bon, & qu'il n'y auroit eauë que iuſques au majeul des rouës. Et incontinent montay à cheual, & allay dire à monſieur le Mareſchal ce que i'auois veu preſens les deux Commiſſaires de l'artillerie nommez Balazergues & Duno : car monſieur de Caillac n'y eſtoit point. Duno conteſta contre moy qu'il auoit tout veu, & moy contre luy le contraire. A la fin monſieur le Mareſchal dit, que c'eſtoit leur meſtier : & que d'entreprendre cela & n'en pouuoir venir à bout, ce ne ſeroit que perdre temps, & faire mourir des gens ſans raiſon. Alors ie me commençay à eſmouuoir, l'eſtant deſia contre Duno : & dis à monſieur le Mareſchal, Monſieur, il y a long temps que i'ay cogneu monſieur de Briſſac, & ne le vis iamais auoir tant de crainte des arquebuzades, qu'il laiſſaſt de recognoiſtre vne choſe

Conteſtation entre les Commiſſaires de l'artillerie.

qu'il vouloit veoir. Ie croy que vous estes celuy-là mesmes, & que pour estre Lieutenant de Roy vous n'estes pas deuenu coüard. Montez à cheual, & ie vous feray confesser, apres l'auoir veu, que vous prendrez le chasteau, sans qu'il vous couste dix coups de canon. Alors tout en colere montasmes à cheual, & menasmes Duno, & laissa Balazergues, & allasmes passer la riuiere au dessus de l'Abbaye, dans laquelle nous entrasmes. I'auois mené auec moy le soldat, qui auoit sondé la riuiere. Or pour aller au chemin, il falloit ouurir promptement la porte, où les ennemis tenoient tousiours l'œil, & courir quinze ou vingt pas, iusques à ce qu'on estoit dans le chemin à la courtine du chasteau : & tout à vn coup la porte fust ouuerte. Ie passay & courus : monsieur le Mareschal de mesme. Quand il passa ils tirerent trois arquebuzades, desquelles ie pensois qu'il fust atteint : car i'auois oüi le bruit de la bale, comme quand elle frappe quelqu'vn : & comme il arriua à moi, ie le regarday au visage, & vis qu'il secoüoit la teste en riant. Il s'assit contre terre aupres de moy, car il se fal-

Propos du sieur de Montluc à mõsieur de Brissac.

Danger du sieur de Brissac.

loit tenir bas, & me dit, Ie l'ai failli belle, car les bales m'ont donné entre les iambes. Vous estes mal sage (luy dis-ie) monsieur, de me suiure: Ne voyez vous pas que ie veux estre Lieutenant de Roy, si vous mourez? Voilà pourquoi ie me veux dépetrer de vous, & vous ay amené ici: de quoy il ne fist que rire, voyant en mon visage, que i'estois tres-aise qu'il eust eschappé ceste fortune: car on eust ietté ce malheur sur moy: mais ie n'y eusse sçeu que faire. Car qui va à telles nopces, en rapporte bien souuent des liurées rouges.

Cependant arriua Duno & le soldat, auquel monsieur le Mareschal promist de donner les dix escus, que ie luy auois promis: mais qu'il y falloit retourner en sa presence, & qu'il luy en donneroit encores dix. Ce que le soldat promit. Duno se fait oster les bottes, & s'en va en pourpoint auec le soldat entrer dans l'eau par derriere l'Abbaye. Il n'auoit pas faute de cœur. Il faut que les gens de ce mestier se soucient des arquebuzades, comme de pommes cuites. Nous les visмes venir l'vn apres l'autre tout contre bas la riuiere, & vindrent iusques à

la muraille de la ville, dans laquelle ils passerent, estans sortis tout aupres de la porte. Ce qui ne fust pas sans grand danger & peril tant pour eux que pour nous, car il y faisoit bien chaud. Souuent ie desiray monsieur de Brissac à son logis, ayant plus de peur de luy, que de moy. Voyant Duno & le soldat passez, nous prismes la course à la mercy des arquebuzades, & regagnasmes la ville. Ce que Dieu garde, est bien gardé : car c'est merueille que quelqu'vn de nous n'en eust sa part. La peur ou l'affection me faisoit aller plus droict & plus viste : de sorte que ie ne sentois gueres mon mal. Lors ie monstray à monsieur le Mareschal tout ce que le capitaine Richelieu & moy avions veu : & apres auoir veu la relation de Duno, mesmes du fonds de la riuiere, & veu la verité de ce que ie luy auois dit, il se mist à courroucer contre Duno. Alors ie luy dis, qu'il ne se falloit plus courroucer, mais qu'il se falloit attendre à prendre le chasteau. Il n'y a si sçauant qui ne se trompe. Sur quoy il donna charge au capitaine Richelieu d'assembler trente ou quarante grosses pippes, & que

ſur l'entrée de la nuict il les fiſt porter au lieu que Duno luy monſtreroit : & à l'autre capitaine de ruiner vne maiſon, pour auoir des tables pour mettre ſur les pippes, apres qu'elles ſeroient remplies de terre : afin de hauſſer encores dauantage, à cauſe de la grande tour du chaſteau, qui pouuoit veoir le recul du canon. Il commanda auſſi à l'autre capitaine d'aſſembler des pieces de bois & faire le tout ſi haut, que de la tour on ne peuſt faire veoir le recul du canon. Et auant que partir de la maiſonnette, qui eſtoit au cul du chaſteau, ie monſtrey à monſieur le Mareſchal vn rocher, là où trente ou quarante arquebuziers pouuoient demeurer au couuert, qui pouuoient tirer aux carneaux de la tour quand les ennemis ſe preſenteroient pour tirer à l'artillerie. Car il falloit qu'ils ſe monſtraſſent de la ceinture en haut.

Apres nous allaſmes à la muraille de la ville contre l'eauë, meſurer la hauteur qu'il falloit, que le canon montaſt, pour aller dans la ville : & trouuaſmes qu'il n'en y auoit pas deux pieds, pour ce que le chemin eſtoit fort bas. Vn Gentil-homme de mon-

ſieur le Mareſchal arriua à nous, ayant ledit ſieur Mareſchal deffendu , que homme ne paſſaſt l'Abbaye, auquel ie fis bailler la charge de rompre la muraille , & la faire tomber du coſté de l'eauë. Puis nous en retournaſmes, & Duno demeura auec le capitaine Richelieu. Sur l'entrée de la nuict vn Gentil-homme y arriua auec trente ou quarante pionniers : & puis vn autre Gentil-homme dudit Sieur auſſi auec quatre-vingts ou cent. Ils trouuerent que le capitaine Richelieu auoit deſia plus de la moitié des pippes ſur le lieu. Monſieur de Boniuet & moy accompagnaſmes Balazergues , qui amenoit trois canons auec des cheuaux. Car monſieur le Mareſchal en auoit recouuert , pour en amener ſix pieces : & allaſmes à cheual plus de vingt pas dans la riuiere auec le canon , comme fiſt auſſi le ſieur de Balazergues , & les charretiers en eauë iuſques au deſſus de la braye. Puis nous tournaſmes deſcendre derriere l'Abbaye , & nous en allaſmes dans la ville. Et encores que les ennemis tiraſſent fort , ils ne pouuoient rien voir , à cauſe de la grande obſcurité de la nuict , & tiroient à coup perdu ,

perdu, & à la fortune, laquelle nous rit pour lors. Elle ne fait pas tousiours ainsi : au moins à moy. Il y en a de si heureux, que iamais le coup ne porte. Ce braue caualier monsieur de Sansac (ie croy qu'il n'y a pas deux Gentils-hommes vivans, qui se soient trouuez en plus de combats, que nous auons fait luy & moy) iamais il ne fust blessé, qu'on sçache, qu'à la bataille de Sainct Denys. Ie n'ay pas esté si heureux en cela, que luy. *Heur du sieur de Sansac.*

Or comme nous arriuasmes au lieu où ce Gentil-homme estoit, nous trouuasmes desia la muraille ouuerte & dans l'eauë : puis fismes rompre aux pionniers deux coings de maisons, qui empeschoient de passer le canon, lequel tout incontinent arriua à la muraille, par où les cheuaux entrerent dans la ville : & auec l'aide que les soldats firent, nous mismes le canon dedans : & apres Balazergues s'en retourna chercher les autres deux, & de mesmes les menasmes là où Duno auoit rempli les tonneaux : & deux heures auant iour tout fust prest à tirer : & les soldats logez derriere le rocher pour tirer aux carneaux. Monsieur le Mareschal fust aduerty que

Dom Arbre de Cende eſtoit arriué à Sainct Stephe cinq mil de nous, qui marchoit la nuict pour ſecourir le chaſteau, qui fuſt cauſe, que ledit Sieur Mareſchal nous manda qu'il s'en alloit gaigner vne montagne, pour eſtre à ſon aduantage pour le combattre, & que nous fiſſions le mieux que nous pourrions auec les ſix compagnies que nous auions à l'Abbaye, & dans la ville. Ledit Sieur gaigna de nuict la montagne, & rangea ſes gens pour deffendre le paſſage & venuë.

Dom Diego commandant dans le chaſteau.

A la pointe du iour, comme nous penſions mettre le feu au canon, le tambour du chaſteau commença à faire la chamade. Il y auoit vn Eſpagnol qui en eſtoit gouuerneur, nommé Dom Diego, auſſi glorieux & ſuperbe, qu'vn autre euſt ſçeu eſtre. Auſſi il en portoit le nom. Monſieur de Boniuet fiſt la capitulation. Ie me mis dans la maiſonnette ſur vn matelas, que ledit Sieur de Boniuet auoit fait porter pour luy, puis me fiſt eſueiller pour ſigner la capitulation : car Dom Diego me cognoiſſoit. Il auoit eſté Lieutenant de l'vne des quatre compagnies d'Eſpagnols, que

le Roy auoit quand nous prismes la terre d'Oye. Monsieur le Mareschal enuoya courir de la cauallerie au deuant de Dom Arbre, lequel ils trouuerent sur sa retraicte, à cause qu'il auoit esté aduerti, que monsieur le Mareschal auoit gaigné le passage : & enuiron vne heure apres midy, ledit Sieur arriua à nous, & trouua que Dom Diego & ses trois compagnies, dont l'vne estoit Espagnolle, estoient partis, il y auoit plus deux heures. Plusieurs demanderent ce gouuernement là audit Sieur Mareschal, car il estoit en fort bon lieu, pour y faire bon seruice au Roy, & son profit : mais monsieur de Boniuet & moi nous accordasmes ensemble pour le faire donner au capitaine Richelieu, qui estoit Lieutenant d'vne de ses compagnies colonnelles. Et à nostre requeste monsieur le Mareschal le luy donna, & escriuit au Roy, pour luy confirmer le don. Ce que sa Maiesté fist. Monsieur de Boniuet luy laissa sa compagnie pour quelque temps.

Capitaines, sont-ce deux choses qu'on doiue laisser en arriere sans estre mises par escrit, la prise de Lans, & *Remonstrance aux capitaines.*

celle de Courteuille ? Pesez bien tout ce que nous fismes à l'vne & à l'autre : & l'aduis que ie donnay sans m'arrester au rapport qu'on faisoit. Et vous Princes & Lieutenans de Roy, ne craignez pas tant vostre peau, que vous ne vouliez sçauoir que c'est. Pourquoy auez vous ces grandes charges, pour demeurer en vostre cabinet ? Voyez comme monsieur de Brissac fist, il ne le falloit pas presser d'aller recognoistre, mais plustost de s'arrester. Il estoit tout plein de cœur. Et vous qui vous trouuerez engagez, faites vous sages aux despens de ces brauaches, qui se rendent au premier coup de matines, & cependant font les Rolands. Celuy qui le fait de parole, le doit estre au double par effet. Ie m'asseure que si ce Dom Diego eust voulu, il nous eust donné de la peine. Car perdre vne place, & n'apporter, ou auec la mort, ou auec la vie, de l'honneur, celuy qui vous y a mis, vous fait tort, s'il ne vous fait coupper la teste. Sans doubte il pouuoit estre secouru, & pour le moins deuoit il endurer vn assaut : car nous ne l'eussions pas emporté du premier coup, qu'il ne nous eust cousté cher. Quelque pauure

Aux Princes & chefs.

place que vous ayez, si vous resoluez d'attendre le canon, depuis qu'elle a enduré faire la bréche, il faut que celuy qui commande, pour son honneur endure vn assaut, s'il n'a faute de toutes choses, & moyen de faire le moindre retranchement.

Entreprise de monsieur de Brissac sur Seue.

Quelque temps apres monsieur le Mareschal voulut aller prendre Seue, & m'escrivit à Albe, que ie me tinsse prest, & qu'il passeroit par Albe. Et comme il m'eust donné aduis de son depart, & que ie tirasse trois enseignes d'Albe pour les amener auecques lui, ie les tins prestes, & deux coulevrines, comme il m'auoit aussi escrit. En l'attendant i'allay assieger Saruenal : qui est vne petite ville à quatre mil d'Albe tirant vers les Langues, & deux autres petites villates sur le mesme chemin, où les ennemis auoient garnison, mesmement à Saruenal, où il y auoit cent hommes estrangers. Apres l'auoir battue vers la porte, ceux de dedans se mirent à parlementer auec moy : mais cependant mes gens entroient par vn autre costé, par vne fenestre auec des eschelles : de sorte que cependant que leur capitaine marchandoit sur la capitulation auec

Saruenal pris.

moy : ceux de dedans se virent prins, & furent forcez se rendre à discretion. Les heures d'vn parlement sont tousiours dangereuses : c'est lors, qu'on doit mieux border sa muraille, pour esuiter les surprises. Car lors entre la poire & le fromage, ont tente le gué. I'en ay veu plusieurs sotement surprins. Croyez l'Italien qui dit : *No te fidar, & no serai inganato.* Vous deuez fort estudier ceste leçon gardiens des places : car depuis qu'vne femme parlemente & vous escoute à Dieu vous comment, vous auez desia le pied en l'estrieus. Aussi quand vne place commence à ouurir l'oreille à la composition, tenez la hardiment pour perdue. Il est vray qu'il ne faut pas leur donner loisir de se rauiser : car il y a des amuse-fols, & qui font mine de parlementer : mais c'est pour venir à leur point. Si vous craignez secours, ou vous voyez foible, prenez les au mot : faites proffit du temps, ayez des ostages de bonne heure, si vous pouuez. Et vous d'autre costé qui les voulez garder, sur tout n'ouurez iamais la bouche pour le parlement, si vous n'en auez enuie, ou n'estes pressez. Car soudain vostre ennemy en tire

Les parlemens dangereux.

vn merueilleux aduantage. Il vaut mieux que ce ſoit quelque particulier, qui en faſſe l'ouuerture. Elle eſt plus ſeante aux aſſiegeans, qu'aux tenans : & l'vn & l'autre doit faire bonne mine, il ſe cognoiſtra bien toſt qui a mauuais jeu. A ces heures ayez touſiours l'œil au guet. Deſlors le bruit court par tout, qu'on ſe rend. Cependant ceux de dedans, au lieu de ſonger à ſe deffendre, penſent à ſauuer, qui ſon argent qui ſes armes : & ceux de dehors qui voyent que l'eſperance du butin eſt perduë pour eux, ſi la capitulation s'enſuit, taſchent à vous donner vn croc ingambe. Car lors on s'approche plus aiſément de la muraille, parce que volontiers il ſe fait quelque treſue. Souuenez vous donc touſiours que l'heure des parlemens eſt dangereuſe.

Les autres deux villattes ſe rendirent & m'enuoyerent les clefs, monſieur le Mareſchal arriua le lendemain, bien aiſe de mon exploict : & marchaſmes droit à Seue. Or Seue eſt vne petite ville bien iolie & bien fermée de murailles. Vne riuiere paſſe ou bien par dedans la ville, ou contre les murailles, car ie n'y ay iamais eſté, *Aſſiete de Seue*

que quand monſieur de Boniuet & moy vinſmes ſecourir monſieur le Mareſchal, & à ce coup que nous la repriſmes : & n'y couchay, que vne nuit. Car monſieur le Mareſchal m'en fiſt retourner le lendemain matin, pource que Dom Arbre eſtoit auec ſes forces à cinq mil de là, & dans Albe n'eſtoit demeuré que mon Lieutenant auecques la moitié de ma compagnie. Or il y a vne montagne au deſſus de la ville, au ſommet de laquelle il y a vne Egliſe, & dans le rocher vn Hermitage, dans lequel on entroit par deſſus vne table, depuis l'Egliſe iuſques à l'entrée du rocher : & dedans y auoit des autels pour dire Meſſe, & vne chambre pour l'Hermite : & n'y auoit autre clarté que par la porte, où l'on entroit, qui reſpondoit vers la ville. Ils auoient bien percé l'Egliſe, & ne falloit que tirer la table à eux tout le monde ne les euſt ſceu prendre. Ils auoient encore fait vn autre fort à quinze ou vingt pas à main droite, & l'auoient fait en maniere d'vn foſſé & les contre eſcarpes fort hautes : de ſorte que comme on venoit ſur la contre eſcarpe, homme ne pouuoit monſtrer vn doigt de la

teſte

teste sans estre découuert & tué: & encores auoient fait vne tranchée, qui prenoit depuis ce fort iusques à l'Eglise.

Comme nous arriuasmes pour camper aupres de là, le Sieur Francisco Bernardin &, moy, qui estions Mareschaux de camp, estant sur le point de loger l'armée, deux ou trois cens hommes sortirent tant du fort que de la tranchée, & de l'Eglise, & nous attaquerent. Ie n'auois que le capitaine Charry auec moy, & cinquante arquebuziers, quelques gens à cheual auions nous pour tenir scorte. Le Baron de Chipy, Maistre de camp m'enuoya renforcer de cent arquebuziers. Ie fus contrainct de luy mander qu'il m'en enuoyast encore: car nous estions aux mains de bien pres. Sur ce, voicy arriuer monsieur de Boniuet en poste qui reuenoit de la Cour, lequel oyant l'escarmouche, dit au Baron de Chipy sans descendre, faites alte icy, iusques à ce que monsieur le Mareschal sera arriué & ie m'enuois trouuer monsieur de Montluc. Les capitaines le suiuirent & quelques arquebuziers à cheual: & en nous embrassant, les ennemis firent

Le sieur de Montluc Mareschal de camp.

Monsieur de Boniuet.

vne cargue aux nostres. Alors ie dis à monsieur de Boniuet, Monsieur pour vostre bien venue mettez tous pied à terre, & allons faire une cargue à ces gens : & rembarrons les iusques dans le fort. Incontinent tout le monde mit pied à terre : & me dit, donnez-vous droit à ceux qui voudront regaigner le fort. Il prend une rondelle à la main, & moi une hallebarde, car i'ay tousiours aimé à iouer de ce basston. Et alors ie dis au Seigneur Francisco Bernardin, Mon compagnon, cependant que nous ferons la cargue, faictes les quartiers. Il me respondit, est-ce tout ce que vous voulez faire de la charge que monsieur le Mareschal nous a donnée ? Or ie feray le fol aussi bien que vous : & pour ce coup ie feray Gascon. Il mit pied à terre, & s'en vint à la cargue auec moy. Il estoit armé d'armes fort pesantes : & de luy mesme l'aage le rendoit pesant. Voilà pourquoy il ne peust pas venir si viste que moy. Il me sembloit en ces banquets, que mon corps ne pesoit pas une once, & que ie ne touchois pas en terre. Il ne me souuenoit gueres de ma hanche. Ie chargeay droict à ceux qui tenoient le costé de

la tranchée, monsieur de Boniuet en fit autant de son costé bien brauement: & les rembarrasmes de telle sorte, que ie passay la tranchée pesle-mesle auec eux, & les menay tuant iusques à l'Eglise. Iamais pour un coup ie ne frappay tant. Ceux qui estoient dedans, voyant leurs gens en desordre, & ainsi massacrez l'abandonnerent, & se mirent au long d'vn petit chemin, tout au long du rocher de la montagne, qui alloit descendre bas à la ville, & un des miens colleta celuy qui portoit l'enseigne: mais il se deffit brauement de luy, & sauta dans le chemin, gaignant à haste la ville. I'y courus, mais il fust plus viste que moy: aussi il auoit la peur aux talons. Le capitaine fut tué sur la porte, qu'ils estimoient beaucoup, & estoit homme de soixante ans: car il estoit tout blanc. Tous ne peurent pas gaigner le chemin: car il en rentra vne partie dans l'Eglise qui se deffendoient fort bien. Ils auoient fait vn rauelin deuant la porte, lequel nous leur gagnasmes: & alors ils se retirerent tous dans l'Hermitage, & tirerent la table à eux comme un pont-leuis.

Monsieur de Boniuet fut mal traité,

d'autant qu'il perdit pour le moins vingt hommes des meilleurs qu'il eust, & plus de trente de blessez. Car comme nos gens se voulurent ietter à coup perdu dans le fort de dessus la contrescarpe, auant que pouuoir descouurir le fort, ils estoient tuez : & en perdit entre autre quatre de ceux qu'il auoit menez de France, qui ne vindrent que trop tost pour eux, dont il y en auoit 2 Basques, aussi vaillans ieunes hommes que la terre en porta iamais. Ie les auois veu ailleurs. Ces gens ont les noms si reuers, qu'il ne m'en souuient, dequoy ie suis marry. Ledit Sieur fust contrainct de laisser ce fort, & venir à moy à l'Eglise. M. le Mareschal auoit faict faire alte à tout le camp, à un mil de là, attendant quand le Seigneur Francisco & moy lui porterions les quartiers, où falloit que le camp se logea. Et comme il vid qu'il n'auoit point de nouuelles de nous, enuoya vn gentil-homme, pour sçauoir que nous estions deuenus: lequel nous trouua à l'Eglise, & nous dit que M. le Mareschal estoit mal contant & fort fasché, ne sçachant où loger, ni où les quartiers estoient faicts Alors ie luy dis retournez vous en, & luy

dictes qu'il a fait deux ſages Mareſchaux de camp, qui n'ont ſongé autre choſe qu'à le loger & l'armée: mais ç'a eſté à enuoyer des gens au royaume des taupes. Le gentil-homme cogneuſt bien, qu'il n'y auoit rien de faict, & s'en retourna eſtant preſque nuict: de ſorte qu'il falluſt que la cauallerie ſe miſt dans vn vallon à main gauche, & noſtre infanterie en vn autre à main droite. Monſieur le mareſchal arriua à nous, qui ſe fuſt volontiers courroucé: mais ayant veu ce que nous auions faict, ne s'en ſoucia plus, ains ſe miſt à rire de ſes Mareſchaux de camp, qu'il auoit fait. Le Sieur Franciſco Bernardin s'excuſoit ſur moy, & moy ſur luy: mais monſieur le Mareſchal dit, ie ſçay bien que la teſte blanche eſt trop ſage, & que ce ſont des boutades de Gaſcogne. *Plaiſante ſaillie du ſieur de Montluc.*

Or le Colonel ſainct Petro Corſe vint auec M. le Mareſchal. Ceux de l'Hermitage le demandoient, pour ce qu'il y auoit des Corſes: & le capitaine qui fut tué ſur la porte en eſtoit. Le Colonel Sainct Petro les aſſeura de la mort dudit capitaine, & que ſi vn ou deux vouloient ſortir, il le luy monſtreroit mort. Ce qu'ils firent. Monſieur

le Mareſchal y eſtoit touſiours : car il ne ſçauoit où aller loger : & toute la nuict demeura auecques nous. Il y en euſt bien de couchez, & qui me donnerent force bons-ſoirs. Apres qu'ils eurent recogneu leur capitaine mort, ils ſe rendirent ſur la promeſſe dudit Colonel de les laiſſer ſortir vies & bagues ſauues : & entra ledit Colonel là dedans auecques cinq ou ſix. Et comme vint le iour ils ſortirent dehors, & ſe mirent preſque tous auec ledict Colonel : & enuoyerent leur tambour à ceux du fort, leur denoncer qu'ils s'eſtoient rendus : & qu'ils les conſeilloient d'en faire le ſemblable. Ce qu'ils firent à meſme compoſition : car le Colonel Sainct Petro menoit tout cela. Puis nous deſcendiſmes là bas, & incontinent le Gouuerneur ſe rendit, & à meſme inſtant deſlogea auec le reſte des ſoldats, qui luy eſtoient demeurez : & monſieur le Mareſchal ſe logea dedans auec quelques-vns ſeulement, pour ne manger les viures, & mettre deſordre en la ville. De laquelle il fiſt gouuerneur le capitaine Loup, y laiſſant quatre enſeignes auec luy, & quelque cheuaux legers. Et apres ſe retira

Le capitaine Loup.

ledit sieur par mesme chemin, & moy comme i'ay desia dit, me rendis à Albe à vne heure apres midy.

Voilà tout ce que ie fis en Piedmont. Pendant que ie demeuray aupres de M. le Mareschal de Brissac. Que si ie voulois escrire toutes les escarmouches ausquelles ie me suis troué, il me faudroit double papier pour escrire, & mesme celle d'Andesan : qui fust la plus forte & la plus grande escarmouche que ie me trouuay iamais. Car c'estoient tous les gens de pied des deux camps, entre lesquels ie n'auois que trente-quatre soldats de ma compagnie, pource que i'estois en garnison à Sauillan. Et monsieur de Termes ne vouloit permettre que la compagnie en sortist. Ie fis courir de taffetas iaune les morions à mes soldats, pour l'amour de monsieur de Termes qui portoit le iaune, lesquels estans si petite troupe executerent de si beaux faits d'armes & si esmerueillables, que tant qu'il y aura memoire d'homme, qui fust alors en vie, il se parlera en Piedmond des braues morions iaunes de Montluc. Car à la verité ces trente-quatre en valloient cinq cens : & me suis cent

L'escarmouche de Dandesan.

Les morions iaunes.

fois estonné de ce que ces gens firent lors. Ie pouuois bien dire, que c'estoit petit & bon. I'ay essayé que cela sert fort de marquer vos gens de quelque chose particuliere. Car se voyant recogneus, cela leur redouble le courage. Ceux-là firent tres-bien, & se marquerent d'vne reputation telle que tout le monde les monstroit par les compagnies, monstrant par merueilles ces morions iaunes qui auoient faits de si beaux faits d'armes. Depuis aussi ie me suis trouué en plusieurs autres escarmouches, lesquelles ie ne me veux amuser à escrire. Ie ne serois que trop long: tant y a, que sans bataille ce fut vn beau combat, ie me suis trouué en un autre tres beau, dequoy le Baron de la Garde se souuiendra, quand il mena les galeres, nous estans deuant Bolongne. La grande escarmouche se fit, quand il descendit qui dura deux heures. Auquel lieu les coups de canon nous tiroient si menu, qu'il sembloit salue d'arquebuziers. I'auois sur les bras toutes les forces de Bolongne, nonobstant lesquelles ie fis une des plus belles & honorables retraites qu'homme sçauroit faire. Feu monsieur de

Escarmouche deuant Bologne.

Guiſe vid le tout, lequel n'auoit que vingt cheuaux, & ne me pouuoit ſecourir aucunement. Car il euſt fallu, qu'il ſe fut ietté ſur la plaine, dans laquelle l'artillerie l'euſt deuoré incontinent : & n'y auoit homme qui penſaſt que ie peuſſe faire retraicte ſans nous mettre en fuite. Mais ie la fis eſtans touſiours de la longueur de quatre picques, & tournant viſage à tous propos. Et veux dire que ie ne fis iamais choſe de laquelle ie retiraſſe plus de louange que de ceſte-cy. Monſieur de Guyſe la fit bien valoir, & ne m'en loua que trop. Mais ie me contente d'eſcrire ce que i'ay fait en commandant, en quoy ceux qui me feront cet honneur de lire mon liure, pourront apprendre quelque choſe pour le fait des armes, qui n'eſt pas ſi aiſé qu'on penſe. Il faut auoir de grandes & louables parties pour eſtre bon capitaine. Ce n'eſt pas tout d'eſtre vaillant & courageux, il y faut tant d'autres piéces en noſtre harnois, ie ne veux pas dire que ie ſois des premiers : mais eſtant auiourd'huy le plus vieux de ce Royaume, encores trouuera mon opinion voix en chapitre. Ce qui ſeruira à ceux qui en

Les parties d'un bon capitaine.

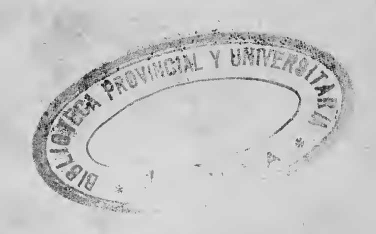
sçauent moins que moy Quant aux autres il ne leur faut pas de precepteur.

Retour du sieur de Montluc en Gascogne.

Ie quittay donc le Piedmont pour me venir rafraichir vn peu & me reposer, à cause d'vne grande maladie, en laquelle i'estois tombé. Et quelque iuste occasion que i'eusse, à peine peus-ie auoir congé de monsieur de Brissac, lequel enfin me le donna, auec promesse de reuenir bien-tost. A mon arriuée ie me trouuay honoré & estimé des plus grands Seigneurs du pays. Mon nom estoit en reputation bien grande, & pour vne chose que i'auois faite, on m'en vouloit faire accroire quatre. Les bruits vont tousiours en augmentant. Aussi en ce temps pour vne escole de guerre, il ne se parloit que de Piedmond. Or ie ne demeuray guere oisif, ou sur les cendres. On ne m'en donna pas le loisir, comme aussi ie n'en auois pas de volonté, m'estant tousiours proposé de paruenir, par la uoye des armes, à tous les poincts d'honneur que les hommes peuuent atteindre. Songez, vous qui estes nez gentils-hommes, que Dieu vous a faicts naistre pour porter les armes, pour seruir vostre

Prince, & non pas pour courre le lieure, ou faire l'amour. Quand la paix viendra, vous aurez votre part du plaisir. Toutes choses ont leur temps & leur saison.

Fin du premier Volume.




COMMENTAIR
DE
MONTLUC
TOM
1
24